



264  
M846

BX2049.D6 M67 1921

v. 6

Mortier, Daniel Antonin,  
1858-

La liturgie dominicaine

The background of the entire page is a dense, repeating pattern of small, stylized orange flowers. Each flower has five petals and a central stem with two leaves. The pattern is uniform and covers the entire surface.

DOMINICAN COLLEGE LIBRARY  
SAN RAFAEL, CALIF





R. P. MORTIER

*des Frères Prêcheurs*

# *La Liturgie Dominicaine*

VI

De la Trinité à l'Avent



DOMINICAN COLLEGE LIBRARY

SAN RAFAEL, CALIF.

*Société Saint-Augustin*

DESCLÉE, DE BROUWER & C<sup>ie</sup>

LILLE - PARIS - BRUGES

may 1920

M 84'6

144111

*Lettre*  
*du Révérendissime Père Général*  
*à l'auteur.*

*Roma, 14 janvier 1923.*

*T. R. P. A. Mortier, Flavigny.*

*Mon très Révérend et cher Père,*

*Je viens de recevoir votre cinquième volume sur la Liturgie dominicaine. En vous en remerciant, je tiens à vous féliciter et de la promptitude avec laquelle vous faites cette publication, et de l'intérêt que vous savez mettre dans vos explications et commentaires.*

*Je ne vous cacherai pas que ce travail me plaît beaucoup et que je ne m'étonne nullement qu'il fasse du bien, beaucoup de bien dans les milieux qui aiment et pratiquent notre liturgie.*

*De tout cœur, mon très Révérend et cher Père, je vous bénis et vous prie de croire à mon paternel dévouement.*

*F. Louis THEISSLING, O. P.,  
Maître Gén.*

14386

## DE LA TRINITÉ A L'AVENT.

---

### I.

#### Sens général de cette période liturgique.

C'est la plus longue période liturgique de toute l'année. Elle n'a pas, du reste, une limite déterminée, car elle dépend de la date de Pâques. Si la fête de Pâques arrive tôt, dans les derniers jours de mars, cette période trinitaire est plus longue ; si la fête de Pâques est reculée jusqu'aux derniers jours d'avril, la période trinitaire est raccourcie en proportion.

Cette incertitude ou plutôt ce flottement correspond parfaitement, de fait, avec le sens de la période trinitaire. « Il ne vous appartient pas, disait le Maître, de connaître les temps et les époques dont mon Père s'est réservé la haute direction », encore moins de connaître le temps suprême de la fin du monde. Dieu en garde le secret.

Or, précisément, la période liturgique qui va de la Trinité à l'Avent est l'image prophétique de la durée du monde depuis le Christ, mort sur la croix, ressuscité des morts, monté glorieux au ciel, depuis la descente de l'Esprit-Saint, jusqu'au cataclysme final qui précédera l'avènement du souverain Juge. « Je m'en vais, disait Jésus à ses Apôtres, mais je reviendrai ». Le Temps

de la Trinité va de cet adieu, de ce départ, au retour annoncé.

En somme, c'est la marche du monde depuis la fondation de l'Eglise jusqu'au dernier jour, que figure le Temps de la Trinité.

Bien nommé, du reste, ce Temps de la Trinité.

L'œuvre divine pour le salut du monde est accomplie ; les décrets divins sont réalisés tous, qui ont pour but de ramener à Dieu l'humanité déchue. Le Fils de Dieu, l'Unique du Père, envoyé par le Père, est venu sur terre. Il a montré aux hommes dont il s'est fait le chef en prenant leur chair, la route à suivre pour arriver à Dieu : route de lumière pour l'intelligence, par les vérités de la foi ; route de force morale, pour la volonté par les préceptes évangéliques. Qui veut aller à Dieu, atteindre le but suprême de son existence, sait ce qu'il doit savoir et sait ce qu'il doit faire.

La voie est lumineuse, nettement tracée. De plus, le Seigneur Jésus a donné à son Eglise, qui demeure sur terre comme sa propre Personne, tous les moyens divins pour soutenir notre foi et notre volonté. Ce sont les sacrements, sources inépuisables de vie chrétienne.

Tout cet ensemble de lumière et de force morale, Jésus l'a mérité pour nous en mourant sur la croix. Et quand, ressuscité des morts, il monte glorieux à son Père, il peut dire en toute vérité : J'ai accompli mon œuvre de salut pour l'humanité.

Mais pour vivifier cette œuvre, pour faire comprendre et goûter les vérités de la foi ; pour donner à la volonté l'énergie nécessaire, pour la pousser vers Dieu en l'arrachant aux illusions de

la terre, Jésus glorifié envoie l'Esprit-Saint, l'ouvrier d'amour qui jusqu'au dernier jour et au dernier des élus aidera chacun de nous à se tourner vers Dieu.

De sorte que, après la descente du Saint-Esprit, toute l'œuvre divine est accomplie. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont réalisé, chacun selon son mode, le plan grandiose du salut du monde. On peut dire que l'œuvre de l'auguste Trinité, comme à la fin du sixième jour, est parfaite. Du côté de Dieu tout est fait ; il reste, du côté de l'homme, à réaliser au cours du temps, chacun pour soi, le salut donné par Dieu.

Cette réalisation à travers les siècles va de la fête de la Très Sainte Trinité, comme symbole, jusqu'au dernier dimanche où la liturgie fait lire la suprême prophétie de la fin des temps. Elle va donc de la Très Sainte Trinité adorée, remerciée en ce monde, jusqu'à la Très Sainte Trinité adorée, remerciée pendant l'éternité. Les deux extrêmes ne font qu'un : la Très Sainte Trinité, qui sauve l'humanité en route sur cette terre, la Très Sainte Trinité qui béatifie l'humanité sauvée, unie éternellement à elle.

A travers les siècles, l'humanité va à son Créateur, selon les dispositions providentielles établies par lui. Le Temps de la Trinité n'est que le déroulement de ces dispositions providentielles pour les nations et pour les individus. Le « salut de Dieu » est en marche et cette marche ne s'arrêtera que le jour où le dernier élu sera sauvé.

L'Histoire du monde, sa réelle histoire, celle que Dieu écrit lui-même au jour le jour, comme il l'a décrétée de toute éternité, est uniquement le salut des élus. L'autre Histoire, celle que les hommes écrivent sans savoir ce qu'ils font, n'a



de valeur que pour réaliser la grande Histoire du salut des âmes par l'auguste Trinité.

De sorte que, ce Temps de la Trinité c'est le Temps du divin Moissonneur. Il sème et récolte sans relâche. Son travail cessera quand la dernière gerbe sera dans ses greniers.

C'est ainsi qu'il faut suivre la Liturgie de ce Temps trinitaire, qui est la réalisation, au jour le jour, de la louange que toute créature doit rendre à son Créateur. Quand la louange sera parfaite, quand elle aura atteint la plénitude de beauté, décrétée éternellement par Dieu, le Temps trinitaire de ce monde prendra fin, et commencera pour l'éternité, la louange suprême à l'auguste Trinité, cette louange qui sera celle du Christ Jésus en sa Personne et dans tous ses membres, les élus unis à lui.

---

## II.

### La Fête de la Très Sainte Trinité.

---

Son institution, comme fête spéciale, remonte, en ses premières origines, au VIII<sup>e</sup> siècle. Encore faut-il dire que la messe rédigée par Alcuin en l'honneur de la Sainte Trinité avait un caractère privé. Peu à peu, au X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, des fêtes s'établirent en divers endroits. Il fallait lutter contre cette idée, juste en elle-même, mais nullement exclusive toutefois, que l'Eglise fêtait la Sainte Trinité tous les jours, et spécialement le dimanche. C'est la même raison mise en avant plus tard contre l'institution de la fête du Saint-Sacrement. Raison plutôt spécieuse, car la vénération ordinaire, journalière de la Sainte-Trinité comme du Saint Sacrement n'était pas un motif suffisant pour empêcher d'attirer l'attention des fidèles, par une fête particulière, sur ces augustes mystères. Au contraire, fêter avec solennité la Sainte Trinité, lui consacrer un office complet, c'était raviver tout à la fois l'adoration pour un si grand mystère et la reconnaissance de tous les baptisés, puisque tous sont baptisés au Nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. C'était donner l'occasion de renouveler, par la liturgie, l'enseignement doctrinal de la foi et par là même d'exciter la piété des fidèles.

Aussi, malgré les oppositions, la fête de la Très Sainte Trinité s'implanta dans l'Eglise catholique. Mais ce n'est qu'en 1334, que le Pape

Jean XXII publia le décret qui en fixait l'obligation pour toute l'Eglise, en ce dimanche après la Pentecôte.

L'Ordre de Saint-Dominique eut cette fête, dès l'origine de sa liturgie, un siècle avant le décret de Jean XXII. Son caractère doctrinal le poussait vers la contemplation de cet ineffable mystère. Si bien que, dans la liturgie dominicaine, c'est au premier dimanche après l'octave de la Trinité, et non à celui qui suit la Pentecôte, que commence le cycle liturgique du Temps jusqu'à l'Avent. Ce Temps, dans l'Ordre, est essentiellement *Trinitaire*.

### LES PREMIÈRES VÊPRES.

L'office divin reprend son allure ordinaire, changée pendant le Temps Pascal.

Dès l'antienne sur les cinq psaumes des Tout-Doubles, nous pénétrons dans la vie intime de l'auguste Trinité.

« O bienheureuse, et bénie, et glorieuse Trinité : Père, et Fils, et Esprit-Saint. »

C'est l'éblouissement de la chétive créature que nous sommes, l'éblouissement de toute créature, aussi splendide soit-elle, devant *Celui qui est*.

Michel, dans la vérité absolue de son être reçu de Dieu, s'écriait en livrant bataille à l'ange révolté : Qui est comme Dieu ?

« Bienheureuse Trinité ! » Cette exclamation de louange au bonheur de Dieu va revenir comme un refrain de joie à toutes les antiennes de cet office.

Dieu est grand, puissant, sage, éternel, c'est entendu, mais précisément parce qu'il est tout cela, parce qu'il est celui qui est, et que seul

il est, il est la béatitude même. Tout ce qu'il est, fait que Dieu est bienheureux. La béatitude divine de l'auguste Trinité est, à notre pauvre manière de parler, comme la résultante de tout ce qu'elle est. Sa grandeur, sa sagesse, sa puissance, sa bonté, son éternité, son être essentiel qui fait que Dieu est ce qu'il est, et que seul il est par lui-même ce qu'il est, l'Etre unique, c'est la béatitude de l'auguste Trinité. Béatitude que le Père se dit éternellement en engendrant éternellement son Fils ; béatitude du Fils qui est le Verbe parfait de toute la vérité de ce qu'est le Père ; béatitude de l'Esprit-Saint dont l'amour absolu procédant et du Père et du Fils, les unit dans une étreinte ineffable. Et ces trois béatitudes ne sont qu'une béatitude essentielle au Père, au Fils et à l'Esprit.

Que vous êtes heureux, mon Dieu ! Que vous êtes heureux d'être ce que vous êtes, de vous dire ce que vous êtes, et d'aimer ce que vous êtes. Notre pauvre cœur, si avide de bonheur cependant, défaille en contemplant le bonheur que vous êtes. *O Beata Trinitas !* Bonheur qui n'est pas solitaire, puisqu'il est le bonheur du Père, du Fils et de l'Esprit, ces trois Personnes qui, égales en être, sont égales en bonheur et se disent éternellement tout l'être de leur bonheur et tout le bonheur de leur être.

*Capitule :* « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables ! »

C'est saint Paul qui, en face des desseins providentiels de Dieu pour le salut du monde, des Juifs et des païens, jette ce cri de terreur.

Terreur admirative de la créature devant son

Créateur. Comment pourrions-nous comprendre l'œuvre de Dieu dans toute son étendue, nous dont l'intelligence, lumignon tremblant, a tant de peine à se rendre compte des choses les plus simples de la nature. Entre la lumière divine de sagesse infinie et notre intelligence il y a un abîme. Nous pouvons, avec des efforts souvent violents nous faire quelque idée de Dieu, plutôt par négation de tout ce qu'il n'est pas que par affirmation éclairée de ce qu'il est, mais le comprendre ! Dieu seul se comprend lui-même, car seul il est tout ce qu'il se comprend et seul il comprend tout ce qu'il est. Aux âmes contemplatives, à celles qui, purifiées des misères humaines, ont le désir de connaître Dieu, de pénétrer dans sa lumière, afin de l'adorer, de l'aimer et de le servir avec plus de vérité, l'Auguste Trinité offre la profondeur infinie de ce qu'elle est.

La route est longue et jamais ne sera parcourue toute. Car, un pas fait en avant dans la lumière révèle chaque fois que cette lumière n'est pas encore en sa plénitude. Plus on voit Dieu, plus on comprend que ce que l'on voit est toujours un commencement. Et l'on marche ainsi dans la lumière, sans être satisfait de ce que l'on voit. L'âme ardente, ses désirs avivés par la lumière vue mais jamais rassasiés, demeure haletante comme si elle n'avait rien vu encore et ainsi, de clarté en clarté, clarté passée qui est comme une nuit, clarté présente qui est comme une aurore, elle marche vers Dieu, elle marche en Dieu jusqu'à l'instant de la rencontre éternelle dans la lumière de béatitude.

Le banquet est servi pour tous. Heureux ceux qui, revêtus de la robe nuptiale de la charité, y



prennent place, dès ce monde. L'auguste Trinité est le Pain vivant de la foi. Elle s'offre à tous pour être connue, aimée et servie. Ses trésors de lumière sont ouverts à tous.

*Répons :* « Honneur, force, puissance et commandement à la Trinité dans l'Unité, à l'Unité dans la Trinité, pendant l'éternité des siècles. — A la Trinité, lumière éternelle, à l'Unité gloire perpétuelle. »

En Dieu, nous révérons avec égale adoration, l'Unité et la Trinité : l'Unité de substance, la Trinité des Personnes. Dieu est un dans son être, il est trine dans ses Personnes. De sorte que la magnificence de son Unité est aussi splendide que la magnificence de sa Trinité. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ces trois Personnes distinctes, ne sont qu'un Dieu, un seul être, un seul grand, un seul puissant, un seul sage, un seul bon. Et de cet être unique en ses trois Personnes provient, par sa volonté, tout être qui n'est pas lui. Aucun être ne peut être sans lui, car il est l'Être unique, qui, quand il lui plaît et comme il lui plaît, donne d'être à ce qui est hors de lui.

On entrevoit ainsi l'infinie majesté de cette unité de l'Être : l'Être suprême, absolu, unique, qui est celui qui est, seul étant par lui-même ce qu'il est, mais, par sa libre volonté, communiquant l'être à des degrés infinis. Tout ce qui est ne peut être sans lui. Lui seul donne sans jamais recevoir. Tout ce qui est dans un être vient de lui et seul par ce fait, il est le Maître absolu, souverain Seigneur de tout ce qui est dans un être. C'est pourquoi, tout être *sent* en tout ce qu'il est la majesté du Créateur, qui, par sa seule volonté, peut lui retirer l'être ou le modifier.

Unité merveilleuse qui de Dieu s'étend jus-

qu'à la plus humble des créatures. Louange à Celui que saint Thomas appelle « l'Universel proviseur d'être. »

*Hymne :*

Soyez-nous présente, Sainte Trinité,  
égale splendeur, Déité une,  
Vous, qui, de toutes choses,  
êtes le principe sans fin.

---

Les armées du ciel  
vous louent, vous adorent, vous proclament  
et les trois mondes  
vous bénissent dans tous les siècles.

---

Nous sommes nous aussi prosternés devant vous,  
vos serviteurs qui vous adorent,  
nos vœux, nos prières suppliantes,  
unissez-les aux hymnes des Bienheureux.

---

Nous croyons que vous êtes une seule lumière  
que trois fois nous adorons une,  
nous vous appelons Alpha et Omega,  
tout esprit vous loue.

---

Louange soit au Père qui n'est pas engendré.  
Louange à son Unique,  
louange au Saint-Esprit,  
au Dieu Trine et simple.

*Alpha* et *omega*, la première et la dernière lettre de l'alphabet grec, c'est-à-dire, le principe et la fin de tout ce qui est. Source de tout être, Dieu en est aussi la fin suprême. Il ne peut avoir d'autre fin que lui-même. Tous les êtres créés

par lui, depuis l'ange le plus haut en dignité jusqu'à la plus petite chose qui soit, visible ou invisible, doivent être une louange à l'auguste Trinité. Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, par amour ou par haine, tout sur terre, dans le ciel et dans l'enfer est une louange à la souveraine majesté de Dieu. C'est le but suprême et tous les buts secondaires concourent à le réaliser. Dieu seul est, et à Dieu seul tout ce qui est rend hommage, volontaire ou non.

On entend ainsi ce concert de louange qui dans les mondes infinis monte sans cesse vers le Créateur. Et nous, si pauvres petites choses que nous sommes, nous pouvons et nous devons unir notre louange personnelle d'esprit, de cœur à cette voix de louange éternelle. Nous devons être essentiellement cette louange, chacun selon nos destinées providentielles. Si nous comprenions, au milieu des mesquineries de la vie humaine, la grandeur de notre vocation ! Pour cela, il faut se dégager, s'élever, dominer par sa foi l'atmosphère misérable de la terre et vivre dans la pleine lumière de Dieu.

Verset : « Bénissons le Père et le Fils avec le Saint-Esprit. — Louons-le, glorifions-le dans tous les siècles. »

*Antienne du Magnificat* : « Grâces vous soient rendues, ô Dieu, grâces vous soient rendues, Trinité vraie et une, une et suprême Déité, Sainte et une Unité. »

C'est le seul mot que nous puissions dire à l'auguste Trinité : Merci ! Merci de nous avoir créés ! Merci de nous avoir donné, par votre bonté infinie, la faculté de vous connaître, de vous aimer, de vous louer ! Merci de nous avoir

rachetés, sauvés, adoptés pour vos enfants ! Merci de nous donner l'espérance certaine de vous voir, de vous posséder un jour, qui sera, comme vous, éternel et à jamais bienheureux ! Merci !

*Oraison* : « Dieu tout-puissant, éternel, qui avez donné à vos serviteurs par la confession de la vraie foi, la grâce de connaître la gloire de l'éternelle Trinité et d'adorer l'unité dans la puissance de votre majesté, nous vous demandons que, par la fermeté de cette même foi, nous soyons protégés contre toute adversité. »

### LES MATINES.

*Invitatoire* : « Le Dieu vrai, un dans la Trinité, et la Trinité dans l'Unité, venez, adorons. »

*Hymne* des premières vêpres.

Les psaumes du premier nocturne : Ps. 4, *Domine, Dominus noster*.

*Antienne* : « Soyez-nous présent, Dieu un, tout-puissant, Père, Fils et Esprit-Saint. »

Dès les premiers mots de l'office, on se met en présence de l'auguste Trinité, pour chanter, par les psaumes, la gloire de sa puissance dans la création du monde, et par les antiennes, qui ne sont pas prises des psaumes, la gloire intrinsèque de sa substance unique et de ses trois Personnes.

Ps. 10, *Coeli enarrant*.

*Antienne* : « Vous, nous confessons que vous êtes un en substance, et trine en Personnes. »

Ps. 23, *Domini est terra*.

*Antienne* : « Vous, nous proclamons que vous êtes toujours le même être, le même vivre, le même savoir. »

C'est-à-dire que, en Dieu, l'être ne change jamais, la vie ne change jamais, la sagesse ne change jamais. Il est toujours ce qu'il est, sa vie est toujours ce qu'elle est, sa sagesse est toujours ce qu'elle est. Dieu, trine et un, est essentiellement être, vie, sagesse. C'est sa substance immuable, éternelle.

*Verset* : « Bénissons le Père, et le Fils, avec le Saint-Esprit. — Louons-le, et glorifions-le dans tous les siècles. »

Les leçons sont du prophète Isaïe, et de saint Jean.

*1<sup>re</sup> Leçon, Isaïe, c. 6 :*

« L'année où mourut le roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône sublime et élevé et le bas de ses vêtements recouvrait le pavé du temple. Des Séraphins se tenaient près du trône. Chacun avait six ailes. Avec deux ailes ils voilaient leur visage, avec deux ailes ils voilaient leurs pieds et avec deux ailes ils volaient. Et ils criaient l'un à l'autre, et disaient : Saint, Saint, Saint est le Seigneur, Dieu des armées célestes, la terre est remplie de sa gloire. Et les montants des portes du temple furent secoués par l'éclat violent de leurs voix, et le temple fut rempli de fumée. »

Vision de la grandeur de Dieu, de sa souveraine majesté. Il se montre à Isaïe comme un roi assis sur son trône, faible, très faible image, en rapport avec la faiblesse de notre intelligence. Il nous faut, pour avoir quelque idée de Dieu, des signes sensibles de majesté. Et cette majesté s'étend à l'infini par l'ampleur de ses vêtements, qui sont, à nos yeux, la magnificence des êtres créés.

Mais plus proches de Dieu, plus remplis de sa lumière, se tiennent ces êtres de feu, qui, eux, entrent plus avant dans les profondeurs de la



Trinité, les Séraphins et, se voilant le visage, éblouis par l'essence divine, ils ne cessent de crier : Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu !

Un jour, nous aussi, pauvres pécheurs, nous regarderons Dieu face à face.

1<sup>er</sup> *Répons* : « Que Dieu, notre Dieu, nous bénisse, que Dieu nous bénisse, et que toute la terre le craigne. — Que Dieu ait pitié de nous et nous bénisse. »

II<sup>e</sup> *Leçon*, du livre de l'Apocalypse de saint Jean, c. 4 :

« Je vis une porte ouverte dans le ciel et au même instant je vis un trône élevé dans le ciel et sur ce trône quelqu'un était assis. Et celui qui était assis paraissait semblable à une pierre de jaspe et de sardoine ; et autour du trône, il y avait un arc-en-ciel semblable à une émeraude. Et autour du trône se trouvaient vingt-quatre sièges, et sur ces sièges vingt-quatre vieillards étaient assis, revêtus de vêtements blancs, avec des couronnes d'or sur la tête. Et du trône sortaient des éclairs, des voix et des coups de tonnerre. Et il y avait devant le trône sept lampes ardentes, qui sont les sept Esprits de Dieu. Vis-à-vis du trône, il y avait comme une mer transparente comme le verre, semblable au cristal. Et au milieu, face au trône et à l'entour, se tenaient quatre animaux pleins d'yeux devant et derrière et ils ne cessaient jour et nuit de répéter : Saint, Saint, Saint le Seigneur, Dieu tout-puissant, qui était, qui est, qui doit venir. »

Vision également de la souveraine majesté de Dieu. Mais vision rendue sensible à notre pauvre intelligence par ces images qui rappellent la magnificence d'une cour royale. Sur un trône élevé, *quelqu'un* est assis. Jean ne le nomme pas. C'est l'Etre, qu'aucune créature ne peut nommer tel qu'il est. Lui seul se dit à lui-même tout ce qu'il est et se donne le nom qui correspond à tout ce qu'il est : je suis celui qui suis.

Et comme dans une cour royale, autour du trône, les grands officiers de la couronne, ou les princes du sang, ceux qui sont les plus proches du Souverain, soit par la parenté, soit par la dignité : Vingt-quatre ! nombre sacré qui signifie l'élite. Ils sont vêtus de blanc et portent une couronne d'or. Des acclamations formidables partent du trône, autour du trône, comme des tonnerres et des éclairs, qui sont la louange de tout le peuple de Dieu, le peuple saint, béatifié, qui forme la cour du Roi des rois. Au-dessus de la masse des élus, plus près du Souverain, devant son trône, les sept Esprits de feu, qui, lampes ardentes de lumière et d'amour, brûlent éternellement devant Dieu sans se consumer. De ces Esprits de feu la lumière et l'amour descendent sur tous les esprits inférieurs, en cette mer immense, pure comme le cristal, qui entoure le trône souverain. Et là encore, près du trône, quatre Esprits se distinguent qui ne sont que lumière dans tout le corps qui les figure, image traditionnelle des quatre Evangélistes qui ont répandu et répandront la lumière du Christ jusqu'à la fin des temps.

Eux ne cessent de répéter au ciel et sur la terre : Saint, Saint, Saint, le Seigneur, Dieu tout-puissant, qui était, qui est, qui viendra. Ce cri des quatre Evangélistes s'adresse spécialement à leur Maître, le Seigneur Jésus, dont ils affirment l'être éternel et dont, en même temps, ils annoncent la venue future comme souverain Juge du monde.

II° *Répons* : « Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, qui seul fait des merveilles ! Que le Nom de sa Majesté soit béni éternellement. — Toute la terre sera remplie de sa Majesté. »

III<sup>e</sup> *Leçon*, de la première Epître de saint Jean,  
c. 5 :

« Tout ce qui est né de Dieu triomphe du monde, et cette victoire, qui triomphe du monde, vient de notre foi. Qui, en effet, triomphe du monde, si ce n'est celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? C'est lui qui est venu avec l'eau et le sang, Jésus-Christ : non pas avec l'eau seulement, mais avec l'eau et le sang. Et c'est l'Esprit qui rend témoignage que le Christ est vérité. Car ils sont trois à rendre témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint et ces trois ne sont qu'un. »

Triompher du monde, c'est vaincre ses illusions, ses erreurs, ses jouissances. C'est avoir la conviction intellectuelle et pratique que le monde n'est rien et que seul Dieu est. Or, la foi au Christ, à ses enseignements, à sa douloureuse Passion, à sa glorieuse résurrection, la foi en ses divines promesses de vie éternelle peut seule triompher ainsi du monde. La foi du baptême dans l'eau, la foi en la vertu du sang rédempteur, voilà la victoire sur le monde. Et c'est l'Esprit-Saint répandu dans les âmes, qui active cette foi et rend sans cesse en nous-même témoignage que nous sommes avec Jésus dans la vérité. Les trois qui sont dans le ciel et ne font qu'un : le Père, le Fils et l'Esprit ont rendu et rendent toujours ce même témoignage à la divinité du Sauveur Jésus. Et nous, quand nous adhérons par notre foi, par notre charité à Jésus crucifié et glorieux, nous lui rendons aussi témoignage. Nous confessons par notre intelligence et notre vie, par notre espérance invincible qu'il est le Fils de Dieu.

III<sup>e</sup> *Répons* : « Quel dieu est grand comme notre Dieu ? Vous êtes, mon Dieu, celui qui fait les merveilles. — Vous avez montré votre puis-

sance parmi les peuples, vous avez sauvé votre peuple par la force de votre bras. »

---

Psaumes du second nocturne.

Ps. 46, *Omnes gentes*.

Toutes les nations sont convoquées pour glorifier l'auguste Trinité. A deux genoux, devant sa souveraine majesté, elles disent :

4<sup>e</sup> *Antienne* : « Nous vous implorons, nous vous adorons, nous vous louons, ô bienheureuse Trinité ! »

Ps. 47, *Magnus Dominus*.

5<sup>e</sup> *Antienne* : « Notre espérance, notre salut, notre honneur, vous êtes, ô bienheureuse Trinité ! »

Ps. 71, *Deus, judicium tuum*.

6<sup>e</sup> *Antienne* : « Délivrez-nous, sauvez-nous, justifiez-nous, ô bienheureuse Trinité ! »

En face de l'auguste Trinité, chétives créatures, nous lui disons notre prière, notre louange. Nous lui crions, nous qui sommes tout en bas, à elle qui est tout en haut, si haut, que nous avons peine à l'entrevoir : Vous êtes notre espérance ! Vous êtes notre salut ! A qui irions-nous ? Qui pourrait avoir pitié de nous, si ce n'est vous, qui êtes la source de notre être, si ce n'est vous qui êtes notre vie, si ce n'est vous de qui nous dépendons pour tout. Vous, notre souverain Maître.

Et c'est là notre honneur. Notre honneur à nous, pauvres créatures, c'est de savoir que vous êtes, ô bienheureuse Trinité. C'est de pouvoir espérer en vous ! C'est d'être marqué par votre

nom, consacré par votre nom. Notre honneur, ô bienheureuse Trinité, c'est de porter votre signe sacré sur nos fronts, car nous avons été baptisés au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Nous portons gravés ces noms divins sur notre front. Nous sommes vos enfants, les brebis de votre bercaïl, marquées de votre sceau officiel. Et c'est pourquoi nous vous disons humblement mais avec la confiance la plus filiale : Sauvez-nous ! Car nous savons que votre bonheur, ô bienheureuse Trinité, sera un jour notre bonheur.

*Verset* : « Vous êtes béni, Seigneur, dans le firmament du ciel. — Et digne de louange et glorieux dans tous les siècles. »

Les *Leçons* sont de saint Fulgence.

#### IV<sup>e</sup> *Leçon* :

« La foi que les saints Patriarches et les Prophètes ont reçue de Dieu avant l'Incarnation du Fils de Dieu, la foi que les saints Apôtres ont connue de la bouche même du Seigneur fait chair, et que, éclairés par le magistère du Saint-Esprit, non seulement ils ont prêchée par la parole, mais encore que, pour la salutaire instruction de la postérité, ils ont consignée dans leurs écrits, cette foi proclame que Dieu est un dans la Trinité, c'est-à-dire, Père et Fils, Esprit-Saint. Mais la Trinité ne serait pas vraie si une seule et même Personne était dite Père, et Fils, et Esprit-Saint. »

IV<sup>e</sup> *Répons* : « Le Seigneur est grand, grande est sa puissance, sa sagesse n'a point de borne. — Le Seigneur est grand, il est à louer infiniment, sa grandeur n'a pas de limite. »

#### V<sup>e</sup> *Leçon* :

« Si, en effet, comme la substance du Père et du Fils, et de l'Esprit-Saint est une, une également était la Per-



sonne, il n'y aurait rien en quoi on pourrait dire qu'il y a vraiment Trinité.

Et de nouveau, la Trinité serait vraie, mais la Trinité ne serait pas un seul Dieu, si, de même que le Père et le Fils et l'Esprit-Saint sont distincts l'un de l'autre par la propriété des Personnes, ils étaient séparés par la diversité des natures. Mais parce que, dans ce Dieu vrai, un et Trinité, il est naturellement vrai que non seulement il est un seul Dieu, mais encore qu'il est Trinité, pour cette raison le vrai Dieu est Trinité dans les Personnes et un dans une nature. »

v<sup>e</sup> *Répons* : « Gloire au Père, au Fils engendré et à vous, leur égal toujours à chacun, Esprit bon, Dieu un, pendant tous les siècles. — Donnez la récompense de la joie, donnez le présent de vos grâces, brisez toutes les chaînes de discorde, resserrez les liens de la paix. »

A la Trinité Sainte, un seul Dieu, de répandre la joie, elle, la toute bienheureuse, la joie qui vient de sa miséricorde. A la Trinité Sainte, un seul Dieu, par cette unité ineffable de l'amour, de dissiper toutes les haines, de briser toute discorde, d'établir la paix. Cette union des cœurs, de tous les êtres, est le fruit de l'unité substantielle des trois Personnes divines. Une en substance elles sont, en elle et par elle toute unité se fait. Qu'ils soient *un*, disait Jésus, comme nous sommes *un*. Le principe de toute unité dans la diversité est l'unité même des trois Personnes divines, distinctes comme Personnes, une comme substance.

#### VI<sup>e</sup> *Leçon* :

« Par cette unité naturelle tout le Père est dans le Fils et dans l'Esprit-Saint ; tout le Fils est dans le Père et dans l'Esprit-Saint ; tout l'Esprit-Saint aussi est dans le Père et le Fils. Nul d'entre eux n'est en dehors de l'un d'eux, parce que aucun ou ne précède l'autre par l'éternité, ou ne le surpasse par la grandeur, ou n'est au-

dessus par la puissance. Car, quant à l'unité de la nature divine, le Père n'est antérieur ni au Fils, ni à l'Esprit-Saint, ni plus grand qu'eux, ni l'éternité du Fils, ni son immensité ne peut, comme antérieure ou majeure précéder ni surpasser naturellement l'immensité et l'éternité de l'Esprit-Saint. »

VI<sup>e</sup> Répons : « Honneur, force et puissance, et commandement à la Trinité dans l'Unité, à l'Unité dans la Trinité, dans l'éternité des siècles. — A la Trinité, lumière perpétuelle, à l'Unité honneur éternel. »

---

Les Psaumes du troisième nocturne.

Ps. 95, *Cantate Domino*.

7<sup>e</sup> Antienne : « Le Père est charité, le Fils est grâce, le Saint-Esprit est le don, ô bienheureuse Trinité. »

Dieu est charité, a dit saint Jean, c'est-à-dire, l'amour même, la grâce, la faveur de cet amour est méritée pour les créatures par le Fils, et c'est l'Esprit-Saint, l'amour substantiel qui le répand sur tous les êtres. Lui, il est le *don*, celui qui communique. La joie de la bienheureuse Trinité se répand par lui sur le monde.

Ps. 96, *Dominus regnavit*.

8<sup>e</sup> Antienne : « Le Père est vrai, le Fils est vérité, le Saint-Esprit est vérité, ô bienheureuse Trinité ! »

Ce que dit le Père est vrai, ce vrai, c'est le tout de Dieu, le Verbe qui est tout ce que Dieu dit de lui-même et ainsi le Fils est vérité absolue, l'Esprit, qui procède et du Père et du Fils, a également en lui-même toute la vérité absolue de ce qu'est Dieu.

Ps. 97, *Cantate Domino.*

9<sup>e</sup> *Antienne* : « Donc la substance est une du Père, du Verbe et du Paraclet, ô bienheureuse Trinité ! »

Les trois Personnes divines, en une substance, ont une même vérité, une même grandeur, une même puissance. C'est l'égalité absolue qui est pour elles la joie unique absolue, mais joie dont les Personnes divines se disent entre elles la plénitude réciproque.

*Verset* : « Les cieux ont été affermis par le Verbe. — Toute leur force vient du souffle de sa bouche. »

L'*Homélie* est de saint Grégoire de Nazianze sur ce texte de Saint Matthieu, c. 28 : « En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc et enseignez toutes les nations ; vous les baptiserez au Nom du Père et du Fils et de l'Esprit-Saint. »

VII<sup>e</sup> *Leçon* :

« Qui, parmi les catholiques, ignore que le Père est vraiment Père, que le Fils est vraiment Fils et que l'Esprit-Saint est vraiment l'Esprit-Saint ? Selon ce que le Seigneur lui-même a dit à ses Apôtres : Allez, baptisez toutes les nations au nom du Père, et du Fils, et de l'Esprit-Saint. C'est là cette Trinité parfaite dans l'unité que nous proclamons d'une seule substance, nous ne faisons pas du tout, selon la condition des corps, une division en Dieu, (mais selon la puissance de la nature divine, qui n'est pas matière, nous croyons à la réalité des Personnes que nous nommons et nous proclamons que la nature divine est une. »

VII<sup>e</sup> *Répons* : « A vous la louange, à vous la gloire, à vous l'action de grâces, pendant les siècles éternels, ô bienheureuse Trinité. — Et

que béni soit le Nom saint de votre gloire, et louable à jamais et glorifié à jamais. »

C'est le chant de l'éternelle béatitude, ce tonnerre d'acclamations que saint Jean entendit autour du trône de Dieu : Louange ! Gloire ! Merci à vous, ô bienheureuse Trinité ! Car tous les saints, illuminés par la lumière même de Dieu, seront dans le ravissement, en face de l'auguste Trinité. Et de leur cœur jaillira ce cri d'adoration, d'amour, de reconnaissance. Ils comprendront dans le ciel, ce qu'est Dieu et ce qu'ils sont, et voyant cette béatitude dont ils jouissent pour toujours, don infini de la bonté de l'auguste Trinité, ils répéteront sans cesse : Merci ! Que vous avez été bon pour nous, mon Dieu !

### VIII<sup>e</sup> Leçon :

« Nous ne disons pas, comme quelques-uns l'ont pensé, que le Fils de Dieu est une extension d'une partie de quelqu'un en une autre partie, ni une parole sans réalité comme un son de la voix. Mais nous croyons que les trois noms et les trois Personnes sont d'une seule essence, d'une seule majesté et d'une seule puissance. Et c'est pourquoi nous confessons que Dieu est un, parce que l'unité de majesté défend de dire qu'il y a plusieurs dieux.

Selon la doctrine catholique nous nommons le Père et le Fils, mais nous ne pouvons pas et nous ne devons pas dire que ce sont deux dieux. »

VIII<sup>e</sup> Répons : « Bénissons le Père et le Fils avec le Saint-Esprit, louons-le et glorifions-le dans tous les siècles. — Vous êtes béni, Seigneur, dans le firmament du ciel, et louable et glorieux dans tous les siècles. »

### IX<sup>e</sup> Leçon :

« Non pas que le Fils de Dieu ne soit pas Dieu, il est au contraire vrai Dieu de vrai Dieu, mais parce que

nous ne connaissons le Fils de Dieu, non pas d'ailleurs, mais de son unique Père, nous disons pour cette raison que c'est un seul Dieu.

C'est ce que les Prophètes et les Apôtres nous ont enseigné. C'est ce que le Seigneur lui-même nous a appris en disant : Moi et le Père, nous sommes un. Comme je l'ai dit, il rapporte *un* à l'unité de la divinité, et *nous sommes* aux Personnes. »

IX<sup>e</sup> *Répons* : « A l'auguste Trinité, à Dieu simple, une divinité, une gloire égale, une majesté coéternelle, au Père, au Fils, au Saint-Esprit qui soumet tout l'univers à ses lois. — Que la Déité bienheureuse du Père, et du Fils, également de l'Esprit bon, nous accorde la grâce. »

*Verset sacerdotal* : « Le Seigneur est grand et digne de toute louange. — Sa grandeur n'a point de fin. »

### LES LAUDES.

Psaumes ordinaires du dimanche.

1<sup>re</sup> *Antienne* : Gloire à vous, Trinité égale, Déité une, avant tous les siècles, maintenant et pour toujours.

2<sup>e</sup> Louange et gloire éternelle à Dieu le Père, et au Fils, et au Saint Paraclet, dans les siècles des siècles.

3<sup>e</sup> Que la gloire de la louange sorte de toutes les bouches au Père, au Fils engendré, qu'elle soit égale éternellement à l'Esprit-Saint.

4<sup>e</sup> Louange à Dieu le Père, au Fils égal à lui et à vous toujours, pour l'éternité, Esprit, que cette louange résonne sur nos lèvres, pendant les siècles sans fin.

5<sup>e</sup> A celui de qui tous les êtres sont, à celui

par qui tous les êtres sont, à celui en qui tous les êtres sont, gloire à lui dans tous les siècles.

Ces antiennes sont une louange unique à Dieu, un dans sa substance, trine dans ses personnes. Louange de tous les êtres qui sont ce qu'ils sont par la volonté de *Celui qui est*. De lui, tous les êtres, par lui tous les êtres, en lui tous les êtres. Tout vient de Dieu, source unique de tout être ; tout a été créé par Dieu, seul capable de donner l'être ; tout est en Dieu, car en dehors de Dieu, hors non de son être substantiel, mais hors de sa puissance créatrice et conservatrice de l'être il n'y a aucun être. C'est lui qui seul donnant l'être, seul, par sa puissance permanente, le conserve. Si Dieu se retirait, comme Créateur, d'un être, l'être retomberait dans le néant. Et c'est pourquoi tous les êtres louent la souveraine majesté du Créateur. Ils s'unissent par leur être même, aux « merveilleux honneurs » que, dit saint Augustin, les trois Personnes divines se rendent à elles-mêmes. Notre pauvre louange arrive jusqu'à l'auguste Trinité et s'unit à la louange infinie et éternelle que Dieu se donne à lui-même parce qu'il est Dieu. En tous les êtres, en nous, pauvres pécheurs, l'auguste Trinité se loue par ses propres dons. Seigneur, vous êtes en vous-même et en tout être votre propre louange.

*Capitule des Premières Vêpres.*

*Hymne :*

O Trinité, digne de louange  
et Unité merveilleuse  
dans une simple substance,  
Puissance qui demeure sans limite.

Vous êtes Charité, vous êtes Pureté,  
vous êtes Paix et Immortalité,  
Père, Fils, Paraclet,  
vous qui jouissez d'un éternel honneur.

---

La foi est la couronne des suppliants,  
de ceux qui vous invoquent avec piété,  
purifiez les souillures de leurs âmes  
par pitié pour nous, vos pauvres.

*Verset* : « Béni soit le Nom du Seigneur —  
maintenant et dans tous les siècles. »

*Antienne du Benedictus* : « Bénie soit la sainte  
et indivisible Trinité qui a créé et qui gouverne  
tous les êtres, maintenant et toujours et pendant  
l'infini des siècles. »

*Oraison* : « Dieu tout-puissant, éternel, qui  
avez donné à vos serviteurs, par la confession de  
la vraie foi, la grâce de connaître la gloire de  
l'éternelle Trinité et d'adorer l'Unité dans la  
puissance de votre Majesté, nous vous demandons  
que, par la fermeté de cette même foi, nous  
soyons protégés contre toute adversité. »

*Aux Petites Heures*, les capitules et les répons  
reprennent des textes déjà cités.

*Antienne du Magnificat aux Secondes Vêpres* :  
« Nous vous confessons de cœur et de bouche,  
nous vous louons et nous vous bénissons, vous,  
Dieu le Père, qui n'êtes pas engendré, vous le  
Fils unique, vous, l'Esprit-Saint, consolateur,  
sainte et indivisible Trinité : Gloire à vous dans  
tous les siècles. »



## La Messe.

*Introït* : « Bénie soit la Sainte Trinité et l'indivise Unité ! Glorifions-la, car elle nous a témoigné sa miséricorde. — Bénissons le Père, et le Fils, avec le Saint-Esprit. »

Nous glorifions l'auguste Trinité pour ce qu'elle est en elle-même. C'est la première louange, la louange joyeuse à Dieu parce qu'il est Dieu. Nous félicitons Dieu d'être Dieu, nous le louons de tout ce qu'il est, nous célébrons sa Trinité et son Unité, nous chantons ses perfectionnements infinies, heureux de ce que vous êtes, ô mon Dieu ! Mais si vous n'étiez rien pour nous ; si votre bonté ne s'était pas inclinée vers nous ; si, dans votre béatitude infinie, heureux de cette béatitude, vous ne pensiez pas à nous, vos humbles créatures, nous pourrions vous craindre, nous pourrions vous servir comme un Maître puissant, mais comment pourrions-nous vous aimer ? L'amour appelle l'amour. Si vous ne nous aimiez pas, vous, le premier amour, notre cœur ne monterait pas vers vous. A vous d'aimer le premier et de nous donner la faculté de vous aimer. C'est pourquoi, en cet office, on répète sans cesse, après la louange de l'auguste Trinité : *parce qu'elle nous a témoigné sa miséricorde*. Alors, devant votre grandeur infinie, notre cœur, ému de se voir aimé par vous, le Tout-Puissant, n'a pas assez d'amour à vous offrir. Et nous vous aimons pour ce que vous êtes en vous-même, parce que vous, le premier, vous nous aimez.

*Oraison* : « Dieu tout-puissant, éternel, qui avez donné à vos serviteurs, par la confession de la vraie foi, la grâce de connaître la gloire de l'éternelle Trinité, et d'adorer l'Unité dans la

puissance de votre Majesté, nous vous demandons que, par la fermeté de cette même foi, nous soyons protégés contre toute adversité. »

*Épître* de saint Paul aux Romains, c. 11 :

« O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles, et ses voies impénétrables ! Qui, en effet, connaît les desseins du Seigneur ? Qui a jamais été son conseiller ? Qui lui a donné le premier, pour en recevoir une récompense ? Tout est de lui, et par lui et en lui. A lui la gloire dans tous les siècles. Amen. »

Souverain Seigneur de tous les êtres et de tout ce qui est dans les êtres, Dieu les gouverne avec une autorité absolue. Il ne doit de compte à personne, car personne ne peut lui dire : je t'ai donné quelque chose que je n'ai pas reçu de toi. Lui, il donne mais jamais ne reçoit. Nous sommes entre ses mains, chétives créatures, créées à son image par notre intelligence et notre volonté, mais nous dépendons de lui pour tout, pour notre vie naturelle et notre vie surnaturelle. Il dirige notre vie, selon ses jugements à lui, non les nôtres. Il a tracé notre route, il en a fixé le terme et nous ne passerons pas ce terme d'un instant. A nous de l'entendre, de le suivre si nous voulons l'atteindre pour l'éternité. C'est à lui que notre vie aboutit, bon gré mal gré. Personne ne peut échapper à son amour ou à sa justice.

*Graduel* : « Vous êtes béni, Seigneur, vous qui regardez de haut les abîmes, vous qui siégez audessus des Chérubins. — Bénissez le Dieu du ciel, car il nous a témoigné sa miséricorde.

« *Alleluia*, alleluia. Vous êtes béni, Seigneur, Dieu de nos Pères, et digne de louange dans tous les siècles. Alleluia ! »

*Evangile* selon saint Matthieu, c. 28 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre, allez donc, enseignez toutes les nations et baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et de l'Esprit-Saint. Apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai ordonné. Et moi, je suis avec vous, pour toujours, jusqu'à la fin des siècles. »

Quelle assurance ! Jésus s'en va, il quitte ses Apôtres, mais il leur donne avec une divine autorité la mission la plus extraordinaire. Maître du monde, il leur dit : Allez ! pas seulement en Judée, pas seulement en Galilée, allez dans le monde entier, je vous livre tous les peuples. A tous, vous direz ce que je vous ai dit, vous direz qui je suis, vous direz ce que j'ai fait : mon enseignement, ma vie, ma mort. Dites tout. Vous n'êtes rien, je le sais, vous n'avez ni prestige, ni savoir, ni richesse, allez ! Je serai avec vous partout, toujours, avec vous, personnellement, avec vos successeurs, après vous. Je ne quitterai mes Apôtres qu'au dernier jour.

Dieu seul pouvait parler sur ce ton et confier à de pauvres gens une mission pareille. Ils sont partis : la chrétienté rend témoignage depuis lors à la parole de Jésus.

*Offertoire* : « Béni soit Dieu le Père, et le Fils unique de Dieu et le Saint-Esprit, car il nous a témoigné sa miséricorde. »

*Secrète* : « Sanctifiez, nous vous en prions, Seigneur, par l'invocation de votre saint Nom la victime de cette offrande et par elle faites de nous-mêmes à vous une offrande éternelle. »

C'est tout le plan divin de la création et de la Rédemption. Il y a une victime, victime unique qui est le Fils de Dieu fait homme. Cette victime

unique, car seule elle peut rendre à Dieu l'hommage d'adoration, de louange, d'amour qui lui est dû, prophétisée par les victimes figuratives de l'Ancien Testament, réellement immolée à la douloureuse Passion du Sauveur, demeure éternellement devant l'auguste Trinité, en état de victime, en Jésus glorifié mais portant sur ses mains, ses pieds, son côté, les signes de sa Passion. De sorte que dans l'idée de Dieu, Jésus est l'éternel Crucifié et par là même, la Victime éternelle qui s'offre au nom des créatures pour l'adorer, le louer, le remercier, l'aimer. Mais en cette victime, se trouvent précisément toutes les créatures, dont Jésus est le Chef et toutes en lui, avec lui, par lui rendront à Dieu l'éternel hommage de leur adoration, de leur louange, de leur amour. Tous nous devons être ainsi devant Dieu unis à la Victime unique, notre Sauveur. C'est ce que demande la Secrète.

*Préface* de la Trinité, splendide louange à la majesté de Dieu : « Il est véritablement digne et juste, équitable et salulaire de vous rendre grâces toujours et partout, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel. Vous qui, avec votre Fils unique et l'Esprit-Saint, êtes un seul Dieu, un seul Seigneur, non pas dans l'unité d'une seule Personne, mais dans la Trinité d'une seule substance. Car ce que nous croyons de votre gloire, par révélation de vous-même, nous le croyons également de votre Fils, nous le croyons de l'Esprit-Saint, sans aucune différence. De sorte que, en confessant une véritable et éternelle Divinité, nous adorons tout ensemble la propriété dans les Personnes, l'unité dans l'essence, l'égalité dans la majesté. C'est elle que louent

les anges et les archanges, les chérubins et les séraphins qui ne cessent de chanter tous les jours d'une seule voix : Saint, Saint, Saint, le Seigneur, Dieu des armées !... »

Cette préface dogmatique nous fait entrer dans la vie intime de Dieu. Quelle vie ! Etre ce qu'il est, et éternellement s'aimer de tout ce qu'il est : grandeur unique, puissance unique, sagesse unique, bonté unique, toujours et lui seul être cela. Vie de lumière, vie d'amour, vie de joie indicible. Que vous êtes heureux, mon Dieu ! Et nous, vos créatures que vous aimez, que vous attirez à vous, que vous voulez béatifier comme vous, nous vous félicitons d'être ce que vous êtes ! Nous sommes heureux de votre bonheur ! Nous vous louons de toute la vie de joie qu'est la vôtre. Un jour, cette vie de joie sera la nôtre, par votre bonté infinie.

*Communion* : « Bénissons le Dieu du ciel, glorifions-le devant tous les vivants, car il nous a témoigné sa miséricorde. »

*Postcommunion* : « Que la réception de ce sacrement, Seigneur, notre Dieu, et la confession de la Trinité Sainte éternelle et de son indivisible unité nous procurent le salut du corps et de l'âme. »

---

### III.

## La Fête du Très Saint Corps du Christ.

---

### Sens de cette fête.

Le titre même de cette fête nous en donne le sens exact. C'est la *fête du Corps du Christ*.

Quand Notre-Seigneur institua la Sainte Eucharistie il ne dit pas, après avoir béni le pain : Ceci est mon humanité. Il dit : Ceci est mon corps ; et de même pour le vin : Ceci est le calice de mon sang. Ce que le Sauveur nous donne à consacrer et à manger, c'est directement son corps et son sang et c'est ce corps qui est Pain de vie. Sans doute, toute l'humanité du Sauveur suit et toute la divinité. Sous les espèces du pain et du vin, nous avons le Christ tout entier, vivant, toute sa substance divine et humaine. Mais, il n'en est pas moins vrai que ce qui est atteint directement par la consécration, c'est le corps et c'est le sang du Christ. Le reste vient par accompagnement nécessaire.

Nous avons donc d'abord dans la Sainte Eucharistie le corps et le sang du Christ. Et Jésus nous les donne en nourriture pour alimenter la vie spirituelle de notre âme.

Profond mystère ! C'est par la chair du Christ que nous arrivons à la vie divine plus abondante. Dans les autres sacrements la matière employée n'est qu'un symbole : de l'eau pour le

baptême, de l'huile pour la confirmation, symbole qui signifie l'effet produit par le sacrement pour la vie de l'âme. Dans l'Eucharistie, il y a plus. Nous avons aussi le symbole ou signe extérieur qui est le pain et le vin, mais sous ce signe extérieur il y a la réalité présente, substantielle, de la chair du Christ et c'est par cette chair que nous nourrissons notre âme de la vie même spirituelle du Christ. La mort est entrée dans les âmes par une chose matérielle, le fruit défendu ; la vie est développée dans les âmes par une chose matérielle, la chair du Christ. Par elle, sur la croix, le Sauveur a souffert et mérité le salut ; par elle, dans l'Eucharistie, le salut nous est appliqué. De sorte que la vie divine, dans son développement, dépend de ce qu'il y a de plus inférieur dans le Christ : sa chair. Chair que nous sommes, nous vivons dans notre âme de la chair du Christ et c'est par cette chair que nous arrivons à Dieu.

C'est donc à proprement parler la chair du Christ, son corps, et son sang présents réellement dans la Sainte Eucharistie que nous célébrons en cette fête, intitulée : la fête du très saint Corps du Christ. Ce n'est directement ni son âme, ni sa divinité, mais son corps et son sang, unis indissolublement à son âme et à sa divinité.

Cette chair du Sauveur a assez souffert pour que nous la fêtions en des transports de joie. Rappelons-nous que c'est elle qui fut brutalisée, flagellée, couronnée d'épines ; rappelons-nous que c'est elle qui fut clouée à la croix et que c'est par ses plaies que le sang précieux du Sauveur s'écoula en sacrifice pour le salut du monde. Rappelons-nous aussi que le Seigneur



tient tellement à honorer cette chair sacrifiée pour nous que, dans le ciel, elle garde les stigmates de ses horribles blessures. Alors, nous serons heureux d'adorer, de glorifier, de porter en triomphe cette chair dont les souffrances nous ont sauvés.

La fête du Corps du Christ est instituée dans ce but. C'est une glorification à ce corps très saint et une reconnaissance infinie à celui qui l'a pris afin de souffrir et mourir pour notre salut.

---

### Origines dominicaines de cette fête.

Fêter par une solennité spéciale le corps du Christ, disait-on, quand le projet en fut connu, c'est du superflu, c'est inutile, ne le fête-t-on pas tous les jours, chaque fois que l'on célèbre la messe.

Assurément. Mais les promoteurs de ce projet répondaient que souvent l'habitude, avec notre chétive nature, diminue la grandeur de nos actes.

Nous ne pensons plus avec assez de profondeur à ce que nous faisons, quand nous le faisons souvent et entre nos mains fragiles, le corps du Christ est exposé à ne plus être adoré, aimé, glorifié comme il doit l'être. Nous avons besoin, pour tout et surtout pour les choses divines qui nous écrasent de leur majesté, de secouer notre torpeur, de recueillir nos esprits distraits, et de réchauffer notre cœur. C'est contre cet engourdissement des âmes que fut instituée la fête spéciale du corps du Christ.

Non sans difficulté.

Notre-Seigneur lui-même daigna demander cette solennité. Il sollicita pendant de longues années une sainte religieuse de l'Ordre de Saint-Augustin, la bienheureuse Julienne de Cornillon, qui vivait à Liège, de presser les prêtres d'instituer une fête spéciale en l'honneur de son corps très saint, présent dans l'Eucharistie. Ses premières ouvertures furent mal accueillies. On riait autour d'elle de cette prétendue révélation. Cependant, sous l'influence de l'Esprit-Saint, peu à peu l'idée fit son chemin. Quelques grands et pieux personnages la prirent en considération. Parmi eux, citons Hugues de Saint-Cher, de l'Ordre de Saint-Dominique, qui en 1240, comme Provincial de France, reçut à Liège les confidences de la Bienheureuse. Jacques Pantaléon, alors archidiacre de Liège, depuis Pape, sous le nom d'Urbain IV ; Jean de Lausanne, chanoine de Saint-Martin de Liège ; Guiard de Laon, évêque de Cambrai et l'évêque même de Liège, Robert de Torote, s'intéressèrent vivement à cette question.

En 1246, Robert de Torote ordonna de célébrer la fête du Corps du Christ, dans tout son diocèse, mais étant mort sur ces entrefaites, seuls les chanoines de Saint-Martin prirent son ordre au sérieux. C'est la première fête du Saint-Sacrement.

Or, en 1252, Hugues de Saint-Cher, devenu cardinal, se rendit à Liège comme légat du Pape. Son premier acte fut d'approuver la nouvelle solennité et l'office composé sous la direction de la bienheureuse Julienne. Et pour affirmer publiquement sa volonté, le cardinal décida qu'il la célébrerait lui-même en grande pompe, à Saint-Martin de Liège.

La foule accourut au jour dit.

Hugues de Saint-Cher prit la parole et, dans un magnifique langage, il exposa à son immense auditoire les hautes convenances de cette institution. En terminant, il fixa la solennité annuelle du Corps du Christ, au jeudi après l'Octave de la Pentecôte.

Ces actes n'avaient de valeur que pour le territoire soumis au Légat. Il fallait davantage.

Urbain IV, ancien archidiacre de Liège, qui avait approuvé l'idée de la bienheureuse Julienne, ne l'oublia pas sur le siège de Saint-Pierre.

Dès les premiers mois de 1264, il publia une bulle qui établissait dans l'Eglise universelle la solennité du Saint Sacrement, le jeudi après l'Octave de la Pentecôte, comme l'avait fait Hugues de Saint-Cher.

Julienne de Cornillon n'eut pas la joie de recevoir, sur terre, la bulle du Pape. Elle était morte en 1258. Mort également Hugues de Saint-Cher, l'ardent et enthousiaste promoteur de cette fête.

Il passa dans un monde meilleur à Orviêto, le 19 mars 1263. Urbain IV l'avait en si haute estime qu'il présida lui-même ses funérailles.

Mais une amie intime de Julienne de Cornillon, la confidente de ses douleurs et de ses espérances, vivait toujours. C'était une recluse du nom d'Eva. Urbain IV la connaissait. Il eut la délicate attention de lui adresser lui-même la bulle qui instituait la fête du Corps du Christ, en y joignant, dit-il, le nouvel office composé pour cette solennité<sup>1</sup>.

Cet office, Urbain IV l'avait demandé à saint

---

1. MORTIER, *Hist. des Maîtres généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, I, p. 651.

Thomas d'Aquin. C'est ce saint Docteur qui le composa dans toutes ses parties : antiennes, leçons, répons, hymnes, propre de la messe. L'office du Saint Sacrement est sorti tout entier de l'esprit et du cœur de saint Thomas. Doctrine si profonde et si sûre, qu'on ne peut trouver rien de plus précis, et de plus lumineux sur cet auguste Sacrement ; sentiments si émus et si vrais, qu'on ne peut les redire sans en être pénétré soi-même. C'est l'office que nous disons encore aujourd'hui. De sorte que, par la voix de saint Thomas, l'Ordre des Frères Prêcheurs ne cesse pas et ne cessera jamais de chanter dans l'Eglise universelle la gloire de l'Eucharistie et ses immenses bienfaits.

Hugues de Saint-Cher contribua puissamment à l'institution de la fête du Saint Sacrement ; saint Thomas d'Aquin en composa l'office, et c'est pourquoi cette solennité se rattache par les liens les plus étroits à l'Ordre de Saint-Dominique.

---

#### IV.

### L'office du Saint Sacrement.

---

#### LES PREMIÈRES VÊPRES.

*Antienne* sur les psaumes ordinaires : « Le Christ Seigneur, prêtre selon l'ordre de Melchisédec, offrit le pain et le vin. »

David a chanté ce sacerdoce du Christ. Ps. 109 : « Tu es prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et prêtre pour l'éternité. »

Quel est donc ce merveilleux sacerdoce ? Devant Dieu, devant l'auguste Trinité, il n'y a qu'un seul prêtre, comme il n'y a qu'une seule victime : Jésus, Fils de Dieu fait homme. Seul Jésus, par sa qualité incommunicable de Fils de Dieu, peut se présenter avec son humanité pour offrir à l'auguste Trinité l'hommage d'adoration, de louange, d'expiation, d'action de grâces que la créature lui doit. Il a reçu, comme homme, à l'instant même de son Incarnation, la plénitude de l'onction sacerdotale, qui ne fait qu'une avec l'Incarnation elle-même. C'est l'union de la Personne du Verbe avec la nature humaine, œuvre de l'Esprit-Saint, qui fait que Jésus, Fils de Dieu fait homme, devient immédiatement prêtre. Car il est placé, par cette union de deux natures en sa Personne, entre Dieu et les hommes, pour attirer sur les hommes les bénédictions de Dieu et ramener à Dieu les hommages des hommes. De Dieu, il prend toute la bonté pour la répandre

sur les hommes ; des hommes il prend l'hommage qu'il rend infini en passant par son cœur, pour l'offrir à Dieu.

Et ce sacerdoce est éternel selon l'ordre de Melchisédech.

Ceci fait allusion à l'apparition soudaine de ce personnage devant Abraham. Abraham revenait vainqueur d'un combat, quand tout à coup se présente à lui Melchisédech, roi de Jérusalem, qualifié de Prêtre du Très-Haut. Il offre à Dieu le pain et le vin pour lui rendre grâces, puis il les partage entre les soldats d'Abraham et bénit le Patriarche. Dans la nuit des temps, Melchisédech apparaît comme une figure prophétique du Prêtre unique, le Christ, offrant lui aussi, mais d'une manière plus divine, le pain et le vin.

Et comme ce personnage se présente sans père ni mère, sans génération, sans attache précisée au cours du temps, il figure l'éternité du sacerdoce du Christ.

Devant Dieu, de toute éternité, Jésus est prêtre et victime. Devant Dieu, dans la pensée de Dieu, Jésus, de toute éternité, s'offre à l'auguste Trinité et avec lui tous les êtres créés, surtout les Anges et les Saints, qui lui sont plus intimement unis, comme un hommage infini d'adoration et de louange. Et nul ne peut offrir à Dieu cet hommage sans être uni à Jésus. Dieu ne connaît qu'un cœur, le Cœur de Jésus ; Dieu ne connaît qu'une voix, la voix de Jésus. Et c'est pourquoi seul il est prêtre, car tous les cœurs et toutes les voix doivent ne former qu'un avec son Cœur et avec sa voix, pour pénétrer jusqu'à l'auguste Trinité.

*Capitule* : « Le Seigneur Jésus, la nuit qu'il fut livré, prit du pain, rendit grâces, le rompit et dit :

Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui sera livré pour vous. »

Coïncidence émouvante, voulue par Dieu et non fortuite. Quand Judas livre Jésus à ses ennemis, Jésus se livre à ses disciples. On le vend, lui, il se donne et il se donne pour toujours. On vend sa chair, son sang, sa vie, lui, il donne sa chair, son sang, sa vie, et ce don il veut qu'il soit perpétuel ; ce don, il veut qu'il soit universel. Perpétuel, jusqu'à la fin des temps. Seul prêtre, il donne à ses disciples la participation à son sacerdoce et non seulement à ceux qui lui sont présents, mais par eux à ceux qui recevront d'eux le même pouvoir, car il a dit, lui, le Maître absolu : Faites-le en souvenir de moi. Cette parole créatrice établit le sacerdoce perpétuel du Christ sur la terre. Il y aura, au cours des siècles, d'innombrables prêtres et cependant tous ces prêtres ne feront qu'un seul prêtre, le Christ. Leur pouvoir sacerdotal est de lui, il est uni au sien, de façon absolue. Le caractère sacerdotal de chaque prêtre fait partie du caractère sacerdotal du Christ, dans sa cause, dans son exemple, dans ses effets. Un prêtre, par son caractère de prêtre, fut-il un mauvais prêtre, est un avec le Christ, comme prêtre.

Sacerdoce universel, qui a fait la conquête du monde. Le Christ est Souverain du monde, qui est son œuvre, comme Créateur ; il est Souverain du monde, par son sang, comme Rédempteur, mais le sacerdoce fait qu'il est à la lettre Souverain du monde par l'Eucharistie. Elle est partout. Dans tout pays où se trouve un prêtre catholique, le Christ est personnellement présent par l'Eucharistie. Autrefois, pour le trouver il eût fallu se rendre en Palestine, en Galilée, aujour-



d'hui, dans chaque village, dans chaque église, il est présent. Un pas à faire et on est devant lui. Quand on voyage et que l'on voit défiler devant soi clocher par clocher, on se dit : Il est là ! Il est là, dans les plus humbles églises comme dans les plus somptueuses basiliques, il est là, je le sais. Quand le prêtre a parlé, il ne peut pas ne pas y être : il s'est lié à sa parole jusqu'à la fin des temps.

Il convenait, en effet, de fêter une bonté si miséricordieuse.

*Répons* : « Un homme fit un grand festin, et, à l'heure du repas, il envoya son serviteur dire aux invités : Venez, tout est prêt. — Venez et mangez mon pain et buvez le vin que je vous ai préparé. »

Les invités, c'est nous. Venez ! mangez mon pain, buvez mon vin. Son pain à lui, son vin à lui. Seigneur Jésus, ce pain, c'est vous, ce vin, c'est vous, et vous nous dites à nous, pauvres pécheurs, venez, la table est servie, asseyez-vous, mangez, buvez. Qui le croirait, si vous ne le disiez vous-même. Et non seulement vous nous invitez, mais vous dites : Qui ne mange pas ma chair et qui ne boit pas mon sang, n'a pas la vie en lui. Vous faites de vous-même, de votre chair, de votre sang, notre alimentation. C'est par vous, mangé en nourriture, que nous pouvons vivre : Mangez, buvez et vous aurez la vie en vous. Vous connaîtrez Dieu, vous l'aimerez, vous arriverez ainsi au grand festin de l'éternité où Dieu lui-même, d'une autre manière, sera notre nourriture éternelle. Si nous comprenions cette invitation de Notre-Seigneur ! Si nous savions manger son pain et boire son vin avec foi, et amour, comme il les donne lui-même !

*Hymne :*

Chante, ô ma langue, le mystère  
de ce Corps glorieux  
et du sang précieux  
que, pour le rachat du monde,  
fruit d'un sein généreux,  
le Roi des nations a répandu.

---

Donné à nous, né pour nous  
d'une vierge intacte,  
ayant vécu dans le monde  
et répandu la semence de sa parole,  
il termine la durée de son séjour  
d'une manière merveilleuse.

---

Au soir de la dernière Cène  
assis à table avec ses frères,  
ayant pleinement observé la loi  
en mangeant ce qu'elle ordonnait  
il se donne en nourriture aux Douze,  
lui-même, de ses propres mains.

---

Le Verbe fait chair, change un vrai pain  
d'un mot en sa chair,  
le vin devient le sang du Christ  
et si notre raison défaille,  
pour affermir un cœur sincère  
la foi seule suffit.

---

Donc, ce sacrement si grand  
adorons-le, prosternés.  
Que l'ancienne loi  
s'efface devant ce culte nouveau,  
que la foi supplée  
à la faiblesse de nos sens.

Au Père, et au Fils  
louange et jubilation,  
salut, honneur et puissance  
action de grâces,  
à celui qui des deux procède,  
louange égale. »

*Verset* : « Vous leur avez donné le pain du ciel, alleluia — contenant en lui toutes les délices, alleluia ! »

*Antienne du Magnificat* : « Seigneur, que votre esprit est doux ! Vous, qui pour témoigner à vos enfants votre tendresse, leur donnez le pain du ciel le plus exquis. Vous comblez de vos bienfaits ceux qui ont faim et vous renvoyez à jeun les riches infatués d'eux-mêmes. »

Le pauvre, celui qui a faim ! c'est-à-dire celui qui devant Dieu sent sa profonde indigence. Car il y a des pauvres qui sont riches et des riches qui sont pauvres. On n'est pas pauvre, si, tout en étant privé des biens de la terre, on est riche de soi-même, on ne se met pas à sa place de créature, on ne sent pas, dans sa misère, la faim de Dieu. Et, par ailleurs, n'est pas riche, même au milieu de la plus fastueuse opulence, celui qui a la science de Dieu et s'humilie sincèrement devant sa Majesté, celui qui, méprisant les biens terrestres, sait que le vrai bien, l'unique bien, c'est Dieu et sent dans son cœur une faim insatiable de le connaître et de l'aimer.

C'est là le vrai pauvre, celui qui a faim de Dieu et vient s'asseoir avec un ardent désir au céleste banquet. Pour ce pauvre, pour cet affamé, que l'Esprit du Seigneur est doux !

*Oraison* : « Dieu, qui nous avez laissé dans un

admirable sacrement la mémoire de votre Passion, accordez-nous, nous vous en prions, de vénérer tellement les mystères sacrés de votre corps et de votre sang, que nous ressentions toujours en nous le fruit de votre Rédemption. »

La Sainte Eucharistie nous unit au Christ, mort pour nous sur la croix, dont la séparation sur l'autel du corps et du sang est un symbole expressif. Elle doit donc opérer en nous ce que ce symbole exprime et ce qu'elle contient elle-même, à savoir toute la douloureuse Passion du Sauveur. Le fruit de l'Eucharistie, ce fruit de la Rédemption, c'est la conformité de notre vie à Jésus crucifié. On ne peut être chrétien sans cette conformité au moins essentielle par l'acceptation patiente des souffrances que la Providence nous impose. Elle nous conduira, comme la souffrance a conduit le Christ lui-même, à la gloire de la Résurrection. C'est ainsi qu'il faut considérer et estimer chrétiennement les souffrances de ce monde. Communier, comme on doit communier avec le sens de la foi, c'est dire à Notre-Seigneur : Me voici, faites-moi semblable à vous, de tous points, sans réserve.

*Antienne pour le Nunc dimittis, à Complies :*  
« Alleluia, le pain que je vous donnerai , alleluia, c'est ma chair, pour le salut du monde, alleluia, alleluia ! »

### LES MATINES.

*Invitatoire :* « Adorons le Christ, Roi, Souverain des peuples ; qui donne à ceux qui le mangent la vigueur de l'esprit. »

Le Christ, Roi, le Christ, Souverain des peu-

ples, il l'est par droit de Créateur, par droit de Rédempteur, et l'est même par sa présence eucharistique dans le monde entier ; mais le Christ est Roi et Souverain des âmes par la vie spirituelle, la vie de grâce qu'il communique à chacune par la communion. C'est en toute vérité le pain de vie. Qui succombe sous le poids de sa misère a le pain pour se fortifier ; qui veut connaître et aimer Dieu avec plus d'intimité, a le pain pour grandir, pour développer sa lumière et son amour. Jésus, notre nourriture, nous change en lui-même, c'est-à-dire nous donne plus de lui-même, nous unit à ce qu'il est, à ses pensées, à son amour, d'une manière plus intense. Et comme il est infiniment supérieur à nous, toujours l'Eucharistie sera pour nous le pain de vie, car toujours il nous faudra croître, grandir, sans jamais arriver à être pleinement tout ce qu'il est. Toujours nous entendrons comme saint Augustin : *Cresce et manducabis me*. Grandis et toujours tu me mangeras, sans jamais être rassasié ! Elles le savent bien, les âmes qui aiment Dieu.

### *Hymne :*

Aux solennités sacrées que nos joies  
s'unissent,  
que nos chants sortent de nos cœurs.  
Arrière tout le passé : que tout soit nouveau,  
les cœurs, les voix, les œuvres.

---

Cette fête rappelle la dernière Cène de la nuit  
où le Christ donna l'agneau et le pain azyme  
à ses frères, selon le précepte  
imposé aux anciens Pères.

Après l'agneau symbolique, le repas étant terminé, le corps du Seigneur fut donné aux disciples, tout entier à tous, tout entier à chacun, comme nous le croyons, de ses propres mains.

---

Il donna aux faibles la nourriture de son corps,  
Il donna aux affligés le breuvage de son sang,  
disant : Recevez la coupe que je vous offre, buvez-en tous.

---

Il institua ainsi le sacrifice,  
dont il voulut ne confier le ministère qu'aux prêtres seuls, auxquels, de la sorte, il incombe de s'en nourrir eux-mêmes et de le distribuer aux autres.

---

Le pain des anges devient le pain des hommes,  
le pain du ciel met fin aux symboles.  
O prodige merveilleux ! Il mange le Seigneur,  
le pauvre, l'esclave, le miséreux.

---

Nous vous supplions, ô Dêité trine et une,  
Visitez-nous, comme nous vous adorons,  
conduisez-nous par vos voies au  
terme de nos aspirations,  
à cette lumière que vous habitez.

Ps. 1, *Beatus vir.*

*Antienne* : « Le Seigneur nous a donné au moment de sa mort un fruit salulaire à savourer. »

Ps. 4, *Cum invocarem.*

*Antienne* : « Les fidèles multipliés par le fruit du froment et du vin reposent dans la paix du Christ. »

Ps. 15, *Conserva me, Domine.*

*Antienne* : « Le Seigneur nous réunit non par le sang des veaux, mais par la participation au calice où Dieu lui-même est absorbé. »

Ces antiennes, comme celles qui suivent, sont d'ingénieuses adaptations à quelque verset des psaumes.

*Verset* : « Il leur donna le pain du ciel, alleluia ! — L'homme a mangé le pain des anges, alleluia ! »

---

Les leçons du premier nocturne sont prises dans l'Ancien Testament et rappellent des figures prophétiques de l'Eucharistie.

### 1<sup>re</sup> Leçon, Exode, c. 12 :

« Le Seigneur dit encore à Moïse et à Aaron, sur la terre d'Egypte : Ce mois sera pour vous le commencement des mois et le premier des mois de l'année. Parlez à toute l'assemblée des enfants d'Israël et dites-leur : Qu'au dixième jour de ce mois, chacun de vous prenne un agneau par famille et par maison. S'il n'y a pas assez de personnes pour manger l'agneau, on en fera venir de chez son plus proche voisin, autant qu'il en faut pour le manger. Cet agneau sera sans tache, mâle et n'aura pas plus d'un an. Vous observerez le même rite pour un chevreau. Vous le garderez jusqu'au quatorzième jour de ce mois, et toute la multitude des enfants d'Israël l'immolera sur le soir. Ils prendront de son sang et en teindront les deux poteaux et le haut des portes où ils le mangeront. Et ils mangeront pendant cette nuit la chair de l'agneau rôtie au feu, avec du pain sans levain et des laitues sauvages. »

Ce premier agneau pascal, qui ouvrait le passage au peuple hébreu pour recouvrer sa liberté, est la figure prophétique du véritable Agneau de Dieu, le Sauveur Jésus. Quand nous le mangeons dans l'Eucharistie, nous recevons de lui la force



de passer à travers les misères et les faiblesses de ce monde, comme les Hébreux à travers les flots de la Mer Rouge, et d'entrer triomphants dans la véritable Terre promise, l'éternité bienheureuse. Mais pour que ce passage, qui dure toute notre vie, se fasse en toute sécurité, il faut que nous aussi nous vivions dans la sincérité et la vérité, sans ferment mauvais d'hypocrisie ou de lâcheté. Ce que signifient les pains sans levain. Avec le Christ, de tout notre être, en pleine vérité, la pleine vérité de l'amour sans tache, s'il nous en fait la grâce ; la pleine vérité du repentir, si, sur la route, parfois nous succombons.

1<sup>er</sup> Répons : « La multitude des enfants d'Israël immolera un chevreau le soir de la Pâque, et ils mangeront sa chair et des pains sans levain. — Le Christ, notre Pâque, est immolé, aussi, mangeons les pains azymes de sincérité et de vérité. »

On peut se demander pourquoi saint Thomas a mis un *chevreau*, au lieu d'un *agneau*. Ce qui paraît étrange, étant donné que l'agneau soit la véritable figure du Christ.

## II<sup>e</sup> Leçon, c. 16 :

« Aaron parlait à l'assemblée des enfants d'Israël quand, regardant vers le désert, ils virent la gloire du Seigneur qui se manifestait. Or le Seigneur parla à Moïse et lui dit : J'ai entendu les murmures des enfants d'Israël, dis-leur : Ce soir vous mangerez de la viande et, le matin, vous aurez du pain pour vous rassasier, et vous saurez que je suis le Seigneur, votre Dieu. Le soir donc, des volées de cailles couvrirent le camp et le matin une rosée abondante entoura le camp. Et la surface du sol en étant recouverte, on vit paraître dans ce désert quelque chose de menu, comme pilé dans un mortier qui ressemblait à de la gelée blanche sur la terre. En voyant cela, les enfants d'Israël se dirent entre eux : *Man hu ?* ce qui signifie : qu'est ce que cela ? Ils ignoraient, en

effet, ce que c'était. Moïse leur dit : C'est le pain que le Seigneur vous donne à manger. »

II<sup>e</sup> Répons : « Vous mangerez de la viande et vous aurez du pain à satiété. C'est le pain que le Seigneur vous donne à manger. — Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, mais mon Père vous donne le vrai pain du ciel. »

Le répons donne le sens de la leçon. « Dieu, disaient les Hébreux, Dieu qui nous a donné de l'eau pour boire, pourra-t-il préparer une table à son peuple dans le désert ? » Il a donné de l'eau, donnera-t-il du pain ? Il prépara cette table, il la couvrit de pains, mais ces pains n'étaient pas ceux qu'attendaient les Hébreux. Ce fut la manne qui, pendant de longues années, ces années où le peuple d'Israël erra dans le désert, lui servit de nourriture. Pain du ciel, en ce sens qu'il en venait comme une rosée bienfaisante, mais pain figuratif et prophétique par son origine, qui ne dépassait pas l'atmosphère, tout en venant par bonté spéciale de Dieu.

Un autre pain nous est donné, celui-là venant, non pas des hauteurs du ciel ou de l'atmosphère, mais du vrai ciel qui est Dieu lui-même. Et le pain du ciel, c'est le Père qui nous le donne en nous donnant son Fils. Vrai pain du ciel, pain substantiel, Jésus, Fils de Dieu fait homme. La table est dressée, elle est servie dans le monde entier, venez, prenez, mangez !

### III<sup>e</sup> Leçon, Livre troisième des Rois, c. 19 :

« Elie arriva à Bersabée de Juda et là il renvoya son serviteur, puis il s'enfonça dans la solitude, en marchant toute une journée. S'arrêtant enfin, il s'assit sous un genévrier et désireux de mourir, il dit : c'est assez, Seigneur, prenez ma vie, car je ne suis pas meilleur que mes Pères. Il s'étendit de son long et s'endormit à l'ombre

du genévrier. Or, un ange du Seigneur le toucha et lui dit : lève-toi et mange. Elie regarda autour de lui et vit près de sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase plein d'eau. Il mangea donc, but et se rendormit. Une seconde fois l'ange du Seigneur revint, le toucha et lui dit : lève-toi, mange, car une longue route te reste à parcourir. Il se leva, mangea et but. Et, fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits, jusqu'à ce qu'il arrivât à la montagne de Dieu, Horeb. »

III<sup>e</sup> Répons : « Elie vit près de sa tête un pain cuit sous la cendre, il se leva, mangea et but, et, fortifié par cette nourriture, il marcha jusqu'à la montagne de Dieu. — Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. »

Elie fuyait la colère de Jézabel, qui voulait le tuer. Il s'enfonce dans la solitude et fatigué de lutter, las de ces persécutions, il s'affale désespéré sous un genévrier : je n'en puis plus, dit-il à Dieu, prenez ma vie. J'aime mieux mourir.

Ce cri de détresse n'est-il pas quelquefois le nôtre ? Quand la douleur étreint notre cœur ou mord notre chair, nous sommes tentés nous aussi de dire à Dieu : c'est assez ! J'aime mieux mourir. Nous le disons quelquefois, parce que nous ne comprenons pas le sens chrétien de la souffrance et que, sur la route du Calvaire, nos pas chancellent.

Courage ! Nous avons un pain, plus substantiel, plus vivifiant par lui-même que celui d'Elie. Deux fois, l'ange le secoue de son sommeil, deux fois, Elie mange et boit. Il mange un pain cuit sous la cendre et boit de l'eau. Pauvre nourriture extérieurement, et cependant l'ange lui dit : mange et bois, car la route est encore longue. Mais dans ce pain vulgaire et dans cette eau Dieu avait mis sa force et le prophète, réconforté d'âme et de corps, arrive à la montagne sainte.

Notre pain à nous, extérieurement, est comme celui d'Elie, une pauvre nourriture, mais dans ce pain, Dieu est. Il y est substantiellement, il y est avec tout ce qu'il est : lumière, force, joie, tout Dieu est à nous dans ce pain. Mangeons-le et quelles que soient nos tristesses, nos douleurs, nous arriverons par la force de ce pain à la montagne de Dieu, nous la gravirons allègrement et là-haut, tout en haut, le Père nous serrera dans ses bras. Nous n'en sortirons plus de toute l'éternité.

---

Psaumes et antiennes du second nocturne.

Ps. 19, *Exaudiat te Dominus.*

*Antienne* : « Que le Seigneur se souvienne de notre sacrifice et que notre holocauste soit digne de lui. »

Ps. 22, *Dominus regit me.*

*Antienne* : « La table du Seigneur nous est préparée contre tous ceux qui nous affligent. »

Ps. 41, *Quemadmodum desiderat.*

*Antienne* : « Que ceux qui mangent à la table du Seigneur fassent entendre des chants joyeux. »

*Verset* : « Il les a nourris de la graisse du froment, alleluia ! — Il les a rassasiés du miel des rochers. Alleluia ! »

Les leçons sont de saint Thomas d'Aquin.

#### IV<sup>e</sup> Leçon :

« Les immenses bienfaits dont la bonté divine comble le peuple chrétien, lui confèrent une dignité inestimable. Car il n'y a pas, il n'y a jamais eu de peuple qui ait ses dieux aussi proches de lui que notre Dieu est proche de nous. En effet, le Fils unique de Dieu, voulant nous

faire participer à sa divinité, a pris notre nature afin que, se faisant homme il fît les hommes Dieux. Et de plus, tout ce qu'il prit de nous, il l'utilisa tout entier pour notre salut. Son corps, en effet, il l'offrit à Dieu le Père sur la croix comme une victime pour notre réconciliation, son sang, il le versa tout à la fois comme notre rançon et notre ablution, afin que, rachetés d'une misérable servitude, nous fussions purifiés de tous nos péchés. »

iv<sup>e</sup> *Répons* : « Le pain, que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde.

Or, les Juifs discutaient entre eux en se disant : Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? — Le peuple parla contre le Seigneur : nous avons le dégoût de cette nourriture légère. »

De chaque côté, c'est le murmure. Les enfants d'Israël ont la nausée de la manne, ils n'en veulent plus, c'était cependant le pain miraculeux que Dieu leur donnait gratuitement.

Autour de Jésus, les Juifs murmurent : comment cet homme peut-il dire qu'il nous donnera sa chair à manger ?

Et les Apôtres eux-mêmes ne savent que penser. Ils se disent : C'est difficile à accepter ! *Durus est hic sermo*. Mais ils ajoutent la parole vraie, la parole unique : Seigneur, à qui irions-nous ? Nous ne comprenons pas, mais nous avons confiance en vous. En dehors de vous, à qui demander la vie ? Répétons sans cesse ce cri des Apôtres. Dans nos tristesses, nos tiédeurs, nos misères, dans nos doutes même, disons à Notre-Seigneur : Je ne comprends pas, je ne vois pas, mais j'ai foi en vous, car seul vous avez les paroles de la vie éternelle. Alors, je vous adore dans la Sainte Eucharistie, non pas comme je vous vois avec ma faible intelligence,

non pas comme je vous sens avec mon cœur insouciant, mais comme vous êtes dans la vérité, et daignez réaliser en moi cette vérité de votre présence. Incorporez-moi à vous en toute vérité, tel que vous êtes, vous, et tel que vous voulez que je sois. Là est pour moi la plénitude de vérité pour le temps et pour l'éternité.

### *v° Leçon :*

« Et, afin qu'il restât un souvenir perpétuel d'un si grand bienfait, (le Seigneur) laissa aux fidèles son corps pour être pris en nourriture, son sang pour être pris en breuvage, sous les espèces du pain et du vin.

O précieux et admirable festin, festin salutaire et plein de suavité. Que peut-il y avoir, en effet, de plus précieux que ce festin ? Dans lequel on ne sert pas, comme autrefois, sous l'Ancienne Loi, la chair des veaux et des bœufs, mais où le Christ lui-même, vrai Dieu, nous est offert pour être mangé. Quoi de plus merveilleux que ce Sacrement ? En lui le pain et le vin sont changés substantiellement au corps et au sang du Christ. Aussi le Christ Dieu et homme parfait est contenu sous l'espèce d'un peu de pain et de vin. »

*v° Répons :* « Pendant qu'ils soupaient, Jésus prit du pain, et le bénit et le rompit, et il le donna à ses disciples en disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps. — Les hommes habitant sous ma tente dirent : Qui nous donnera de sa chair, pour nous rassasier ? »

Saint Thomas applique ces paroles de Job<sup>1</sup> comme un signe d'affection de la part de ses amis et les met sur nos lèvres comme un désir ardent de manger le corps du Seigneur. Sens très obscur et très controversé. Mais prenons-le tel que nous le donne le Saint Docteur.

---

1. Job, c. 31-31.

VI<sup>e</sup> Leçon :

« (Le Seigneur) est mangé ainsi par les fidèles, mais nullement déchiré. Bien plus, le sacrement lui-même étant divisé, il demeure entier sous chaque parcelle divisée. Les accidents demeurent aussi en lui sans leur sujet, afin que la foi ait sa place, étant donné qu'une chose visible soit mangée invisiblement, cachée qu'elle est sous une autre apparence et que d'autre part les sens soient garantis contre toute déception en jugeant comme d'ordinaire les accidents qui leur sont connus.

Aucun autre sacrement n'est plus salulaire que celui-ci, qui efface les péchés, augmente les vertus et nourrit grassement les âmes de l'abondance des dons spirituels. On l'offre dans l'Eglise, pour les vivants et pour les morts, afin que, institué pour le salut de tous, il soit profitable à tous. »

VI<sup>e</sup> Répons : « Après le repas, Jésus prit le calice et dit : Ce calice est la nouvelle Alliance dans mon sang, faites-le en mémoire de moi. — Je me souviendrai et mon âme en sera anéantie. »

L'Eucharistie est le souvenir de Jésus. Il s'en va, il quitte ce monde et, en partant, il nous dit : Ne m'oubliez pas ! Souvenez-vous de moi, souvenez-vous de mon amour pour vous, souvenez-vous de ma mort sur la croix, moi, le Fils de Dieu. Et pour que ce souvenir reste gravé en nous, sans nous, malgré nous parfois, il nous laisse son corps et son sang, il se laisse lui-même : Tenez, gardez-moi avec vous, partout, toujours. Ainsi vous ne m'oublierez pas.

Vous oublier, mon Dieu ! « Je me souviendrai. » Mais devant un tel souvenir mon âme s'affaisse, s'effondre de joie, de reconnaissance. Vous ! Et vous êtes encore avec moi. Je mange votre chair, je bois votre sang. Je vous ai, je vous possède, Jésus de Nazareth, mon Sauveur, je me nourris de vous, je me vois en vous et vous en moi. Vous oublier ! *Memoria memor ero et*



*tabescet in me anima mea.* Mon cœur défaille en me souvenant de vous, car je sais qui vous êtes et je sais qui je suis. Heureux, si je le sais bien !

---

Psaumes et antiennes du 3<sup>e</sup> Nocturne.

Ps. 42, *Judica me, Deus.*

*Antienne* : « J'entrerai auprès de l'autel de Dieu, je mangerai le Christ qui renouvelle ma jeunesse. »

Ps. 80, *Exultate Deo.*

*Antienne* : « Le Seigneur nous a nourris de la graisse du froment, il nous a rassasiés du miel des rochers. »

Ps. 83, *Quam dilecta.*

*Antienne* : « Seigneur, nous mangeons le Christ, sur votre autel, lui qui est la joie de notre cœur et de notre chair. »

A l'autel nous trouvons le corps du Christ qui donne à notre âme une jeunesse nouvelle. Ce corps glorifié dont la jeunesse est éternelle, répand dans les âmes cette jeunesse qui donne la joie, l'élan vers les grandes choses. Elle porte les âmes vers Dieu allègrement, sans réserve, sans calcul. Le vieillard qui a peur du lendemain et dont les forces fléchissent, a l'instinct de la parcimonie, il compte en donnant. Le jeune, au contraire, se jette résolument dans l'avenir, les yeux ouverts par l'espérance. Il va devant lui tout droit, heureux de se dévouer. C'est l'œuvre en nos âmes de l'éternelle jeunesse du corps du Christ. Et c'est pourquoi on voit des âmes, dont les forces physiques sont usées par l'âge, aussi jeunes, aussi fraîches, aussi audacieuses dans leur amour pour Dieu et le bien des autres que

si elles avaient vingt ans. Ce n'est pas rare, parmi ceux qui vivent du corps du Christ.

*Verset* : « Faites sortir le pain de la terre, alleluia. — Et que le vin réjouisse le cœur de l'homme, alleluia. »

*Homélie* de saint Augustin sur ce texte de saint Jean, c. 6 : « En ce temps-là, Jésus dit à la foule des Juifs : Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. »

### VII<sup>e</sup> Leçon :

« Par la nourriture et la boisson, les hommes désirent ne plus avoir ni faim ni soif. Mais cet effet n'est produit que par la nourriture et la boisson qui rendent ceux qui les prennent immortels et incorruptibles, c'est-à-dire, ceux qui forment la société des Saints, où se trouvent la paix et l'unité pleine et parfaite. C'est pourquoi comme l'ont compris avant nous, des hommes de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ a pris pour consacrer son Corps et son Sang des éléments qui forment leur unité de beaucoup de parties distinctes. Car l'unité de l'un vient de beaucoup de grains et l'unité de l'autre de beaucoup de raisins. »

VII<sup>e</sup> Répons : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. — Il n'y a pas de nation aussi grande dont les dieux sont si proches d'elle que notre Dieu est proche de nous. »

C'est la première unité, la plus merveilleuse : moi en lui et lui en moi. Unité qui fait qu'en se nourrissant du corps du Christ on est assimilé par lui, on devient pour ainsi dire, quelque chose de lui. On n'est plus un homme seulement, n'ayant que sa substance humaine, on participe à la substance du Christ, qui développe en nous la grâce sanctifiante, substance divine dont notre être tout entier est rempli. Par le corps du Christ on devient plus Dieu. Nous en verrons la

merveilleuse réalité dans la vie invisible, quand nos yeux seront ouverts, à la lumière de Dieu.

### VIII<sup>e</sup> Leçon :

« Il expose enfin comment se réalise ce qu'il dit et ce qu'est manger son corps et boire son sang. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Donc, manger cette nourriture et boire ce breuvage a pour effet de demeurer dans le Christ et de l'avoir demeurant en soi-même. Par conséquent, celui qui ne demeure pas dans le Christ et en qui le Christ ne demeure pas, ni ne mange spirituellement sa chair, ni ne boit spirituellement son sang, quoique de façon physique et visible, il mâche avec ses dents le sacrement du corps et du sang du Christ. Au contraire, il mange et boit pour sa condamnation le sacrement d'une si grande chose, parce que étant impur il a l'audace d'approcher des sacrements du Christ, que personne ne prend dignement s'il n'est pur selon ce qui est écrit : Heureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. »

VIII<sup>e</sup> Répons : « Mon Père qui est vivant m'a envoyé et je vis par mon Père, et celui qui me mange, vivra par moi. — Le Seigneur l'a nourri du pain de vie et de lumière. »

Le Christ, Fils de Dieu fait homme, vit de la vie que lui donne son Père qui est dans les cieux, source unique de toute vie. De même, dit le Maître, celui qui me mange vivra de la vie que je lui donnerai : vie de lumière, vie de charité, vie d'espérance qui deviendra un jour la vie de joie béatifique dans l'éternité. Ce ne sont pas deux vies différentes pour l'âme, c'est une seule vie qui aura sa plénitude au ciel. Sur terre, elle va grandissante, comme la vie de l'enfant se développe et atteint sa maturité. Au baptême, nous recevons cette vie essentielle, qui est la grâce sanctifiante. Elle se trouve en nous comme à son principe, avec ses éléments essentiels,

comme la vie dans un enfant, puis cette grâce substantielle se développe et mûrit par la divine nourriture de l'Eucharistie, comme la vie de l'enfant par la nourriture matérielle. Quand nous sommes à la maturité surnaturelle, fixée à chacun par Dieu, nous n'avons plus rien à faire qu'à mourir. Cette maturité, dans le ciel, n'aura aucune défaillance et jouira d'une jeunesse perpétuelle.

### IX<sup>e</sup> Leçon :

« Comme mon Père, qui est vivant, m'a envoyé et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange, vivra par moi. C'est comme s'il disait : Que je vive par mon Père, c'est-à-dire, pour que je puisse lui rapporter ma vie comme à quelqu'un qui est plus grand que moi, c'est l'œuvre de mon anéantissement, dans lequel il m'a envoyé. Et donc pour que quelqu'un vive par moi, il faut qu'il s'unisse à moi en me mangeant. Moi, dans mon abaissement, je vis par mon Père ; celui qui me mange, en s'élevant, vit par moi. Si donc il a été dit : je vis par mon Père, parce que le Christ est de lui, et non le Père de lui, cela a été dit, sans préjudice aucun de leur égalité. Et cependant, en disant : celui qui me mange, vivra par moi, cela ne signifie pas qu'il y ait égalité entre le Christ et nous, mais le Maître a voulu simplement enseigner sa grâce de médiateur. »

Saint Augustin se retrouve ici avec la subtilité de ses pensées. Elles sont simples en somme. Il veut dire, que pour vivre de son Père, comme homme, le Fils de Dieu a dû s'abaisser et c'est cet abaissement qui met sa vie en dépendance de son Père. Tandis que celui qui mange le corps du Christ, s'élève au contraire et c'est en s'élevant par cette union au Christ qu'il vit par lui. Il y a l'antithèse, chère à saint Augustin, entre l'abaissement du Christ pour vivre par son Père et l'élévation de qui le mange pour vivre par lui.

IX<sup>e</sup> *Répons* : « Nous sommes tous en grand nombre, par un seul pain, un seul corps, nous tous qui participons à un seul pain et à un seul calice. — O Dieu, dans votre tendresse, vous avez préparé aux pauvres leur nourriture, et vous les faites habiter, dans l'union, votre maison. »

C'est l'effet social de la Sainte Eucharistie : l'union dans la charité. Manger un même pain, le Christ, et ne pas s'aimer ne peut se comprendre. Il y a opposition absolue entre la *Commun*ion et le manque d'union, qui dit : communier dit s'unir ensemble dans le Christ. Si l'on ne s'aime pas, comment peut-on avoir l'audace d'en faire le signe extérieur ? Car la *Commun*ion est le signe extérieur de la charité fraternelle, le signe par excellence du Seigneur. Que l'on veuille bien y penser avant de communier.

*Verset sacerdotal* : « J'ai mangé le rayon et le miel, alleluia ; j'ai bu le vin et le lait, alleluia ! »

Paroles mystérieuses du Cantique des Cantiques, qui signifient l'avidité avec laquelle l'âme a le désir de la divine nourriture : Elle mange tout, et le rayon de cire et le miel ; elle boit tout, et le vin et le lait.

## LES LAUDES.

1<sup>re</sup> *Antienne* : La sagesse s'est bâti une maison, elle a préparé le vin et disposé la table, alleluia !

2<sup>e</sup> Vous avez nourri votre peuple du pain des Anges et vous leur avez donné le pain du ciel, alleluia !

3<sup>e</sup> Le pain du Christ est savoureux, il est les délices des rois, alleluia !!

4<sup>e</sup> Les prêtres saints offrent à Dieu l'encens  
et les pains, alleluia !

5<sup>e</sup> Au vainqueur, je donnerai une manne précieuse  
et un nom nouveau, alleluia !

*Capitule des premières Vêpres.*

*Hymne :*

Le Verbe très haut s'avance,  
sans laisser la droite du Père,  
il sort pour accomplir son œuvre  
et arrive au terme de sa vie.

---

Près d'être livré, pour mourir, par un disciple  
à ses ennemis,  
il se livre d'abord en nourriture de vie  
à ses disciples.

---

Sous deux espèces différentes  
il leur donna sa chair et son sang,  
afin de nourrir totalement  
la double substance de l'homme.

---

En naissant il se fit notre compagnon,  
en mangeant, notre nourriture,  
en mourant, notre rançon,  
en régnant, il se donne en récompense.

---

O Victime salulaire,  
qui nous ouvrez la porte du ciel,  
les assauts de l'ennemi sont rudes,  
donnez-nous la force, apportez-nous le secours.

---

Au Seigneur, un et trine,  
soit la gloire éternelle,  
qu'il nous donne la vie sans fin  
dans la patrie.

*Verset* : « Il a établi la paix dans vos demeures, alleluia.

Il vous nourrit de la graisse du froment, alleluia ! »

*Antienne du Benedictus* : « Je suis le Pain de vie, qui suis descendu du ciel. Celui qui mangera de ce pain, vivra éternellement, alleluia ! »

*Oraison* : « Dieu, qui nous avez laissé dans un admirable sacrement la mémoire de votre Passion, accordez-nous, nous vous en prions, de vénérer tellement les mystères sacrés de votre corps et de votre sang que nous ressentions toujours en nous le fruit de votre Rédemption. »

Les *capitules* et *répons* des Petites Heures sont formés de textes déjà connus.

Aux secondes Vêpres, *Antienne du Magnificat* : « O festin sacré dans lequel on se nourrit du Christ ! La mémoire de sa Passion y est rappelée, l'âme y trouve la plénitude de la grâce et un gage de la gloire future nous y est donné, alleluia, alleluia ! »

Saint Thomas, dont la piété était si tendre envers la Sainte Eucharistie, la chante avec tout son cœur. On sent son émotion intime, on devine son amour profond, on voit son regard fixé sur le tabernacle. Il sait que là est son Seigneur et son Dieu, son ami aussi avec lequel il peut converser cœur à cœur, comme s'il le voyait de ses yeux de chair. Aussi, en le regardant, il chante sa grandeur, « ce Verbe très haut qui vient du Père, sans cependant le quitter » pour « faire son œuvre », l'œuvre du salut du monde et il sait ce que cette œuvre doit lui coûter de souffrances. N'importe ! Il descend, il se fait homme,



il enseigne, il pardonne, il montre pour toutes les infirmités humaines la compassion la plus tendre et il arrive ainsi « au soir de sa vie » mortelle.

Mais quand Judas le livre pour le faire mourir, lui, il se livre pour donner la vie, la vie complète, la vie totale, sous deux espèces, pour que cette vie passe à la double substance de l'homme : son âme et son corps.

Et alors, le saint Docteur se recueille. Il voit avec admiration, une admiration qui le fait tomber à deux genoux, l'œuvre magnifique du Fils de Dieu fait homme : En naissant, il est notre frère, en mangeant, il se fait notre nourriture, en mourant, notre rançon et dans la gloire, notre récompense.

Strophe admirable qui résume tout le Christ Sauveur. A lui, le Fort, de nous donner la vigueur contre nos ennemis. Pain de vie, qu'il répande la vie généreuse dans nos âmes, dans notre corps lui-même, cette vie, qui pour l'âme et pour le corps sera éternelle. O Festin sacré ! Festin où l'on mange le Christ ! Festin qui nous rappelle sa douloureuse Passion par ce corps et ce sang séparés. Festin qui communique, développe la grâce sanctifiante et nous est un gage de la gloire future. Unis au Christ crucifié, par l'Eucharistie, nous sommes également unis par elle au Christ glorifié. Tout Dieu est à nous par l'Eucharistie. Mais quelle tendresse personnelle devons-nous avoir, avec saint Thomas, pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, auteur immédiat pour nous de tous ces biens divins.

---

## V.

### La Messe du Saint Sacrement.

---

*Introït* : « Il les nourrit de la graisse du froment, alleluia ; il les rassasia du miel des roches, alleluia, alleluia, alleluia ! — Louez joyeusement Dieu, notre secours, louez joyeusement le Dieu de Jacob. »

A nous, chrétiens, « la graisse du froment ». Béni soit Dieu dans le froment qu'il donne à ses créatures, pour soutenir leur corps ; mais béni soit Dieu à l'infini, pour le Froment trois fois saint qu'il donne à ses amis, ce froment qui est son Corps à lui. Nourriture substantielle qui communique à l'âme la vie même de Dieu. De sorte que, en mangeant « cette graisse du froment » eucharistique on a en soi un principe de vie divine, qui donne lumière à la foi, amour plus profond, plus énergique au cœur. On vit, à la lettre, de Dieu.

*Oraison* : « Dieu, qui nous avez laissé dans un admirable sacrement la mémoire de votre Passion, accordez-nous, nous vous en prions, de vénérer tellement les mystères sacrés de votre Corps et de votre Sang, que nous ressentions toujours en nous le fruit de votre Rédemption. »

L'Eucharistie, qui possède en elle toute la Passion du Sauveur, son Corps et son Sang, doit en produire en nous le fruit éternel, le salut. C'est son but unique. Le Christ n'est pas dans

l'Eucharistie pour y recevoir nos hommages, il y est pour nous sauver. D'abord le but essentiel, principal, qui est notre salut ; après, nos hommages et nos témoignages d'amour.

C'est ce que nous déclare, en substance, l'*Épître* de saint Paul, aux Corinthiens, I, c. 11 :

« Frères, j'ai reçu, en effet, du Seigneur, ce que je vous ai communiqué, à savoir : le Seigneur Jésus, la nuit même où il fut livré, prit du pain et, ayant rendu grâces, le rompit et dit : Prenez et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous. Faites-le en mémoire de moi. De même, après avoir soupé, il prit la coupe et dit : Ce calice est la nouvelle alliance dans mon sang, faites-le chaque fois que vous boirez en mémoire de moi. Chaque fois donc que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous rappellerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. Aussi, quiconque mangera ce pain ou boira le calice du Seigneur, de façon indigne, sera coupable (de la profanation) du corps et du sang du Seigneur.

Que tout homme s'examine donc soi-même, et après, qu'il mange de ce pain et boive de ce calice. Car celui qui le mange et qui le boit de façon indigne, mange et boit sa propre condamnation, en ne discernant pas le corps du Seigneur. »

Quel témoignage à la réalité du corps et du sang du Sauveur dans la Sainte Eucharistie.

Paul n'était pas présent à la Cène, il n'a pas vu le geste du Seigneur, ni entendu ses paroles. Mais le Seigneur lui-même, de sa propre bouche, lui a révélé ce geste et ces paroles. Il lui a dit, en le faisant prêtre lui-même, le caractère divin de cette institution comme sacrifice et comme sacrement. Paul sait tout, et, prêtre lui-même, il sait qu'en répétant le geste et les paroles de Jésus, il consacre son corps et son sang. Paul le sait et il le dit. Il le dit comme l'enseignement substantiel de la vie chrétienne. Sa conviction est

si absolue qu'il pose, le premier, la conséquence mortelle d'une communion indigne. C'est le corps du Seigneur, c'est le sang du Seigneur, souvenez-vous-en, vous qui voulez manger ce corps et boire ce sang. Souvenez-vous-en ! Sondez votre conscience. Si elle est pure, mangez et buvez, vous y trouverez la vie ; si elle est souillée, n'approchez pas ! L'impur ne peut manger le corps du Seigneur, ni boire son sang. S'il ose le faire, il prend sur lui la responsabilité de ce corps et de ce sang profanés.

Rien ne pouvait être dit de plus énergique pour affirmer la croyance de l'Eglise à la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie.

Nous le savons. Nous aussi, qui mangeons souvent ce corps, souvenons-nous de ce qu'est ce corps, si nous voulons qu'en le mangeant, il nous donne la vie. Si tu es pur, prends, c'est du pain ; si tu es impur, arrête-toi, c'est du poison.

*Graduel* : « Tous les yeux espèrent en vous, Seigneur : vous donnez à tous la nourriture en temps opportun. — Vous ouvrez votre main et tout être vivant est rempli de votre bénédiction. »

« *Alleluia, alleluia*, ma chair est vraiment nourriture et mon sang est vraiment breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. »

Tous les êtres vivants, sortis de Dieu, ont les yeux sur lui pour en attendre leur nourriture. Lui, leur créateur, est en même temps leur Père nourricier. S'il ouvre la main pour donner, ils vivent, s'il la ferme, ils meurent. Tous ont la bouche ouverte, vers leur Père. Et nous aussi, dans l'ordre supérieur de la grâce, nous devons

avoir les yeux fixés sur notre Créateur et Père nourricier, la bouche ouverte pour recevoir de lui le Pain de vie.

*Séquence :*

Loue, Sion, ton Sauveur,  
ton chef et ton pasteur,  
par des hymnes et des cantiques.

---

Autant que tu le peux, ose,  
car il est plus grand que toute louange  
et tu n'arriveras pas à le louer.

---

Un sujet de louange spéciale,  
le pain vivant et vivifiant,  
aujourd'hui est proposé.

---

Ce Pain, à la table de la Sainte Cène,  
aux douze Frères réunis  
nous savons qu'il fut donné.

---

Que la louange soit pleine,  
qu'elle soit sonore et joyeuse,  
que l'allégresse de notre âme soit jubilante.

---

Car en ce jour solennel  
On rappelle l'institution première  
de cette table.

---

Sur cette table du nouveau Roi  
la Pâque nouvelle de la nouvelle loi  
met fin à la Pâque antique.

---

La nouveauté met en fuite l'ancienneté  
la vérité, l'ombre,  
la lumière chasse la nuit.

Ce que le Christ fit à la Cène  
il ordonna de le faire  
en souvenir de lui.

---

Instruits par ses saints enseignements,  
nous consacrons le pain et le vin  
en victime de salut.

---

C'est un dogme pour les chrétiens  
que le pain devient sa chair  
et le vin son sang.

---

Ce que tu ne comprends pas, ce que tu ne vois  
la foi vive l'affirme [pas,  
contrairement à l'ordre de la nature.

---

Sous diverses espèces,  
signes extérieurs seulement et non réalités,  
sont cachées des choses merveilleuses.

---

Sa chair est nourriture, son sang breuvage,  
cependant le Christ demeure entier  
sous chaque espèce.

---

Celui qui le reçoit ne le brise pas, ne  
le rompt pas, ne le divise pas,  
il le reçoit tout entier.

---

Un seul le mange, mille le mangent,  
celui-là le mange autant que ceux-ci  
et mangé il n'est pas détruit.

---

Les bons le mangent, les mauvais le mangent,  
mais l'effet n'est pas le même,  
la vie pour les uns, la mort pour les autres.

La mort pour les mauvais, la vie pour les bons,  
vois quelle est la différence  
produite par une même nourriture.

---

Si le sacrement est rompu  
n'hésite pas et souviens-toi  
qu'il y a autant sous une parcelle  
que dans l'hostie entière.

---

Aucune brisure de la substance,  
brisure seulement du signe,  
qui ne diminue en rien ni l'état,  
ni la grandeur de celui qu'il représente.

---

Voici le Pain des Anges, devenu la  
nourriture des hommes en route vers le ciel,  
c'est le vrai Pain des fils, qu'on ne  
doit pas donner aux chiens.

---

Il fut prophétisé par des symboles :  
quand Isaac fut immolé, quand  
l'Agneau pascal fut désigné, quand  
nos Pères mangèrent la manne.

---

O bon Pasteur, Pain véritable, Jésus,  
ayez pitié de nous ;  
nourrissez-nous, protégez-nous,  
faites-nous jouir des biens de la  
terre des vivants.

---

Vous, qui savez et pouvez tout,  
qui nous nourrissez ici, pauvres mortels,  
faites-nous, là-haut, vos com-  
mensaux, vos cohéritiers, faites-  
nous les compagnons des habitants  
de la Sainte Cité. Amen. Alleluia.

C'est toute la doctrine de l'Eucharistie merveilleusement résumée dans les termes les plus clairs, tellement que cette séquence est un véritable chef-d'œuvre de précision. Chef-d'œuvre d'amour aussi, car, sous ces formules de vérité, on sent le cœur de saint Thomas, si tendre pour Jésus dans l'Eucharistie, sa lumière et sa consolation sur cette terre d'exil. N'allait-il pas frapper doucement à la porte du tabernacle, quand il ne trouvait pas la solution des problèmes ardu de son intelligence ? C'était lui dire : ô bon Pasteur, Pain véritable, Jésus, ayez pitié de moi ! Vous, vous savez tout, illuminez votre serviteur ! Quels entretiens entre le Maître divin et lui !

C'est pourquoi, saint Thomas a su si bien parler de l'Eucharistie. Il a dit ce que le Maître lui avait dit à lui-même.

*Evangelie selon saint Jean, c. 6 :*

« En ce temps-là, Jésus dit à la foule des Juifs : Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Comme mon Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis à cause de mon Père, ainsi celui qui me mange vivra à cause de moi. C'est le Pain qui est descendu du ciel. Vos Pères ont mangé la manne et ils sont morts, mais celui qui mange ce Pain, vivra éternellement. »

C'est aux Juifs et non pas seulement à ses disciples choisis que Jésus adresse ce langage inouï. Sans hésiter, conscient de ce qu'il est et de ce qu'il fera en instituant l'Eucharistie, Jésus, d'avance, déclare nettement que son corps et son sang seront la nourriture nécessaire de ses disciples, et pour toujours. Sa parole est absolue et embrasse tous les hommes et tous les temps.

Lui, Dieu-homme, il vit par son Père qui,



éternellement comme Dieu, l'engendre et, comme homme, lui communique la vie. De même tout homme vivra de Jésus, pris en nourriture. Il trouvera en lui, mangé comme un Pain céleste, cette vie de l'âme qui lui fera connaître et aimer Dieu, avec plus de vérité et de générosité. La plénitude de la vie éternelle sera l'effet de la communion. Sans doute, tout baptisé, sans faute mortelle, arrive à la vie éternelle, à la possession de Dieu, mais dans la maison de Dieu, a dit le Maître, il y a de nombreuses demeures, c'est-à-dire, que la possession de la béatitude a d'innombrables proportions. Sans nul doute, la participation à l'Eucharistie, qui augmente en nous la charité, nous donnera par là même une plénitude plus abondante de la joie divine.

Chose remarquable ! Seul des évangélistes, saint Jean ne rapporte pas l'institution de l'Eucharistie à la dernière Cène. C'était fait par ses prédécesseurs ; mais d'autre part, seul, il donne le précepte de manger le corps du Seigneur et de boire son sang. Il affirme ainsi de façon absolue cette institution elle-même et en montre le merveilleux effet pour le salut des âmes.

*Offertoire :* « Les prêtres du Seigneur offrent l'encens et les pains. Aussi doivent-ils être saints devant leur Dieu et ne pas profaner son nom, alleluia. »

Prophétique, cette oblation quotidienne du pain, dans le temple de l'Ancienne Loi : Tous les jours, les prêtres offraient à Dieu des pains de farine très pure, sans levain. Seuls ils avaient le droit de manger ce que le feu ne consumait pas.

Si, pour ce sacrifice symbolique qui annonçait le vrai Pain du ciel, les prêtres devaient se gar-

der de toute souillure, Seigneur Jésus ! Que devons-nous faire pour offrir et manger votre Pain à vous, qui est vous-même !

*Secrète* : « Seigneur, nous vous en prions, accordez à votre Eglise les dons de l'unité et de la paix, qui sont figurés mystiquement par ces offrandes que nous vous présentons. »

Signe et cause d'union, signe et cause de paix entre les chrétiens est la sainte Eucharistie. Manger le Pain sacré, c'est *communier*, c'est-à-dire, s'unir à Jésus et en lui à tous ceux qui croient en lui. Venir à la Table sainte, avec de la haine dans son cœur, ne peut se comprendre. C'est un contre-sens et en même temps, une injure à la charité universelle du Christ dont la communion est le symbole.

S'il y a union, il y a aussi la paix, qui est fille de l'union des volontés : la paix en soi-même par l'union à la volonté de Dieu, la paix avec le prochain auquel on veut tout le bien que Dieu lui veut lui-même. C'est donc, en réalité, en Dieu où nous transporte la communion, que nous puisons la charité et la paix fraternelle.

Le corps et le sang de Jésus, offerts pour tous, consommés par tous, sont ainsi source d'union et de paix entre l'homme et Dieu et entre les hommes eux-mêmes. C'est le principe le plus sûr, parce que le plus divin, de toute paix sociale.

On dit la Préface de Noël qui rappelle l'Incarnation du Fils de Dieu, c'est-à-dire son union personnelle avec la chair de l'homme, cette humanité qu'il fait sienne, afin de l'élever jusqu'à Dieu.

*Communion* : « Chaque fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous rappellerez la mort du Seigneur en attendant

qu'il revienne. Et donc, quiconque mangera ce pain ou boira ce calice indignement, sera responsable du corps et du sang du Seigneur, alleluia. »

« Faites-le en souvenir de moi », avait dit le Maître.

Jésus veut que la consécration, à travers les siècles, de son corps et de son sang, soit un souvenir de lui. Il nous a tant aimés en mourant pour nous et il connaît si bien notre pauvre cœur qu'il a comme une inquiétude. Quand les années, quand les siècles se seront écoulés, quand il y aura, entre ma croix et eux, une distance si longue, ceux que j'ai aimés jusqu'à la mort se souviendront-ils de moi ? Et pour que ce souvenir demeure impérissable, Jésus se laisse lui-même. Il se laisse lui-même en état de mort, son corps d'un côté, son sang de l'autre. De sorte que, chaque fois que le prêtre consacre ce corps et ce sang, il rappelle à tous, par leur séparation mystique, la mort réelle de Jésus sur la croix, en attendant qu'il revienne. Quand Jésus reviendra, souverain Juge du monde, le Sacrement de son corps et de son sang cessera d'être, car il n'aura plus de raison d'être. Le salut des âmes sera terminé : plus d'ombre, plus de symbole, la vérité béatifiante de Dieu.

*Postcommunion* : « Faites, nous vous en prions, Seigneur, que nous soyons remplis de la jouissance éternelle de votre divinité, dont la perception temporelle de votre corps et de votre sang précieux est une figure représentative. »

Dans l'Eucharistie, nous nous unissons réellement, mais dans l'ombre de la foi, à la divinité du Christ. Nous n'en avons pas la jouissance pleine, puisque cette divinité nous ne la voyons pas, nous ne la sentons pas. L'union avec elle

est réelle mais cachée. Aussi, elle est une figure et en même temps une cause d'union avec Dieu dans la lumière de la gloire, dans la joie de la béatitude. Qui mange le corps et boit le sang du Christ, porte en son âme la vie éternelle, il la possède déjà, sans en jouir, mais il la possède, car le Christ est en lui et lui est dans le Christ.

Il a son trésor divin de joie éternelle. Mais ce trésor est comme renfermé dans une cassette scellée par l'auguste Trinité. Un jour, la cassette sera ouverte, et l'âme jouira pour toujours du trésor qu'elle portait en elle. Ce sera le jour du grand banquet éternel où l'auguste Trinité elle-même sera le Pain des élus, non plus voilé comme le Pain eucharistique, mais Dieu vu face à face, tel qu'il est.

---

### La Procession.

Après la messe, pendant laquelle, par un rite spécial et propre à cette fête, le Saint Sacrement est exposé à l'adoration des fidèles, se fait une procession solennelle. Son institution date des premières années du XIV<sup>e</sup> siècle. Le Concile de Vienne la recommanda en 1311. C'est la marche triomphale de Jésus dans l'Eucharistie. Elle a lieu soit dans le cloître, soit dans les jardins.

Mais l'usage s'est introduit dans toute l'Eglise d'élever des *repositoires* ou autels portatifs, splendidement décorés, sur lesquels, à chaque station, on dépose l'ostensoir contenant le corps du Seigneur, pendant que l'on chante un motet de circonstance, pris dans l'office même du jour.

Après quoi, celui qui préside la procession donne la bénédiction.

Cette marche triomphale se fait avec toute la splendeur possible. Les Frères prêtres sont revêtus de la chasuble ou de la chape d'autel, les autres de la chape ordinaire de l'Ordre. Ils précèdent, par ordre de dignité, le dais sous lequel se trouve, entouré de ses ministres, le prêtre officiant, qui porte le Saint Sacrement. Le dais est soutenu soit par les Pères les plus dignes, soit par des notables amis du couvent.

Si la procession se fait dans les jardins, non compris dans la clôture, les fidèles suivent. Et le cortège du Roi des Rois se déploie à l'aise au milieu de la verdure et des fleurs. Autour du dais, des Frères portent des lanternes allumées, devant d'autres encensent continuellement le Seigneur. Tous les religieux ont en main un cierge. On chante soit des répons de l'office, soit les hymnes, comme le *Pange lingua*, *Sacris solemniis*, *Verbum supernum*, le *Lauda Sion* de la messe, des antiennes. Ces chants nous sont tous connus. Il est donc inutile de les répéter.

J'en ajoute seulement un seul, dont la piété est digne du cœur de saint Thomas,

### L'Adoro te.

Je vous adore, suppliant, ô Dieu caché,  
qui vous dérobez vraiment sous ces espèces,  
à vous mon cœur se soumet tout entier,  
parce que en vous contemplant, tout  
entier il défaille.

---

La vue, le toucher, le goût sont ici en défaut,  
par l'ouïe seule ma foi est assurée,  
je crois tout ce qu'a dit le Fils de Dieu.  
Rien n'est plus vrai que cette parole de la Vérité.

Sur la croix la divinité seule était cachée,  
ici l'humanité elle-même se cache également,  
croyant néanmoins et confessant l'une et l'autre,  
je vous demande, Seigneur, ce que demanda  
le larron pénitent.

---

Vous plaies, je ne les vois pas, comme Thomas,  
cependant je vous reconnais pour mon Dieu.

Faites-moi croire de plus en plus,  
faites-moi espérer en vous, faites-moi vous aimer.

---

O souvenir de la mort du Seigneur,  
Pain vivant, donnant la vie à l'homme,  
accordez à mon âme de vivre de vous  
et de trouver en vous sa joie la plus douce.

---

Tendre Pélican, Seigneur Jésus,  
purifiez mes souillures par votre sang,  
dont une seule goutte peut sauver  
et laver le monde entier de ses fautes.

---

Jésus, que je vois maintenant voilé,  
je vous en prie, exaucez mon ardent désir :  
qu'un jour, je vous contemple  
face à face !  
heureux de la vue de votre gloire.

Et la marche triomphale de Jésus, Souverain  
du monde, se continue jusqu'à ce que, rentré  
dans l'église, il donne à ses fils une dernière  
bénédiction.

Pendant toute l'octave de cette fête, le Saint  
Sacrement peut être exposé à l'adoration des  
Frères pendant la messe et les autres offices.  
C'est une semaine d'union intime avec le Maître,  
pour lequel on multiplie les honneurs. Heureux

ceux qui, outre les honneurs extérieurs, lui rendent ces hommages intimes de foi, d'amour, qui lui sont les plus agréables.

Semaine très chère à ceux qui vivent de Dieu, qui comprennent la divine présence de Jésus et restent, pour ainsi dire, suspendus à ses lèvres pour entendre sa parole. Semaine d'amour très tendre dans l'union profonde avec le Bien-Aimé, qui est là présent. Qui le voit, qui le sait, ne peut vivre sans lui. Seigneur Jésus, je vous adore, je vous aime, dans la Sainte Eucharistie, non pas, hélas ! comme je vous vois, comme je vous sens, mais comme vous êtes. Et ainsi, malgré mes défaillances, je vous adore et je vous aime dans la vérité, car, ce qui est est et non pas ce que je vois ou ce que je sens.

---

## VI.

### Messe du Dimanche dans l'Octave du Corps du Christ.

---

*Introït* : « Le Seigneur s'est fait mon protecteur, il m'a mis en liberté, il m'a sauvé, car il est bon pour moi. — Je vous aime, Seigneur, vous, qui êtes ma force : le Seigneur est mon appui, mon refuge ; il est mon libérateur. »

Cri de reconnaissance de David à Dieu, qui l'a délivré des embûches de ses ennemis. Notre cri à nous, pauvres pécheurs, en contemplant l'infinie bonté de Jésus, qui a voulu demeurer chez nous, avec nous, comme notre compagnon de route, dans la Sainte Eucharistie.

Là, il est vraiment notre appui, notre refuge, notre secours, partout, toujours. Il s'est mis à notre service. Prenez, mangez, c'est moi !

*Oraison* : « Seigneur, donnez-nous la crainte et l'amour perpétuels de votre saint Nom, car jamais vous ne privez de votre assistance providentielle ceux que vous établissez solidement dans votre amour. »

Pour être établi solidement dans l'amour de Dieu, il faut donc avoir dans son cœur la crainte et l'amour du Nom de Dieu. Crainte et amour sont les deux bras de l'humanité pour étreindre Dieu, comme les deux bras de Dieu, pour étreindre l'humanité, sont la justice et la miséricorde. La justice correspond à la crainte, la miséricorde



à l'amour. Qui aime Dieu dans la vérité et non pas en imagination ne peut perdre de vue qu'il est devant Dieu. Aussi bon que Dieu soit — et qui est bon comme lui ? — il est cependant le souverain Seigneur, et c'est pourquoi le Saint-Esprit, qui est l'amour absolu, répand dans nos âmes avec la lumière à tous ses degrés, avec la piété et la force, la crainte du Seigneur. Crainte filiale, nuancée d'amour, crainte révérentielle tout de même qui nous met à notre place devant la Majesté divine. Le plus extraordinaire c'est que, pratiquement, nous ayons peine à y rester.

*Epître de saint Jean, I, c. 3 :*

« Très chers, ne soyez pas surpris si le monde vous hait. Nous autres, nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, si nous aimons nos frères. Car celui qui n'a pas cet amour, est encore dans la mort. Tout homme qui hait son frère est un homicide et vous savez que l'homicide n'a pas la vie éternelle en lui. De même que nous savons que Dieu nous aime, parce qu'il a donné sa vie pour nous, ainsi nous devons donner notre vie pour nos frères. Quiconque possède les biens de ce monde et, voyant son frère dans le besoin, lui ferme son cœur, comment l'amour de Dieu peut-il être en lui ? Mes petits enfants, n'aimons pas seulement en parole, avec notre langue, mais aimons en œuvre et vérité. »

Précieux enseignement de l'Apôtre de l'amour. Il admet que les païens ne comprenant pas le christianisme aient de la haine contre les chrétiens.

Ils ne savent pas, ils n'ont pas reçu le témoignage inouï de l'amour de Dieu, ils sont encore dans la nuit noire de la mort. Mais les chrétiens, eux, savent. Ils savent que Dieu les a aimés et a aimé tous les hommes jusqu'à mourir pour eux. Donc, ils doivent avoir les uns pour les autres ce même amour. Ils doivent donner leur vie, eux

aussi, pour leurs frères. C'est ce que disait le Seigneur : Aimez comme je vous ai aimés. Il ne s'agit pas de belles paroles, de protestations vaines, il s'agit d'aimer les autres *en vérité*, en le leur prouvant par des actes.

Ce souci de vérité dans l'amour est absolu. Qui ne l'a pas demeure dans la nuit de la mort. On n'est pas du Christ, on n'est pas de Dieu, le Père commun, sans cette vérité. Combien s'illusionnent et n'avancent pas dans l'amour de Dieu, faute de cette *vérité* de l'amour fraternel. Il y a un fossé entre l'âme et Dieu. La vérité de l'amour seule le comble. Alors, on est en pleine lumière, en pleine vie divine. Fumée que tout le reste et moins que fumée. Car Dieu qui est dans le fond des cœurs pèse à son juste poids notre amour. Ce qu'il est, il le sait et nous le dira un jour. Le précepte de l'amour n'a pas été imposé pour un jour, mais pour toujours, avec toutes ses conséquences. Nous vivons souvent comme si nous croyions que l'Evangile et les lettres des Apôtres sont pour le passé. Ils sont pour aujourd'hui, pour demain, sans en changer un mot, jusqu'à la fin des temps.

*Graduel* : « J'ai crié dans ma détresse, vers le Seigneur, et il m'a exaucé. — Seigneur, délivrez-moi des langues mauvaises et des paroles rusées. »

« *Alleluia, alleluia*, Dieu est un juge juste, fort et patient : aussi n'a-t-il pas besoin de montrer sa colère tous les jours. »

Dieu attend, car il est le Maître de l'heure. Il voit tout, il entend tout, il juge tout. Patient par bonté, il attend le retour du pécheur. Les langues mauvaises, il les connaît ; les cœurs faux, il les

connaît. Si l'amour de Dieu, dont l'Eucharistie est symbole et cause, parvient à dominer dans les âmes ; si l'amour du prochain, conséquence de l'amour de Dieu, arrive à être vrai, le pardon sera vrai aussi. Mais que l'on prenne garde à la vérité absolue de Dieu. Il ne se paie ni de mots, ni de promesses, ni de bouquets de fleurs, ni de cierges nombreux, ni de belles prières, ni de beaux sermons, ce qu'il veut c'est la vérité de l'amour au dedans. Le dehors lui importe peu. Si le dedans est vrai, les œuvres, au dehors seront vraies aussi. C'est là le fruit le plus sain de l'Eucharistie.

On dit le *Lauda Sion*.

*Evangelie* selon saint Luc, c. 14 :

« En ce temps-là, Jésus dit aux Pharisiens cette parabole : Un homme fit un grand banquet et convoqua beaucoup de monde. A l'heure du festin, il envoya son serviteur dire aux invités de venir, car tout était prêt. Ils commencèrent tous à s'excuser. Le premier dit : j'ai acheté une maison, j'ai besoin d'aller la visiter, je vous en prie, agréez mon excuse. Un autre dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, je vais en faire l'essai, veuillez m'excuser. Un troisième dit : J'ai pris femme, il m'est impossible d'aller au banquet. Et le serviteur étant rentré rendit compte de tout à son maître. Irrité, le Père de famille dit à son serviteur : Va vite sur les places et dans les rues de la ville, et amène ici les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boiteux. Quand il l'eut fait, il dit à son maître : j'ai fait ce que vous m'avez ordonné et il y a encore de la place. Et le maître dit à son serviteur : Va par les chemins, le long des haies et force les gens à entrer, afin que ma maison soit pleine. Car je vous assure qu'aucun de ceux qui furent invités ne goûtera à mon banquet. »

C'est le commentaire authentique du *Misereor super turbam*, cette foule que Jésus voit autour de lui, sans pain. Il a invité officiellement au

banquet divin de sa parole, de son amour, le peuple juif avec ses chefs. C'est le peuple de Dieu, le premier à avoir place au banquet. Il invite aussi officiellement à ce même banquet les Chefs de son Eglise, les savants, les hommes influents, les riches, tous sont conviés, leur place à chacun est réservée. Que de refus plus ou moins dissimulés de s'y asseoir ! Ce banquet spirituel, où il n'est question que de joie intérieure, d'espérance future paraît bien maigre. C'est tout de suite que l'on prétend jouir. L'éternité du ciel est loin, invisible. Ma maison, que j'ai achetée, est proche, je puis en jouir tout de suite. Des bœufs sont là, ils me plaisent, je veux en tirer parti. Et puis, j'ai ma femme, elle me suffit pour le moment. Non, vraiment, votre banquet éternel est trop loin, trop invisible, je lui préfère mes joies de la terre. Celles-ci je les sens, je les touche, elles sont à ma portée. Excusez-moi ! je reste chez moi, dans mon chez moi de la terre.

Excuses, refus qui sont de tous les jours et de partout.

Mais le Maître veut sa maison pleine, sa table entourée de convives. Il n'insiste pas auprès des invités de marque ; il les laisse à leurs jouissances d'en bas. La foule est là qui, elle, a faim et soif, c'est vers elle qu'il se tourne : tous les affamés, venez ! La porte est ouverte. Que l'on se serre à table, il faut de la place pour toutes les misères repentantes. Qu'on les force même à entrer ! Qu'on batte les chemins et les haies pour les découvrir ! C'est l'apostolat de ceux qui sont pauvres, malades, aveugles, boiteux. Que mes prêtres les cherchent partout et les amènent à mon banquet. Je suis venu pour les pécheurs.

Puissions-nous avoir une place à ce festin du ciel !

*Offertoire* : « Seigneur, regardez-moi, sauvez ma vie ! Sauvez-moi à cause de votre miséricorde. »

*Secrète* : « Seigneur, que cette offrande que nous allons consacrer à votre Nom, nous purifie et, que, de jour en jour, elle nous élève à la vie du ciel. »

De jour en jour, par la fréquence de la communion, nous devons vivre de la vie du ciel, c'est-à-dire, connaître et aimer Dieu davantage. Il faut que l'Eucharistie nous élève, nous arrache à la vie basse de la terre et nous entraîne en haut, plus près de Dieu.

*Communion* : « Je chanterai les louanges du Seigneur, qui m'a comblé de biens ! Je louerai dans mes chants le Nom du Seigneur très haut. »

*Postcommunion* : « Seigneur, ayant consommé ces célestes dons, faites, nous vous en prions, que, par la fréquentation de ce mystère, croisse en nous l'effet de notre salut. »

C'est la même pensée qu'à la Secrète : « l'effet de notre salut » par l'Eucharistie consiste à vivre de Dieu, avec plus de foi, plus d'amour, et de détachement de ce monde.

---

## VII.

### La Fête du Sacré-Cœur de Jésus.

---

#### Sens de cette Fête.

Fête moderne et en même temps, dans son fond, fête perpétuelle.

Fête moderne, si on la rapporte uniquement aux diverses circonstances qui ont motivé depuis trois siècles son institution. Ces circonstances sont très graves et très précieuses pour la France dans laquelle elles se sont produites et pour l'Eglise entière.

Il y eut d'abord au XVII<sup>e</sup> siècle, l'ardente prédication du bienheureux Père Eudes, qui propagea, non sans difficultés, le culte des Saints Cœurs de Jésus et Marie. Ce n'était qu'un prélude voulu par Dieu, comme la prédication de Jean-Baptiste préparant la venue du Seigneur.

En ce même siècle, mais après l'apostolat fécond du Père Eudes, le Seigneur vint lui-même dire ce qu'il voulait. Et il le dit, comme d'ordinaire, à une âme qui n'avait ni le pouvoir ni le prestige nécessaires pour que sa parole fût immédiatement comprise. Les œuvres de Dieu destinées à faire un bien profond et durable dans l'Eglise ont toujours un commencement obscur et difficile. Tel Jésus a commencé lui-même l'œuvre de la Rédemption dans une étable, tels ses disciples doivent débiter dans leurs entreprises pour le salut des âmes. Ils ne sont pas au-dessus

du Maître ; il leur suffit de lui ressembler. Aussi, y a-t-il lieu souvent d'être surpris de l'étonnement de ceux, quelquefois les meilleurs, qui sont presque scandalisés quand une œuvre, très bonne, a peine à s'établir. Eh ! tant mieux, c'est signe qu'elle doit être excellente et durer.

Ainsi en fut-il de l'apparition de Notre-Seigneur à cette petite Visitandine de Paray-le-Monial. Pourquoi aller dire ses volontés à cette petite femme inconnue et cloîtrée ?

Le Maître ne pense pas comme nous, heureusement ! Il apparut donc à celle que, aujourd'hui, nous vénérons sur les autels, sainte Marguerite-Marie. Il lui dit, en lui montrant sur sa poitrine, son Cœur de chair blessé : Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes.

Il s'agit de le faire adorer, aimer dans toute l'Eglise. Je te charge officiellement de cette mission. Les rois, celui de France, en particulier, devront le prendre comme leur protection, le mettre dans leurs armes, sur leurs étendards. Tous les premiers vendredis de chaque mois, je désire que mon Cœur soit vénéré. Va, parle, écris, agis, c'est ma volonté, moi le Roi.

Ce fut dur à entendre. On se moqua de cette nonne qui avait des visions et les Jansénistes, en particulier, qui ne comprenaient rien à l'amour de Jésus, lui décochèrent leurs traits les plus mordants. Mais la petite Visitandine, sûre de son Dieu, ne se déconcerta point.

Des images se répandirent, qui représentaient le Cœur de Jésus ; des âmes s'éprirent de ce culte à l'amour de Dieu pour elles ; des prédicateurs, des écrivains en établirent le bien fondé et peu à peu, ce culte nouveau, sous cette forme, devint public. Mais ce n'est qu'un siècle après les

apparitions, que le Pape Clément XIII approuva une messe et un office en l'honneur du Sacré-Cœur. Cette approbation eut lieu en 1765. Et, en 1856 seulement, le 23 août, Pie IX inséra la fête du Sacré-Cœur au Calendrier de l'Eglise universelle. Elle devint dès lors une fête de toute l'Eglise, fixée au vendredi après l'octave du Saint Sacrement.

Depuis, elle n'a fait que grandir et Léon XIII l'éleva au rite de première classe. Plus encore que dans le rite officiel, le culte du Sacré-Cœur a pris dans la dévotion des âmes pieuses une place privilégiée. Cela tient à ce que la fête du Sacré-Cœur, moderne comme telle, a un fond éternel qui est l'amour infini de Jésus pour nous.

Ce Cœur de chair que Jésus présente à Marguerite-Marie, n'est qu'un symbole, symbole réel, vivant, uni à sa divine personne, par là même adorable, mais symbole quand même de son amour. Et cet amour n'a pas d'âge. Il n'est pas moderne, il n'est pas d'aujourd'hui, il est de toujours. C'est pourquoi à travers les siècles, nous trouvons des âmes éprises d'amour pour le Cœur de Jésus. Sainte Gertrude, sainte Catherine de Sienne et d'autres, comme saint Bernard, s'effondraient d'amour et de douleur en le contemplant.

Ces âmes dévorées d'amour de Dieu comprenaient l'amour de Jésus pour elles, pour tous et l'adoraient avec ferveur<sup>1</sup>.

Il y a donc deux choses distinctes, au dehors seulement, dans la fête du Sacré-Cœur. Ce que le peuple appelle le Sacré-Cœur, en le concrè-

---

1. Voir sur ce sujet la revue *Regnabit*, qui donne sur la dévotion au Sacré-Cœur, au point de vue historique et théologique, les précisions les plus sûres.



tisant dans un fait, c'est l'apparition de Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie, ce Cœur qu'il lui montre et pour lequel il demande un culte spécial. Au sens populaire et moderne, c'est là le Sacré-Cœur. C'est ainsi qu'on le représente. Mais il y a un sens plus profond, le sens que la liturgie donne elle-même à cette fête par ses antiennes et ses leçons, par sa messe, le sens de la dévotion, non pas seulement à cette manifestation à sainte Marguerite-Marie, mais à ce qu'elle rappelle et enseigne : l'amour éternel, infini de Jésus, Fils de Dieu fait homme, pour nous, pauvres pécheurs.

S'arrêter au Sacré-Cœur, en tant que manifestation moderne, c'est diminuer la dévotion au Cœur de Jésus. Cette dévotion va plus avant, elle va à l'éternel amour du Fils de Dieu et, en ce sens, elle absorbe et domine cette manifestation qui n'en est que le rappel. Si nous voulons fêter le Sacré-Cœur, en toute vérité, allons jusqu'à ce fond intime, qui est l'amour de Jésus. Alors, il n'y a plus d'hésitation, de discussion possible. Qui oserait se refuser à adorer et à supplier le Cœur aimant de Jésus? « Ce Cœur qui a tant aimé les hommes. »

### LES MATINES.

Cette fête n'a pas de premières vêpres qui sont celles de l'octave solennissime du Saint Sacrement. On n'en fait même pas mémoire, car ces deux fêtes ont un même objet : l'amour infini de Jésus pour nous. La fête du Sacré-Cœur est plus universelle, en ce sens qu'elle comprend tous les témoignages d'amour que nous a donnés le Sauveur ; celle du Saint Sacrement se rapporte

spécialement à la présence du corps du Christ dans l'Eucharistie. Mais pour toutes les deux, c'est l'amour de Jésus qui est en cause.

*Invitatoire* : « Venez, adorons le Cœur de Jésus, victime d'amour. »

Ici, c'est le cœur de chair de Jésus, symbole vivant de son amour que nous adorons, non pas isolé, détaché, mais uni à la Personne du Fils de Dieu. Jésus homme nous a aimés avec son cœur d'homme, d'Homme-Dieu, sans doute, mais dans sa poitrine, comme dans la nôtre, Jésus avait son Cœur de chair qui palpitait comme le nôtre et qui comme le nôtre a ressenti les effets de son amour. Il a même voulu que ce Cœur de chair fût atteint par la lance du soldat et que les dernières gouttes de son sang sortissent de ce Cœur, pour nous démontrer qu'il n'en gardait pas une goutte pour lui. Tout pour nous. Ce qu'il a pris de nous, sa chair et son sang, sa vie d'homme, il nous a tout donné. Adorons ce Cœur, vraiment, à la lettre, victime d'amour.

### *Hymne :*

Vous qui cherchez un réconfort vrai  
au milieu des âpres difficultés de la vie  
ou qu'une faute angoissante mord cruellement  
vous que le chagrin oppresse, compagnon de  
votre route,

—

Au Cœur de Jésus qui, comme un agneau inno-  
s'est livré pour être immolé [cent  
à ce Cœur ouvert par la blessure,  
à ce Cœur très bon, venez,

Vous savez, avec quelles paroles de tendresse  
il invite tous les hommes :  
venez, vous que le labeur accable  
vous que le poids de vos fautes fait fléchir.

---

Quoi de plus doux que le Cœur de Jésus ?  
il excuse ceux qui le clouent à la croix ;  
il prie son Père de ne pas frapper ces impies  
des coups de sa vengeance.

---

O Cœur, joie délicieuse des élus,  
Cœur, ferme espoir des mortels,  
attirés à vous par ces paroles,  
nous venons à vous en suppliant.

---

Vous, guérissez nos blessures  
par le sang qui coule de votre plaie,  
vous, donnez un cœur nouveau,  
à ceux qui vous implorent en gémissant.

---

Psaumes du premier nocturne.

Ps. 21, *Deus, Deus meus.*

*Antienne* : « Mon cœur s'est fondu dans ma poitrine comme de la cire. »

Tout ce psaume est une prophétie détaillée de la Passion du Sauveur. L'antienne ne met en relief que l'angoisse du Cœur de Jésus, au Jardin des Oliviers. Nous le voyons effondré dans la tristesse, nous l'entendons s'écrier avec terreur : Père, que ce calice s'éloigne de moi ! Et il ajoute, humblement : Cependant que votre volonté soit faite. Il boira le calice, mais il en sent toute l'amertume. Quand Dieu nous le présente, il ne nous interdit pas de sentir nous-mêmes cette

amertume ; il nous demande seulement, comme il demanda à son Fils, de le boire quand même avec confiance en lui. Le Père se réserve de nous soutenir dans l'épreuve et, un jour, de nous donner à boire éternellement son calice de joie. L'autre, alors, comme il sera oublié !

*Ps. 27, Ad te, Domine.*

*Antienne* : « Mon cœur a espéré dans le Seigneur, et il m'a secouru, ma chair a fleuri. »

Signe de joie, cette « refloraison de la chair », comme l'explique le Psaume suivant.

*Ps. 29, Exaltabo te.*

*Antienne* : « Vous avez changé ma tristesse en joie, vous m'avez entouré d'allégresse. »

Dieu seul a ce pouvoir. Si notre cœur est profondément endolori, nulle consolation humaine ne pourra le guérir. A Dieu, l'éternel Joyeux, la Source de la joie, de modifier si essentiellement notre être, que toute tristesse disparaisse à jamais. Seul, Dieu atteint l'être dans son fond et le réjouit à plaisir. Aucune tristesse ne peut lui résister.

*Verset* : « Je me réjouis dans le Seigneur, je tressaille d'allégresse en Jésus, mon Dieu. »

Les *leçons* sont tirées de l'épître de saint Paul aux Ephésiens. C'est une louange à l'amour de Notre-Seigneur.

*1<sup>re</sup> Leçon* :

« Béni soit Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous comble, par le Christ, de toutes les bénédictions spirituelles.

Il nous a choisis en lui avant la création du monde, pour que nous soyons saints et purs à ses yeux dans la charité.

Il nous a prédestinés à devenir ses fils adoptifs par Jésus-Christ et en lui, selon les décrets de sa volonté.

Afin que nous soyons une louange de gloire à la grâce qu'il nous accorde par son Fils bien-aimé.

En lui nous avons la Rédemption par son sang, la rémission des péchés, ces trésors de sa grâce, qu'il a répandue en nous avec surabondance.

C'est pourquoi, je ne cesse pas de rendre grâces à Dieu pour vous, en me souvenant de vous dans mes prières : Que Dieu le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père glorieux, vous donne l'esprit de sagesse et de lumière ; que, pour le connaître, il illumine les yeux de votre cœur, et vous verrez alors quelle est l'espérance de votre vocation, quelles sont les richesses de gloire réservées aux Saints. »

## II<sup>e</sup> Leçon :

« Mais Dieu, qui est riche de miséricorde, par son amour extrême envers nous, alors que nous étions morts à cause de nos péchés, nous a rendu la vie dans le Christ, (par la grâce duquel vous êtes sauvés) ; il nous a ressuscités avec lui et nous a fait asseoir dans le ciel avec le Christ Jésus. Tout cela, pour montrer aux siècles futurs les richesses abondantes de sa grâce, par sa bonté pour nous dans le Christ Jésus.

Car c'est lui qui est notre paix, lui qui de deux peuples n'en a fait qu'un, en brisant, dans sa propre chair, le mur de séparation qui les divisait, en détruisant leurs intimités, par l'abolition de la loi ancienne. Il forma ainsi en sa personne, de deux peuples, un seul homme nouveau, en faisant la paix entre eux, devenus un seul corps, avec Dieu, par sa croix, détruisant en lui-même toutes leurs inimitiés. Et ainsi il vint pour vous donner la paix à vous qui étiez loin de Dieu comme à ceux qui en étaient plus proches. Par lui, nous avons, les deux peuples, accès auprès de Dieu le Père, parce que nous ne formons plus qu'un seul être animé du même esprit. »

## III<sup>e</sup> Leçon :

« Pout cette raison, je fléchis les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est le chef unique de la famille du ciel et de la terre, afin que selon les richesses de sa gloire, il fortifie en vous l'homme inté-

rieur par la vertu de son Esprit ; afin qu'il fasse habiter en vous le Christ par la foi ; afin que, enracinés et établis solidement dans la charité, vous puissiez comprendre, avec tous les Saints, quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur, l'amour du Christ, science suréminente, qui vous donnera la plénitude des dons de Dieu.

Mais à celui qui peut faire en nous infiniment plus que nous ne pensons ou ne demandons, à lui gloire dans l'Eglise, par le Christ Jésus pendant tous les siècles. »

J'ai mis ces trois leçons à la suite, car les réponses en sont pris et redisent la même chose, cette chose si grande du décret éternel de l'amour de Dieu pour le salut du monde, des deux peuples : les Juifs et les païens.

Saint Paul rappelle aux Ephésiens et, en eux à tous les chrétiens de tous les temps, cet amour infini de Dieu réalisé en la Personne auguste de Jésus-Christ. Jésus est la bonté de Dieu rendue visible, faite homme. Toute la bonté de Dieu pour l'humanité est incarnée en Jésus. Nous pouvons l'y contempler, l'y adorer. Que nos yeux soient ouverts, qu'ils soient illuminés pour voir cette bonté de Dieu en Jésus. Nous comprendrons alors cet admirable décret de l'auguste Trinité qui sauve à la fois Juifs et païens, en les unissant étroitement sous la croix de Jésus. C'est là qu'il les amène ; il étend ses bras au plus large pour embrasser tous les peuples ; il ne fait de tous qu'un seul peuple, une seule famille, dont le chef suprême est le Père qui est aux cieux. Lui, il n'a qu'un Fils, Jésus, mais en Jésus il adopte tous les peuples purifiés, rachetés, unifiés dans le même sang et le même Esprit. Désormais, il n'y a plus sur terre qu'un seul peuple, le peuple de Dieu, le peuple chrétien. Toutes les races sont

appelées à en faire partie. C'est là « la hauteur, la largeur, la profondeur », de l'amour de Dieu pour nous en Jésus, son Fils bien-aimé. Heureux ceux qui ont cette « science suréminente » de l'amour de Dieu ! Ceux-là connaissent les abîmes du Cœur de Jésus.

---

Second nocturne.

Ps. 33, *Benedicam Dominum.*

*Antienne* : « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. Heureux l'homme qui espère en lui. »

Il n'y a rien à espérer en dehors de Dieu. Lui seul peut donner, les créatures ne font que recevoir, et si quelquefois elles donnent, ce n'est pas de leur propre bien, mais du bien reçu de Dieu. Allons à la source même.

Ps. 44, *Eructavit cor meum.*

*Antienne* : « Par votre vérité, votre douceur, votre justice, déployez votre puissance, réalisez vos projets et réglez. »

Le Cœur de Jésus, son amour infini doit régner sur le monde. Il se présente avec toute la vérité de sa doctrine, la mansuétude de son âme, la justice de ses procédés. A lui, le divin Conquérant, le règne sur tous les peuples. Il en est le Chef souverain, puisqu'il est par sa filiation divine, le Premier de la race.

Ps. 71, *Deus, Judicium tuum.*

*Antienne* : « Il jugera les peuples avec justice, les pauvres avec équité. »

Avec Jésus, nous n'avons rien à craindre. Juge

suprême, nous sommes assurés de sa justice. Lui, il voit, il pèse le dedans, notre volonté. Il en sait la liberté ou la détresse. Il connaît ce qui est droit en nous et nos détours tortueux. Si nous sommes condamnés, nous dirons nous-mêmes en pleine conviction de vérité : c'est juste. La justice de Dieu est la plus grande sécurité.

*Verset* : « Il est bon pour moi de m'attacher à Dieu, — de mettre dans le Seigneur Dieu mon espérance. »

Les *leçons* sont de saint Bernard.

#### IV<sup>e</sup> *Leçon* :

« Puisque nous sommes enfin venus au Cœur très doux de Jésus et qu'il est bon pour nous de rester près de lui, ne nous laissons pas détourner de lui, car il est écrit : Ceux qui se retireront de toi, auront leurs noms écrits sur la poussière. Qu'arrivera-t-il donc à ceux qui s'approcheront de vous ? Vous-même, vous nous l'enseignez. Vous avez dit à ceux qui s'approchent de vous : Réjouissez-vous, car vos noms sont écrits dans le ciel. Approchons-nous donc et nous serons dans l'allégresse, et nous nous réjouirons en vous, en nous rappelant votre Cœur. O qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter dans ce Cœur. Je donne tout : toutes mes pensées, tous mes propres sentiments, je les donne en échange, pour mettre tous mes projets dans le Cœur du Seigneur Jésus et sans aucun doute lui-même me nourrira. »

IV<sup>e</sup> *Répons* : « Le roi m'a introduit dans ses celliers ; il m'a mis sous l'étendard de son amour. Soutenez-moi avec des fleurs, soutenez-moi avec des fruits, car je défaille d'amour. — Je me suis mis sous la protection de celui que j'ai tant désiré. Son fruit est délicieux à ma bouche. »

Celui qui aime Jésus « dans ses celliers », à lui, c'est-à-dire, selon sa volonté à lui, qui marche



comme un soldat dans la voie droite de son amour, les yeux fixés sur lui comme ceux du soldat sur son drapeau, celui-là aime en vérité. Il lui faut autre chose que les fruits et les fleurs de la terre, il lui faut les fruits et les fleurs du ciel, qui sont les grâces plus intenses de Dieu. Alors, quelquefois, il défaille aux pieds du Bien-aimé. Il ne peut supporter avec ses forces humaines l'amour triomphant de Dieu. Il se repose à son ombre, dans la joie de le posséder.

### *v<sup>e</sup> Leçon :*

« Dans ce temple, dans ce Saint des Saints, dans cette arche de l'alliance, j'adorerai, je louerai le nom du Seigneur, en disant avec David : Mon cœur a trouvé où louer mon Dieu. Et moi, j'ai trouvé le Cœur du roi, du frère et du doux ami Jésus. N'adorerai-je pas ? Donc votre Cœur, qui est aussi le mien, ô très doux Jésus, étant trouvé, je vous prierai, vous qui êtes mon Dieu. Recevez seulement mes prières dans le sanctuaire de votre bonté ; bien plus, tirez-moi tout entier dans votre Cœur. O Jésus, le plus beau au milieu de toutes les beautés, purifiez-moi de mon iniquité, lavez-moi de mon péché, afin que, purifié par vous, le très Pur, je puisse m'approcher et mériter de demeurer tous les jours de ma vie dans votre Cœur, et aussi voir et faire votre volonté. »

*v<sup>e</sup> Répons :* « Vous puiserez de l'eau, avec joie, aux sources du Sauveur et vous direz ce jour-là : Louez le Seigneur et invoquez son Nom. — Voici Dieu, mon Sauveur, j'ai en lui toute confiance, je n'ai rien à craindre. »

Ces « sources du Sauveur » sont ses plaies et spécialement la plaie de son Cœur ; il en sortit, dit l'Evangile, du sang et de l'eau. C'est ainsi que le Cœur de Jésus est pour nous source de vie : l'eau pour le baptême qui nous donne notre première naissance divine, la première vie, le sang dans l'Eucharistie pour la développer.

VI<sup>e</sup> *Leçon* :

« Car votre côté a été transpercé, pour que nous ayons une porte d'entrée. Votre Cœur a été blessé, afin qu'en lui et en vous, dégagés des choses extérieures, nous puissions faire notre demeure. De plus, ce Cœur a été blessé, afin que, par cette blessure visible, nous voyions la blessure invisible de votre amour. Comment pouviez-vous manifester plus clairement cette ardeur à nous aimer, qu'en permettant que non seulement votre corps, mais bien aussi votre Cœur fût blessé par la lance. Cette blessure charnelle montre la blessure spirituelle.

Qui n'aimerait pas ce Cœur si blessé ? Qui ne rendrait amour pour amour à ce Cœur si aimant ? Qui n'embraserait un Cœur si pur ?

Nous donc, qui vivons encore en notre chair, aimons autant que nous le pouvons, aimons sans relâche, embrassons notre Blessé, dont les agriculteurs impies ont percé les mains, les pieds, le côté et le Cœur. Restons auprès de lui, afin que par les liens de son amour, il enchaîne notre cœur dur et impénitent, et qu'il daigne le blesser de sa flèche. »

VI<sup>e</sup> *Répons* : « J'enlèverai de votre chair votre cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair, et je mettrai en vous mon esprit. — Je répandrai sur vous de l'eau vive, et vous serez lavés de toutes vos fautes. »

Ces « agriculteurs » dont parle saint Bernard sont ceux de la parabole de l'Evangile, qui n'ont pas voulu recevoir le Fils du Père de famille et qui ont dit : Voici l'héritier, tuons-le. Que le nombre de ces « agriculteurs » mauvais est considérable dans le monde ! Combien ont dans leur poitrine un « cœur de pierre » qui ne sent pas l'amour de Dieu ! Combien regardent avec indifférence « cette blessure, visible signe de sa blessure invisible » ! Que leur importe ! Ils ne réfléchissent pas. Ils ne comprennent pas. Heureux « ceux qui croient à l'amour de Dieu ».

Ceux-là ont dans leur poitrine un « cœur de chair », un cœur sensible à la divine émotion. Ils savent et ils aiment. Et plus ils savent, plus ils aiment.

---

Psaumes du troisième nocturne.

Ps. 83, *Quam dilecta*.

*Antienne* : « Dieu aime la miséricorde et la vérité, le Seigneur donne la grâce et la gloire. »

Miséricorde et vérité. Dieu est vrai et il est bon. Pour participer à cette bonté de Dieu, en recevoir en ce monde le témoignage le plus éclatant, qui est la grâce, il faut vivre dans la vérité, être vis-à-vis de Dieu, ce que l'on est en réalité comme créature, dépendant en tout de sa volonté suprême. C'est toute la vérité. Qui vit ainsi a la grâce qui élève vers Dieu et possédera un jour son fruit éternel : la gloire du ciel.

Ps. 84, *Benedixisti, Domine*.

*Antienne* : « Le Seigneur répandra sa bonté, il donnera la paix à son peuple. »

La paix ne vient que de Dieu, car elle est précisément un fruit de sa vérité. Qui vit dans la vérité avec Dieu, en pleine sincérité de pensée et de cœur, a la paix. Il se rattache à ce qui est, et non pas à ce qui passe. Quoi qu'il lui arrive, il a sa base solide de tranquillité intérieure. La surface de son âme pourra peut-être être agitée : léger remous humain qui n'atteint pas le fond où Dieu est, l'immuable.

Ps. 85, *Inclina, Domine*.

*Antienne* : « Seigneur, vous êtes suave et doux,

vous avez pour ceux qui vous invoquent une grande miséricorde. »

Suave et doux ! Qui le fut plus que notre bon Sauveur ? Il l'a dit lui-même : Regardez-moi et voyez combien je suis doux de Cœur. Il la montre en toutes circonstances cette douceur, cette bonté sans mesure. Quel malade eut confiance en lui sans être guéri ? Quel pécheur s'est humilié sans recevoir son pardon ? Bon et doux, vous le fûtes, Seigneur Jésus, jusqu'à l'excès ! Et que vous êtes beau quand vous vous inclinez ainsi avec tendresse vers toutes les misères de la terre ! Je vous aime penché, vous, le Très-Haut, sur nos faiblesses. Aucune ne vous répugne. Pour toutes vous avez une parole de pitié affectueuse, un geste délicat. Qui ne vous aimerait, Cœur très bon de Jésus ?

*Verset* : « La miséricorde de Dieu est éternelle — elle demeure pour toujours sur ceux qui le craignent. »

L'*homélie* est encore de saint Bernard sur le texte de saint Jean, c. 15 : « En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Comme le Père m'aime, je vous aime moi-même. Demeurez dans mon amour. »

### VII<sup>e</sup> Leçon :

« De l'amour de Dieu, dont plus je bois, plus j'ai soif, je ne puis me rassasier, comme quiconque aime le Christ. Plus on se nourrit de cet amour, plus il augmente la faim ; plus on le boit, plus il donne envie de boire. Quand cet amour possède une âme, il l'enivre à tel point qu'elle ne désire plus rien, n'aime plus rien et ne peut plus aimer un autre que celui qui a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que celui qui croira en lui, qui l'aimera, ne meure jamais, mais possède la vie avec

lui. A cet amour l'auteur même de cette inestimable charité nous invite ; il nous prie, nous presse de demeurer dans cet amour. Il dit, en effet : Demeurez dans mon amour, comme s'il disait ouvertement : Par ce que je vous aime comme mon Père m'aime moi-même, je vous prie de m'aimer de ce même amour. Et parce que mon amour pour vous m'a conduit jusqu'à la mort et que cette mort très cruelle n'a pu me séparer de votre amour, aimez-moi et demeurez dans cet amour. »

VII<sup>e</sup> *Répons* : « Comme mon Père m'aime, je vous aime moi-même. Demeurez dans mon amour. — Si vous gardez mes commandements, vous demeurez dans mon amour, comme moi-même, en gardant les préceptes de mon Père, je demeure dans son amour. »

#### VIII<sup>e</sup> *Leçon* :

« Il nous dit ensuite de quelle manière nous devons demeurer dans son amour : si vous observez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi-même, en observant les commandements de mon Père je demeure dans son amour.

Ces observances, mes frères, sont la cause de l'amour du Christ. Que chacun voie s'il doit aimer le Seigneur Jésus. Qu'aurait-il dû faire pour nous, qu'il n'ait pas fait ? Comment eût-il pu nous aimer davantage et comment ne l'a-t-il pas fait ?

Il n'a pu avoir plus d'amour pour nous qu'il n'a eu, car il a donné sa vie, en mourant pour nous. Et la vérité même est témoin qu'on ne peut donner à ses amis une plus grande preuve d'amour qu'en mourant pour eux. Que l'amour du Christ ne vous paraisse donc pas méprisable, que ne vous paraisse pas à dédaigner l'amour même du Christ, la charité même du Christ. »

VIII<sup>e</sup> *Répons* : « Le Christ a donné sa vie pour nous et nous a purifiés de nos péchés dans son sang. — Personne ne peut donner un plus grand témoignage d'amour, qu'en mourant pour ses amis. »

IX<sup>e</sup> *Leçon* :

« L'amour pour le Christ est tout douceur, tout agrément. Il ne tourmente pas celui qui le possède, mais le réjouit ; il ne diminue pas ses forces, mais les augmente. Il méprise toutes les choses de la terre, il ne désire que celles du ciel. Il recherche les commandements du Christ et, selon ses forces, tâche de les observer. De cette observance des préceptes, il monte d'un pas allègre à la possession des joies, afin de se réjouir parfaitement avec celui, dont le désir, en cette vallée de larmes, lui a fait pousser tant de soupirs amers. D'où il suit : je vous ai dit ces choses afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit pleine. Ainsi, j'aurai par vous, par cet amour réciproque que vous me témoignerez, de quoi me réjouir, et cette joie, que les élus recevront le jour de la récompense, vous pourrez la recevoir et la posséder. »

IX<sup>e</sup> *Répons* : « Le Seigneur est grand, au-dessus de toute louange, et sa sagesse n'a pas de limite. — Le Seigneur est grand, grande est sa puissance, infinie sa sagesse. »

Ces leçons de saint Bernard n'ont pas besoin de commentaires. Toutes les âmes peuvent en savourer la douceur et la force.

*Verset sacerdotal* : « Le Seigneur est plein de bonté et de miséricorde. — Il est patient et très miséricordieux. »

## LES LAUDES.

1<sup>re</sup> *Antienne* : Apprenez de moi que je suis doux et humble de Cœur, et vous trouverez la paix pour vos âmes.

2<sup>e</sup> Le Seigneur est doux, sa miséricorde est éternelle.

3<sup>e</sup> Mon cœur a soif de vous, car votre miséricorde est préférable à tout.

4° Saints et humbles de cœur, bénissez le Seigneur, louez-le, glorifiez-le dans tous les siècles.

5° Le Seigneur se complaît dans son peuple, il donnera le salut de la gloire aux doux.

Tous ces textes chantent la bonté, la douceur, la miséricorde de notre divin Sauveur. En lui, par lui, notre cœur trouve la paix, ce repos dans la certitude d'être aimé par *Celui qui est* et de l'aimer soi-même. Amitié divine dont les liens sont pour l'éternité.

Mais il faut désirer cette amitié ; il faut lui sacrifier les attaches de la terre ; il faut se donner à Dieu comme il se donne lui-même, sans limite. Un cœur qui hésite, qui calcule, qui ne se livre qu'à demi ou se reprend, n'est pas un cœur digne du Cœur de Jésus. Son Cœur à lui s'est donné jusqu'à la mort et ne s'est jamais repris.

*Capitule* : « Sortez et voyez, Filles de Sion, le roi Salomon portant la couronne que sa mère a mise sur sa tête, le jour de son mariage, le jour où son cœur était en joie. »

Il s'agit du couronnement de Salomon. Mais il y a quelqu'un « qui est plus que Salomon », c'est le Seigneur Jésus, et nous sommes invités, par ce texte, à le contempler portant la couronne royale en ce jour de la joie de son Cœur, ce jour, où, descendu du ciel par amour, il s'est uni à notre humanité. Par là même, il en est le roi. La joie de son Cœur par cette union et sa souveraine royauté vont de pair. Jésus est Roi, et, comme tel, il a sur l'humanité entière, ses droits souverains. Mais il est le Roi d'amour. Il ne vient pas pour dominer, pour asservir, il ne vient pas pour régner sur des esclaves : à tous,

il montre son Cœur. Voilà le Roi du monde. Et ce Cœur, il faut qu'il règne, qu'on le veuille ou non, car son amour a trop donné pour ne pas jouir de sa conquête.

*Hymne :*

Au Fils du Père souverain,  
au Père du siècle futur,  
au Prince de l'heureuse paix,  
chantons un cantique de louange.

---

C'est lui qui, blessé au Cœur,  
a reçu la blessure de l'amour ;  
il embrase des feux de son amour  
ceux qui lui rendent son amour.

---

Jésus, victime de douleur,  
qui donc vous a poussé, vous, l'innocent,  
à vouloir qu'un dur coup de lance  
ouvrît, d'une blessure, votre côté ?

---

O merveilleuse source d'amour,  
ô limpide fontaine d'eau,  
ô flamme qui consume les crimes,  
ô amour ardent du Cœur.

---

Dans votre Cœur, Jésus, toujours,  
cachez-nous, afin que nous jouissions  
du don abondant de votre grâce,  
et, plus tard, de la récompense du ciel.

---

A vous, toujours, Père et Fils,  
louange, honneur, gloire,  
au Saint Paraclet également,  
dans les siècles des siècles. »



*Verset* : « La miséricorde du Seigneur est éternelle, — elle demeure éternellement sur ceux qui le craignent.

*Antienne du Benedictus* : « Dieu nous a visités par sa miséricorde et a accompli la rédemption de son peuple, alleluia. »

C'est le grand acte, l'acte essentiel du Cœur de Jésus : il vient, il est venu pour sauver le monde. Tout le détail de la rédemption se rattache à cet amour universel. Ce que Jésus dira, ce qu'il fera, ce qu'il souffrira, tout sera pour l'œuvre de la rédemption. Il est essentiellement Sauveur, et son Cœur de chair ne bat dans sa poitrine que pour réaliser ce grand dessein de l'amour de Dieu.

*Oraison* : « Seigneur Jésus, faites que nous soyons revêtus des vertus de votre Cœur très saint et enflammés par ses sentiments d'amour, afin que nous méritions de nous rendre conformes à l'image de votre bonté et de participer à votre Rédemption. »

Toute la vie chrétienne est dans cette oraison. Jésus s'offre à nous comme un modèle : Voyez mon Cœur ! Si vous voulez participer à mon sang, il faut que votre cœur ressemble à mon Cœur ; il faut qu'il en ait les pensées, les affections. Comment avoir la prétention d'être unis à moi dans le ciel si vous ne me ressemblez pas ? Il ne suffit donc pas de vénérer le Sacré-Cœur, il faut, de toute nécessité, l'imiter. Ici, comme toujours, Jésus exige que nous soyons vrais.

Aux Petites Heures, les textes chantent toujours la miséricorde de Jésus.

*Antienne du Magnificat* des secondes vêpres : « Le Seigneur nous a reçus dans son sein et

dans son Cœur, se souvenant toujours de sa miséricorde, alleluia. »

Restons-y ! nulle part ailleurs nous ne trouverons un amour aussi vrai, aussi sûr. Si nous sortons de ce Cœur, pour nous égarer dans les joies humaines, nous perdrons la paix et si nous ne nous hâtons pas d'y rentrer, si la porte, cette blessure du Cœur, se ferme sur nous, à qui demanderons-nous la divine espérance ? Comme dans l'arche de Noé, il n'y a qu'une porte pour le ciel, la blessure du Cœur de Jésus.

---

## VIII.

### Messe de la Fête du Sacré-Cœur.

---

*Introït* : « Sortez et voyez, filles de Sion, le roi Salomon portant la couronne que sa mère lui a mise sur la tête le jour de ses noces, le jour où son cœur était dans l'allégresse. — Mon cœur dit une parole excellente, c'est au roi que je raconte mes actions. »

L'excellente parole, en effet, que nous dit le Cœur de Jésus. Parole d'amour infini pour nous ses chétives créatures. Comment Dieu peut-il nous aimer à ce point ? Il faut qu'il y ait en son essence même une richesse infinie de bonté, de compassion, de miséricorde. Qui nous aime comme lui en ce monde ? Même nos plus proches, même nos amis les plus chers n'ont pas pour nous cet amour que rien ne lasse, rien ne rebute. Et cependant lui n'a aucun besoin de nous. Il nous donne sans jamais recevoir. Ah ! oui ! l'« excellente parole » du Cœur de Jésus.

*Oraison* : « Faites, Seigneur Jésus, que nous soyons revêtus des vertus de votre Cœur très saint et enflammés par ses sentiments d'amour, afin que nous méritions de nous rendre conformes à l'image de votre bonté et de participer à votre Rédemption. »

La bonté du Cœur de Jésus est présentée comme un modèle à reproduire.

Pourquoi donc ne sommes-nous pas bons ?

Chose vraiment étrange ! L'homme n'est pas bon. Il n'est pas bon pour les autres. En dehors du cadre très étroit de la famille, du cercle plus étroit encore de ses amis, l'homme est indifférent, quand il n'est pas hostile. Le serpent qui est l'être haineux, ce serpent infernal dont l'être tout entier est devenu par sa révolte contre Dieu comme le contraire de l'amour, a mis de son virus malfaisant dans le cœur de l'homme. Et c'est pourquoi nous avons tant de peine à remettre notre cœur dans l'amour. Notre-Seigneur insiste dans son Evangile par ses actes comme par ses paroles pour nous apprendre à être bons, pour nous enseigner l'amour universel : aimez-vous les uns les autres. Il a besoin d'en faire un précepte, tant il connaît ce qu'il y a dans notre cœur de contraire à cet amour. Nous devons, en vénérant son Cœur, reproduire en nous l'image de son amour, amour universel, sans limite. C'est ce qui nous est le plus difficile, et c'est ce qui est le plus nécessaire si nous voulons ressembler à Jésus et par Jésus à « Notre Père qui est dans les cieux. »

### *Epître de saint Paul aux Ephésiens, c. 3 :*

« Frères, à moi le plus petit parmi les Saints (les chrétiens) il a été confié la grâce de faire connaître aux nations (les païens) les richesses incalculables du Christ et de révéler à tous le mystère caché de toute éternité en Dieu, qui est le Créateur de tous les êtres.

Pour ce motif, je fléchis les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le chef de toute la famille qui est au ciel et sur la terre. Je le supplie de vous accorder, selon les trésors de sa gloire, de développer en vous, par la vertu du Saint-Esprit l'homme intérieur. Que le Christ habite en vous par la foi. Que, enracinés et solidement établis dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous les Saints, quelle est la largeur, et la lon-

gueur et la hauteur et la profondeur, l'amour du Christ, cette science supérieure à toutes, afin que vous soyez remplis de la plénitude même de Dieu. »

La « plénitude de Dieu » est à notre disposition. Chacun peut y puiser à son aise, sans limite, car la source est intarissable et ne souffre aucune diminution. Cette « plénitude de Dieu », c'est la connaissance intime, surnaturelle, de ce qu'il est en lui-même et de ce qu'il est pour nous.

Plénitude de lumière que le Saint-Esprit nous communique par son action incessante et qui, sous sa douce influence, produit une plénitude d'amour.

Car la lumière de l'Esprit-Saint ne va jamais sans amour. A mesure qu'il éclaire l'intelligence, il donne à la volonté une puissance d'amour plus abondante. L'amour vient de la lumière, et par contre-coup la lumière est provoquée par l'amour. C'est la divine plénitude, pour chacun de nous, selon sa capacité personnelle, conforme aux décrets éternels de l'auguste Trinité. Les vases de réception ont une grandeur différente, mais quand chacun est plein, a sa mesure remplie jusqu'au bord, il possède « la plénitude de Dieu ». Non pas que cette plénitude soit pour chacun la totalité de Dieu, mais bien, parce que chacun a de Dieu ce qu'il peut avoir. Sa capacité divine étant remplie tout désir est satisfait ; c'est la plénitude de la joie.

*Graduel* : « Dites à la fille de Sion : Voici venir ton Roi, plein de douceur. — Il ne sera pas triste, ni turbulent ; il ne criera pas et sa voix n'éclatera pas au dehors. »

« *Alleluia, alleluia*, apprenez de moi que je suis

doux et humble de Cœur, et vous trouverez le repos pour vos âmes, alleluia.

Jésus se présente dans la sérénité d'une âme pure, douce, humble. Il ne fait pas de bruit, il ne cherche pas à gagner à grand fracas l'estime de ceux qui l'entourent. Sa gloire personnelle lui importe peu. Il n'est pas pour lui, il travaille pour la gloire de son Père. A son Père de lui donner accès auprès des cœurs, de lui communiquer la gloire qu'il voudra. Pour venir à lui, il faut qu'on soit entraîné par le Père. Jésus nous montre ainsi le vrai moyen, le moyen surnaturel, pour faire le bien comme lui, dans la paix, la bonté, le détachement de soi-même. Qui pense à soi-même, n'est pas de Dieu et ne peut faire son œuvre. Et la meilleure preuve que l'on ne pense pas à soi-même, c'est la douceur, l'humilité, la paix de l'âme dans l'action, aussi empressée qu'elle soit, surtout dans les épreuves qui contrecarrent notre volonté. Le moi recherché, même instinctivement, s'agite, s'énerve, s'impatiente. « Il ne sera pas triste, dit Isaïe, ni turbulent, ni impatient dans ses paroles. »

Pierre de touche de l'amour-propre, cette maîtrise douce, humble, paisible de soi-même en toutes choses.

### *Evangile selon saint Jean, c. 15 :*

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Comme mon Père m'aime, je vous aime moi-même. Demeurez dans mon amour. Si vous observez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme j'ai observé moi-même les commandements de mon Père et je demeure dans son amour. Je vous dis cela, afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit pleine.

Mon commandement à moi est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés moi-même.

Personne ne peut donner un plus grand témoignage de son amour qu'en mourant pour ses amis. Vous serez mes amis, si vous faites ce que je vous ordonne. Je ne vous appellerai pas des serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que son maître veut faire. Je vous appelle mes amis, car je vous ai communiqué tout ce que j'ai entendu de mon Père. Vous ne m'avez pas choisi, c'est moi qui vous ai choisis, et je vous ai établis pour que vous produisiez des fruits et que ces fruits demeurent. Ainsi, tout ce que vous demanderez à mon Père, il vous le donnera. »

Chose à peine croyable et que l'on ne peut croire que sur la parole de Jésus, parole nette, décisive : L'amour qu'il a pour nous, pauvres créatures, est en tout semblable à l'amour que son Père a pour lui-même. Qui pourra jamais dire l'amour de Dieu le Père pour son Fils Jésus ? Amour si violent, que le Père à plusieurs reprises l'a manifesté, l'a crié avec force. Au baptême de Jésus, le Père crie : C'est mon Fils bien-aimé, je l'aime ! Au Thabor, il crie de nouveau : C'est mon Fils bien-aimé ! Eh bien ! Jésus nous aime comme son Père l'aime. Tout l'amour de son Père passe par son cœur d'homme pour nous aimer.

Que le Père aime Jésus, son Fils, en qui tout est parfait, c'est chose facile à comprendre. Mais que Jésus, lui, nous aime à ce même degré, nous, créatures si infirmes, si méprisables, si peu aimables, cela ne peut se comprendre que par cette bonté infinie, l'essence même de Dieu, qui le pousse à faire du bien à tout être créé. Jésus nous aime aussi de toute cette bonté divine, il la répand sur nous et il veut que de même que l'amour de Dieu descend par lui jusqu'à nous, de même cet amour ne s'enferme pas en nous, ne soit pas limité à notre petite personne, mais de

nous passe à tous les hommes. C'est le précepte du Seigneur. Et qui n'aime pas son prochain et par conséquent, rend inactif, inopérant en soi-même, l'amour de Dieu, n'est pas digne du Christ. Il n'a pas en lui le vrai amour du Christ ; il ne demeure pas dans cet amour.

Demeurer dans l'amour que le Christ a pour nous, comme il le demande, c'est observer ses commandements, le premier de tous, surtout, qui contient tous les autres : Aimez-vous les uns les autres.

Ainsi, du Père qui est dans les Cieux, l'amour infini descend en Jésus, de Jésus il vient jusqu'à chacun de nous et chacun de nous doit le donner à son prochain. C'est un seul et même amour qui relie entre eux tous les membres de la famille divine en ce monde et dans le ciel.

*Offertoire* : « Seigneur Dieu, dans la simplicité de mon cœur, je vous ai offert joyeusement tous ces présents et j'ai vu, avec une allégresse infinie, votre peuple vous présenter lui-même ses offrandes : Dieu d'Israël, gardez toujours cette volonté de leur cœur, alleluia. »

David se réjouit de voir le peuple de Dieu s'unir à lui pour offrir ses présents au Seigneur. Lui, figure prophétique du Christ, il a donné tout ce qu'il a pu et il reconnaît humblement que ce qu'il a donné il l'avait reçu de Dieu. Jésus a réalisé pleinement en sa personne l'offrande de David, il a donné plus que lui, car il a donné son sang, sa vie pour la gloire de Dieu.

Il en est heureux, mais il veut voir, comme David, son peuple, le peuple pour lequel il a versé son sang, unir à son sacrifice quelque chose de lui-même. C'est le grand mystère de la



souffrance personnelle qui, en chacun de nous, ajoute ce qui, dit saint Paul, manque au sacrifice du Christ. Ce sacrifice est parfait en lui-même, mais en nous il faut que quelque chose s'y ajoute, afin que nous soyons unis plus intimement, par notre sang à nous, au Christ Sauveur. Il a donné tout le sien ; à nous, il en demande quelques gouttes, dans la patience et l'amour. Tâchons de bien le comprendre et de supporter, en cet esprit de simplicité et de foi, les douleurs de la vie. C'est notre part dans le sacrifice de la croix.

*Secrète* : « Seigneur, que l'Esprit-Saint nous embrase du feu que Notre-Seigneur Jésus-Christ a fait jaillir de son Cœur, sur la terre, avec l'ardent désir d'y allumer un violent incendie. »

Le feu est jeté sur terre par le Cœur de Jésus. Il faut qu'il l'embrase toute, qu'il pénètre dans le monde entier. S'il s'éteint en une place, l'Esprit-Saint le rallume en une autre.

Partout l'amour de Jésus doit faire son œuvre. Malheur à qui s'oppose à l'incendie divin. A-t-il consumé dans nos âmes tout ce qui n'est pas digne de lui ? Laissons-le brûler à son aise notre paille mauvaise, nos herbes sèches, afin que notre cœur soit pur, libre de toute attache perverse.

*Communion* : « Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux : sa miséricorde est éternelle, alleluia. »

Sur chacun de nous plane la miséricorde de Dieu. Elle plane de toute éternité et, pendant toute l'éternité, elle planera sur nous. Nous sommes essentiellement les fils de la miséricorde, c'est-à-dire du Cœur compatissant de Dieu, de son Cœur de Père. Vers nous, pauvres pécheurs,

il s'incline. Jésus est personnellement cette miséricorde de Dieu, descendue sur terre. Il réalise l'inclination de Dieu vers nous. Mais Dieu ne s'incline que pour relever. Il descend en bas pour faire monter en haut, très haut, jusqu'à lui-même.

*Postcommunion* : « Seigneur Jésus, que votre sacrement nous donne la divine ferveur, par laquelle, ayant goûté la suavité de votre Cœur très doux, nous apprenions à mépriser les choses de la terre et à aimer celles du ciel. »

Quand on « goûte la suavité du Cœur de Jésus », c'est-à-dire, quand on comprend son amour pour tous les hommes et cet amour personnel qu'il témoigne à chacun de nous ; quand on réfléchit sérieusement et que l'on voit, en pleine conscience intime de soi-même, ce que l'on a reçu de la bonté de Dieu, il y a dans l'âme, même la plus misérable — surtout celle-là quelquefois — un désir violent de se dégager des illusions de ce monde pour s'attacher uniquement à Dieu. Fruit précieux, fruit parfait de la dévotion au Cœur de Jésus. Si elle ne produit pas ce fruit en nous, si elle ne nous arrache pas à la terre pour nous élever jusqu'à Dieu, dans une union plus étroite, nous perdons notre temps. C'est que notre dévotion n'est pas pleinement vraie. C'est que, malgré nos belles formules de piété, malgré le renouvellement de nos consécractions, le Cœur de Jésus n'est pas l'unique Souverain de notre cœur. Cherchons bien, nous trouverons, dans les replis plus ou moins cachés de notre cœur, de petits souverains dont nous sommes les esclaves, ces attaches humaines à nous-mêmes et aux autres qui prennent la place

du Roi. S'il commande, on tourne sa parole ; s'il conjure, on ferme ses oreilles, et il se trouve souvent, trop souvent, que cette belle et très sanctifiante dévotion au Cœur de Jésus demeure en nous inopérante, sans résultat.

Si nous voulons qu'elle produise son effet total, qui est la ressemblance avec Jésus, aimons-le comme il nous a aimés, sans réserve aucune, même dans les coins les plus obscurs de notre âme. Il lui faut toute la place. Ce sera alors le règne vrai du Cœur de Jésus. Seigneur, que vous avez peu de sujets !

---

## IX.

### Le premier Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

Cette longue période liturgique, qui va du premier dimanche après l'octave de la Trinité jusqu'à l'Avent, correspond, comme il a été dit plus haut<sup>1</sup>, au développement de l'œuvre de la Rédemption, par l'Eglise, à travers les siècles. Aussi, dans l'office, on commence la lecture des livres historiques qui racontent la vie du peuple juif, les enseignements de Salomon, divers épisodes qui donnent du relief à certains événements et l'on termine par les prophéties dont l'ensemble est étroitement lié à la préparation messianique, que la vie du peuple juif réalisait sans qu'il s'en doutât.

Avec ces vingt-deux dimanches après l'octave de la Trinité (ou plus, selon la date de la fête de Pâques), nous sommes donc en plein dans la vie réelle, pratique, la vie sur terre, que le Christ Sauveur doit, par le ministère de son Eglise, purifier et sanctifier.

De grandes leçons se dégagent des textes historiques dont se sert la liturgie, car l'histoire du peuple juif est, pour tous les temps et pour tous les peuples, comme une voix de Dieu qui montre avec autorité la route droite qu'il faut suivre pour arriver à lui.

---

1. Cf. p. 6.

Aussi, dès l'antienne du *Magnificat* aux premières vêpres, nous entendons cette voix.

*Antienne* : « Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute. »

Trois fois Dieu appelle Samuel. Et l'enfant étonné, parce qu'il n'avait jamais entendu la voix de Dieu, la prend pour celle du Grand-Prêtre Héli. Mais cette insistance divine, Héli, lui, la comprend et il dit à Samuel : Si tu entends encore cet appel, tu répondras : « Seigneur, parlez, votre serviteur écoute. »

Ce qui veut dire : Vous êtes le Maître, moi, je suis votre serviteur. Vous n'avez qu'à me dire ce que vous désirez, je vous obéirai à l'instant. Ce que répondit Samuel, il le fit pendant toute sa vie. Il fut à la lettre l'humble serviteur qui exécute les ordres de son Maître. Mais, il n'agit pas de lui-même, il fait ce que Dieu ordonne, rien de plus, rien de moins. C'est le serviteur attentif, fidèle, dévoué, notre exemple à tous. En ce monde, nous devons faire la volonté de Dieu comme on la fait dans le ciel, joyeusement, sans réplique. Nous le répétons à tout instant dans le *Pater noster*. Combien de fois le faisons-nous ? Que de murmures, que de réserves, que de révoltes ! Quand la volonté de Dieu nous plaît, quand il nous dit des choses agréables, quand, en somme, nous faisons notre volonté en ayant l'air de faire la sienne, tout va bien. Mais, si la parole de Dieu s'oppose à la nôtre ; si elle nous impose quelque sacrifice ; si même elle s'étend durement sur nous par la maladie, par le malheur, que devient la demande de notre *Pater* ? On s'incline ; on subit, parce qu'on ne peut pas faire autrement. C'est la soumission brutale de

l'esclave, ce n'est pas l'obéissance du serviteur, encore moins l'acceptation du fils. Seigneur, parlez, votre serviteur écoute. Nous entendons bien, mais notre volonté s'insurge, parce que nous ne nous mettons pas à notre vraie place devant Dieu, la place du serviteur devant son maître, du fils devant son père.

*Oraison* : « Dieu, protecteur de ceux qui espèrent en vous, sans qui rien n'est fort, rien n'est saint, multipliez sur nous votre miséricorde, afin que, vous ayant pour directeur et pour guide, nous passions au milieu des biens temporels sans perdre les éternels. »

La grande tentation de la vie, c'est l'attachement aux biens de la terre, aux jouissances de la terre, biens et jouissances d'un jour, mais qui prennent puissamment notre volonté humaine, par ce qu'elle a du plus inférieur. On vit de la terre, comme si la terre était notre patrie pour toujours. Et un jour, si l'on a vécu ainsi sans Dieu, qui seul donne à tout être la force et la sainteté qui ne passent pas, on meurt en laissant avec regret les biens acquis par tant de travaux et de soucis. On tombe dans ce vide affreux où Dieu n'est pas. Pour éviter cette chute effroyable, irrémédiable, il faut espérer en Dieu, demander son appui, se laisser diriger, guider par lui. A la lumière de sa doctrine, avec l'appui de sa grâce, on peut suivre la route droite qui passe à travers les biens de ce monde et arrive aux biens de l'éternité.

### LES MATINES.

Aux trois nocturnes, les psaumes du dimanche, selon la réforme du Bréviaire, soit trois psau-

mes par nocturne, avec les antiennes et versets correspondants.

Les *leçons* sont tirées du Livre I des Rois.

### I<sup>re</sup> Leçon :

« Il y avait, sur la montagne d'Ephraïm, un homme de la ville de Ramatha, qui s'appelait Elcana, fils de Jéroham, fils d'Eliu, fils de Thohu, fils de Suph, il habitait dans la tribu d'Ephraïm. Il avait deux femmes, dont l'une s'appelait Anna et l'autre Phenenna. Phenenna avait des enfants, Anna en était privée. Aux jours fixés par la loi, cet homme montait de la ville qu'il habitait, jusqu'à Silo, pour adorer le Seigneur et lui offrir des sacrifices. Or, à Silo se trouvaient les deux fils d'Héli, Ophni et Phinees. »

### II<sup>e</sup> Leçon :

« Elcana se rendit donc un jour à Silo et il donna à sa femme Phenenna, à ses fils et à ses filles des parts du sacrifice, mais à Anna il n'en donna qu'une, avec tristesse, car il l'aimait. Mais le Seigneur la laissait stérile. Sa rivale ne faisait que l'affliger et était si dure pour elle qu'elle allait jusqu'à lui reprocher sa stérilité. Tous les ans il en était ainsi quand, le moment venu, ils montaient au temple du Seigneur. Et cette rivale la provoquait par ses injures. Mais Anna pleurait et ne prenait pas de nourriture. »

### III<sup>e</sup> Leçon :

« Un jour, Elcana lui dit : Pourquoi pleures-tu, Anna ? Pourquoi ne manges-tu pas ? Ne suis-je pas meilleur pour toi que dix enfants ?

Après avoir mangé, cette fois, et bu, Anna se leva et alla au temple de Silo. Héli, le grand-prêtre, était assis sur son siège devant la porte du temple. Le cœur plein d'amertume, Anna pria le Seigneur, pleura abondamment et fit ce vœu au Seigneur : Seigneur des armées, si vous avez pitié de l'affliction de votre servante, si vous vous souvenez d'elle et ne l'oubliez point en lui donnant un enfant mâle, je le consacrerai au Seigneur pour toute sa vie et le rasoir ne touchera pas sa tête. »

Nous sommes avec ces leçons au temps primitif très lointain, où le peuple d'Israël organisait son gouvernement.

Temps où les mœurs différaient totalement des nôtres. A l'époque, chez les Juifs, une femme mariée n'ayant pas d'enfants semblait comme abandonnée de Dieu. La stérilité passait pour une malédiction et dans les ménages où se trouvaient deux femmes et même plus, selon la tolérance d'alors, celle qui n'avait pas d'enfants était malheureuse. Qu'on se rappelle l'histoire de Jacob et Rachel, et plus loin encore celle d'Abraham et de Sara.

Aussi cette douce Anna, meurtrie par les injures de l'autre, n'a plus qu'un recours : la bonté de Dieu. Et Dieu va se servir des souffrances et de la prière de cette femme pour donner à son peuple un sauveur, Samuel, le prophète. Comme quoi, dans nos afflictions, dans nos humiliations, souvenons-nous toujours que Dieu est là, non seulement pour nous soutenir dans la patience, mais pour faire produire à ces souffrances et à ces humiliations le salut des âmes et le nôtre. C'est toujours le procédé de Dieu. Ce qui sauve, ce qui donne la grâce, ce qui élève l'âme vient de lui et de lui seul, quand il le veut et comme il le veut. Sans les injures de Phenenna et sans la patience douloureuse d'Anna, Dieu n'eût pas suscité Samuel. Il est le fils, non d'Elcana, ni d'Anna, mais par eux de Dieu lui-même.

Les trois répons qui accompagnent ces leçons sont en avance sur l'histoire qu'elles racontent. Avec Samuel, Saül, après Saül, David et c'est de ces deux derniers que nous parlent les *répons*.

1<sup>er</sup> Répons : « Dieu exauce tous ceux qui l'invoquent. C'est lui qui a envoyé son ange, et m'a



enlevé aux brebis de mon père, et m'a oint de l'onction de sa miséricorde. — C'est le Seigneur qui m'a arraché à la gueule du lion et aux griffes de la bête. »

David, devenu roi, se regarde lui-même et, franchement, dans la sincérité de son âme, il se dit : qu'étais-je ? Je n'étais que le fils d'Isaïe ; je faisais paître les brebis de mon père et un jour, l'Ange de Dieu, c'est-à-dire, son envoyé, se présenta. C'était Samuel. Isaïe fait défiler devant lui ses enfants. Aucun n'est l'élu de Dieu. N'en as-tu pas un autre ?

L'autre, c'était le plus jeune, on ne pensait même pas à lui. Fais-le venir, dit le prophète, et sur la tête de cet enfant blond, aux yeux bleus, Samuel répand l'huile sainte. C'est le roi d'Israël, l'élu de Dieu, David, l'ancêtre du Messie, son prophète et sa figure : Fils de David, Fils d'Abraham.

David n'oublie pas son humble origine. Il confesse que Dieu lui a tout donné, que lui n'était rien, pauvre berger derrière ses brebis. A Dieu la louange, à lui la joie de dire à Dieu : merci !

Combien de fois devons-nous dire à Dieu : Merci ! Qui nous a fait ce que nous sommes ? Lui, et lui seul. C'est lui qui nous a comblés de biens, lui, qui nous a arrachés — si souvent ! — à « la gueule du lion », « aux griffes de la bête », Qui le comprend est dans la vérité et rend à Dieu la gloire qui lui est due.

II<sup>e</sup> Répons : « Le Seigneur qui m'a arraché à la gueule du lion et m'a sauvé des griffes de la bête, me délivrera lui-même des mains de mes ennemis. — Dieu a été bon et juste pour moi ; il m'a sauvé la vie au milieu des lionceaux. »

Il était fier devant Saül, le petit David, aux

cheveux blonds, d'avoir étouffé un lion dans ses bras : Il se jeta sur moi, disait-il, je le pris dans mes bras et je sentais son haleine sur mon visage. Oui, mais il avouait en même temps, que cette force étonnante lui venait de Dieu. David n'est rien par lui-même, il le sait et il le dit avec ingénuité. S'il se pare de ses luttes avec les bêtes féroces, c'est pour que Dieu en soit loué. Ainsi, il se met en pleine vérité et chacun de nous, aussi grandes que soient les actions que nous faisons, doit se mettre, comme David, dans la vérité, et rendre à Dieu ce qui est à Dieu.

III<sup>e</sup> Répons : « Je t'ai pris dans la maison de ton père, dit le Seigneur, je t'ai chargé de gouverner mon peuple et je fus avec toi partout où tu étais toi-même. J'ai affermi ton trône pour toujours. — J'ai fait que ton nom fût grand, grand comme celui des plus illustres sur la terre et je t'ai donné la paix avec tous tes ennemis. »

Ici, c'est Dieu qui parle. Il rappelle à David, tous les bienfaits dont il l'a comblé. Ce qu'il est, lui, le petit berger d'autrefois, le fils d'Isaïe, c'est Dieu qui l'a fait tel. Cette litanie de la bonté de Dieu, chacun de nous peut se la réciter tous les jours. Qu'on regarde sa propre vie. Ce n'est qu'une suite ininterrompue des miséricordes divines.

Quelquefois Dieu nous la récite à nous-mêmes, cette litanie. Nous entendons, dans le fond de notre cœur, une voix qui, doucement, nous dit : Rappelle-toi ! Rappelle-toi ce que tu aurais été, si peu, si je ne t'avais appelé. Et si tu as été fidèle à mon appel, si aujourd'hui tu es ce que tu es, honoré, estimé, à qui le dois-tu ? Avouons avec joie que nous vivons aux crochets de Dieu !

Les leçons du second nocturne sont prises de l'Épître de saint Paul aux Hébreux, c. 3 :

#### IV<sup>e</sup> Leçon :

« Frères saints, qui avez part à la vocation du ciel, considérez Jésus, l'Apôtre et le Pontife de notre foi. Lui, il s'est montré fidèle à celui qui l'a établi, (en cette dignité), comme Moïse pour sa maison entière. Mais la gloire de Jésus est autant supérieure à celle de Moïse que l'est, vis-à-vis de la maison, celui qui l'a bâtie. »

#### V<sup>e</sup> Leçon :

« Car toute maison est bâtie par quelqu'un : or, celui qui a créé toutes choses, c'est Dieu. Et Moïse a été fidèle dans toute la maison de Dieu, mais comme un serviteur, chargé d'annoncer au peuple ce qu'il devait dire. Le Christ, au contraire, est, dans sa maison, comme un fils. Cette maison, c'est nous, si nous conservons jusqu'à la fin une ferme espérance, source de gloire. »

#### VI<sup>e</sup> Leçon :

« C'est pourquoi, selon la parole de l'Esprit-Saint : Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, ne fermez pas vos cœurs, comme les Hébreux le firent dans le désert au jour du murmure, et de la révolte. Prenez garde, Frères, que nul d'entre vous, ne tombe en si perverse incrédulité qu'il s'éloigne du Dieu vivant. Mais, plutôt, encouragez-vous, tous les jours, mutuellement, pendant cet aujourd'hui de la vie, afin que personne ne se laisse illusionner par le péché et ne s'endurcisse le cœur. »

Saint Paul établit, par comparaison, la grandeur de Jésus, Fils de Dieu fait homme, en face de celle de Moïse. Moïse n'était que le serviteur dans la maison de Dieu, Jésus est le Fils de la maison. On voit toute la différence. Et l'Apôtre ajoute : cette maison du père de famille, mais c'est nous-mêmes, c'est l'Eglise de Dieu.

A nous d'y rester par une foi humble, une espérance ferme, alors nous aurons part un jour.

à l'héritage du Fils. Ne nous laissons pas détourner de Dieu par les illusions humaines. Ne lui fermons pas notre cœur. S'il nous parle, écoutons-le et suivons la route qu'il nous trace lui-même.

iv° *Répons* : « Préparez vos cœurs pour le Seigneur et servez-le lui seul, et il vous délivrera des mains de vos ennemis. — Enlevez de chez vous les faux dieux. »

C'est le premier travail de la perfection : enlever les faux dieux dont notre cœur est rempli. Que d'autels dans ce pauvre cœur ! Que de faux dieux ! Ce que nous aimons d'humain, ce qui charme nos sens, ce qui attire notre vanité, autant d'autels et de faux dieux que nous encensons à chaque instant. Et au-dessus de tous ces faux dieux de détail, il y a la grande statue, celle que nous vénérons et encensons le plus : nous-mêmes. Le plus faux de tous les dieux, c'est nous-mêmes : le plus faux, parce que nous croyons être quelque chose, quand nous ne sommes rien du tout. Nous nous dressons contre Dieu, autel contre autel, dieu contre Dieu. S'il n'avait tant de pitié, Dieu rirait de nos insolences, les insolences de ce qui n'est pas vis-à-vis de *celui qui est*. A bas les idoles, à bas les faux dieux, à bas nous-mêmes, si nous voulons être dans la vérité et servir Dieu seul.

v° *Répons* : « Saül a tué mille (Philistins), David en a tué dix mille, parce que la main du Seigneur était avec lui. Il a frappé à mort le Philistin et a enlevé la honte d'Israël. — N'est-ce pas de ce David que les chœurs chantaient : Saül en a tué mille, David, dix mille. »

Saül montre ici ce qu'il y avait en lui, ce qu'il

y a en nous de plus bas : la vanité de l'orgueil. Songez donc ! Les femmes chantaient en chœur au retour des guerriers : Saül, mille, David, dix mille ! Et le roi était jaloux de ce petit berger aux cheveux blonds dont la main avait frappé le Philistin.

David, lui, n'était point orgueilleux. Il savait qui l'avait secouru et à Dieu seul il rendait gloire : Tu viens à moi terriblement armé, criait cet enfant à Goliath, le géant ; moi, je viens à toi au Nom du Seigneur. Et dans sa fronde de berger il mettait une pierre et en frappait au front le géant, qui s'écroulait à ses pieds.

C'est la vraie victoire des enfants de Dieu. De nous-mêmes, avec nos propres forces, nous ne pouvons pas résister au mal et triompher du démon. Mais, si nous en avons conscience, si sincèrement nous avouons notre impuissance, mettons dans notre fronde la pierre, la petite pierre de la prière confiante et frappons hardiment. C'est Dieu qui triomphe et se glorifie en nous. Ne l'oublions jamais. Notre victoire finale est à ce prix.

VI<sup>e</sup> *Répons* : « Montagnes de Gelboe, que la rosée, que la pluie ne tombent plus sur vous, car sur vous sont tombés les braves d'Israël. — Que le Seigneur visite toutes les montagnes qui vous entourent, qu'il ne passe pas à Gelboe. »

Gelboe ! terre de douleur pour David, car sur cette montagne est tombé Jonathas, l'ami de son cœur. Il l'aimait avec tendresse et Jonathas, oubliant qu'il était le fils du roi d'Israël, aimait tendrement aussi le fils d'Isaïe. Mais pour ouvrir la route à David, pour faire de lui le roi de son peuple et l'ancêtre du Christ, Jonathas devait disparaître. Sans le savoir, par sa situation même

il barrait le chemin aux sublimes destinées de son ami. Mais David ne pense pas à lui-même. Il pleure son ami et ne se console pas de l'avoir perdu. Souvent, pour notre bien, notre vrai bien, Dieu, qui sait seul où il nous conduit, multiplie autour de nous les deuils douloureux. Il fauche les plantes qui nous entourent, celles-mêmes qui nous sont les plus chères, afin que nous puissions lui donner plus d'amour et, par là même, nous unir à lui plus intimement. Nous pleurons, nous crions notre détresse. Il ne nous le défend pas, mais il nous demande de laisser faire l'œuvre qu'il veut accomplir. Pleurons avec David, et comme David, faisons, malgré tout ce que Dieu désire. Nous l'en remercierons un jour. Nos montagnes de Gelboe sur lesquelles nous aurons versé tant de larmes se transformeront en montagnes de joie.

---

L'*Homélie* du troisième nocturne est de saint Grégoire le Grand sur ce passage de saint Luc, c. 15 :

« En ce temps-là, les publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour entendre sa parole. »

### VII<sup>e</sup> Leçon :

« Vous avez entendu, à la lecture de l'évangile, mes Frères, que les pécheurs et les publicains s'approchèrent de notre Rédempteur, et il les accueillit non pas seulement pour s'entretenir avec eux, mais pour manger ensemble. Ce que voyant les Pharisiens en furent indignés : De ce fait retenez ceci, c'est que la vraie sainteté est compatissante, la fausse dédaigneuse, quoique les justes d'ordinaire aient de l'éloignement pour les pécheurs, et avec raison. Mais autre chose de se laisser conduire en cela par l'orgueil, autre chose d'agir par zèle pour la discipline.

VIII<sup>e</sup> *Léçon* :

« Ils montrent de l'éloignement, sans en montrer ; ils désespèrent, sans désespérer ; ils témoignent de la rigueur mais avec charité. Parce que, tout en proférant leurs reproches avec énergie, pour sauvegarder la discipline, ils gardent au dedans la douceur de la charité. Souvent, ils préfèrent dans leur cœur ceux qu'ils corrigent et ils estiment les meilleurs ceux qu'ils jugent. En agissant ainsi, ils gardent leurs sujets par la discipline et se gardent eux-mêmes par la charité. »

IX<sup>e</sup> *Léçon* :

« Au contraire, ceux qui ont l'habitude de s'enorgueillir de leur fausse sainteté, méprisent tous les autres ; ils n'ont aucune miséricorde pour leurs faiblesses, et plus ils se targuent de n'être pas pécheurs, plus ils le deviennent. De ce nombre furent les Pharisiens. Condamnant le Seigneur parce qu'il recevait les pécheurs, ils jugeaient avec un cœur sec la source de toute miséricorde. Mais parce qu'ils étaient malades, au point de ne pas s'en apercevoir, le céleste médecin, voulant qu'ils reconnussent ce qu'ils étaient, les soigne avec des remèdes de douceur, il leur oppose un exemple de miséricorde et réduit ainsi la tumeur saignante de leur cœur. »

Plus on est de Dieu, plus on est saint, plus également on est bon, indulgent pour les autres. Rien de saint comme Dieu, et qui est bon comme lui ? La douceur de compassion pour la faiblesse humaine, même la pire, est un signe de la présence de Dieu dans une âme. J'entends la vraie compassion, celle qui détestant le mal, cherche à le guérir. Dieu déteste le mal et aime les pécheurs : Jésus nous l'a montré avec un cœur infiniment bon. C'est la pensée de saint Grégoire.

VII<sup>e</sup> *Répons* : « Seigneur, écoutez l'hymne, écoutez la prière que votre serviteur chante devant vous aujourd'hui : que vos yeux demeurent ouverts, vos oreilles attentives, sur cette demeure

le jour et la nuit. — Seigneur, regardez de votre sanctuaire, de votre maison élevée du ciel. »

La maison de Dieu sur terre, c'est chacun de nous. Il habite en nos âmes. Lui, qui demeure dans sa haute maison du ciel, il ne dédaigne pas de se faire le compagnon de notre vie, vivant en nous, avec nous. Baptisés au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, nous possédons en nous ces trois augustes Personnes de la Sainte Trinité. Comment ? Je ne sais, mais elles y sont. De sorte que, jamais chez nous, nous ne sommes seuls. Il y a en nous les trois témoins de notre vie, qui ne font qu'un. Pour prier Dieu, je n'ai pas besoin de faire un pas, il est en moi, comme dans un sanctuaire. Que votre regard, mon Dieu, ne me quitte pas ! Que votre oreille soit toujours prête à entendre ma louange, ma joie, plus souvent ma détresse !

VIII<sup>e</sup> *Répons* : « J'ai péché ! mes péchés se sont multipliés plus que les grains de sable de la mer et je ne suis plus digne, à cause de la grandeur de mes fautes, de regarder l'immensité du ciel, car je vous ai irrité, en faisant le mal devant vous. — Je reconnais ma faute, mon péché se dresse contre moi : j'ai péché contre vous. »

Voilà le cri de notre détresse : j'ai péché devant vous ! J'ai péché contre vous ! Je vous ai insulté, déshonoré par mes faiblesses ; j'ai outragé votre auguste présence. Je ne puis plus, moi, si bas, lever mon regard vers vous, qui êtes si haut. Pauvre David ! Pauvres nous-mêmes ! Pauvre race humaine !

Heureusement, Jésus laissait les pécheurs s'approcher de lui et mangeait avec eux. C'est la divine réponse à nos regrets douloureux. Nous pouvons crier à Dieu : Ayez pitié de moi ! Il



nous fera miséricorde. Il nous appellera près de lui, il nous fera manger à sa table. Pardonnés, purifiés, nous aurons part à sa béatitude, pauvres pécheurs.

IX<sup>e</sup> *Répons* : « Pendant que le Seigneur enlevait Elie au ciel dans un tourbillon, Elisée criait : Mon Père, mon Père ! Vous qui étiez le char d'Israël et son conducteur. — Je vous en prie, Maître, que votre esprit soit double en moi. Elie répondit : Si tu me vois, quand je te serai enlevé, tu auras ce que tu désires. »

Elie, le grand prophète, la terreur des rois, ne meurt pas comme les autres. Il est destiné à être le témoin de Jésus, à la fin des temps, comme il fut le témoin du Dieu d'Israël. Et il s'en va sur un char de feu, symbole de son ardeur au service de Dieu, au lieu qui lui est réservé. Son disciple Elisée s'effondre de douleur et lui crie : Mon Père ! mon Père ! Qu'allons-nous devenir sans vous, vous qui étiez la défense d'Israël, sa force comme les chariots de guerre ; vous qui étiez son guide. Donnez-moi votre esprit, mais à moi qui suis si indigne de vous, il me faut deux fois votre esprit, deux fois votre force, pour que je puisse vous remplacer.

Dieu n'a besoin de personne de façon nécessaire. Il se sert de qui il veut et quand son œuvre est faite, pour bien montrer qu'il en est seul le Maître souverain, il enlève celui qui extérieurement paraît son soutien indispensable.

On pleure, on se lamente, on crie : Tout est perdu. Eh, non ! Il n'y a qu'un homme de moins. Dieu reste. A peine saint Dominique a-t-il établi les premières assises de son Ordre que Dieu le prend. A tous, il paraissait indispensable. Et l'œuvre se développa merveilleusement après sa

mort. Les Saints agissent plus auprès de Dieu que sur terre.

Quand on a dit une fois ce neuvième répons, on ne le répète plus les dimanches suivants. Mais, à sa place, on dit celui-ci à la louange de l'auguste Trinité :

« Honneur, force, puissance et empire à la Trinité dans l'Unité, à l'Unité dans la Trinité par l'éternité des siècles. — A la Trinité, lumière perpétuelle, à l'Unité gloire sans fin. »

Cette *Histoire*, ou ensemble des Répons du premier dimanche après l'octave de la Trinité, sert jusqu'au premier dimanche d'août. Nous n'aurons pas à la redire chaque dimanche. Il faudra se reporter à ce premier dimanche.

### LES LAUDES.

Les antiennes des Laudes, selon la réforme du Bréviaire, sont celles qui suivent chaque psaume, d'après le nouveau Psautier.

1<sup>er</sup> Psaume, *Dominus regnavit*.

*Antienne* : « Alleluia, le Seigneur règne, il se revêt de beauté, alleluia, alleluia. »

2<sup>e</sup> Psaume, *Jubilate Deo*.

*Antienne* : « Toute la terre, louez Dieu avec allégresse, alleluia. »

3<sup>e</sup> Psaume, *Deus, Deus meus*.

*Antienne* : « Seigneur, je vous bénis sans cesse, sans cesse je lève mes mains en l'honneur de votre Nom, alleluia. »

On ne joint plus à ce psaume le psaume *Deus misereatur nostri*.

4<sup>e</sup> Cantique des Trois Enfants, *Benedicite omnia opera Domini*.

*Antienne* : « Par ordre du roi les trois enfants furent jetés dans la fournaise. Sans craindre les flammes, ils disaient : Dieu soit béni, alleluia. »

5<sup>e</sup> Psaume, *Laudate Dominum de coelis*.

*Antienne* : « Alleluia, louez le Seigneur dans les cieux, alleluia, alleluia. »

On ne joint plus à ce psaume les deux suivants : Ps., *Cantate Domino* et *Laudate Dominum in sanctis ejus*.

*Capitule* : « Bénédiction, lumière et sagesse, actions de grâces, honneur, force et puissance à notre Dieu, dans les siècles des siècles. »

C'est le souhait joyeux, et adorateur de la créature au souverain Seigneur ! Souhait qui n'est que la louange à toutes les perfections de Dieu, connues, admirées, aimées et glorifiées. Nous disons à Dieu : Nous sommes heureux que vous soyez ce que vous êtes ! Nous vous en félicitons ! Nous vous en louons ! La petite chose que nous sommes nous-mêmes se retourne vers Dieu, son Dieu, et, de tout ce qu'elle est par sa bonté, elle le loue de ce qu'il est et de ce qu'elle est par lui.

### *Hymne :*

« Voici que l'ombre de la nuit se dissipe,  
l'aurore brillante de la lumière resplendit.

Prions de toutes nos forces  
le Dieu tout-puissant.

---

Afin que notre Dieu, plein de pitié,  
chasse toute infirmité, donne la santé  
et nous accorde, par sa bonté de Père,  
le royaume des cieux.

Quand il se réveille, l'enfant tend les bras à son père et à sa mère. Ainsi devons-nous faire nous qui sommes les enfants de Dieu. Nous le saluons dès l'aurore, nous levons nos mains vers lui, nous lui disons : Père, ô Père, qui êtes dans les cieux, mais qui êtes mon Père, je vous adore et je vous prie. A vous qui êtes le Bon, je demande tout : la santé de mon corps et la santé de mon âme. Ils sont tous deux votre œuvre et à tous deux vous êtes leur vie. Je vous demande surtout la santé éternelle, cette vie qui sera pour mon âme et mon corps, la vie de joie avec vous, mon Père !

*Verset* : « Le Seigneur règne. — Il s'est revêtu de beauté. »

*Antienne du Benedictus* : « Qui de vous ayant cent brebis et en perdant une ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf dans le désert et ne va à la recherche de celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée, alleluia. »

Nous allons chercher la brebis que nous avons perdue. Jésus, lui, a sur la terre et il aura pendant tous les siècles des brebis perdues. Il va, bon Pasteur, il va sans cesse à leur recherche. C'est pour elles qu'il est descendu du ciel. Et quelle joie quand il en retrouve une. Il la prend dans ses bras, il la met sur ses épaules et, jalousement heureux, il la ramène au bercail. Travail perpétuel du bon Pasteur Jésus. Il est l'éternel chercheur. Où que soient ses brebis, si bas qu'elles soient tombées, il va, il descend, il tend la main, il appelle. Nous sommes ses brebis égarées, nous tous, qui que nous soyons, qui, un jour l'avons perdu, lui. S'il n'était pas revenu le premier, s'il nous avait abandonnés, que serions-nous devenus ?

Cherchez toujours, Bon Pasteur ! Il y a partout de vos brebis égarées.

*Oraison* : « Dieu, protecteur de ceux qui espèrent en vous, sans qui rien n'est fort, rien n'est saint, multipliez sur nous votre miséricorde, afin que, vous ayant pour directeur et pour guide, nous passions au milieu des biens temporels sans perdre les éternels. »

### LES SECONDES VÊPRES.

*Capitule* : « Que le Seigneur dirige nos cœurs et nos corps dans la charité de Dieu et la patience du Christ. »

Ce qui veut dire : je vous souhaite de vous laisser conduire par Dieu, de façon à l'aimer davantage et à vous conformer par votre patience dans les afflictions de ce monde à la Passion du Sauveur. C'est lui qui est notre « Patience ». La patience du Christ est notre grande leçon. Si lui, l'Innocent a supporté avec patience les tourments de sa douloureuse Passion, à plus forte raison, nous, les coupables, devons-nous porter sans murmure le peu qu'il nous demande.

### *Hymne :*

Créateur très bon de la lumière,  
vous qui répandez la lumière du jour,  
vous avez, par les premiers rayons de la lu-  
mière nouvelle,  
commencé la création du monde.

—

Vous avez ordonné d'appeler jour,  
le matin uni au soir.

Le chaos ténébreux s'approche,  
écoutez nos prières et nos larmes.

---

Que notre âme, souillée par le péché  
ne soit pas exclue de la récompense de la vie,  
en ne pensant à rien d'éternel,  
en se laissant enchaîner par ses fautes.

---

Qu'elle frappe à la porte du ciel !  
Qu'elle gagne le prix de la vie !  
Evitons tout ce qui est nuisible,  
purifions tout ce qui est mauvais.

---

Accordez-nous cette grâce, Père très bon,  
et vous, le Fils, égal au Père,  
avec l'Esprit consolateur,  
qui réglez dans les siècles des siècles.

*Antienne du Magnificat* : « Quelle femme ayant dix drachmes et en perdant une, n'allume sa lampe, ne balaie sa maison et ne cherche sa drachme avec soin, jusqu'à ce qu'elle la trouve? »

Même sens que la brebis égarée.

*Oraison des premières Vêpres.*

Je signale en passant que le dimanche, il n'y a plus, aux complies, que trois psaumes : Ps. 4, *Cum invocarem* ; Ps. 90, *Qui habitat in adjutorio* ; Ps. 133, *Ecce nunc benedicite*.

Ces trois psaumes ne se disent que le dimanche et à certaines fêtes signalées par les nouvelles rubriques. Dans la semaine, on dit les trois psaumes indiqués à chaque férie.

L'ordre de l'office, établi en ce dimanche, est le même pour tout le Temps Trinitaire. Il ne sera donc pas répété.

## La Messe.

*Introït* : « Regardez-moi, Seigneur, ayez pitié de moi, car je suis seul et pauvre. Voyez ma faiblesse et mon labeur. Pardonnez-moi tous mes péchés, mon Dieu. — Seigneur, je lève mon âme vers vous ; mon Dieu, j'ai confiance en vous. Je n'aurai pas à en rougir. »

Seul et pauvre ! Seul, dans ce monde mauvais, malgré la multitude qui m'entoure, car qui pense à moi ? Qui se soucie de moi ? Qui s'occupe de moi ? Je n'ai pour moi que mes propres forces, un rien dont l'impuissance m'épouvante. Je suis seul, même pour les nécessités de cette vie humaine. Aujourd'hui, j'ai du pain, demain si la maladie survient, qui me donnera du pain ? L'accident me guette, le revers de fortune me poursuit. A qui irai-je, mon Dieu ? Je suis seul et pauvre, sans force morale, sans lumière de l'esprit, sans le prestige de la richesse. Je suis de ceux qu'on ne regarde pas, que le passant heurte, sans dire : Pardon ! je vis et demain si je disparaissais, qui s'en apercevra ? Seul et pauvre, mais nous avons le bon Dieu. Qui le connaît, qui l'aime n'est jamais seul, jamais pauvre. Car lui, il est avec nous, en nous ; lui, il est le puissant, le riche, le bon, je puis compter sur lui. Même si je l'offense, je sais qu'il me pardonnera, pourvu que, sincèrement, de tout mon cœur, à lui, qui est avec moi et ne passe pas, je dise : Pardon ! Non, j'ai confiance en lui, jamais il ne me trompera.

C'est la réponse de l'oraison : « Dieu, protecteur de ceux qui espèrent en vous, sans qui rien n'est fort, rien n'est saint, multipliez sur nous votre miséricorde, afin que vous ayant pour di-

recteur et pour guide, nous passions au milieu des biens temporels, sans perdre les éternels. »

*Épître* de saint Pierre, I, c. 5 :

« Très chers, humiliez-vous sous la main puissante de Dieu, afin que le jour où il viendra, il vous glorifie. Jetez en lui toutes vos sollicitudes, car il a soin de vous. Soyez sobres, et veillez, parce que le démon, votre adversaire, rôde autour de vous comme un lion rugissant qui cherche une proie à dévorer. Résistez-lui, en restant ferme dans votre foi. Vous savez que vos frères répandus dans le monde, souffrent les mêmes afflictions que vous. Le Dieu de toute bonté qui nous a appelés à son éternelle gloire par le Christ Jésus, nous laisse souffrir un peu de temps, puis, il achèvera son œuvre, en nous affermissant et en nous établissant en lui. A lui, gloire et empire dans les siècles des siècles. »

Ne soyons pas étonnés de nos souffrances. C'est pour un peu de temps. Souvenons-nous que Dieu est avec nous, qu'il pense à nous, qu'il sait ce que nous souffrons et humilions la petite créature que nous sommes devant sa souveraine Majesté. Dieu a ses vues, nous les comprendrons un jour. A lui de nous sanctifier à sa manière, selon ses décrets éternels. Qu'importe le « rugissement » du démon ? C'est un lion peureux, qui craint le Créateur. Si nous étions seuls, il nous dévorerait, mais en société avec Dieu, nous pouvons et nous devons le braver par la force de notre foi.

Graduel : « Jette en Dieu toutes tes sollicitudes, et il te nourrira. — J'ai crié vers le Seigneur, il a exaucé ma prière en me délivrant de ceux qui marchaient contre moi. »

« *Alleluia, alleluia*, je vous aime, Seigneur, vous qui êtes ma force : le Seigneur est mon appui, mon refuge, mon Sauveur. »



Que nous serions forts contre le mal en nous et autour de nous, si nous savions nous servir de la force de Dieu. Elle est à notre disposition. Un peu de foi, un peu d'amour, comme les Saints en ont, et tout Dieu est dans nos mains. Les Saints, qui sont les vrais chrétiens, ont seuls la vraie force. Rien ne leur résiste, car en eux il y a la majesté du Créateur, devant lequel tout être s'incline.

Nous ne savons pas nous servir de Dieu.

*Evangelie selon saint Luc, c. 15 :*

« En ce temps-là, des pécheurs et des publicains entouraient Jésus pour entendre sa parole. Et les Pharisiens et les Scribes murmuraient et disaient : cet homme-là accueille les pécheurs et mange avec eux. (Jésus) leur dit cette parabole : Qui d'entre vous, s'il a cent brebis et en perd une, ne laisse les quatre-vingt dix-neuf dans le désert et ne va à la recherche de celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée ?

Et quand il l'a retrouvée, joyeux, il la met sur ses épaules, revient à sa maison, convoque ses amis et ses voisins et leur dit : Félicitez-moi, car j'ai retrouvé la brebis qui était perdue. Je vous assure qu'il y aura aussi dans le ciel une joie plus grande, si un pécheur fait pénitence, que pour quatre-vingt dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

Ou encore, quelle est la femme qui, possédant dix drachmes et en perdant une, n'allume sa lampe, ne balaie sa maison et ne la cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle la retrouve ? Et quand elle l'a retrouvée, elle convoque ses amies et ses voisines pour leur dire : Félicitez-moi, car j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. De même, je vous assure, il y aura de la joie pour les anges de Dieu pour un pécheur qui fera pénitence. »

La bonté de Dieu déborde de cet évangile.

Notre-Seigneur a autour de lui ses adversaires haineux, les pharisiens, les scribes, ces hommes dont le cœur desséché ne s'occupait que

des pratiques extérieures de la loi. Etre juste pour eux c'était observer à la lettre, non seulement les préceptes de la loi mosaïque, mais les commandements de détail, plus matériels encore et sans nombre, que les interprétateurs de la loi y avaient ajoutés au cours des siècles. Justice et sainteté par le dehors, qui ne modifiait en aucune façon la conduite privée de chacun d'eux. L'extérieur était tout, l'intérieur n'était rien.

Aussi, en voyant le divin Maître fréquenter publiquement des hommes qui n'observaient pas toutes ces pratiques de la loi, des publicains ou collecteurs d'impôts dont la vie de rapine était connue, les Pharisiens, les Scribes témoignaient hautement leur désapprobation : « Il vit et il mange avec des pécheurs ! » C'est un homme pervers. Sa parole n'a pas d'autorité.

Mais Jésus les arrête. Lui, le vrai, le bon, il leur montre la hideur de leurs sentiments. Il leur enseigne où est la vérité de l'amour, et par conséquent la vérité du culte de Dieu et de la sainteté. Il s'incline vers les pécheurs, vers les brebis égarées, car c'est précisément pour ce ministère qu'il est venu. Les justes, les vrais justes, sont dans la maison du Père. Le Père trouve en eux une joie perpétuelle. Tandis que si un pécheur se repent, demande pardon, c'est une joie nouvelle, pour ainsi dire inespérée. Et c'est en ce sens que cette joie est plus grande, non pas en intensité toujours, mais en nouveauté : je ne l'attendais pas cette brebis et la voici revenue. La joie de ce retour, du salut de ce désespéré se fait plus exubérante, précisément parce qu'elle n'était pas attendue.

Dans une famille, tous les enfants sont aimés et la joie de les voir est grande ; mais si l'un

d'eux, malade et désespéré, revient à la santé, la joie est plus grande, car elle est faite de toutes les anxiétés passées. Ce qui ne diminue en rien la joie de la santé indemne des autres enfants. Ainsi en est-il dans la maison de Dieu où la brebis perdue est accueillie avec transport, parce qu'elle était perdue. Mais comme la joie essentielle provient du degré de charité, l'intensité de cette joie demeure dans les justes et à cause des justes, malgré la joie accidentelle qui résulte du retour au bercail de la brebis perdue.

*Offertoire* : « Seigneur, que ceux qui invoquent votre nom aient confiance en vous, car vous n'abandonnez pas ceux qui vous cherchent. Louez le Seigneur, qui habite dans Sion, parce que jamais il n'oublie la prière des pauvres. »

Quelle consolation pour les miséreux de ce monde, pour ceux qui souffrent dans leur cœur ou dans leur chair ! Si on ne les regarde pas sur terre, il y a quelqu'un dont les yeux ne les quittent pas ; qui pense à eux toujours, qui leur réserve sa béatitude à lui. Si les malheureux pouvaient avoir cette conviction intime de la bonté de Dieu pour eux ! Combien leur sort serait changé, leur cœur apaisé. Avoir Dieu pour soi, c'est la joie vraie pour toujours. Pourquoi donc le comprenons-nous si peu ?

*Secrète* : « Seigneur, regardez les offrandes de l'Eglise suppliante et accordez pour le salut des croyants, qu'ils participent à ces offrandes et y trouvent leur éternelle sanctification. »

*Communion* : « J'ai crié vers vous, mon Dieu, et vous m'avez exaucé. Inclinez votre oreille et exaucez ma prière. »

Nous parlons à Dieu comme à un Souverain haut placé sur son trône. Nous lui crions d'en-bas, de très loin, chétives créatures ; penchez votre oreille pour m'entendre ! Vous êtes si grand et moi, je suis si petit. Pour m'entendre, il faut vous incliner, mon Dieu. Et c'est très beau de dire à Dieu : Inclinez-vous ! Lui, le Suprême, le Très-Haut. C'est la confiance filiale qui attire à nous le cœur paternel de Dieu. Sur le petit enfant qui repose dans son berceau, le père s'incline pour mieux le voir, pour l'entendre dire ces petites choses délicieuses qui remuent son cœur. Le Père qui est dans les cieux a la même tendresse et lui aussi il se penche sur nous pour mieux nous voir et mieux nous entendre.

*Postcommunion* : « Seigneur, que vos sacrements auxquels nous avons participé, nous vivifient et nous préparent, en nous ayant purifiés, à la miséricorde éternelle. »

Par la communion, la participation réelle à la substance du Christ, nous recevons la vie, vie de foi et vie de charité. Elle nous donne la patience de supporter avec douceur les souffrances qui nous incorporent à Jésus crucifié. Et de cette façon, la communion produit en nous son effet d'expiation, elle nous purifie, et nous prépare à jouir de la miséricorde éternelle, celle que nous ne perdrons jamais.

---

## X.

### Deuxième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Le Seigneur est ma lumière, il est mon salut, qui craindrai-je ? Le Seigneur est le défenseur de ma vie, qui me fera trembler ? Mes ennemis, ceux qui me poursuivent, sont impuissants, ils succombent. — Si des armées se dressent contre moi, mon cœur n'aura aucune terreur. »

La belle assurance ! Et comme elle est vraie. Si je cherche mon appui dans une créature, si je lui demande la lumière que me donnera-t-elle ? Ce que j'ai moi-même, un peu moins peut-être : la faiblesse et l'ignorance. En ce monde, faiblesse et ignorance sont le partage de tous, à des degrés divers, et celui qui paraît être plus fort et plus instruit, ne paraît tel qu'en comparaison des autres. En réalité, le peu que savent les plus savants et le peu que peuvent les plus forts, accusent leur propre misère. Tant il y a de lumière et de force au-dessus de cette science et de cette force.

En Dieu seul toute lumière, toute force. Là, j'ai un point d'appui qui ne fléchira jamais ; là, j'ai la source de toute science, j'ai la vérité même, la vérité absolue. En Dieu, il n'y a pas de degrés

ni dans la vérité, ni dans la force, il est vérité, il est force, c'est son essence même qui ne peut ni diminuer ni augmenter.

Si je m'appuie sur Dieu, j'ai sa force à mon service ; si j'écoute sa parole, j'ai sa vérité en moi. Alors, de qui puis-je avoir peur ? D'un être chétif qui me ressemble ? Je n'ai peur de rien. Mais pour avoir cette belle assurance, il faut connaître son propre néant et dire à Dieu de tout ce néant : je compte sur vous seul.

*Oraison :* « Accordez-nous, nous vous en prions, Seigneur, que le cours des choses humaines soit réglé dans la paix par votre Providence et que votre Eglise jouisse d'une dévotion sans trouble. »

Au Puissant seul de diriger dans la paix les événements du monde. Il est risible de voir les potentats s'agiter pour gouverner les peuples, comme s'ils étaient eux-mêmes les maîtres de leurs destinées. Une petite pierre détachée de la montagne, sans que se voie la main qui la roule, suffit pour déranger et réduire à néant leurs plus beaux projets.

Cette main que l'on ne voit pas, c'est la main de Dieu. Elle tient dans sa paume toutes les nations et dirige leur action souverainement. A lui la paix, à lui la guerre. Il est le Maître de l'heure pour l'une et pour l'autre. Et c'est pourquoi l'Eglise, qui le sait, lui demande humblement paix et tranquillité.

Il en est de même pour ce qui touche les âmes. Libres, nous le sommes, mais toujours nous sommes également sous la puissance de Dieu. Il dispense à chacun de nous, pour son bien, les heures de joie et les heures de tristesse, les heures

de paix et les heures de trouble. Toutes nous viennent de lui, à toutes nous devons faire bon accueil. Car toutes sont ordonnées à notre félicité éternelle.

*Epître de saint Paul aux Romains, c. 8 :*

« Frères, j'estime que les souffrances de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire future qui doit se manifester en nous. Car toutes les créatures sont dans l'attente de la glorification des enfants de Dieu. Elles demeurent malgré elles assujetties à la vanité, parce qu'elles se soumettent à celui qui leur impose cette obligation, dans l'espoir qu'elles seront un jour délivrées du joug de la corruption et participeront à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu. Nous savons, en effet, que jusqu'à présent toutes les créatures soupirent (dans cette attente) et sont comme dans le travail de l'enfantement. Et non seulement elles, mais nous-mêmes qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons dans l'attente de l'adoption divine, de la rédemption de nos corps, par le Christ Jésus Notre-Seigneur. »

Saint Paul jette une vive lumière sur l'état des êtres créés qui sont, par la volonté divine, au service de l'homme. Par son péché d'origine, par ses fautes personnelles, par ses passions déréglées, l'homme fait servir contre la gloire directe de Dieu des créatures sorties des mains de Dieu, pour le bénir et le glorifier. Autant que nous le pouvons, nous unissons les créatures à nos révoltes contre Dieu. Elles le supportent avec peine, dit l'Apôtre, elles le supportent malgré elles, parce que c'est l'ordre providentiel voulu par le Créateur. Mais elles attendent l'heure de la délivrance, l'heure où elles pourront, libres de la corruption humaine, bénir et louer Dieu de toutes les forces de leur être. D'après ces dires, les créatures elles-mêmes participeront avec nos corps glorifiés à la gloire éternelle. Il y aurait

des « cioux nouveaux et une terre nouvelle » où les créatures seraient comme autrefois dans le Paradis terrestre.

Un immense « gémissment » monte sans cesse vers Dieu, le gémissment des âmes purifiées et des créatures demandant pour les corps, pour tous les êtres créés la liberté et la gloire.

C'est une belle doctrine dont nous ne pouvons qu'entrevoir les profondeurs éternelles.

*Graduel* : « Seigneur, pardonnez nos péchés, de peur que les nations disent : Où est leur Dieu ? Aidez-nous, Dieu, notre Sauveur, et pour l'honneur de votre Nom, délivrez-nous.

Alleluia, alleluia, Seigneur, le Roi se réjouit de votre puissance, il est dans l'allégresse à cause de l'appui que vous lui donnez. »

En nous, pauvres créatures, l'honneur de Dieu est en cause. Nous sommes, par notre baptême, ses enfants. La faute de l'enfant rejaillit sur le Père. Si l'enfant commet un crime, toute la famille est déshonorée. Nos fautes déshonorent Dieu et sa famille qui est son Eglise. On dit : Regardez ! Il pratique extérieurement la loi de Dieu, il se dit chrétien, il fréquente l'église, il fait ses Pâques, mieux même, il a de la dévotion et voilà ce qu'il fait ! Où est son Dieu ? Si son Dieu était vrai, serait-il ce qu'il est ? Et à cause de nos fautes « Dieu est blasphémé tout le jour ». Songeons à l'honneur de Dieu.

### *Evangelie* selon saint Luc, c. 5 :

« En ce temps-là, la foule se pressait violemment autour de Jésus pour entendre sa parole, alors qu'il était sur le bord du lac de Génésareth. Il vit deux barques arrêtées près de la rive, dont les pêcheurs étaient descendus et lavaient leurs filets. Montant dans une de ces barques,



qui appartenait à Simon, il lui dit de l'éloigner un peu de la terre.

S'étant assis, il enseignait la foule, de la barque. Quand il eut cessé de parler, il dit à Simon : prends le large et jette tes filets pour la pêche. Simon lui répondit : Maître, toute la nuit nous avons travaillé sans rien prendre. Cependant, sur votre parole, je vais jeter les filets. Quand il l'eut fait, ils prirent une si grande quantité de poissons, que les filets se rompaient. Ils firent signe à leurs compagnons, qui se trouvaient dans l'autre barque, afin qu'ils vinssent avec eux pour les aider. Ils vinrent et remplirent tellement les deux barques qu'elles étaient pres d'enfoncer dans l'eau.

Ce voyant, Simon Pierre tomba aux pieds de Jésus et lui dit : Seigneur, éloignez-vous de moi, car je suis un pauvre pêcheur. Il était stupéfait et tous les autres comme lui de la capture de tant de poissons : Jacques et Jean, les fils de Zébédée, compagnons de Simon. Jésus dit à Simon : Ne crains rien ! De ce jour tu seras un pêcheur d'hommes. Et les barques ayant été ramenées à terre, ils quittèrent tout et le suivirent. »

La jolie scène ! On voit le Maître, sur le bord du lac, pressé tellement par le peuple avide de l'entendre, qu'il doit monter sur une barque. Il s'assied dans la barque, et il dit à cette foule de pauvres gens de ces choses que jamais bouche humaine n'avait dites. Il leur parle de leur Père qui est aux cieux, de sa bonté pour tous, du soin qu'il a de tous ceux qui l'aiment avec sincérité, les pauvres, les déshérités de ce monde, comme les riches et les puissants. Et cette foule ravie d'entendre parler de l'amour de Dieu ne peut se décider à partir. La voix de Jésus, son geste doux, son regard plein de bonté la captivaient.

Autour de lui, sont avec Simon, le maître de la barque, d'autres pêcheurs. Symbole vivant de la barque de l'Eglise, dont Simon-Pierre va devenir le chef. Jésus lui donne une leçon de pêche. Va, lui dit-il, prends le large et jette tes filets.

Sans lui, malgré le travail de la nuit, la pêche avait été nulle, car sans lui on ne peut rien faire. Mais avec lui, les poissons abondent, la barque en est encombrée, il faut une autre barque pour contenir à peine cette masse.

Notre labeur humain, au service de Dieu, est nécessaire, mais il ne suffit pas. Seul il est stérile. Pour produire, pour ramener les âmes, pour leur donner la vie de la grâce, il faut la parole du Maître, l'union avec le Maître. Nous aurons beau enseigner, prêcher, confesser, si notre action n'est pas pleine du Maître, nous travaillerons dans la nuit, sans résultat sérieux.

Pierre le comprend bien. Il est saisi de stupeur. Et le Maître lui dit : Ceci n'est qu'un symbole, un jour dans ta barque, la grande barque de l'Eglise, tu ramèneras des hommes, tu en ramèneras à l'infini si tu demeures avec moi, si tu jettes tes filets d'accord avec moi : Sur ma parole, ne crains rien, va au large et pêche sans relâche.

*Offertoire* : « Illuminez mes yeux, afin que je ne m'endorme pas dans la mort. De peur que mon ennemi me dise : je l'ai emporté sur lui. »

Illuminez mes yeux ! Pourquoi tant d'âmes demeurent-elles loin de Dieu, dans la nuit ? Pourquoi l'ennemi a-t-il puissance sur elles ? Parce qu'elles ne voient pas, elles ne savent pas. La grande grâce de voir ! La grâce précieuse de connaître Dieu et le connaissant, de pouvoir espérer en lui, de pouvoir l'aimer en toute vérité. Qui voit Dieu, qui a les yeux de l'âme illuminés par la foi, possède déjà la joie de Dieu. Il sait ce qu'il est, il sait où il va, il sait la route à suivre. Il a en soi la certitude de l'espérance. Il se

dit : je vais à Dieu, je suis sûr de le trouver ; qu'importent les quelques jours mauvais de la route ? Au bout, j'aurai la joie de Dieu. Seigneur, illuminez mes yeux ! Ne me laissez jamais tomber dans la nuit, cette nuit obscure qui est la mort et conduit à la mort éternelle.

*Sécrète* : « Seigneur, soyez apaisé par nos offrandes et que votre bonté force même nos volontés rebelles à aller vers vous. »

Prière énergique, prière vraie qui met aux pieds de Dieu, souverain Seigneur, nos volontés rebelles. Pouvons-nous, devant lui, avoir une volonté contre lui !

Le mal nous éloigne de Dieu, il nous attire avec violence vers ce qui est bas, notre volonté perverse se dresse contre la sainteté de Dieu, comme se dresse la volonté de l'Ange rebelle. Nous sommes avec lui, nous avons son esprit de révolte, quand nous osons dire à Dieu : je ne veux pas ! Et si Dieu nous laisse à notre révolte, si Dieu n'agit pas sur notre volonté pour la ramener à lui, même en lui faisant sentir par le châtiment sa puissance de Maître et sa bonté de Père, nous sommes perdus. Nous irons jusqu'au bout de notre rébellion et éternellement nous serons de par notre volonté, contre Dieu. Qu'il daigne plutôt briser cette volonté. C'est la miséricorde la plus grande qu'il puisse nous témoigner.

*Communion* : « Le Seigneur est mon appui, mon refuge, mon libérateur, mon Dieu, mon aide ! »

*Postcommunion* : « Seigneur, que ces sacrements auxquels nous avons participé nous purifient et nous défendent par leur influence. »

C'est par la Sainte Eucharistie que nous sommes protégés contre l'ennemi. Elle est en nous comme une défense. Jésus est vraiment, dans notre vie quotidienne, par sa divine et réelle présence, notre appui, notre refuge, notre libérateur. Mais il faut y penser. Il faut vivre de sa présence. Que d'âmes le reçoivent, le prient un instant, puis, ne pensent plus à lui. Notre communion ne doit pas être un acte transitoire ; elle doit être *perpétuelle*, en ce sens que, emportant avec nous Notre-Seigneur, nous devons continuer notre adoration, notre prière et au moment de la tentation, implorer son secours. Il est notre compagnon journalier. Mais il faut vivre avec lui et ne jamais le perdre de vue.

---

## XI.

### Le troisième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Seigneur, exaucez ma voix, car je crie vers vous. Soyez mon aide, ne m'abandonnez pas, ne me méprisez pas, Dieu, mon Sauveur. — Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui craindrais-je ? »

C'est la suite du Psaume 27, qui donna déjà le texte de l'Introït du dimanche précédent. Nous demeurons devant Dieu, à notre place de créatures. Place que nous occupons difficilement. C'est bien la chose la plus extravagante du monde. Nous ne sommes rien par nous-mêmes, et nous le savons ; nous n'avons rien en nous, qui ne vienne de Dieu : tout notre être, en ce qu'il a de plus essentiel, est de Dieu. Nous le savons. S'il le voulait, nous serions anéantis en un instant, car nous ne sommes, nous ne vivons que par le don permanent de l'être que Dieu nous assure. Dans ces conditions, comment se fait-il que nous ne gardions pas vis-à-vis de Dieu la dépendance de pensée et de volonté qui doivent correspondre à notre dépendance absolue d'être ? Le serpent maudit a infiltré en nous son virus de révolte. Ce virus a pénétré dans notre moelle et comme le serpent infernal nous portons en nous, par nature déchue, souillée, l'esprit de ré-

bellion. Nous ne pouvons pas, sans effort violent, permanent, rester devant Dieu, de pensée et de cœur, les créatures que nous sommes de droit vis-à-vis de lui.

Notre vraie place, notre vraie attitude, est celle que nous donne le texte de l'Introït, la place inférieure, la place de l'être qui n'est rien, qui n'a rien et qui se tourne de tout son être vers Dieu pour lui dire : Ayez pitié de moi ! Ne m'abandonnez pas, ne me rejetez pas. Prière essentielle, la seule que Dieu exauce.

*Oraison* : « Dieu, qui avez préparé des biens invisibles pour ceux qui vous aiment, répandez votre amour dans nos cœurs, afin que vous aimant en toutes choses et au-dessus de toutes choses, nous possédions un jour vos promesses, qui surpassent tout ce que l'on peut désirer. »

Les biens de ce monde sont des biens d'un jour. Il y a mieux, il y a les biens invisibles, les vrais, les trésors de la joie de Dieu, ceux qu'il réserve à ses amis et qui jamais ni ne diminueront, ni ne passeront. Ce sont les richesses de Dieu, Dieu lui-même. Banquet joyeux auquel sont conviés tous les hommes. Mais pour s'y asseoir, pour participer au Pain de la vie éternelle, au vin qui réjouit éternellement les cœurs, il faut, de toute nécessité mettre les biens de la terre, dans nos affections, à leur place réelle. Et cette place réelle est celle-ci : En toutes choses, il faut aller au delà des biens terrestres. En eux, quels qu'ils soient, qui sont des dons de Dieu, il faut aimer Dieu. Le donateur doit être aimé dans tous ses dons, c'est-à-dire que les biens de la terre ne doivent pas être aimés pour eux-mêmes, car ils sont inférieurs, mais à cause de celui qui les

donne, Dieu. Il ne faut pas mettre son affection en eux pour eux, s'en contenter, mais par eux aimer celui qui les donne. Notre amour ne doit pas s'arrêter à aucun bien pour lui-même, comme fin, mais aller plus loin à Dieu.

Et de plus, tous les biens de la terre étant inférieurs, il faut aimer Dieu au-dessus de tous. A lui le principat dans notre amour : Dieu au-dessus de tout, et tout pour Dieu. Car rien de créé n'étant par lui-même ne peut être une fin dernière pour notre amour. Il doit suivre le mouvement qui, dans son essence même, porte tout être créé vers Dieu. Si les êtres que nous aimons pouvaient parler ou parler raisonnablement selon ce qu'ils sont, ils nous diraient : Nous ne sommes que par Dieu, de tout ce que nous sommes nous allons à Dieu, suivez-nous par votre amour dans ce mouvement vers Dieu, qui nous est essentiel.

### *Epître de saint Pierre I, c. 3 :*

« Très chers, soyez tous unanimes dans la prière, compatissants, fraternels dans votre charité, miséricordieux, modestes, humbles. Ne rendez pas le mal pour le mal, ni outrage pour outrage, mais au contraire, bénissez ceux qui vous maudissent, puisque vous êtes appelés à posséder par héritage la bénédiction.

Celui, en effet, qui désire une vie aimable, des jours heureux, doit forcer sa langue à s'abstenir de tout mal et à ne dire aucune parole trompeuse. Qu'il évite le mal et fasse le bien. Qu'il cherche la paix et la suive en toutes choses. Car le regard de Dieu est sur les justes et ses oreilles sont attentives à leurs prières. Son visage irrité est pour ceux qui font le mal. Si vous recherchez le bien, qui peut vous nuire ? Et si vous souffrez quelque chose pour la justice, heureux êtes-vous ! N'ayez peur de personne, ne vous troublez pas. Tâchez seulement que le Christ Seigneur donne une plus grande sainteté à vos cœurs. »

Saint Pierre connaissait la situation des chrétiens dans le monde païen, notre situation actuelle. Il leur dit et il nous dit : Soyez de bons chrétiens, vivez de l'esprit du Christ. Soyez comme lui, bons et indulgents, serviables, complaisants, dévoués. Si on vous offense, n'y faites pas attention, mais rendez le bien pour le mal. Vous, comme lui, faites toujours du bien. C'est son essence à lui d'être bon, que ce soit aussi par lui, la vôtre. Ne vous laissez pas d'être bons. Quoi qu'il arrive, imitez-le. Si malgré tout, on vous persécute, si on vous fait souffrir, tant mieux ! Soyez-en heureux, comme lui. Il a souffert plus que vous et cependant jamais vous ne serez bons comme lui. En ce monde, les plus grandes souffrances ne viennent pas du mal que l'on fait, mais du bien que l'on fait. Personne n'a fait autant de bien que Jésus et personne n'a été plus haï que lui. Et au dernier moment, quand on le clouait atrocement sur le bois, il a pardonné à ses bourreaux, il a prié pour eux, il est mort pour eux. Faisons de même.

*Graduel* : « Dieu, notre protecteur, regardez-nous, regardez vos serviteurs. — Seigneur, Dieu des armées, exaucez les prières de vos serviteurs.

Alleluia, alleluia, Seigneur, j'espère en vous, je ne serai jamais confondu. Délivrez-moi, sauvez-moi dans votre justice. Penchez votre oreille vers moi, hâtez-vous de me sauver. »

*Evangelie* selon saint Matthieu, c. 5 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Si votre sainteté n'est pas plus grande que celle des Scribes et des Pharisiens vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.

Vous savez qu'il a été dit aux Anciens : tu ne tueras point. Celui qui aura tué sera condamné par le tribunal



de justice. Mais moi, je vous dis : celui qui s'emporte contre son frère, sera condamné par ce même tribunal de justice. Celui qui dira à son frère : Raca, passera devant le Conseil. Celui qui le traitera de fou, sera digne de la géhenne du feu. Si donc, en offrant tes présents à l'autel, tu te rappelles que tu as un mauvais sentiment contre ton frère, laisse là tes présents devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère, après, tu viendras offrir tes présents. »

Ces paroles de Jésus sont une révolution dans le cœur de l'humanité ; ce qui dominait en elle, jusqu'à ces paroles du Maître, c'était la haine.

Il avait fallu l'ordre de Dieu et la terrible menace du « dent pour dent » pour arrêter en partie du moins le débordement de cette haine.

Mais avec Jésus, la bonté infinie de Dieu est descendue sur la terre. La haine n'est pas de Dieu. Elle est fille du Révolté. A peine est-il né à Bethléem que sur le berceau où il repose les Anges ravis chantent : Paix à tous les hommes !

Et le Maître redira sans cesse : Aimez-vous, aimez-vous !

Donc la sainteté est dans l'amour réciproque, l'amour vrai. Pas d'amour, pas de sainteté. Plus d'amour, plus de sainteté. C'est l'amour qui donne le degré de sainteté. Tu ne tueras point ! Mieux que cela. Ce précepte voisine la haine, il sent la haine. Moi, je vous dis que vous serez aussi coupable qu'un assassin si vous avez de la colère contre votre frère. Jésus ne veut dans le cœur aucun mouvement de méchanceté, il ne veut sur les lèvres aucune injure. Tout ce qui vient de la haine, de ce sentiment mauvais qui éloigne, qui brise, qui injurie, qui menace, tout est condamné. Jésus veut que les cœurs soient unis, qu'ils s'aiment, qu'ils se fassent du bien. Il veut que nos cœurs soient comme le sien.

Ah ! si le monde avait compris !

Jésus, vous avez jeté l'amour à pleines mains sur une terre maudite, et l'amour n'a pas germé.

*Offertoire* : « Je bénis le Seigneur de m'avoir fait comprendre ce qu'il est. Je le vois sans cesse devant moi, il est à ma droite pour que je ne tremble pas. »

C'est la sécurité parfaite : savoir que Dieu s'occupe de nous, qu'il nous est présent partout comme un Père veillant sur ses enfants.

*Secrète* : « Laissez-vous fléchir, Seigneur, par nos supplications et acceptez avec bonté ces offrandes de vos serviteurs et de vos servantes, afin que ce que chacun d'eux a offert pour l'honneur de votre Nom, soit profitable au salut de tous. »

Chacun offrait aux prêtres sa part du sacrifice, le pain et le vin. Mais cette offrande personnelle dépasse celui qui la présente. Ce n'est pas à lui seulement qu'elle doit être utile mais bien à tous les fidèles. Grande et consolante pensée de la Communion des Saints, signe précieux d'amour fraternel. On n'offre pas pour soi seul sa part du sacrifice. Elle se fond dans les autres et ne fait plus qu'un sacrifice unique auquel tous participent.

*Communion* : « Je demande au Seigneur une seule faveur : je désire ardemment habiter, tous les jours de ma vie, dans la maison du Seigneur. »

*Postcommunion* : « Seigneur, nous vous en prions, accordez à ceux que vous avez rassasiés du don céleste d'être purifiés de nos fautes cachées et délivrés des embûches de nos ennemis. »

---

## XII.

### Le quatrième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Le Seigneur est la force de son peuple ; il est le protecteur qui sauve son Christ. Seigneur, sauvez votre peuple, bénissez votre héritage, gouvernez votre peuple dans tous les siècles. — Je crie vers vous, mon Dieu, ne vous taisez pas. Car si vous ne me parlez pas, je serai comme ceux qui tombent dans une fosse. »

Si Dieu se tait dans une âme, s'il ne fait plus d'appel à son courage, s'il n'excite plus par ses inspirations ni son repentir, ni sa générosité, c'est le silence de la mort. On est près de la fosse où tombent les abandonnés. Il faut avoir en soi cette conviction profonde que, pour l'œuvre de notre sanctification personnelle et de la sanctification des autres, nous sommes absolument impuissants par nous-mêmes. Il nous faut la parole intime de Dieu, cette lumière du dedans que connaissent bien ceux qui la reçoivent. Sans elle, l'âme languit, l'âme se traîne, l'âme tâtonne comme un aveugle. Elle n'a ni force ni énergie. A Dieu de sauver en nous « son Christ », c'est-à-dire, l'œuvre de sa grâce. Sans lui, rien. Jamais nous n'en serons assez convaincus. Et c'est pourquoi il faut se faire tout petit devant Dieu et implorer humblement sa présence. Ne vous tai-

sez jamais en moi, mon Dieu ! Dites-moi tout votre dessein sur moi. Si votre parole me semble dure, dites-la quand même et accordez-moi de l'accomplir coûte que coûte. Le vrai pour moi est d'être ce que vous voulez que je sois.

*Oraison* : « Dieu des vertus, de qui tout ce qui est très bon vient totalement, infusez dans nos cœurs l'amour de votre nom. Augmentez en nous la religion, afin que vous développiez en nos âmes ce qui est bon et que, par le zèle de notre piété, vous gardiez ce qui aura été développé. »

Tout ce qui est bon, très bon est tout de Dieu. En dehors de lui et sans lui, rien de bon. Car le bon, c'est ce qui est, et Dieu seul est. Aussi, si nous voulons développer en nous « la religion », c'est-à-dire ce qui nous *relie* à Dieu, les vertus qui nous attachent à Dieu, la foi, l'espérance et la charité, il faut de toute nécessité que Dieu, supplié par nous, fasse en nous ce que de nous-mêmes nous ne pouvons pas faire. Notre être surnaturel dépend de Dieu comme notre être naturel. Nous sommes par la grâce la créature surnaturelle de Dieu. C'est son œuvre à lui, dont la croissance, la maturité, la plénitude dépendent de sa miséricorde. A nous, chétives personnes, d'obtenir cette miséricorde par nos prières et la générosité de notre amour.

### *Epître de saint Paul aux Romains, c. 6 :*

« Frères, chacun de nous qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, nous avons été baptisés dans sa mort. Nous sommes, en effet, ensevelis avec lui par le baptême comme des morts, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts pour glorifier son Père, de même nous suivions une vie nouvelle. Si nous avons été entés sur le Christ mort pour reproduire en nous cette mort, nous reproduirons également sa résurrection.

Nous savons que notre vieil homme a été crucifié avec lui, pour détruire en nous le corps du péché, afin que nous ne soyons plus les esclaves du péché. Car celui qui est mort, n'est plus soumis au péché. Si donc, nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivrons également avec le Christ.

Nous savons, en effet, que le Christ ressuscité des morts ne meurt plus, que jamais la mort n'aura puissance sur lui. Car, en mourant pour détruire le péché, il ne meurt qu'une fois ; mais en vivant, il vit de la vie de Dieu. Considérez-vous donc comme morts au péché et comme vivant de Dieu, par le Christ Jésus, Notre-Seigneur.

Saint Paul nous place en face de Notre-Seigneur et il nous dit : Regardez-le bien. Ce qu'il est, vous devez l'être. Par le baptême, vous avez été crucifiés, ensevelis avec lui. Vous êtes morts avec lui et par le baptême encore vous ressuscitez à une vie nouvelle avec lui. Les premiers chrétiens saisissaient tout de suite la comparaison de l'Apôtre, parce que le baptisé était plongé dans l'eau comme un mort et sortait de l'eau comme un ressuscité.

Si donc vous êtes morts, si nous sommes morts comme Jésus, pour détruire en nous le péché, il ne faut pas revenir au péché. Car Jésus n'est mort qu'une fois et sa résurrection lui donne une vie éternelle. Ainsi nous devons éviter toute faute, toute nouvelle mort et garder en nous la vie de la grâce, qui est la vie de Dieu. Jésus est notre modèle, nous devons mourir et vivre comme lui : Mourir au péché sans jamais le commettre de nouveau, car ce serait mourir une autre fois, et vivre de la vie perpétuelle de Dieu, comme Jésus ressuscité en vit. Plus de mort, plus de péché pour le chrétien, mais la vie de Dieu, la vie en abondance, la vie éternelle, « cette augmentation de religion » que nous demandons dans l'oraison.

*Graduel* : « Seigneur, tournez-vous enfin vers nous et soyez propice à vos serviteurs. — Seigneur, vous êtes notre refuge, de génération en génération.

Alleluia, alleluia, mon Dieu, arrachez-moi à mes ennemis ; délivrez-moi de ceux qui se lèvent contre moi. »

*Evangelie* selon saint Marc, c. 8 :

« En ce temps-là, comme la foule était grande auprès de Jésus et n'avait pas de quoi manger, il convoqua ses disciples et leur dit : J'ai pitié de cette foule, car voilà trois jours que ces gens me suivent et ils n'ont pas de quoi manger. Si je les congédie à jeun dans leurs maisons, ils tomberont d'inanition en route. Beaucoup, en effet, sont venus de loin. Ses disciples lui répondirent : Comment voulez-vous trouver assez de pains dans ce désert pour les rassasier ? Il leur demanda : combien avez-vous de pains ? Sept, dirent-ils. Alors il ordonna à la foule de s'asseoir par terre. Et prenant les sept pains, il rendit grâces, les rompit et les donna à ses disciples pour les distribuer à la foule, et ils les distribuèrent.

Ils avaient aussi quelques petits poissons. Jésus les bénit et ordonna de les distribuer. Et ces gens mangèrent et furent rassasiés. Avec les restes on remplit sept corbeilles. Or, ceux qui mangèrent étaient environ quatre mille, et il les congédia. »

Cette compassion de Jésus pour la foule qui le suivait est touchante. On venait de loin pour l'entendre, on se pressait autour de lui, et sa vue était si consolante, sa parole si pénétrante qu'on oubliait de manger. Ces gens l'avaient suivi dans la solitude, sans s'occuper d'autre chose que de le voir et de l'entendre. Cet empressement émeut le cœur du Maître. Il aime qu'on pense à lui avant tout, que le reste nous soit rien. Il regarde ceux qui le suivent ainsi pour lui-même, sans retour sur eux, il les regarde avec tendresse et lui, si bon, partage avec eux son pain à lui.

Car c'est la provision de pain que les Apôtres avaient pour lui et pour eux que Jésus donne. Et son geste, en cette multiplication des pains est identique à celui de la consécration de son corps et de son sang. On dirait qu'il s'essaie à cette grande institution. Il prend le pain, comme à la dernière Cène, rend grâces à Dieu et le rompt. Et dans ses mains très saintes, ses mains de Créateur des êtres, les pains se multiplient, ils se multiplient en abondance. Il en reste même : autant de corbeilles qu'il y avait de pains.

Symbole gracieux de la Sainte Eucharistie. Elle se multiplie à l'infini pour augmenter en nous la vie, la « religion », pour faire que nous ressemblions plus parfaitement à Jésus mort, enseveli et ressuscité, car c'est le Pain vivant qui nous donne la ressemblance avec Jésus. Le Maître a pitié de la foule, de tant d'âmes qui ne le connaissent pas, qui ne l'aiment pas. A tous il tend ses bras. A tous il offre, par ses disciples, son corps et son sang. Les corbeilles sont toujours pleines : Prenez, mangez.

*Offertoire* : « Assurez mes pas dans vos voies, afin qu'ils ne s'égarent point. Penchez votre oreille et exaucez mes prières. Faites éclater en moi vos miséricordes, vous, Seigneur, qui sauvez ceux qui espèrent en vous. »

« Ils tomberont d'inanition en route, disait Jésus, si je les renvoie à jeun. » Il me faut « assurer leurs pas », en leur donnant à manger. Celui qui ne mange pas le Pain de vie, chancelle à chaque pas, comme un homme dont la nourriture est insuffisante. Pour vivre, pour être fort, pour travailler, il faut manger. Et de même, pour maintenir en soi la vie divine qui est la grâce, pour être fort contre les tentations,

pour donner l'effort de volonté qu'exige une vie chrétienne grave, pour se dégager des attaches de ce monde et marcher avec assurance dans la route droite qui conduit à Dieu, il est nécessaire de manger le Pain de vie. Sans lui, on défaille en route, car la route est dure, la route est longue.

*Secrète* : « Seigneur, exaucez avec bonté nos supplications et recevez favorablement ces offrandes de votre peuple, afin que le désir d'aucun ne soit inutile, afin que la prière d'aucun ne soit vaine, faites que nous obtenions efficacement ce que nous demandons avec foi. »

Nos désirs sont devant Dieu, avec l'offrande du sacrifice, nos prières montent vers lui, le Très-Bon. A lui de les bénir, à lui de ne pas nous renvoyer les mains vides. Si notre cœur est vrai, si notre langue exprime ce que notre cœur est en toute vérité et demande en toute sincérité, nous serons exaucés, nous aurons les mains pleines, mais à la manière de Dieu, pas toujours à la nôtre. Dans le ciel, quand nous comprendrons l'œuvre de Dieu en nous, nous le remercierons de ne pas avoir exaucé telle ou telle prière. Prions et laissons Dieu diriger notre vie. La grande bonté de Dieu pour nous n'est pas d'exaucer toutes nos prières, souvent contraires à notre salut, mais précisément cette grande bonté consiste à nous donner ce salut, malgré et contre nos prières.

*Communion* : « J'entourerai votre autel, j'immolerai dans votre temple une victime d'allégresse, je chanterai pour glorifier le Seigneur. »

*Postcommunion* : « Seigneur, nous sommes remplis de vos dons, accordez-nous que ces dons nous purifient par leurs effets et nous soient une protection. »

---



### XIII.

## Le cinquième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

### LA MESSE.

*Introït* : « Toutes les nations, applaudissez toutes ; louez Dieu par des chants d'allégresse. — Il nous a soumis les peuples, il a mis les nations sous nos pieds. » Cri de triomphe d'Israël, après ses victoires sur les peuples de Canaan. Victoires de Dieu et non celles d'Israël.

Nos victoires à nous sur nous-mêmes, contre nous-mêmes, nos victoires sur nos passions sont également les victoires de Dieu, et non les nôtres. Les victoires de Dieu parce que sans grâce de tous les instants, nous n'aurions à compter que des défaites. Sous l'impulsion de la grâce notre volonté s'unit à elle et fait l'effort nécessaire, mais elle le fait avec le secours de la grâce. Si bien que sans ce secours, nous n'aurions pas la force surnaturelle pour agir d'une manière digne de Dieu.

Avec le peuple d'Israël, nous devons chanter non pas nos victoires mais les victoires de Dieu en nous. C'est lui qui soumet à notre volonté, qui met sous nos pieds tout le peuple révolté de nos instincts mauvais. Éternellement, dans la béatitude du ciel, nous chanterons cette victoire définitive de Dieu en nous.

*Oraison* : « Dieu, dont la Providence ne se

trompe jamais dans les dispositions qu'elle prend, nous vous supplions humblement d'éloigner de nous tout ce qui est mauvais et de nous accorder tout ce qui peut nous être utile. »

Les desseins éternels de Dieu ne sont jamais arrêtés dans leur exécution, ce qu'il veut de toute éternité s'accomplit dans le temps, comme il le veut. Les hommes s'agitent, ils croient diriger les événements et, en réalité, ils ne sont que les exécuteurs des volontés divines. Dieu les laisse faire, mais c'est lui qui les gouverne. Il permet leurs révoltes, il patiente devant le mal, mais les révoltes et le mal sont entre ses mains des instruments de sa gloire. Tout glorifie Dieu, directement ou indirectement, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas. Nul n'échappe à la Providence de Dieu. Et c'est pourquoi, nous qui savons que nous avons au ciel un Père qui nous aime, qui veille sur nous, qui dirige notre vie dans la vérité de ce qu'il veut de nous et pour nous, nous n'avons qu'à nous abandonner à la bonté de Dieu.

### *Epître de saint Paul aux Romains, c. 6 :*

« Frères, je vous parle à la manière humaine, à cause de la faiblesse de votre chair. De même que vous avez fait servir vos membres à l'impureté et à l'injustice, pour commettre l'iniquité, de même maintenant, faites servir vos membres à la justice pour votre sanctification. Quand vous étiez les esclaves du péché, vous étiez délivrés du joug de la justice. Mais quel fruit avez-vous produit en pratiquant ces désordres, dont vous rougissez aujourd'hui ? Ils n'aboutissent qu'à la mort. Maintenant, au contraire, que vous êtes délivrés du péché et que vous êtes devenus les serviteurs de Dieu, vous recueillez comme fruit votre sanctification et vous aboutissez à la vie éternelle. La mort, en effet, est la solde du péché ; mais la vie éternelle est une grâce de Dieu, par le Christ Jésus Notre-Seigneur. »

Saint Paul met ses enfants en face de leur vie ancienne et de leur vie nouvelle. La vie ancienne était une vie de péché, qui les conduisait à la mort éternelle, car la mort éternelle est le paiement, la solde du péché. La vie nouvelle est une vie de sainteté qui conduit à la vie éternelle, mais cette vie de sainteté, cette vie éternelle est, non pas un paiement ni une solde de justice, c'est une grâce de la bonté de Dieu.

A chacun de nous de regarder sa propre vie pour y voir, à la lumière de Dieu, ce qu'il fut par ses propres fautes et ce qu'il est par la grâce de Dieu. Si nous avons lieu de chanter victoire, chantons victoire à la miséricorde divine.

C'est ainsi que ce passage de saint Paul continue la pensée profonde et salutaire de l'Introït.

*Graduel* : « Mes enfants, venez, écoutez-moi : je vous enseignerai la crainte du Seigneur. — Approchez de lui, soyez illuminés de sa lumière. Vous n'aurez pas à en rougir.

Alleluia, alleluia, Dieu, c'est à vous qu'il convient de chanter une hymne dans Sion ; c'est à Jérusalem, qu'il faut offrir nos vœux. »

La crainte du Seigneur, c'est ce sentiment profond, convaincu que sans lui nous ne pouvons rien, que nous dépendons de sa bonté. Sentiment que l'on éprouve d'autant plus qu'on vit dans l'intimité de Dieu, que « l'on s'approche de lui ». Car on reçoit sa lumière, on est illuminé par lui. Et à cette lumière, qui resplendit dans l'âme et lui fait comprendre sa dépendance absolue de la bonté de Dieu, le cœur est transporté, il chante à Dieu son « hymne », son hymne d'allégresse qui est une louange infinie de joie, parce qu'il sait et qu'il sent que tout en lui repose sur

la bonté de Dieu. Je ne suis rien, mais je sais que Dieu est bon. Il me suffit, je n'ai pas besoin d'autre chose. Tout mon cœur est en fête.

*Evangelie selon saint Matthieu, c. 7 :*

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Défiez-vous des faux prophètes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, mais qui, au dedans, sont des loups voraces. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur des épines ou des figues sur des ronces ? De même tout arbre bon produit de bons fruits, et tout arbre mauvais produit de mauvais fruits. Un arbre bon ne peut pas donner des fruits mauvais, pas plus qu'un arbre mauvais peut donner de bons fruits.

Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera arraché et jeté au feu. Donc vous les connaîtrez à leurs fruits. Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le Royaume des Cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là entrera dans le Royaume des Cieux. »

Enseignement qui se rattache à ce qu'il y a d'essentiel à Jésus : la vérité. Nul homme n'est vrai comme lui. L'extérieur lui importe peu. Ce qu'il veut, c'est la réforme morale du dedans.

On a beau se couvrir d'une peau de brebis, paraître au dehors ce que l'on n'est pas au dedans, l'œil du Maître voit le fond du cœur et c'est ce fond qu'il estime, qu'il pèse, qu'il juge tel qu'il est. Si le fruit est bon, vraiment bon, au dehors, c'est que l'arbre est bon, vraiment bon dans sa racine. Et c'est cette racine, qui est notre volonté la plus intime, que le Maître regarde. On a beau lui répéter : Seigneur ! Seigneur ! nos formules sont vaines, si notre cœur est vain. Ce que le Maître veut, c'est notre cœur. Si le cœur est bon, tout ce qui en sortira sera bon. Mais s'il est mauvais, nos formules ne changeront pas le regard de Dieu sur nous. Il n'écoute pas nos

belles paroles, il écoute notre cœur : Oui ou non est-il à lui, c'est tout pour Dieu.

Comme cela est vrai ! Et que le Maître est incomparablement beau dans cette vérité morale qu'il exige. Toute la vie chrétienne repose sur elle. Que l'on y pense.

*Offertoire* : « Que notre sacrifice aujourd'hui plaise à vos yeux, comme autrefois l'holocauste des bœufs, des taureaux et des milliers d'agneaux gras, car il n'y a pas de confusion possible pour ceux qui ont confiance en vous, Seigneur. »

L'Eglise réunit le symbole et la réalité. Le symbole c'était l'holocauste de ces animaux que l'on sacrifiait à la majesté de Dieu, comme un témoignage d'adoration pour sa souveraine Grandeur. On les immolait, on leur ôtait la vie, on les consumait par le feu, jusqu'à ce qu'il n'en restât rien, pour dire à Dieu par cet anéantissement : Vous êtes le Seigneur de la vie et de la mort, nous, devant vous, nous ne sommes que néant.

La réalité, c'est l'immolation de Jésus sur la croix. Lui aussi, il meurt pour dire à Dieu, au nom de l'humanité entière : Vous êtes le Seigneur de la vie et de la mort ! Vous êtes le Créateur souverain de tous les êtres, moi, comme homme, je ne suis rien. Et, au sacrifice de la messe, le prêtre, en union avec Jésus, continue cet acte de suprême adoration. Pour bien assister à la messe, il faut s'unir à cet acte essentiel du sacrifice, en s'offrant soi-même à Dieu, corps et âme, comme adoration absolue.

*Secrète* : « Dieu, qui avez réuni dans la perfection d'un seul sacrifice, la multiplicité des victimes légales, recevez le sacrifice que vous offrent

vos dévots serviteurs et sanctifiez-le par la bénédiction, que vous avez donnée aux offrandes d'Abel, afin que ce que chacun a offert pour l'honneur de votre Majesté, soit profitable au salut de tous. »

Un seul Dieu, un seul Sacrifice, depuis le premier, celui d'Abel, jusqu'à celui de Jésus sur la croix. C'est pourquoi dans le Canon de la messe, le prêtre rappelle à Dieu les sacrifices d'Abel, d'Abraham, de Melchisédech. Tous ces sacrifices ne font qu'un avec celui du Sauveur. La communion des Saints est parfaite en l'unité à travers les siècles, pour adorer et remercier Dieu. Le prêtre est Abel, il est Abraham, il est Celui que ces Patriarches sacerdotaux symbolisent et prophétisent, le grand et unique prêtre,

*Communion* : « Penchez votre oreille, hâtez-vous de me sauver. »

*Postcommunion* : « Seigneur, que votre œuvre médicinale nous délivre de nos perversités et nous conduise à ce qui est droit. »

L'Eucharistie est pour nous « l'œuvre médicinale » de Dieu. Elle guérit nos maladies morales, elle répare nos pertes, elle fortifie notre âme. Par elle, nous sommes purifiés à fond, nous pouvons reprendre un pas plus assuré dans la voie droite. Le malade est hésitant, il marche à pas comptés, il chancelle parfois, il a besoin d'un bras pour le soutenir. Dans l'Eucharistie, Notre-Seigneur remplit cette fonction de garde-malade. Et sa joie est grande quand, peu à peu, avec l'aide de sa divine substance, soutenus, vivifiés d'esprit et de volonté, nous marchons librement, joyeusement, avides de lui prouver, par notre vigueur morale, que nous lui appartenons en toute vérité.

---

## XIV.

### Le sixième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Dieu, nous avons reçu votre miséricorde dans votre temple. Que votre louange s'étende, comme votre Nom, jusqu'aux extrémités de la terre. Votre droite est pleine de justice. — Le Seigneur est grand, il est digne de louange dans la cité de notre Dieu, sur sa sainte montagne. »

Louange à Dieu sur la terre entière, parce qu'il est bon, parce qu'il est juste. Bon pour ceux qui implorent sa miséricorde ; juste pour ceux qui s'éloignent de lui. Son Cœur est plein de pitié, sa droite pleine de justice. A nous de nous adresser à son Cœur pour obtenir le pardon de nos fautes, si nous voulons éviter la « droite » de Dieu, cette justice qui ne frappe jamais que si elle y est forcée. Le Cœur de Dieu est toujours ouvert, sa droite est fermée. Le Cœur est ouvert, car il aime à pardonner ; sa droite est fermée, car il faut pour l'ouvrir et remplir son rôle de justicier, que le coupable lui-même en écarte les doigts. Dieu frappe quand le coupable le force à frapper.

*Oraison* : « Seigneur, nous vous en prions, accordez-nous toujours de penser ce qui est juste et, avec plus de bonté encore, de l'accomplir, afin

que nous, qui ne pouvons être sans vous, nous puissions vivre selon vous. »

Penser ce qui est juste, c'est déjà une grande grâce, mais l'accomplir demande un secours supérieur de bonté.

La première lumière, la plus essentielle est de comprendre que sans Dieu nous ne pouvons pas être. C'est ce qui nous met à notre place de créature devant Dieu, notre vraie place. Dieu est, nous sommes de lui et par lui. Sans lui, nous ne pourrions être ni continuer d'être. Avec cette conviction de ce qu'est Dieu et de ce que nous sommes, nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de vivre « selon Dieu ». Puisque tout notre être est de Dieu, notre vie doit être de Dieu. Elle doit être conforme à ce qu'est Dieu, à ce que Dieu veut. Lui, il est le Maître, nous, nous sommes ses petites créatures. De même que, pour vivre selon la nature de notre être physique, nous devons suivre nécessairement les lois posées par Dieu en nous créant, de même, dans l'ordre moral, nous devons nous conformer aux volontés divines qui sont les lois de cette vie morale. Nous dépendons de lui pour notre être moral comme pour notre être physique. Il est le Maître de tout ce que nous sommes et tout en nous lui appartient.

Quand on comprend bien ces principes, quand on les met en pratique, on est dans la vérité vis-à-vis de Dieu, c'est-à-dire, comme dit l'oraison, dans ce qui est droit. Ce qui n'est pas droit ne vient pas de Dieu et ne va pas à Dieu, qui est le vrai et le droit absolu.

### *Epître de saint Paul aux Romains, c. 8 :*

« Frères, nous ne sommes pas redevables à la chair de vivre selon la chair. Car si vous vivez selon la chair, vous



mourrez. Tandis que si vous faites mourir par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez.

Les Fils de Dieu sont ceux qui sont mus par l'Esprit de Dieu. Vous n'avez pas reçu, en effet, un esprit d'esclavage pour retomber dans la crainte, mais bien un esprit d'adoption filiale, qui nous permet de crier : *Abba* ! Père ! L'Esprit lui-même témoigne à notre propre esprit que nous sommes les enfants de Dieu. Or, si nous sommes des fils, nous sommes aussi héritiers : héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ. »

La chair, dans le langage de l'Apôtre, c'est ce qui est mauvais en nous. Pour lui, vivre selon la chair, c'est vivre en se laissant aller à ses convoitises, à ses passions, sans un regard vers la loi divine : cette vie sans Dieu conduit fatalement à la mort éternelle. Ce n'est pas la vie des enfants de Dieu.

Ceux-ci se laissent conduire, non par leurs passions, mais par l'Esprit de Dieu qui illumine leurs âmes, fortifie leur volonté dans le bien et les rend forts contre les instincts pervers de la nature.

Cet Esprit fait sentir sa présence dans les âmes. Il éclaire doucement, il pénètre avec onction dans le cœur et l'on a cette confiance absolue de pouvoir dire à Dieu : Mon Père ! On le sent, on goûte délicieusement cette certitude filiale. Mon Père ! Mais si Dieu est mon Père, je suis son fils, son fils adoptif sans doute, mais, par sa bonté, son fils, donc son héritier, donc le cohéritier du vrai Fils, le Fils unique de Dieu par nature, Jésus, mon Sauveur.

Quelle joie et quelle consolation !

Quelle espérance et quelle certitude ! Nous pouvons nous dire en toute vérité, sans imagination, sans présomption : je suis le fils de Dieu, il est mon Père et je puis agir avec lui comme un fils

avec son père. Je sais qu'étant son fils, je dois être son héritier. Je participerai à tous les biens de Dieu, à toutes ses richesses. J'aurai ma part : ma part de puissance, ma part de grandeur, ma part de sagesse, ma part de bonté, ma part de joie et de bonheur, ma part d'éternité. Tout ce qu'a Dieu, je l'aurai, je serai comme lui, sans être lui. Et tout cela, parce que je serai le cohéritier du Fils unique, par nature, Jésus, mon Sauveur.

*Graduel* : « Soyez pour moi un Dieu protecteur, un lieu de refuge, pour me sauver. — Dieu, j'espère en vous ! Seigneur, je ne serai pas déçu, non jamais.

Alleluia, alleluia, mon peuple, faites attention à ma loi. »

C'est la condition pour avoir Dieu pour Père, pour qu'il soit notre protecteur : il faut observer sa loi, lui obéir comme des fils à leur père.

*Evangelie* selon saint Jean, c. 16 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples cette parabole : Un homme riche avait un économe que l'on accusa auprès de lui de dilapider ses biens. Il le fit venir et lui dit : Que me raconte-t-on de vous ? Rendez-moi compte de votre administration, car, dès aujourd'hui, vous n'aurez plus cette charge. L'économe se dit en lui-même : Que vais-je faire si mon maître me retire l'administration de ses biens ? Je ne puis pas travailler la terre, j'ai honte de mendier. Je sais ce que je ferai, afin que, si on me retire cette administration, d'autres personnes me reçoivent chez elles. Il convoqua donc tous ceux qui devaient de l'argent à son maître. Au premier il dit : combien dois-tu à mon maître ? Il répondit : cent barils d'huile. Voici ton reçu, dit l'économe, assieds-toi à l'instant et écris : cinquante. A un autre il dit : Toi, combien dois-tu ? il répondit : cent mesures de froment. Prends ton billet, dit l'économe et écris quatre-vingts. Le maître loua ce mauvais économe d'avoir agi avec prudence. Car

Les enfants du monde sont plus prudents dans leur vie que les enfants de lumière. Et moi je vous dis : faites-vous des amis avec l'argent de l'iniquité, afin que, quand vous serez dans le besoin, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles. »

Le Maître ne loue pas l'économe infidèle de sa malversation ; il profite seulement de cet exemple pour nous rappeler qu'avec l'argent, si nous en possédons, nous pouvons et nous devons nous faire des amis, les pauvres que nous devons secourir, qui, un jour, nous fêteront à notre entrée dans le ciel.

Pauvres et riches sont enfants de Dieu, héritiers de Dieu, mais les riches ont sur les pauvres cet avantage qu'en partageant avec eux, librement et libéralement, leur abondance, ils prennent hypothèque sur Dieu. Les pauvres sont Jésus lui-même, leur donner, c'est lui donner et il n'oublie pas qui lui donne, ni ce qu'on lui donne, fût-ce un verre d'eau fraîche, chose, du reste, délicieuse et rare en Orient.

*Offertoire :* « Seigneur, vous sauvez le peuple humble et vous humiliez les yeux des superbes, car qui est Dieu si ce n'est vous, Seigneur. »

Il n'y a pas de superbes, d'orgueilleux, de puissants devant Dieu. Il n'y a que de chétives créatures, sorties de ses mains. Et celui qui, oublieux de son état de créature, se redresse contre Dieu, même contre ses frères, celui-là, Dieu l'abaisse. Il lui dit : qui es-tu ? Seul, j'ai le droit d'être grand. L'orgueilleux est toujours un sot.

*Secrète :* « Seigneur, recevez, nous vous en prions, les offrandes que nous vous présentons après les avoir reçues nous-mêmes de vous, afin que ces saints mystères, par la vertu de votre

grâce, nous sanctifient dans la conduite de cette vie présente et nous fassent parvenir aux joies éternelles. »

Ce que nous offrons à Dieu, la Victime Sainte, Jésus, notre Sauveur, nous l'avons reçu de sa bonté. Nous lui présentons son propre don. Nous ne pouvons rien offrir à Dieu que nous ne l'ayons reçu de lui. Mais il aime que, librement, nous lui rendions son propre bien. C'est un acte de soumission à sa souveraine Majesté, qui devient pour nous un accroissement de grâce, une source de sainteté, une cause de nos joies éternelles.

*Communion* : « Goûtez et voyez que le Seigneur est bon ! Heureux celui qui espère en lui. »

*Postcommunion* : « Que ce céleste mystère, Seigneur, répare tout à la fois notre âme et notre corps, afin que nous recevions les bienfaits de celui que nous vénérons dans notre culte. »

L'Eucharistie est vie pour l'âme et pour le corps. Pour l'âme immédiatement, dont elle augmente la foi et la charité.

Pour le corps, quelquefois sur l'heure, s'il plaît à Dieu de soulager nos infirmités, mais certainement et toujours pour la résurrection glorieuse. Nous nous unissons par elle à Jésus crucifié et glorifié. Notre corps participera un jour à la gloire du corps de Jésus. L'Eucharistie est en nous une semence de vie glorieuse pour l'éternité. Nous ne faisons et nous ne ferons qu'un avec Jésus glorifié.

---

## XV.

### Le septième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Dieu me vient en aide, le Seigneur se fait le protecteur de ma vie. Rejetez sur mes ennemis le mal qu'ils veulent me faire, dispersez-les dans votre justice, Seigneur, mon protecteur. — Dieu, par votre Nom, sauvez-moi, délivrez-moi par votre puissance. »

Nous sentons en nous la protection de Dieu. Quand nous regardons notre vie passée, nous voyons comme les jalons de cette bonté de Dieu sur nous. Nous pouvons dire autant de merci qu'il y a de jalons. Si, à telle époque, notre vie a pris une direction nouvelle, la bonne, à qui le devons-nous ? Si, à telle heure, nous n'avons pas succombé à la tentation, qui nous a aidés ?

Il est bon de regarder franchement sa vie, car un bienfait n'a pas d'âge et, après de longues années, le bienfait déjà vieux est toujours le même bienfait, dont, sans nous en douter, l'influence demeure incessante sur nous. Que de grâces lointaines, les grâces de notre enfance et de notre jeunesse, nous gardent jusqu'à la fin de notre vie. Nous en vivons, sans y penser, et sans redire à Dieu notre merci perpétuel. Nous sommes des ingrats sur terre, parce que nous som-

mes légers, peu intérieurs. Dans le ciel seulement nous dirons à Dieu l'éternel merci, le vrai.

*Oraison* : « Que vos oreilles, Seigneur, celles de votre miséricorde s'ouvrent aux prières de ceux qui vous implorent. Et afin que vous accordiez ce qu'ils désirent, faites-les vous demander ce qui vous plaît. »

Nos prières, même les meilleures, doivent entrer dans l'ordre des desseins de la Providence sur chacun de nous. De toute éternité, nous sommes dans la pensée de Dieu ; de toute éternité, il a tracé la route que nous devons suivre pour arriver à lui. Le tout pour nous, en ce monde, est de connaître et de suivre cette route, la nôtre, notre route personnelle. Toutes nos prières doivent aller à Dieu dans ce sens, pour qu'elles soient dans la vérité.

En somme, il n'y a qu'une prière vraie, celle qui dit à Dieu, en toute sincérité : je ne sais ce qui est bon pour moi, vous, vous le savez, votre Esprit qui vit en moi, le sait, accordez-moi seulement ce qui vous plaît, ce qui est conforme à vos décrets éternels sur moi. Alors nous serons, dans la vérité de Dieu, dans notre vérité à nous-mêmes, qui est d'être conforme à celle de Dieu.

Et ce n'est pas du tout du fatalisme, mais bien l'accord parfait de notre liberté avec la raison suprême qui est la volonté de Dieu. Nous pensons, nous voulons, nous agissons librement dans l'éternelle volonté de Celui qui est le Maître de notre vie, qui en est le principe et la fin.

*Épître* de saint Paul aux Corinthiens, I, c. 10 :

« Frères, ne nous livrons pas aux convoitises mauvaises comme le firent les Hébreux. Ne devenez pas idolâtres, comme plusieurs d'entre eux selon ce qui est écrit : Le

peuple s'assit pour manger et boire, puis il se leva pour danser. Ne vous livrez pas à l'impureté comme certains d'entre eux qui, en un jour, furent punis au nombre de vingt-trois mille. Ne tentons point le Christ, comme quelques-uns tentèrent le Seigneur et furent victimes des serpents. Ne murmurez pas comme plusieurs murmurèrent et périrent sous les coups de l'exterminateur. Toutes ces choses leur arrivèrent pour servir d'exemples et elles ont été écrites pour notre instruction, à nous, qui vivons à la fin des temps. Donc que celui qui s'estime debout, craigne de tomber. Toutes vos épreuves ne dépassent pas les forces de l'homme. Dieu, qui est fidèle, ne permettra pas que vous soyez éprouvés au-dessus de vos forces. De l'épreuve même il tirera profit pour vous, afin que vous puissiez la supporter. »

Saint Paul rappelle, en ces lignes, la chute et le châtiment des Hébreux dans le désert, pour exciter les chrétiens à ne pas les imiter. Ces fautes, ces infidélités, ces murmures des Hébreux et les punitions qui les suivirent sont autant de « figures » de prophéties exemplaires. Ne faisons pas comme eux, si nous ne voulons pas être châtiés comme eux.

Nous avons au ciel notre « Protecteur », notre « Libérateur », qui veille sur nous. Non pas que sur la route qui est la nôtre et nous conduit à lui, il n'y ait des obstacles, de douloureuses épreuves. Il y en a, quelquefois beaucoup, mais nous devons avoir confiance en la bonté de celui qui nous les envoie, car il est bon, il est attentif, il voit ce que nous pouvons porter. Aussi, quand la croix se fait lourde, très lourde, disons-nous toujours : je ne suis pas seul, Dieu est avec moi pour la porter. Sur le chemin du Calvaire, c'est un homme qui aida Jésus ; sur le chemin de notre calvaire à nous, c'est Jésus qui nous aide. Allons jusqu'au bout, sans crainte, la main dans sa main.

*Graduel* : « Seigneur, notre Seigneur, que votre Nom est admirable dans la terre entière. — Votre magnificence se déploie au-dessus des cieux.

Alleluia, alleluia, Seigneur, pardonnez nos péchés, de peur que les nations ne disent : Où est leur Dieu ? Alleluia. »

Le Seigneur est grand, son Nom se révèle admirable dans toutes ses œuvres, sur la terre et dans les cieux. Mais, où sa splendeur est plus magnifique, c'est quand il pardonne les péchés, quand il montre sa bonté. C'est le signe de Dieu, son signe caractéristique, si bien que si Dieu ne pardonne pas, on dira de son peuple : où est donc son Dieu ? Son Dieu, notre Dieu, est le Dieu bon. L'éclat de cette bonté efface par sa magnificence toutes merveilles de sa puissance.

*Evangelie* selon saint Luc, c. 19 :

« En ce temps-là, comme Jésus approchait de Jérusalem, il regarda la ville et pleurant sur elle il dit : Ah ! si tu connaissais en ce jour qui t'est accordé ce qui te donnerait la paix ; mais tout cela est encore caché à tes yeux. Car, les jours vont venir où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'entoureront de toutes parts, te resserreront étroitement. Ils te jetteront par terre et avec toi tes enfants, qui habitent dans tes murs, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'auras pas connu le temps où Dieu t'a visitée.

Etant entré dans le Temple, il se mit à chasser les vendeurs et les acheteurs qui s'y trouvaient, en leur disant : Il est écrit : Ma maison est une maison de prière. Mais vous, vous en avez fait une caverne de voleurs. Et il enseignait tous les jours dans le temple. »

La terre est à Dieu, mais il lui a plu de se réserver, sur son immensité, une patrie à lui. Patrie choisie, désignée, voulue et aimée, de toute éternité, Jérusalem, le lieu saint de son Temple.



Dieu résidait à Jérusalem, sur l'Arche d'Alliance, entre les Chérubins. Il y était en une sorte de présence réelle, il y parlait à ses serviteurs. Et c'est là, en cette même Jérusalem, le siège de Dieu, que Jésus, Fils de Dieu fait homme, doit mourir. Il mourra dans la ville même qu'il s'est donnée comme siège de sa gloire. Avant d'y mourir, Jésus y vint souvent. Il y était chez lui, dans ce Temple où on l'adorait depuis tant de siècles. Mais Jérusalem ne reconnut pas dans ce pauvre artisan, le Messie, le Roi qu'elle attendait. Et Jésus, qui avait multiplié dans ses murs les témoignages de sa divinité, pleure sur cette ville, la sienne, car il voit surgir à l'horizon les armées ennemies qui vont la détruire de fond en comble.

Jésus pleure... N'a-t-il pas pleuré quelquefois sur notre âme, dont la Jérusalem terrestre est la figure? Dans notre âme aussi Dieu réside ; il en a fait, au baptême, le siège de sa bonté. Qui de nous n'a pas fait de ce temple saint une caverne de voleurs ? Qui de nous n'y a pas acheté et vendu à vil prix toutes les faiblesses humaines ? Que Jésus prenne son fouet et frappe sans pitié nos instincts pervers ! Demeure de prière, demeure où nous devons adorer, aimer et servir Dieu, notre âme est souvent ouverte à toutes les illusions, remplie du tumulte de toutes les préoccupations, où se mêlent dans une bousculade perpétuelle toutes les passions mauvaises. Demeure de prière ! Un peu de paix, un peu de silence dans ce marché public pour y entendre la voix de Dieu. Prenez votre fouet, Jésus.

*Offertoire* : « La justice de Dieu est droite, elle réjouit le cœur ; ses préceptes sont plus doux

que le miel et ses rayons. Votre serviteur les observe. »

*Secrète* : « Seigneur, accordez-nous de fréquenter dignement ces mystères, car chaque fois que l'on célèbre la mémoire de cette victime, on renouvelle l'œuvre de notre rédemption. »

« Faites-le en mémoire de moi », disait Jésus. Et chaque fois que vous le ferez, chaque fois que vous consacrerez mon corps et mon sang, vous renouvellerez, vous continuerez la grande œuvre du salut du monde, par ma mort sur la croix.

Le sacrifice de la messe est la continuation réelle et mystique du sacrifice du Calvaire. Chaque fois qu'un prêtre dit la Messe, il offre à Dieu la victime d'adoration, d'expiation, de supplication au nom de l'humanité entière. Et chaque fois aussi que l'on participe, par la communion, au divin sacrifice, il opère dans l'âme son œuvre de salut.

*Communion* : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît, dit le Seigneur. »

Avant tout, le royaume de Dieu, c'est-à-dire le salut de son âme. Ce salut prime toute autre préoccupation. Il est le seul nécessaire, car il est le seul bien qui demeure. Le reste, c'est la vie humaine, la vie d'un jour. Elle a ses nécessités, ses joies légitimes, mais tout, absolument tout, passe après le salut éternel. Qui en est convaincu, demeure dans la vérité. Et l'on ne peut être dans la vérité de la vie sans cette conviction intellectuelle et pratique, d'esprit et de volonté.

*Postcommunion* : « Seigneur, nous vous en

prions, que la Communion de votre sacrement nous fasse plus purs et nous donne l'unité. »

Toutes les paroles se tiennent dans cette oraison. La communion du sacrement, cette union des âmes dans le manger du même pain, doit les purifier de leurs sentiments personnels, étroits, et établir entre toutes l'unité, la divine unité, celle qui en reliant tous les élus ensemble dans le Christ, reproduit la simple Unité des trois Personnes divines. Un seul Dieu en trois Personnes, et dans cette auguste Unité et Trinité, un seul Christ avec ses membres infinis qui sont les élus. Multiplicité des membres unis à un même et unique Chef, le Christ.

---

## XVI.

### Le huitième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE

*Introït* : « J'ai invoqué le Seigneur et il a exaucé ma voix, contre ceux qui se soulèvent contre moi. Il les a humiliés, celui qui est dans tous les siècles et qui demeure éternellement. Mettez dans le Seigneur toutes vos préoccupations et il vous nourrira. — Dieu, exaucez ma prière, ne dédaignez pas mes supplications, regardez-moi, exaucez-moi. »

Notre force, notre unique force, c'est la permanence éternelle de Dieu. Quand nous le prions nous sommes sûrs qu'il est présent, qu'il est toujours le même, qu'il ne change pas, que sa puissance et sa bonté ne diminuent jamais.

C'est le point d'appui le plus solide, le seul solide que nous ayons. Nos appuis humains varient, chancellent, tombent. L'appui de Dieu demeure, immuable.

Sur lui nous pouvons compter, toujours. Où que nous allions, quoi que nous devenions, lui, il est présent. Son regard ne nous quitte pas. Si nous levons les yeux vers lui, nous sommes certains de rencontrer les siens. Aussi, n'ayons jamais peur. Ses yeux sont des yeux de Père.

*Oraison* : « Dieu, qui montrez au plus fort votre toute-puissance en pardonnant et en ayant pitié, multipliez sur nous votre miséricorde afin

que, en courant vers vos promesses, vous nous fassiez participer aux biens célestes. »

Rien de plus beau ne peut-être dit de Dieu. Ce n'est pas en créant les mondes, en montrant sa force que Dieu donne le maximum de sa puissance, mais bien en étant bon, en pardonnant. Car rien n'égale ce sentiment de bonté qui incline Dieu vers sa créature coupable, pour lui donner le baiser du pardon. Ce qu'il faut de bonté à Dieu pour descendre si bas ! C'est là qu'il se manifeste dans toute sa grandeur et jamais sa puissance ne se révèle avec plus de magnificence qu'en cette pitié. Nous en sommes les bénéficiaires de tous les jours. N'oublions jamais cette descente effrayante de Dieu jusqu'à notre misère.

*Epître de saint Paul aux Corinthiens, I, c. 12 :*

« Frères, vous savez que, quand vous étiez encore païens, vous étiez comme entraînés vers des idoles muettes. Aussi je tiens à vous déclarer que, en parlant sous l'influence de l'Esprit de Dieu, nul ne peut dire : Anathème à Jésus. Et personne ne peut dire non plus : Seigneur Jésus, si ce n'est par l'Esprit-Saint. Les dons spirituels, il est vrai, sont différents, mais l'Esprit est unique. Les ministères sont divers, mais le Seigneur est le même. Les opérations sont diverses, mais c'est le même Dieu qui fait tout en tous. A chacun la manifestation de l'Esprit est départie selon ce que demande l'utilité commune. A l'un, par l'Esprit est donnée une parole de sagesse ; à un autre, par le même Esprit, une parole de science. A un autre est donnée la foi, par ce même Esprit, à un autre le don de guérir par ce même Esprit. A l'un est donné le pouvoir des miracles, à un autre la prophétie, à un autre le discernement des esprits, à un autre le don de plusieurs langues, à un autre l'interprétation de ces langues. Mais toutes ces choses, c'est un unique et même Esprit qui les fait et qui distribue ses dons comme il lui plaît. »

Saint Paul nous donne ici le magnifique tableau de l'œuvre de l'Esprit-Saint dans l'Eglise :

unité parfaite de l'Esprit, diversité de ses dons.

Mais rien ne se fait dans l'Eglise et rien ne se fait dans les âmes sans le Saint-Esprit. Il est essentiellement le Vivifiant. Toute vie dans l'Eglise et toute vie dans les âmes est son œuvre à lui.

« Vos idoles étaient muettes », dit l'apôtre, mais sachez que, pour la vie chrétienne, il y a en chacun de nous quelqu'un qui parle, qui a la science de la voix, c'est l'Esprit-Saint. Lui il n'est pas muet. Sans lui, nous ne pouvons même pas dire avec foi, avec amour : Seigneur Jésus ! mais d'autre part, il est impossible à quelqu'un qui parle sous l'inspiration de l'Esprit-Saint de dire : Anathème à Jésus.

Donc, faisons le silence en nous pour entendre et comprendre la parole de l'Esprit-Saint. Qui l'entend et la comprend marche rapidement dans la voie de Dieu, car l'Esprit est un entraîneur d'âmes. Laissons-nous faire et il nous portera sur ses ailes de colombe. Elle est forte et rapide la colombe divine en son amour infini. C'est elle qui porte le monde.

*Graduel* : « Gardez-moi, Seigneur, comme la prunelle de votre œil, protégez-moi à l'ombre de vos ailes. — Que votre jugement sur moi sorte de la lumière de votre visage, que vos yeux voient la justice de ma cause.

Alleluia, alleluia, chantez avec allégresse, Dieu, notre secours, chantez le Dieu de Jacob, chantez sur la cithare un cantique joyeux. Alleluia. »

Nous sommes pour Dieu comme « la prunelle de son œil », c'est-à-dire, ce que l'on protège le plus dans le danger. Au premier péri! on couvre ses yeux.

Que Dieu nous garde avec cette sollicitude !

Nous nous mettons « à l'ombre de ses ailes », comme les petits des oiseaux, effrayés, se blottissent apeurés sous les ailes de leur mère. Charmante comparaison où l'on sent l'amour maternel de l'Esprit-Saint. Cette protection est douce, tendre, attentive ; c'est la sienne à lui, l'Esprit consolateur, qui a pour nous toutes les sollicitudes.

Même si nos fautes demandent justice, nous avons pour nous la « lumière du visage de Dieu », cette sécurité que donne la justice absolue, sans erreur ni compromis. Dieu est tellement juste que nous sommes sûrs de nous condamner nous-mêmes les premiers. A sa sentence, rendue en pleine lumière, face à face, dans la vérité, nous dirons : vous jugez avec justice, même si c'est la sentence de damnation. Nous sommes en sûreté à l'ombre de la justice divine.

### *Evangelie selon saint Luc, c. 18 :*

! En ce temps-là, Jésus proposa à quelques-uns, qui se targuaient d'être justes et méprisaient les autres, cette parabole : Deux hommes montèrent au temple pour prier, l'un était Pharisien, l'autre Publicain. Le Pharisien, debout, faisait en lui-même cette prière : Dieu, je vous remercie de ne pas être comme les autres hommes, ceux qui sont voleurs, injustes, adultères, même comme ce Publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède.

Et le Publicain, debout, à l'écart, n'osait même pas lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur.

Je vous le dis : celui-ci est descendu pardonné dans sa maison, mais pas l'autre, car quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaisse sera élevé. »

C'est comme une photographie instantanée de deux âmes. Il y a l'âme qui devant Dieu se croit quelque chose, parce qu'elle observe certaines

pratiques rituelles et même certains commandements. Mais elle se regarde avec complaisance. Elle se dit : je suis bien. Et elle se compare : je ne suis pas comme celle-ci, ni comme cette autre. Ce que je fais pour Dieu est supérieur. Elle ne me vaut pas. Dans la paroisse, à l'église, je suis la première. Mais devant Dieu, Lui qui voit le fond des cœurs, qui lit nos sentiments les plus secrets, que valons-nous ? Juste ce qu'il nous estime. Et jamais Dieu n'estime une âme vaniteuse, orgueilleuse. Ce qu'il estime, ce qu'il regarde avec joie, ce qu'il écoute avec bonté, c'est ce publicain. Son attitude à elle seule lui plaît. Devant sa Majesté, il se fait humble, tout petit. Il a conscience de n'être rien, d'être indigne. Il n'ose même pas lever les yeux vers le ciel, d'où les yeux de Dieu le regardent avec tendresse. Il s'accuse, il se frappe la poitrine, il dit, dans sa détresse : Seigneur, ayez pitié de moi !

Oh ! la bonne prière ! Tout le Cœur de Dieu en palpite d'émotion. Il lui tend ses bras : mon fils ! Va, tu es pardonné. Notre aveu douloureux, notre cri de détresse, aussi misérables que nous soyons, sont plus forts que Dieu. Son amour ne peut résister à ce tout petit mot : Pardon ! Si nous savions notre puissance ! Elle n'est pas dans l'orgueil, car, contre l'orgueil Dieu se dresse avec toute sa majesté. Il écrase celui qui s'élève.

Elle est dans notre faiblesse, avouée, repentante, et, devant cette faiblesse, Dieu se fait plus tendre qu'une mère. Non seulement, il pardonne, mais il relève, il fait monter, il conduit jusqu'à son trône. Que de pauvres pécheurs sont, avec Jésus, assis à la droite de Dieu !



*Offertoire* : « Seigneur, je lève mon âme vers vous ! Mon Dieu, j'ai confiance en vous, je n'aurai pas à rougir. Que mes ennemis ne se moquent pas de moi, car ceux qui espèrent en vous ne sont jamais déçus. »

*Secrète* : « Seigneur, que ces sacrifices vous soient consacrés, de telle sorte que ce que vous avez donné pour être offert à l'honneur de votre Nom, soit pour nous, par votre libéralité, des remèdes à nos faiblesses. »

Le même sacrifice du corps et du sang du Sauveur, don suprême de Dieu, est à la fois une louange au saint Nom de Dieu et un remède efficace pour guérir nos infirmités d'âme.

*Communion* : « Seigneur, vous accepterez ce sacrifice saint, ces offrandes, cet holocauste qui sont sur votre autel. »

A sa gloire d'abord, car le sacrifice va d'abord à Dieu, comme l'hommage de sa créature ; pour notre bien ensuite, car par sa propre vertu il est pour nous source de vie.

*Postcommunion* : « Nous vous demandons, Seigneur, notre Dieu, que ceux dont vous ne cessez de réparer les faiblesses par ces divins sacrements, vous ne les priviez pas, dans votre bonté, des secours dont ils ont besoin. »

Jésus, dans la Sainte Eucharistie, est comme un ouvrier qui travaille sans cesse à réparer nos ruines. Ces ruines nous les multiplions à plaisir. C'est notre insouciance, c'est notre lâcheté, c'est notre faiblesse qui tantôt par une faute, tantôt par une autre fait une brèche dans ce temple qu'est notre âme et ouvre ainsi le passage à l'ennemi. Divin maçon, Jésus, par la sainte Communion, prend la truelle et ferme le passage. Quel travail nous vous donnons, Seigneur Jésus !

## XVII.

### Le neuvième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Dieu est dans son temple ! Dieu rassemble dans sa maison tout son peuple, il lui donne puissance et force. — Que Dieu se lève, que ses ennemis se dispersent, qu'ils prennent la fuite, ceux qui le haïssent qu'ils prennent la fuite devant sa force. »

Israël chante l'entrée triomphale du Seigneur dans sa sainte cité, sur la montagne qu'il a choisie, Jérusalem, sa ville à lui. Là, il réunit son peuple, il le fait sien, il veille sur lui. Ses ennemis sont en fuite.

Dans le Temple saint qu'est notre âme, Dieu est-il le Souverain absolu ? Toutes nos pensées, toutes nos affections, toutes nos joies sont-elles pour lui, unanimement ? N' y a-t-il pas des discordes ? Le Seigneur est Roi, mais ce n'est pas un roi d'apparat, qui ne gouverne pas. Le Seigneur est Roi dans son temple, il le veut à lui seul, pas une place à part, pas une place d'honneur, il veut toute la place. Devant sa face, ses ennemis ont-ils pris la fuite, tous ? Que de coins où la Majesté de Dieu ne rayonne pas ! Que d'ennemis se dissimulent dans les replis de notre âme ! Souvenons-nous que Dieu est Dieu et qu'il n'y a pas d'autre Dieu, dit le Seigneur. Qu'il soit

l'unique Souverain en nous ! Que tout lui soit soumis, que tout soit pour lui. Ce n'est pas une dîme de notre être qu'il veut. C'est tout notre être. Et c'est juste, car tout notre être vient de lui, est son propre bien. Ne soyons pas inférieurs aux simples créatures privées d'âme intelligente. Toutes les créatures, de tout ce qu'elles sont, de tout leur être, louent le Créateur. Faisons de même, non par instinct, mais par choix libre de notre volonté raisonnable.

*Oraison* : « Dieu tout-puissant, éternel, vous qui surpassez, par l'abondance de votre bonté, les mérites et les prières de ceux qui vous implorent, répandez sur nous votre miséricorde, afin que vous pardonniez ce qui effraie notre conscience et nous accordiez en plus ce que notre prière n'ose exprimer. »

Jamais nous n'épuiserons la bonté de Dieu ! jamais nous ne lui demanderons autant qu'il veut nous accorder, car sa miséricorde dépasse tous nos besoins et toutes nos prières. Nous sommes comme enveloppés par la bonté de Dieu, cette bonté infinie qui s'est répandue sur toutes ses créatures. Nous sommes, nous vivons, nous agissons dans la bonté de Dieu. Nous n'avons donc qu'à lui demander non seulement de nous pardonner, mais avec le pardon tous les biens de l'âme pour le connaître et l'aimer davantage. N'ayons pas peur de notre Père.

*Épître* de saint Paul aux Corinthiens, I, c. 15 :

« Frères, je vous rappelle l'évangile que je vous ai prêché, que vous avez reçu et auquel vous demeurez fidèles. Par lui vous serez sauvés si vous le gardez tel que je vous l'ai prêché, à moins que vous n'ayez cru inutilement.

Je vous ai enseigné, en effet, d'abord, ce que j'ai reçu moi-même, à savoir : Le Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures ; il fut enseveli et il est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures. Il est apparu à Céphas, ensuite aux Onze. Puis, il est apparu à plus de cinq cents Frères à la fois, dont la plupart vivent encore ; mais quelques-uns sont morts. Ensuite, il apparut à Jacques, puis à tous les Apôtres. Au dernier de tous, comme à un avorton, il m'est apparu à moi-même. Car je suis le moindre des Apôtres, je ne suis même pas digne de porter le nom d'Apôtre, puisque j'ai persécuté l'Eglise de Dieu. Mais c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis et sa grâce n'a pas été stérile en moi. »

C'est le credo de saint Paul en l'Incarnation et en la Rédemption du Fils de Dieu, le credo qu'il établit solidement sur le fait de la Résurrection du Sauveur. Il dit à ses disciples, que leur foi est solidement basée sur les apparitions multiples de Jésus crucifié, mort, enseveli et glorieusement sorti du tombeau. Paul nous montre Jésus souffrant et mourant, Jésus, vainqueur de la mort et il nous dit : Regardez-le bien, c'est le Fils de Dieu, le Sauveur du monde. Mais Paul se montre aussi lui-même. Il sait ce qu'il est devenu. Devant Jésus, Paul s'humilie profondément et il s'humilie pour toujours. A moi aussi le Christ est apparu, et ce souvenir attendrit profondément l'Apôtre. A moi ! moi, qui le persécutais, moi qui le haïssais, j'ai vu de mes yeux le Christ ressuscité. J'ai entendu sa voix, moi, pauvre avorton, indigne d'une si grande grâce. Et Paul se confond d'amour, de joie, de reconnaissance. Lui, il est à moi ! Ce que je suis, c'est sa grâce qui l'a fait. Je n'ai rien de moi, tout est de lui, et sa bonté a fait que la grâce qu'il m'a donnée n'a pas été stérile.

On sent que pour lui Jésus est tout, Jésus qui

a daigné se montrer à lui, l'éclairer, le choisir comme son Apôtre. Comme Paul aime Jésus !

Ainsi devons-nous l'aimer nous-mêmes, nous qui avons tant reçu de Jésus !

Heureux, si nous pouvons dire comme saint Paul : Sa grâce n'a pas été stérile en moi. Mais nous ne pourrons le dire en vérité, que si, comme saint Paul, nous confessons que ce que nous sommes nous le sommes par la grâce de Dieu.

*Graduel* : « Mon cœur a espéré en Dieu ; il fut mon aide, ma chair a fleuri, je le loue de tout mon cœur. — Seigneur, je crie vers vous ! mon Dieu, ne vous taisez pas, ne vous éloignez pas de moi.

Alleluia, alleluia, Seigneur, Dieu, mon Sauveur, je crie vers vous le jour et la nuit, alleluia. »

Ne vous taisez pas ! Ne vous éloignez pas ! Si Dieu se tait, s'il s'éloigne, à qui irons-nous ? Qui nous dira la parole qui éclaire, qui reconforte, qui réchauffe le cœur ? Qui nous donnera le secours nécessaire ? Sur terre, c'est le silence de mort, ce silence qui fait le vide autour de notre misère. Chacun s'en va dans l'indifférence glaciale. Et nous demeurons seul, sans appui, sans consolation. Quel vide, grand Dieu ! que ce monde qui nous entoure sans nous aimer ! Ne vous taisez pas, vous ! Ne vous éloignez pas. Notre cœur endolori s'accroche éperdûment à vous.

### *Evangile selon saint Marc, c. 7 :*

« En ce temps-là, Jésus, sortant des confins de la ville de Tyr, s'en vint par Sidon à la Mer de Galilée, en passant par la Décapole. On lui présenta un homme qui était sourd et muet, en le priant de lui imposer les mains. L'entraînant au dehors de la foule, à l'écart, Jésus lui mit

ses doigts dans les oreilles, et un peu de salive sur la langue, puis, levant les yeux au ciel, en gémissant, il dit : Ephpheta, c'est-à-dire, Ouvrez-vous ! Et aussitôt, ses oreilles s'ouvrirent, sa langue se délia, et il parlait correctement. Jésus lui ordonna de n'en rien dire. Mais plus il ordonnait de garder le silence, plus on racontait ses miracles et plus aussi on était dans l'admiration : Il fait bien toutes choses, disait-on, il fait entendre les sourds et parler les muets. »

Ce sourd et muet, qui est-ce donc ?

Ne sommes-nous pas de ceux qui n'entendent pas la parole de Dieu et comment la redire si on ne l'entend pas ?

Sans doute, nous l'entendons de nos oreilles de chair, mais la comprenons-nous ?

L'incompréhension de Dieu est une des choses les plus effroyables de ce monde.

Dieu a donné de lui les témoignages les plus expressifs, de ce qu'il est en lui-même et de ce qu'il est pour nous. Il est venu, en se faisant homme, se montrer lui-même. On a pu le voir, l'entendre, le toucher, lui parler et nous savons à quelle horreur finale a abouti cette venue de Dieu sur la terre. Nous ne comprenons même à demi ni la grandeur de Dieu, ni sa bonté. Il demeure pour la plupart le grand Inconnu, l'Oublié, celui que l'on met à l'arrière-plan de ses pensées et de ses désirs. On pense à tout, excepté à Dieu ; on désire tout, excepté Dieu. Nous ne comprenons même plus la douloureuse Passion du Fils de Dieu. Elle nous touche peu. Et cependant qui veut servir Dieu et l'aimer comme il doit être servi et aimé, selon ce qu'il est et ce que nous sommes, ne peut y arriver sans cette compréhension plus ou moins lumineuse de ce qu'est Dieu, de ce qu'est la douloureuse Passion de Jésus. Ce sont les deux pôles de toute vie inté-

rieure. Connaître Dieu pour se mettre à son état de néant devant lui ; connaître la douloureuse Passion de Jésus pour, de ce néant, remonter vers Dieu, par la croix.

Tous, nous avons besoin de l'Ephpheta de Jésus ; tous nous avons besoin qu'il ouvre nos oreilles pour entendre la parole de Dieu et la comprendre. C'est pourquoi, devant cette pitoyable ignorance, Jésus, comme effrayé, comme attristé, lève les yeux vers le ciel et gémit en guérissant ce sourd-muet : figure de tant d'âmes sourdes et muettes pour lesquelles il va mourir. Sa mort, elles ne la comprendront même pas.

*Offertoire* : « Je vous glorifie, Seigneur, car vous m'avez soutenu. Vous n'avez pas permis à mes ennemis de l'emporter sur moi. Seigneur, j'ai crié vers vous et vous m'avez guéri. »

*Secrète* : « Regardez, Seigneur, avec bonté, l'hommage de notre servitude, afin que ce que nous offrons, vous soit un don agréable et, en même temps, un secours contre notre faiblesse. »

La Victime sainte est l'hommage suprême de notre servitude à Dieu, souverain Seigneur. Par son immolation au Calvaire et sur l'autel, Jésus rend à Dieu cet hommage essentiel. Il dit à Dieu : Vous êtes le Seigneur, moi et avec moi toute l'humanité, je ne suis comme homme que ce que vous voulez que je sois. Tout mon être créé vient de vous. Je vous l'offre et je reconnais ce que je suis et ce que vous êtes, en mourant, c'est-à-dire, en anéantissant mon être humain, autant que je le peux, devant votre souveraine grandeur. La mort est ainsi l'acte suprême d'adoration.

Aussi, à la messe, nous devons nous unir à cet acte d'adoration, en nous offrant nous-mê-

mes à Dieu, comme un hommage à sa Majesté de Créateur. Tout ce que nous sommes est de Dieu, appartient à Dieu et doit retourner à Dieu. C'est l'unique raison, l'unique but de notre vie. Le comprendre et le faire, c'est se mettre à sa place devant Dieu ; c'est être dans la vérité de la vie pour ce monde et pour l'éternité.

*Communion* : « Honore le Seigneur en lui offrant une part de tes biens, les prémices de tes fruits, afin que tes greniers soient remplis en abondance et que tes pressoirs débordent de vin. »

Le premiers biens, c'est nous-mêmes. Nos biens extérieurs sont quelque chose, mais ils ne sont pas nous, et ce que Dieu désire, exige, c'est le don vrai, parfait de nous-mêmes. Alors, si nous avons le courage de nous donner ainsi à Dieu, sans réserve comme créature à Créateur, « nos greniers », c'est-à-dire, notre âme, sera remplie des dons spirituels de Dieu, « nos pressoirs » déborderont de ce vin précieux qu'est l'amour de Dieu. Dieu rend au centuple le peu qu'on lui donne, et le peu qu'on lui donne vient encore de lui. Nous lui donnons son propre bien.

*Postcommunion* : « Seigneur, faites que nous recevions, avec votre sacrement, le secours pour notre âme et notre corps, afin que sauvés dans l'un et dans l'autre, nous possédions la plénitude du céleste remède. »

La belle doctrine ! Tout notre être vient de Dieu, tout notre être doit retourner à Dieu. Notre âme, notre corps, tous deux, œuvre de Dieu, sont purifiés, sanctifiés, sauvés par la Passion de Jésus. Tous deux sont appelés à jouir, chacun à sa manière, de la gloire éternelle, cette



« plénitude du céleste remède ». Sur terre, ni pour l'âme, ni pour le corps, le céleste remède, qui est la Passion du Sauveur, n'a sa plénitude. Au ciel, dans la possession de la joie divine, l'âme et le corps seront unis dans la même gloire: *in utroque salvati*. Ils auront leur plénitude de joie personnelle, provenant pour chacun et chacun à sa propre mesure, de la « plénitude du céleste remède. »

---

## XVIII.

### Le dixième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Dieu, venez à mon secours ! Seigneur, hâtez-vous de me venir en aide. Que mes ennemis, que ceux qui en veulent à ma vie soient confondus et humiliés. — Qu'ils fuient en arrière, qu'ils aient honte ceux qui me veulent du mal. »

Hâtez-vous, Seigneur, de me venir en aide. C'est que la tentation souvent nous presse. Nous sentons le péril ; l'abîme s'ouvre sous nos pas. Notre volonté chancelle, encore un effort de l'ennemi et notre âme succombe. Nous avons besoin de ce secours actuel de Dieu, si précieux, que nous appelons la grâce.

Prodigieuse miséricorde de Dieu ! Il se met à notre service ; il entre dans les opérations de notre intelligence et de notre volonté. Il ne nécessite ni l'une ni l'autre, mais il agit sur elles de telle sorte que, tout en leur laissant la liberté, il insinue en elles sa lumière et sa force. De sorte que, en toute réalité, nous agissons d'accord avec Dieu. Nos bonnes actions sont de Dieu et de nous. Mais si Dieu n'y était pas, si nous étions seuls, ces bonnes actions, méritoires pour le ciel, nous ne les ferions pas. Que de

fois nous avons la conscience intime, lumineuse, certaine que ce n'est pas nous qui triomphons de nos passions. Tel jour, à telle heure, si l'ennemi ne fut pas le maître, nous savons très bien que cela n'a pas dépendu de nous, mais de quelqu'un, ce quelqu'un, c'est la grâce de Dieu. Hâtez-vous, Seigneur !

*Oraison* : « Dieu tout-puissant et miséricordieux, de la bonté duquel vient que vos fidèles vous servent dignement et de façon louable, accordez-nous, nous vous en supplions, que nous courions vers les biens promis sans que rien nous arrête. »

Si nous servons Dieu avec fidélité, c'est à lui que nous le devons. Sa bonté écarte l'obstacle devant nos pas. Nous marchons vers le ciel, comme de petits enfants, étourdis, impuissants, que leur mère tient en laisse. Si elle les quitte un instant, le faux pas est vite fait.

C'est chose très consolante de penser à cette sollicitude incessante de Dieu sur nous. Et ce n'est pas de l'imagination. Nous ne pouvons même pas dire en toute vérité ce que Dieu est pour nous dans le cours ordinaire, journalier, de notre vie. Nous sommes unis à l'action divine, pour notre corps, pour notre âme, sans arrêt. L'opération divine ne cesse jamais en nous pour notre vie humaine ; elle ne cesse en nous pour notre vie surnaturelle que si, nous-mêmes, par une faute mortelle, nous l'empêchons d'agir. Et, Dieu merci ! c'est lui qui, dans sa miséricorde, relie le premier son action à la nôtre. Sans cette prévenance inouïe, nous serions perdus pour toujours. En enfer seulement, Dieu n'agit plus par bonté.

*Epître de saint Paul aux Corinthiens, II, 3 :*

« Frères, c'est par Jésus-Christ que nous avons une si grande assurance devant Dieu. Non pas que de nous-mêmes, nous soyons capables de concevoir quelque chose, comme de nous-mêmes. Notre capacité vient de Dieu, qui nous a rendus capables d'être les ministres de la nouvelle alliance, non pas une alliance par la lettre, mais par l'Esprit. Car la lettre tue, tandis que l'Esprit vivifie.

Que si l'œuvre d'où est sortie la mort, gravée sur des tables de pierre, fut cependant faite dans un appareil de gloire, à tel point que les fils d'Israël ne pouvaient pas regarder, éblouis par sa splendeur, le visage de Moïse, splendeur pourtant passagère, combien plus l'œuvre de l'Esprit sera-t-elle entourée de gloire ! Car, si l'œuvre d'où est sortie la condamnation fut glorieuse, combien plus riche de gloire sera l'œuvre de la sainteté. »

Saint Paul s'adresse aux Juifs. Il leur rappelle combien le don de la loi mosaïque fut, sur le Sinaï, entouré de gloire. Et cependant cette loi ne devait aboutir qu'à la mort, à la condamnation de ceux qui la reçurent et ne purent l'observer.

Si tant de splendeur entoura le don de cette loi de crainte, gravée sur des pierres, quelle sera la splendeur de la loi d'Amour, celle que l'Esprit-Saint ne grave pas sur la pierre mais dans les cœurs ! Il n'y a pas de comparaison possible. La loi évangélique l'emporte sur la loi de Moïse, la loi d'amour qui vivifie sur la loi de crainte qui tue.

*Graduel* : « Je bénis le Seigneur en tout temps, sa louange est toujours sur mes lèvres. — Mon âme se glorifie dans le Seigneur : que ceux qui sont doux le sachent et s'en réjouissent.

Alleluia, alleluia, Seigneur, vous vous êtes fait notre refuge, de génération en génération, alleluia. »

Quoi qu'il nous arrive, louons sans cesse la bonté de Dieu. Car tout ce qui nous arrive est voulu ou permis par lui, et tout, même nos fautes si nous en demandons pardon, tout est une louange à la bonté de celui qui gouverne notre vie. Si nous souffrons, il le sait, il le sait même plus que nous. Comme il est le Très Bon, s'il nous laisse souffrir, c'est que cette souffrance est salutaire pour nous. Et quand nous mourons, malgré nos larmes et nos épouvantes, souvenons-nous que c'est la suprême bonté de Dieu qui nous délivre de cette vie misérable de la terre pour nous appeler à la vie joyeuse du ciel.

*Evangile selon saint Luc, c. 10 :*

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez. Car je vous l'affirme, beaucoup de prophètes et de rois désirèrent voir ce que vous voyez et ne le virent pas, entendre ce que vous entendez et ne l'entendirent pas. Or, un docteur de la loi se leva et pour le mettre à l'épreuve lui dit : Maître, que dois-je faire pour arriver à la vie éternelle ? Jésus lui répondit : Qu'y a-t-il écrit dans la loi ? Qu'y lisez-vous ? Il répliqua : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, de toute ton intelligence et ton prochain comme toi-même. Jésus reprit : tu as bien répondu. fais ce que tu viens de dire et tu vivras.

Mais lui voulant montrer qu'il était juste, dit à Jésus : Qui est donc mon prochain ? Jésus lui répondit : Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent et s'enfuirent en le laissant couvert de plaies et à demi mort. Or, il arriva qu'un prêtre descendait par le même chemin, il le vit et passa. Après lui, un lévite approcha du même endroit, le vit et passa de même. Mais un Samaritain, qui voyageait, vint près de lui et le regardant, fut touché de compassion. Il s'approcha, banda ses plaies et le soigna avec de l'huile et du vin. Puis, il le mit sur son cheval, le conduisit dans une hôtellerie et prit soin de lui. Le lendemain, il donna au maître de l'hôtellerie deux deniers en

lui disant : Ayez soin de cet homme et si les frais sont supérieurs à ce que je vous donne, à mon retour, je vous rembourserai. Qui donc de ces trois te semble avoir été le prochain de l'homme tombé entre les mains du voleur ? Il dit : celui qui a eu pitié de lui. Jésus répondit : Va et fais de même. »

C'était dur pour un Juif de se faire donner pour modèle un Samaritain, car les deux peuples se détestaient et ne se parlaient pas.

Le Maître veut nous apprendre que nous devons aimer tout le monde, rendre service à tout le monde. Pas de choix, pas de limite, pas de rancune qui ferme le cœur, pas d'injure qui le dessèche ; à tous, bons et mauvais, qu'ils nous plaisent humainement ou ne nous plaisent pas, à tous, sans exception, de bon cœur, pour le bon Dieu, offrons notre charité. Car Dieu ne nous ordonne pas d'aimer le prochain parce qu'il nous est agréable, ceci est l'amour naturel. Il nous ordonne de l'aimer pour l'amour de lui-même. La raison d'aimer notre prochain, ce n'est pas le prochain lui-même, c'est Dieu. Il veut que notre cœur soit aussi large, aussi bon que le sien.

Quelle doctrine, pour cette époque de haine entre les peuples et parmi les peuples, entre tous, libres et esclaves ! Jamais pareil précepte n'avait été entendu. Jamais le monde n'avait connu un amour si universel, si généreux. Et le Maître avait raison de s'écrier : Heureux ceux qui voient ce que vous voyez ! Heureux ceux qui entendent ce que vous entendez ! Car, depuis le commencement du monde, prophètes et rois désiraient voir et entendre le Messie, le Fils de Dieu, Celui qui devait venir.

Nous qui le connaissons, nous qui l'entendons,

combien devons-nous le remercier de cette grâce ! Combien devons-nous en profiter ! Ne pas le comprendre, ne pas en vivre sera notre condamnation, au jugement suprême, et dans le Purgatoire, si nous ne descendons pas plus bas, notre regret le plus cuisant.

*Offertoire :* « Moïse pria le Seigneur son Dieu et lui dit : Pourquoi, Seigneur, êtes-vous irrité contre votre peuple ? Laissez tomber votre colère ! Souvenez-vous d'Abraham, Isaac et Jacob, auxquels vous avez juré de donner une terre où coulent le lait et le miel. Et le Seigneur, apaisé, ne fit point à son peuple le mal qu'il s'était proposé. »

Nous assistons ici à une lutte entre Moïse et Dieu, lutte qui, au premier abord, paraît foncièrement inégale. Qu'est l'homme pour lutter contre Dieu ? Et cependant, c'est Moïse qui l'emporte, il est, lui aussi, comme Jacob, *fort contre Dieu*. C'est que, contre la puissance de Dieu, contre sa juste indignation, contre les foudres que ses mains sont prêtes à lancer, Moïse a sa force à lui, la force précisément de sa propre faiblesse, qu'il avoue, qu'il étale devant Dieu, la force de sa prière très humble. Sans doute, nous ne sommes que misère ; sans doute nous vous avons offensé, nous sommes coupables et nous le confessons.

Frappez, si vous en avez le courage ! Malgré tout, nous vous appartenons, en nous coule le sang d'Abraham que vous avez aimé, auquel vous avez promis, juré de donner cette terre. Nous n'en sommes pas dignes, mais nous nous mettons sous la protection de votre amour pour nos Pères. Et Dieu écoute, il s'apaise, il par-

donne. Il s'avoue vaincu. C'est le drame quotidien de la prière, humble, confiante. Si nous savions notre force !

*Secrète* : « Seigneur, regardez avec bonté la victime que nous vous offrons sur cet autel sacré, afin que, à nous elle accorde le pardon, en rendant gloire à votre Nom. »

Double but du sacrifice : la gloire de Dieu et le pardon pour nous.

*Communion* : « Seigneur, vous rassasiez la terre du fruit de vos œuvres. Vous lui faites produire le pain et le vin qui réjouit le cœur de l'homme ; l'huile qui parfume son visage, le pain qui fortifie son corps. »

Nous vivons des bienfaits de Dieu. La terre nous donne le pain quotidien pour maintenir nos forces physiques et le vin dont l'ardeur généreuse rend le cœur plus joyeux. L'huile même, l'huile parfumée est également pour le corps force et joie.

Qui ne voit le sens mystique de ce pain, de ce vin et de cette huile ? Le vrai pain quotidien, c'est le Pain vivant, le Pain devenu le Christ lui-même, source de toute force morale, le Pain descendu du ciel pour nous faire remonter au ciel. Il est du ciel et il est de la terre. Il est du ciel, car le Fils de Dieu en est descendu, mais il est de la terre, car le corps que le Fils de Dieu a pris, cette chair qu'il nous donne à manger, c'est son corps formé de la terre, c'est une chair de la terre, comme notre corps et notre chair à nous-mêmes.

Il a vraiment fait produire aux sillons de la terre ce corps qui, devenu le corps du Fils de Dieu, prend possession du ciel et, avec lui, tous les corps qui lui sont unis.



Le vin joyeux, source de joie pour le cœur, est sorti du pressoir de la croix. C'est là qu'il a été foulé et que, goutte à goutte, il a coulé. Lui aussi, il est sorti de la terre, lui aussi, il est du ciel et de la terre, ce sang précieux qui donne à nos cœurs la joie indicible du pardon et de la divine espérance. Comme il réjouit le cœur de l'homme, sans lui, perdu, désespéré, avec lui, sûr de la béatitude éternelle. Et l'huile sainte, l'huile parfumée répand sur notre visage l'allégresse de la force. Don merveilleux de l'Esprit-Saint, qui doucement, avec suavité, nous pénètre de sa force, à lui, nous communique sa lumière, nous réchauffe le cœur, et, tendre médecin, panse nos blessures. Comme le bon Samaritain, l'Esprit-Saint répand l'huile qui purifie et donne vigueur, il fait boire le vin qui réconforte.

Quand Dieu créa le froment, la vigne et l'olivier, il eut devant les yeux une autre création, plus noble et plus splendide, la création surnaturelle où le froment et le vin devenus le corps et le sang du Sauveur, où l'huile devenue le symbole et l'instrument de l'Esprit-Saint seraient des sources de vie éternelle.

*Postcommunion* : « Que la participation sainte à ce mystère, Seigneur, nous vivifie et nous obtienne à la fois le pardon de nos péchés et la protection qui nous est nécessaire. »

---

## XIX.

### Le onzième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Seigneur, ayez égard à votre alliance ! N'abandonnez pas pour toujours les âmes de vos pauvres. Levez-vous, Seigneur, prenez en main votre cause et n'oubliez pas la prière de ceux qui vous servent. — Pourquoi, mon Dieu, nous repoussez-vous ? Pourquoi cette fureur contre les brebis de votre pâturage ? »

Nous sommes « les pauvres de Dieu » ; nous sommes « les brebis de son pâturage ». Nous lui appartenons. C'est son propre bien que lui recommande notre prière. Nous disons à Dieu : Regardez-nous, nous sommes de votre chair et de votre sang, vos frères de la terre, pouvez-vous nous abandonner ? Notre appui auprès de la Majesté divine, c'est Notre-Seigneur. Depuis que le Fils de Dieu s'est fait chair comme nous, nous avons prise sur Dieu. Il y a dans l'Auguste Trinité quelqu'un qui est nôtre, auquel nous pouvons dire, car il les a éprouvées, toutes nos souffrances. Nous pouvons lui crier : Vous, du moins, Jésus, vous savez ce qu'est la douleur, vous connaissez les détresses de la pauvreté ; vous avez senti dans votre chair la torture de la souffrance et votre cœur d'homme, semblable au nôtre, a senti avec une intensité infinie, toutes les tristesses et les angoisses de notre pauvre

cœur à nous. Quelle force de pouvoir dire à Dieu lui-même : Vous savez ce que c'est que souffrir, ayez pitié de nous.

*Oraison* : « Dieu tout-puissant, éternel, accordez-nous l'accroissement de la foi, de l'espérance et de la charité, et, afin que nous puissions obtenir ce que vous nous promettez, faites-nous aimer ce que vous commandez. »

La foi pour connaître plus à fond ce qu'est Dieu en lui-même et ce qu'il est pour nous ; l'espérance, qui nous donne la certitude d'arriver un jour à posséder la béatitude divine ; la charité qui ouvre notre cœur vers Dieu ; qui nous attache invinciblement à lui ; qui brise tous les obstacles dont l'attrait malsain pourrait nous séparer de lui, voilà le but principal de notre prière. Tout le reste après. D'abord connaître Dieu, d'abord espérer en Dieu, d'abord aimer Dieu. C'est la voie droite, la voie royale que nous devons suivre sur terre. Mais comme la route est difficile, quelquefois longue ; comme notre nature, devenue perverse, a peur de l'effort, regimbe contre les préceptes supérieurs de Dieu et tend à descendre au lieu de monter, nous demandons à Dieu de répandre dans nos âmes une lumière si éclatante, d'attirer nos cœurs par une espérance si émue, que nous aimions ce qu'il nous commande. Pour aimer ce que Dieu ordonne, il faut comprendre et la bonté de celui qui commande et la joie qui est réservée à celui qui obéit. Quand on est bien convaincu que tout ce que Dieu nous ordonne vient de sa bonté et a pour but unique notre bonheur éternel, on marche d'un pas plus allègre, on porte sa croix avec plus de courage. Mais il faut pour cela beaucoup de foi, beaucoup d'espérance, beaucoup de charité.

*Epître de saint Paul aux Galates, c. 3 :*

« Frères, des promesses furent faites à Abraham et à sa postérité. On ne dit pas : et à ses postérités, comme s'il y en avait plusieurs, mais bien comme à un seul : et à sa postérité, c'est-à-dire, le Christ. Cette disposition prise déjà par Dieu et confirmée par lui, la Loi, survenue quatre cents ans plus tard, ne saurait l'infirmier en annulant la promesse. Et cependant si l'héritage se transmettait par la Loi, ce ne serait plus en vertu de la promesse. Or, c'est par une promesse que Dieu a donné sa faveur à Abraham. Alors, à quoi sert la Loi ? Elle a été ajoutée, à cause des transgressions, jusqu'à ce que vienne la postérité pour laquelle la promesse a été faite. Elle fut établie par des Anges avec le concours d'un médiateur. Or, un médiateur n'a aucune raison d'être où il n'y a qu'une personne, et Dieu est un. La Loi est-elle donc contraire aux promesses de Dieu ? Assurément non. S'il avait été donné une Loi capable de procurer la vie, alors seulement la sainteté viendrait réellement de la Loi. Mais l'Ecriture montre que tout a été enfermé dans le péché, pour que la promesse fût réalisée par la foi en Jésus-Christ, au bénéfice des croyants. »

La « Promesse, la Postérité » dans le langage de saint Paul, c'est le Christ. D'où vient donc le Christ ? Vient-il de la Loi ?

Non, répond l'Apôtre, il est avant la Loi, la promesse du Christ a été faite à Abraham, avant la Loi qui est de Moïse. Question et réponse très graves à l'époque de saint Paul. Car, si le Christ était né de la Loi, il eût été le Christ des Juifs seuls et non pas le Christ de l'humanité entière. Or, quand Dieu promet le Christ à Abraham, avant la Loi de Moïse, il dit : *En toi toutes les nations seront bénies* et non pas seulement le peuple juif.

Saint Paul réclame le Christ, le Sauveur du monde, pour toute la race humaine. Il n'est pas le Sauveur d'un peuple, mais bien le Sauveur de tous les peuples. Tous ont créance sur son sang,

tous doivent croire en lui, espérer en lui, l'aimer au-dessus de tout. C'est la conclusion du raisonnement de saint Paul, très facile à comprendre pour les chrétiens judaïsants de son époque.

*Graduel* : « Seigneur, ayez égard à votre alliance ! N'abandonnez pas pour toujours les âmes de vos pauvres. — Levez-vous, Seigneur, prenez en main votre cause. Souvenez-vous de la honte de vos serviteurs.

Alleluia, alleluia, venez, chantons le Seigneur avec joie, louons Dieu notre Sauveur avec allégresse, alleluia. »

### *Évangile selon saint Luc, c. 17 :*

« En ce temps-là Jésus, allant à Jérusalem, traversa la Samarie et la Galilée.

Comme il entrait dans un village, dix lépreux vinrent à sa rencontre, mais se tinrent à distance. Ils élevèrent la voix et dirent : Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous. Dès qu'il les vit, Jésus leur dit : Allez et montrez-vous aux prêtres. Pendant qu'ils étaient en route, ils se trouvèrent guéris. L'un d'eux, dès qu'il se vit guéri, revint en arrière, glorifiant Dieu à haute voix. Il se précipita aux pieds de Jésus, pour le remercier. Et celui-là était un Samaritain. Jésus lui dit : Les dix n'ont-ils pas été guéris ? Où sont donc les neuf autres ? Il n'y a pour remercier et glorifier Dieu que cet étranger qui soit revenu. Et il lui dit : Lève-toi et va-t'en, car ta foi t'a sauvé. »

Les lépreux vivaient en dehors des villages. Ils n'avaient pas le droit d'approcher ceux qui n'étaient pas atteints de l'horrible maladie. Pauvres êtres, deux fois malheureux. C'est pourquoi, tout en venant vers Jésus, les dix lépreux s'arrêtent à distance et lui crient de loin leur misère. Jésus ne leur dit pas : soyez guéris ! mais sa réponse signifie la même chose. Il leur crie : Allez vous montrer aux prêtres. Tout lépreux

guéri devait faire constater officiellement par les prêtres sa guérison. C'était donc leur dire : Vous êtes guéris, allez le faire constater.

Un seul, dans sa joie, dans sa reconnaissance, revient vers Jésus, dès qu'il s'aperçoit qu'il est guéri. Un seul sur dix lui dit merci. Jésus sent avec son cœur d'homme le merci de cet homme et l'ingratitude des autres. Il le sent et il le dit : Sur neuf un seul, et de plus, un Samaritain, est venu me remercier.

Jésus met les Samaritains à l'honneur, c'est-à-dire, ceux qui sont méprisés, repoussés par les autres, les pauvres, les déshérités de ce monde. C'est un Samaritain, qui se penche avec bonté sur le blessé de Jéricho ; c'est encore un lépreux Samaritain qui, seul, lui dit merci.

Le Maître veut nous enseigner que plus on est misérable, plus on sent sa misère, plus aussi, comme le Samaritain de Jéricho, comme ce lépreux, comme Marie-Madeleine, on sent le bienfait qui est accordé. Nous demandons volontiers, nous demandons avec instance, quémandeurs importuns souvent, et nous ne savons pas remercier. Le sens de la reconnaissance nous manque. Rarement nous remercions avec l'intensité que nous avons mise à demander. Vanité, insouciance, plutôt, ou les deux à la fois.

Or, avec Dieu, la meilleure manière de demander c'est de bien remercier. Plus on sent sa misère, plus on remercie, et plus on reçoit.

*Offertoire* : « Seigneur, j'espère en vous. Je dis : Vous êtes mon Dieu. Ma vie est entre vos mains. »

C'est le cri du lépreux Samaritain, ce doit être le nôtre : j'espère en vous, mon Dieu, ma vie, vous en êtes le Maître. Nous ne vivons que par

Dieu ; à la lettre, notre vie de corps et notre vie d'âme sont entre ses mains. La lèpre du péché envahit notre être tout entier, pour y détruire, y dessécher les sources de la vie. Plus nous offenso-  
 sons Dieu, moins nous avons de vie en nous. La vie pleine, la santé vigoureuse de l'âme ne se trouve que dans l'union vraie, foncière, avec Dieu. Il tient notre vie dans sa main. Qu'il la tienne bien !

*Secrète* : « Seigneur, soyez bon pour votre peuple ; accueillez avec faveur ses offrandes, afin que, apaisé par ce sacrifice, vous nous fassiez miséricorde et nous accordiez ce que nous demandons. »

Nous devons remarquer cette insistance de l'Eglise à nous rappeler sans cesse dans la liturgie que le sacrifice de la Messe est expiatoire. Elle suppose Dieu irrité contre nous, à cause de nos fautes, car elle, qui connaît la misère humaine, elle sait toutes les turpitudes qui déshonorent les âmes. Sous ce dehors de civilité qui ne s'étend pas beaucoup plus loin que le monde chrétien, sous cette apparence d'ordre moral, quelles faiblesses ! Et l'Eglise sait que Dieu voit tout, entend tout. Aussi, tous les jours, elle offre à Dieu la douloureuse Passion de Jésus, au sacrifice de la messe, pour détourner sa colère. La messe est le divin paratonnerre du monde. Il faut nous unir à cette intention quotidienne de l'Eglise, pour implorer sur nous, sur tous, la miséricorde de Dieu.

*Communion* : « Seigneur, vous nous donnez le Pain du ciel, un pain qui est toutes délices et toute suavité. »

De ce pain nous ne remercierons jamais Notre-Seigneur comme il le mérite.

Comment a-t-il pu avoir l'idée de se donner lui-même à nous, chétives créatures, pour être mangé par nous et devenir ainsi notre nourriture spirituelle, comme le pain ordinaire est notre nourriture corporelle ? Idée inouïe, que nous ne pouvons comprendre, car, pour la comprendre il faudrait avoir en nous l'infini de l'amour. Au moins répétons souvent à Notre-Seigneur le merci de notre cœur. Disons-lui : je ne sais pas, je ne comprends pas, mais je vous adore, je vous aime, je vous désire, non pas comme je vous vois et comme je vous sens dans la Sainte Eucharistie, mais comme vous y êtes en vérité. Je m'unis de toute mon âme à cette vérité de votre présence, à votre pensée, à votre amour, à votre œuvre en moi. Faites en moi ce pourquoi vous êtes et ce pourquoi vous venez en moi. Que le Pain vivant que vous êtes accomplisse en moi tout ce que vous voulez, qu'il me pénètre de toutes les délices, de toute la suavité de ce que vous êtes. Moi, je ne sais pas, mais vous qui savez, faites tout ce que vous savez.

*Postcommunion* : « Seigneur, par ces célestes sacrements auxquels nous avons participé, faites, nous vous en prions, que nous progressions vers la rédemption éternelle. »

Ce progrès vers le ciel est le fruit de l'Eucharistie. Par elle nous devons monter les échelons qui nous conduisent à Dieu. Monter, c'est-à-dire nous détacher des choses humaines, de telle sorte que si nos pieds touchent encore matériellement à la terre, notre âme soit au plus haut du ciel. C'est elle qui monte et qui, un jour, entraînera à sa suite son corps glorifié.

---



## XX.

### Le douzième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Dieu, notre protecteur, regardez, regardez la face de votre Christ.

Un jour auprès de vos autels est meilleur que mille jours passés loin d'eux.

— Que j'aime vos tabernacles, Seigneur des armées célestes ! Mon âme les désire, elle défaille du désir d'habiter auprès de vos autels. »

Seigneur, regardez la face de votre Christ ! Regardez-la toujours, cette face si belle, si aimée, où toute votre sagesse reflète sa lumière, où toute votre bonté s'épanouit dans sa magnificence. Mais, vous la voyez aussi, telle que nos fautes l'ont défigurée : meurtrie, ensanglantée, couverte de crachats, elle, la face de votre Bien-Aimé.

Et c'est ce visage endolori que nous vous demandons de regarder. Il est pour nous l'éternelle supplication. Nous vous le présentons, comme une prière douloureuse, infinie. Regardez-le ! Regardez ces yeux éteints, cette bouche muette, ce front couronné d'épines, ce sang qui coule... Regardez-le ! et que ce visage, aimé de vous, le visage de votre Fils immolé pour nous, obtienne de votre pitié le suprême pardon, la suprême joie, celle d'habiter un jour votre maison.

Si vous détournez vos yeux de la face suppliante de votre Christ, notre Sauveur, nous sommes perdus.

Quelle sera notre joie de la contempler éternellement avec vous cette face, non plus meurtrie, non plus humiliée, mais glorieuse, béatifiée. Elle sera encore éternellement le soutien de notre béatitude. Vous la regarderez toujours, et toujours en la regardant vous nous donnerez votre joie.

*Oraison* : « Seigneur, nous vous en prions, gardez votre Eglise avec une bonté continuelle et, puisque sans vous notre humaine mortalité est toujours défaillante, que votre secours la préserve toujours de ce qui lui est nuisible et lui accorde ce qui lui est salutaire. »

Toujours défaillante, l'humaine mortalité, cette nature atteinte, par le péché, du mal qui la conduit à la mort. Le péché originel a mis en nous un principe de mort physique et de mort morale. A la mort physique nul ne peut se soustraire, le principe atteint sa fin en tout homme. A la mort morale il y a remède. Le principe demeure en chacun de nous. Nous le sentons vivre, nous le sentons s'agiter. Quand nos pensées s'égarent vers ce qui est faux ; quand nos cœurs s'inclinent vers ce qui est mauvais, c'est le principe de mort qui prend le dessus et si nous ne réagissons pas, si nous n'écrasons pas du talon l'infâme serpent, il nous conduira fatalement à la mort de l'âme, à la mort éternelle.

Notre vie morale, chrétienne, est une lutte incessante contre le principe de mort qui est nous. Vivre ou mourir, voilà la situation de chacun de nous ! Qui veut vivre doit détruire ce principe de

mort et s'attacher à Dieu, principe de vie. Sans cela, la mort du corps s'aggrave de la mort éternelle de l'âme, mort qui ne supprime pas l'existence mais fait de cette existence séparée de Dieu, sans Dieu, une douleur infinie, celle des damnés.

*Epître de saint Paul aux Galates, c. 5 :*

« Frères, marchez avec l'Esprit et vous n'accomplirez pas les convoitises de la chair. Car la chair lutte contre l'Esprit et l'Esprit contre la chair. Ils sont, en effet, des adversaires, si bien que vous n'arrivez pas à faire tout ce que vous voulez. Mais si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes pas sous la Loi. Les œuvres de la chair sont bien connues : Ce sont la débauche, l'impureté, le libertinage, la luxure, l'idolâtrie, la magie, les inimitiés, les disputes, les jalousies, les emportements, les risées, les coteries, les sectes, les envies, les homicides, les ivresses, les orgies et les autres choses pareilles. Je vous avertis que, comme je vous l'ai déjà dit, ceux qui commettent ces choses n'obtiendront pas le royaume de Dieu. Les fruits de l'Esprit, au contraire, sont : la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la douceur, la fidélité, la modestie, la pureté, la chasteté. Contre de pareilles choses, il n'y a pas de Loi. Ceux qui appartiennent au Christ Jésus, crucifient leur chair, ses convoitises et ses passions. »

Principe de mort et principe de vie, saint Paul nous en donne les fruits, c'est clair. La lutte est entre l'Esprit et la chair. Lutte si violente, si perfide que souvent nous ne faisons pas ce que nous voulons. Tellement ce principe de mort est agissant en nous. Mais nous savons ce qu'il produit et il nous est facile en écoutant notre conscience de savoir quel principe nous suivons : mort ou vie. L'arbre se juge à ses fruits. Seulement, n'oublions pas la conclusion de saint Paul : Pour être du Christ, pour appartenir au Christ, il faut de toute nécessité crucifier sa chair, ses pas-

sions, ses convoitises, c'est-à-dire le principe de mort qui est en nous. Si nous voulons vivre par l'Esprit, vivre de Jésus-Christ et comme lui, l'hésitation n'est pas possible. Entre lui et la chair aucune alliance. Il faut choisir : Lui ou elle. Et choisir c'est ce mettre en lutte perpétuelle, sans merci, contre la chair, principe de mort.

*Graduel* : « Il est bon de louer le Seigneur, il est bon de chanter votre Nom, ô Très-Haut. — Le matin, pour exalter votre miséricorde, la nuit pour glorifier votre justice.

Alleluia, alleluia, Dieu, le Seigneur, est grand, il est le Roi puissant au-dessus de tous les dieux, alleluia. »

Le matin avec sa lumière d'aurore, sa douceur et ses promesses de joie, on chante la miséricorde de Dieu. Symbole exquis de cette bonté bienfaisante dont toute la nature se réjouit.

La nuit, dans l'Ecriture, est symbole de péché. Les ténèbres de l'âme coupable se confondent avec les ténèbres nocturnes, l'heure mauvaise, « votre heure, » disait Jésus à ses ennemis. Et c'est pourquoi l'idée de justice est attachée à la nuit. On chante la nuit la justice de Dieu.

### *Evangile selon saint Matthieu, c. 6 :*

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Personne ne peut servir deux maîtres ; ou bien il haïra l'un et aimera l'autre, ou bien il obéira à l'un et méprisera les ordres de l'autre. Vous ne pouvez pas servir à la fois Dieu et Mammon.

Aussi je vous dis : Ne soyez pas inquiets pour votre vie en vous demandant ce que vous mangerez et avec quoi vous couvrirez votre corps. L'âme n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment pas et ne récoltent pas, ils ne font pas de provisions dans des greniers, et votre

Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas plus qu'eux ? Qui de vous, en réfléchissant, peut ajouter une coudée à sa taille ? Et pourquoi vous inquiétez-vous du vêtement ?

Regardez les lis des champs, voyez comment ils croissent. Ils ne travaillent pas, ils ne filent pas. Et cependant je vous assure que Salomon, avec toute sa magnificence, n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Si donc l'herbe des champs, qui vit aujourd'hui et demain sera mise au feu, est ainsi vêtue par Dieu, à plus forte raison le serez-vous vous-mêmes, hommes de peu de foi. Ne soyez donc pas inquiets, ne dites pas : que mangerons-nous, que boirons-nous, avec quoi nous vêtirons-nous ? Toutes ces choses, les païens les recherchent. Mais votre Père sait ce dont vous avez besoin. Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données en plus. »

Pas deux maîtres à servir, dit Notre-Seigneur. C'est la même pensée : pas deux principes à suivre : l'un ou l'autre, le bien ou le mal, Dieu ou rien.

Servir et non pas administrer. Le Maître ne nous dit pas de ne pas nous occuper de nos nécessités humaines. Il sait bien que pour manger, boire et se vêtir, nous avons besoin de travailler, de surveiller nos affaires, de les faire fructifier. Il établit simplement une hiérarchie, un ordre dans nos sollicitudes. D'abord le royaume de Dieu, c'est-à-dire, le salut de notre âme. C'est ce qui prime tout, car ce salut est le but premier de notre vie. Par conséquent, tout ce qui peut lui être contraire, tout ce qui peut lui nuire et l'empêcher doit être rigoureusement exclu. Notre âme avant tout ! Périssent nos intérêts matériels ! Périssent notre fortune ! Périssent même notre corps, mais avant tout, au-dessus de tout : notre vie éternelle avec Dieu. Cette vie assurée, nous pouvons et nous devons, si nous avons de la famille, nous occuper avec soin et prudence, avec

honnêteté surtout, de nos intérêts matériels. Mais là encore quand nous avons fait le nécessaire, nous devons avoir confiance en Dieu, notre Père, de qui tous les dons se répandent sur la terre. Il aime à ce que nous fassions cet acte de foi et d'amour filial en sa bonté.

*Offertoire* : « L'Ange du Seigneur circule autour de ceux qui craignent le Seigneur pour les protéger. Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux ! »

Nous sommes entourés de protecteurs. Nous n'y pensons pas assez, nous ne les prions pas, et c'est pourquoi leur action sur nous est presque nulle. Les saints Anges sont là pour nous éclairer, nous diriger, nous aider. Que n'en profitons-nous ? Nous préférons vivre humainement avec nos seules forces, parce que nous manquons de foi ; parce que nous ne pensons pas à la vie invisible qui nous entoure. Tant de regards sont fixés sur nous ! Tant de mains se tendent pour nous secourir ! Mais il faudrait les prendre. Hommes de peu de foi, disait le Maître, pourquoi avez-vous peur ?

*Secrète* : « Accordez-nous, Seigneur, nous vous en prions, que cette victime salutaire purifie nos fautes et nous rende favorable votre puissance. »

C'est le cri du *Pater noster* ! Que Dieu nous pardonne et incline vers nous sa puissance pour nous donner le pain quotidien et nous délivrer de tout mal. Nous aurons beau travailler la terre, si Dieu ne fait luire sur elle son soleil, ou s'il ne l'arrose pas, de sa pluie, notre labeur sera inutile. A lui le dernier mot de tout. Notre pain, nous le mangeons s'il nous le donne. Ne l'oublions pas.

*Communion* : « Le Pain que je donnerai, c'est ma chair qui sera livrée pour le salut du monde. »

Autre pain, le Pain du ciel qui donne la vie de l'âme. Celui-là encore est un pur don de la bonté de Dieu. Bonté permanente qui, par le sacerdoce, le multiplie et le conserve sur la terre. Pain de vie, qui, lui aussi, a ses temps de sécheresse, ses temps de famine. Si les prêtres se font rares, ce Pain se fait rare également.

Les enfants, dit Jérémie, demanderont du pain et personne ne sera là pour leur en donner. La plus grande calamité qui puisse tomber sur le monde, c'est la rareté des prêtres. Car, sans les prêtres, plus de vie d'âme, plus de sacrifice, plus de communion. L'Eucharistie s'en va. Et malheur aux pays où l'Eucharistie, Jésus présent, n'est plus. C'est elle qui donne la vie au monde.

*Postcommunion* : « Dieu, que vos sacrements nous purifient, nous protègent et nous conduisent à la réalité du salut éternel. »

Si le sacrifice, faute de prêtres, n'existe plus ; si l'Eucharistie, faute de prêtres, disparaît du monde, qui nous protégera, qui nous sauvera, qui nous conduira à la vie éternelle ? Si Jésus quitte la terre, que deviendrons-nous ? Nous ne connaissons pas, nous n'estimons pas assez notre trésor divin. Nous sommes habitués à trouver Jésus partout, à l'avoir à notre disposition. Quel vide effrayant dans le monde, si l'Eucharistie, faute de prêtres, disparaissait ! Aussi devons-nous demander à Dieu des prêtres. Demander des prêtres, c'est demander la présence permanente de Jésus sur terre.

---

## XXI.

### Le treizième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Seigneur, penchez votre oreille vers moi et exaucez-moi ; mon Dieu, sauvez votre serviteur, qui espère en vous. Ayez pitié de moi, Seigneur, car, tout le jour, je crie vers vous. — Réjouissez l'âme de votre serviteur, car je lève mon âme vers vous, Seigneur. »

Notre joie, en ce monde, notre joie vraie, fondamentale, est d'espérer en Dieu. Rien de plus navrant, de plus attristant qu'un homme qui vous dit : je ne crois pas en Dieu, je n'espère rien. Seul ainsi sur terre, sans Dieu, et pour l'éternité, sans Dieu également. Comme on serre avec force son crucifix sur sa poitrine ! Comme on le baise avec passion ! Car c'est là que l'on comprend le don de Dieu, ce don inestimable de la foi qui nous permet d'espérer en lui. On ne se sent pas isolé, perdu dans l'immensité des mondes. Devant la douleur, devant la mort, on se trouve armé, fort, résolu. On se dit : Dieu est et il est avec moi. Dieu est, et il m'aime, je le sais, il me l'a dit et Dieu ne trompe jamais. Ce qu'il est il l'est toujours ; ce qu'il dit, est toujours vrai. Je puis lui crier à lui le Très-Haut : Inclinez-vous un peu vers moi, afin d'entendre ma prière. J'ai confiance en votre bonté, vous



m'écouteriez, vous m'exaucerez, vous me sauverez, moi, votre chétive créature à la vérité, mais chétive créature, coupable même, qui est après tout, votre enfant.

Sans foi, sans espérance, que dire ? L'âme est vide, affreusement vide.

*Oraison* : « Seigneur, que votre miséricorde continuelle purifie et protège votre Eglise, et, parce que sans vous elle ne peut demeurer sauve, que votre bonté la gouverne toujours. »

L'Eglise est notre mère ; c'est par elle que nous possédons Dieu par la foi, par elle que nous possédons Notre-Seigneur Jésus-Christ, et avec lui toute la bonté de Dieu. Nous prions pour elle, comme des enfants affectueux prient pour leur mère. Nous demandons à Dieu de lui *garder la santé*. La santé de l'Eglise, c'est sa sainteté intérieure, sa foi intègre, son espérance invincible, sa charité infinie. Que Dieu lui garde ces précieux trésors ; qu'il la protège contre ses ennemis, « ces Puissances de l'Enfer » qui ne cessent de la persécuter. Car l'enfer la hait l'Eglise, il la hait de toute sa haine contre Dieu. L'Eglise et Dieu, c'est tout un. Si elle disparaissait, si, par impossible, l'Ennemi pouvait la détruire dans le monde entier, ce serait Dieu qui se retirerait de la terre. Et c'est pourquoi tous nous devons prier pour l'Eglise. Sans elle nous n'aurions plus Dieu avec nous. Qu'il la purifie au dedans ; qu'il la protège au-dehors ; qu'il la dirige jusqu'à ce que le dernier élu, à la fin des temps, soit sauvé. Tous, qui que nous soyons, nous vivons de l'Eglise, nous avons besoin de l'Eglise, car par elle, de façon régulière, les dons de Dieu parviennent jusqu'à nous. Elle est, à la lettre, notre mère.

*Épître de saint Paul aux Galates, c. 5 et 6 :*

« Frères, si nous vivons par l'Esprit, laissons-nous conduire par l'Esprit. Ne soyons pas des chercheurs de vaine gloire. Ne nous provoquons pas les uns les autres, ne nous jalousons pas. Frères, si l'un de vous a commis quelque faute, vous, qui vivez de l'Esprit, reprenez-le avec douceur, en prenant garde que vous-même pouvez être tenté. Portez les fardeaux les uns des autres et ainsi vous accomplirez la loi du Christ.

Si quelqu'un se croit quelque chose, alors qu'il n'est rien, il s'abuse lui-même. Que chacun examine sa propre conduite, alors il trouvera sa gloire en lui-même s'il y a lieu, et non pas dans les autres. Chacun aura toujours à porter son propre fardeau. Celui à qui on enseigne la parole de Dieu doit faire part de tous ses biens à celui qui l'instruit. Ne vous y trompez pas, on ne se moque pas de Dieu. Chacun récoltera ce qu'il aura semé.

Celui qui sème dans sa chair, récoltera de la chair la corruption. Mais celui qui sème dans l'esprit, récoltera de l'esprit la vie éternelle.

Ayant commencé à faire le bien, ne cessons pas. En son temps, nous récolterons sans fin. Donc, pendant que nous en avons le temps, faisons du bien à tous, surtout à nos frères dans la foi. »

Chercheurs de vaine gloire ! Qui ne l'est en ce monde ? On veut toujours paraître plus que l'on est. On veut que ceux qui nous entourent aient de nous une opinion supérieure à ce que nous sommes. On se flatte ainsi. On se loue ainsi dans les autres.

Au lieu, comme dit saint Paul, de porter chacun « son fardeau », on tâche de le diminuer et l'on oublie que l'on vaut non pas ce que l'on pense de soi-même, ni ce que les autres en pensent, mais ce qu'en pense le Juge suprême, Dieu. Nous valons ce qu'il nous estime. Et quand nous cherchons à être estimés plus que nous ne valons, nous courons après la vaine gloire, cette fumée qui s'incline et disparaît au moindre souffle d'air.

C'est « semer dans la chair ». Et si nous ne semions encore que notre petit amour-propre ! Mais nous semons bien autre chose, toute passion satisfaite est une mauvaise semence, une semence dans la chair, celle qui produit la corruption de notre volonté.

Prenons-y garde : nous récolterons ce que nous aurons semé. Rien ne passe de nos actes, même les plus intérieurs. Rien n'est perdu, ni oublié. Le Livre de l'éternité est ouvert et chacun de nous y écrit sa page. Ce qui est écrit, est écrit, comme disait Pilate. Et ce qui est écrit, nous le lisons un jour avec notre signature au bas. Tâchons donc, pendant que nous avons le temps de bien faire, d'écrire sur cette page, qui sera notre acte d'accusation, comme notre certificat d'identité, des œuvres dignes de Dieu. Nous serons si heureux de les retrouver, à la pleine lumière du Jugement de Dieu. Que sa bonté rature le reste.

*Graduel* : « Il est bon d'avoir confiance dans le Seigneur, plus que dans les hommes. — Il est bon d'espérer dans le Seigneur, plus que dans les princes.

Alleluia, alleluia, les nations craindront votre Nom, Seigneur, tous les rois de la terre votre gloire. »

Confiance en Dieu, oui, dans l'homme, c'est la pire des illusions.

Quelle confiance, j'entends la confiance absolue, pouvons-nous avoir dans les autres, lorsque, en nous regardant nous-mêmes, nous constatons que nous ne pouvons pas avoir confiance en nous ? Nous ne sommes pas sûrs de nous, tant s'en faut ! Nous ne sommes pas sûrs de

demeurer fermes dans le bien ; nous ne sommes pas sûrs de nos sentiments, ni de nos paroles, ni de nos actes. Un seul instant nous change complètement, une seule occasion nous entraîne. Alors, comment mettre notre confiance entière dans les êtres qui nous ressemblent et sont quelquefois plus mauvais que nous ?

En Dieu, qui ne change jamais, qui ne trompe jamais, toute confiance, confiance absolue ; en nous et dans les autres, confiance discrète, prudente, l'œil ouvert. Et nous serons encore déçus, trop souvent !

*Evangelie selon saint Luc, c. 7 :*

« En ce temps-là, Jésus allait à une ville, appelée Naïm. Il était accompagné de ses disciples et d'une foule nombreuse. Comme il approchait de la porte de la ville, on portait pour l'ensevelir un mort qui était le fils unique de sa mère. Et cette femme était veuve. En la voyant, le Seigneur, ému de compassion pour elle, lui dit : Ne pleure pas ! Et il s'approcha, toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'étaient arrêtés, et il dit : Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi.

Et celui qui était mort se mit sur son séant et parla. Il le rendit à sa mère. Tous furent saisis de crainte et louaient Dieu en disant : Un grand prophète est apparu parmi nous. Dieu a visité son peuple. »

Comment ne pas avoir confiance en un Dieu, si bon ! On voit Jésus entouré de ses disciples, de cette foule. Il regarde ce convoi funèbre. Selon l'usage, le corps du jeune homme était porté à découvert sur une civière, et derrière sa pauvre mère pleurait. Elle pleurait, car elle n'avait plus que lui ; sans son mari, sans son fils, cette femme se trouvait seule au monde et elle sanglotait. Jésus la regarde et son Cœur s'émeut, son Cœur si bon, si tendre. Il n'y tient plus. Il

s'approche. Tous les yeux sont fixés sur lui. Que va-t-il faire ? La pauvre mère regarde cet étranger. Il n'est pas comme les autres. D'un geste il arrête les porteurs. Jésus touche la civière et, tranquillement, sûr de sa puissance, il dit à ce mort : Lève-toi ! Rien ne résiste à la majesté du Créateur. Le jeune homme se dresse, regarde, parle : Maman ! Et Jésus, heureux, le prend par la main et le met entre les bras de sa mère.

Jésus est toujours le même. Il est aussi bon, aussi tendre, aussi compatissant qu'autrefois. Son Cœur à lui ne change pas. Nous pouvons le prier en toute confiance, étaler devant lui notre misère. Il en sera profondément ému. Que de fois il dit au fond des cœurs qui l'ont abandonné : Mon fils, lève-toi ! Viens, c'est moi, je désire te pardonner... Et combien qui, la veille, avaient dit : non ! je ne vous connais pas, combien écoutent cette parole, et se jettent dans ses bras pour l'éternité !

*Offertoire :* « J'ai espéré dans le Seigneur, et il m'a regardé. Il a exaucé ma supplication. Il a mis sur mes lèvres un cantique nouveau, un hymne à notre Dieu. »

Quand Jésus a parlé, quand notre cœur s'est livré à lui, vaincu, nous ne sommes plus les mêmes. Nous ne pensons plus comme auparavant. Il y a dans l'âme un bouleversement de fond et sur nos lèvres un « cantique nouveau ». Nous ne disons plus : je ne te connais pas ! Mais, humblement, nous répétons : Seigneur, ayez pitié de moi, pardon ! c'est le chant nouveau de l'âme convertie, retournée. Sur les lèvres d'un moribond, c'est le chant de l'éternité et il le dit avec ténacité, cette ténacité qui ne vient pas de lui,

mais de l'Esprit nouveau qui vit en lui. Le passé est le passé, c'est fini ! Maintenant, Seigneur, ayez pitié de moi.

*Secrète* : « Seigneur, que vos sacrements nous protègent et nous gardent des embûches de l'ennemi. »

*Communion* : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui, dit le Seigneur. »

L'ennemi nous guette, il nous poursuit, mais nous avons en nous, contre lui, le Maître souverain. « Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. » Nous ne sommes pas seuls dans la lutte. En faisant la sainte Communion, nous prenons la force même de Jésus, il vit en nous, nous vivons en lui. Nous avons sa puissance à notre service. Et ceci n'est pas de l'imagination, ni de la phrase, ceci est vrai à la lettre.

*Postcommunion* : « Seigneur, nous vous en supplions, que l'action du don céleste possède notre âme et notre corps, afin que ce ne soit pas notre sens humain qui prévale en nous, mais toujours l'effet de ce don. »

Il faut être, en ce monde, possédé de Dieu comme nous le serons, proportion gardée, dans la vie du ciel. Cette possession divine de notre âme, de notre corps, de toutes nos facultés se fait par l'Eucharistie. C'est elle qui doit envahir par son action bienfaisante de lumière, de force, d'amour, notre être tout entier, corps et âme. Alors, nous agissons d'intelligence et de volonté sous l'impulsion de Notre-Seigneur et non plus sous celle de notre propre sens. C'est l'effet total

de l'Eucharistie dont la perfection est formulée par ces mots de saint Paul : Vivre pour moi, c'est le Christ. Je ne vis plus moi-même, c'est le Christ qui vit en moi. Je n'ai plus de pensée que pour lui, plus d'amour que pour lui, plus de préoccupation que pour lui. Moi, personnellement, je ne compte plus. C'est comme si réellement j'étais le Christ. Union parfaite à laquelle nous devons tendre, puisque ce sera notre union au Christ pour l'éternité.

---

## XXII.

### Le quatorzième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Ayez pitié de moi, Seigneur, car je crie vers vous tout le jour, vous, Seigneur, qui êtes bon, doux, riche en miséricorde pour tous ceux qui vous implorent. — Seigneur, penchez votre oreille vers moi et exaucez-moi, car je suis pauvre et dénué de tout. »

La bonne prière ! La seule vraie devant Dieu pour une chétive créature : je suis pauvre, indigent, dénué de tout. Je n'ai rien à moi. Je ne puis rien ou si peu pour moi. Même mon pain, ce pain matériel nécessaire à ma vie, je dois vous le demander. Et que dire de mes nécessités d'âme ? Ceux qui ne vous connaissent pas et se connaissent encore moins eux-mêmes disent qu'ils n'ont pas besoin de vous. Ils sont fiers de leur savoir, fiers de leurs inventions scientifiques, ils disent : Nous n'avons pas besoin de Dieu, nous nous suffisons à nous-mêmes. Notre bonheur est en nous. Quel bonheur ? Que savent-ils ? Si peu de chose et le peu qu'ils savent n'est que la constatation et l'utilisation des lois divines. Quand on trouve une force nouvelle de la nature, on se rencontre précisément face à face avec Dieu. Ceux-là ne savent ni ce qu'est Dieu ni ce qu'ils sont. Terrible ignorance qui les conduit à



l'abîme, car Dieu, très doux, très bon, très miséricordieux résiste aux superbes. Il n'accepte pas qu'on se dise grand par soi-même. Lui seul est grand et devant lui tout est petit. Le reconnaître, c'est se mettre à sa vraie place et en posture d'être exaucé.

*Oraison :* « Seigneur, nous vous en prions, que votre grâce nous prévienne et nous suive toujours. Qu'elle nous rende appliqués continuellement aux bonnes œuvres. »

Sans moi, disait le Maître, vous ne pouvez rien faire. A la lettre, il en est ainsi. De même que dans l'ordre naturel nous ne pouvons ni exister ni agir que sous l'influx permanent du Créateur, de même, dans l'ordre surnaturel, c'est-à-dire l'ordre de la grâce qui nous fait mériter le ciel, nous ne pouvons ni être ni agir sans l'influx permanent de cette grâce. Elle prévient nos actes, elle les conduit au but. Nous sommes et nous agissons avec elle, librement ; mais sans elle, nous ne pourrions ni être ni agir de façon surnaturelle.

La grâce est prévenante. Elle vient la première. Que de fois, nous sentons en nous ces prévenances de la grâce. Cette lumière soudaine qui nous éclaire, d'où vient-elle ? Pas de nous, nous n'y pensions pas. Cette douce impulsion à faire un acte de vertu, d'où vient-elle ? Pas de nous, nous n'en avons pas le désir. Cette résistance à la tentation, d'où vient-elle ? Pas de nous, nous n'avons pas un tel courage. C'est la grâce prévenante qui s'insinue dans nos facultés, qui les pousse doucement, sans jamais les violenter, et leur fait produire l'œuvre désirée.

Prévenante, la grâce l'est surtout quand nous

avons offensé Dieu ; quand, par une faute grave, nous avons rompu avec Dieu. Ce qui est brisé est brisé. De nous-mêmes, nous ne pouvons pas reprendre nos relations d'amitié avec Dieu. Par notre propre poids nous descendons, sans rémission, dans l'enfer. Se repentir ! Dans l'enfer il n'y a pas de repentir. On ne peut pas dire à Dieu : Pardon ! Pour que nous le disions sincèrement, il faut que la grâce nous l'inspire, qu'elle mette ce mot dans notre cœur et sur nos lèvres. C'est elle, c'est Dieu lui-même qui fait le premier pas vers nous. Sans lui, nous ne pourrions pas le faire. Nous pouvons mourir, par le péché, nous ne pouvons pas revivre sans la grâce. Quand on a offensé Dieu par une faute mortelle, on est à son entière disposition. S'il nous laisse, tout est perdu ; s'il nous rappelle par sa grâce, tout est sauvé, mais sauvé par lui, non par nous.

*Epître de saint Paul aux Ephésiens, c. 3 :*

« Frères, je vous supplie de ne pas perdre courage à cause des tribulations que j'endure pour vous. Elles sont votre gloire. Voilà pourquoi je fléchis les genoux devant le Père, de qui toute famille, au ciel et sur la terre, tire son nom, afin qu'il vous accorde, selon les richesses de sa gloire, de vous affermir par la force de l'Esprit en ce qui fait l'homme intérieur : l'établissement du Christ en vos cœurs par la foi. Soyez ainsi enracinés, fondés dans la charité, afin que vous puissiez percevoir, avec tous les Saints, quelle est la largeur et la longueur, la hauteur et la profondeur et cette science suréminente de la charité du Christ pour nous, de manière à ce que vous soyez remplis de la plénitude de Dieu.

A celui qui peut faire tout, au-dessus de ce que nous demandons, selon la force qui agit en nous, à lui seul gloire dans l'Eglise et dans le Christ Jésus, pendant toutes les générations, de siècle en siècle. »

Saint Paul indique aux chrétiens d'Ephèse et de toutes les nations où se trouve la source de la

grâce. Elle est dans le Christ Jésus. C'est lui seul qui nous donne accès auprès de Dieu et obtient pour nous « la vie intérieure de la foi », l'affermissement de la charité dans nos cœurs, où elle doit être « enracinée » profondément, « solidement établie ».

L'Apôtre veut que tout chrétien soit tellement illuminé de Dieu, tellement attaché au Christ, qu'il puisse, même en ce monde, avoir quelque idée du grand mystère de l'amour de Dieu manifesté en la personne de Jésus, « sa largeur, sa longueur, sa hauteur, sa profondeur ». Il nous dit : au lieu de penser sans cesse aux choses mesquines de la terre, pensez donc à cet amour infini de Dieu pour vous. Rappelez-vous tout ce que Dieu a fait pour vous ramener à lui et vous communiquer éternellement sa propre vie de béatitude. Toute cette œuvre d'amour, cette œuvre de grâce est pour vous. Vous pouvez en jouir si vous le voulez. Qu'importe un moment de souffrance ! Cette souffrance, unie à celle de Jésus, sera un jour votre gloire. Le tout, en ce monde, est d'être uni au Christ par la foi et la charité.

*Graduel* : « Seigneur, les nations craindront votre Nom, tous les rois de la terre votre gloire. — Le Seigneur a bâti lui-même Sion, il y paraît dans sa majesté.

Alleluia, alleluia, glorifiez le Seigneur et invoquez son Nom. Publiez parmi les nations ses œuvres merveilleuses, alleluia.

Pour les Juifs, la montagne de Sion où le Temple était bâti, formait comme la forteresse de Dieu. C'est là que le Seigneur résidait, de là qu'il commandait aux nations. Les nations, tous

les rois de la terre étaient à ses pieds. Joie suprême du peuple juif, fier de son Dieu, le Dieu unique, Créateur et Souverain du monde.

Chrétiens, nous aussi, nous devons avoir cette fierté de notre Dieu. Nous n'avons pas à rougir de notre foi. Elle est assez belle, elle dit de Dieu des choses assez magnifiques sur son être, sa grandeur, sa bonté pour que nous puissions la confesser avec joie. Quand on regarde son crucifix et que, comprenant tout ce que dit ce crucifix, on fait sur soi-même le signe auguste de la croix, on peut et on doit le faire avec une légitime fierté. Nous, nous croyons à l'amour de Dieu. Combien donc il faut être loin de tout respect humain, de cette couardise qui est la dernière des faiblesses. Quand on a l'honneur d'être chrétien, on doit marcher partout la tête haute.

### *Evangile selon saint Luc, c. 14 :*

« En ce temps-là, comme Jésus entrait, un jour de sabbat, dans la maison d'un prince des Pharisiens, pour y prendre son repas, tous l'observaient. Il y avait, en effet, en face de lui un hydropique. Jésus, s'adressant aux Docteurs de la loi et aux Pharisiens, leur dit : Est-il permis de guérir quelqu'un le jour du sabbat ? Ils ne répondirent pas.

Mais Jésus, prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya.

Puis il se tourna vers les autres et leur dit : Qui d'entre vous, si son âne ou son bœuf tombe dans un puits, ne l'en retirera, le jour du sabbat ? et ils ne purent rien lui répondre.

Puis, voyant que les invités choisissaient avec empressement les premières places, Jésus leur dit cette parabole : Quand tu seras invité à une noce, ne te place pas au lieu le plus honorable, de peur qu'un autre plus élevé que toi en dignité n'ait été invité également. Alors celui qui t'aura invité avec l'autre viendra te dire : cède la place à celui-ci, et il te faudra, la rougeur au front,

prendre la dernière place. Mais si tu es invité, va, mets-toi au dernier rang, afin que celui qui t'a invité te dise : mon ami, monte plus haut. Alors tu seras honoré devant tous les convives. Car celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé. »

On voit la scène. Jésus est invité par un des principaux Pharisiens à un banquet. Ce n'est pas un ami. Beaucoup d'autres convives se pressent autour de la table, amis et ennemis. Tous ont les yeux fixés sur lui. C'est que le Pharisien a ménagé une petite manifestation. Il a tendu un piège à Jésus. Devant lui, il a placé un hydro-pique. C'est le jour du sabbat. Tous se demandent si Jésus, qui est si bon, va oui ou non enfreindre, selon leurs idées, la loi sabbatique, en guérissant ce malheureux. Tout le monde est encore debout et regarde le Maître. Que va-t-il faire ?

Jésus va droit au but. Lui, il ne connaît pas de détours. La vérité, toute vérité. Il attaque le premier et pose au Pharisien qui l'a invité cette question : Est-il permis de guérir un malade le jour du sabbat ? Personne n'ose répondre. Mais Jésus se redresse, il prend la main du malheureux et le guérit par son contact tout-puissant. Puis, il fixe les Pharisiens qui le regardent étonnés, haineux, et il leur dit avec une cinglante ironie : Si votre âne ou votre bœuf tombe dans un puits le jour du Sabbat, n'allez-vous pas le retirer ? Et vous ne permettez pas de guérir un malade !

Que dire ! Que répondre ! Tout le monde se tait. Jésus est tellement vrai dans ses paroles et dans ses actes qu'il confond pour toujours toutes nos perfidies.

Alors, on se met à table et Jésus voit l'empres-

sement avec lequel chacun s'efforce de se mettre aux meilleures places. Il sourit et finement, ironiquement encore, il dit aux invités : Un peu plus de réserve ! Attendez que l'on vous donne une place. Si vous prenez la première et qu'elle soit réservée à un autre plus honorable que vous, il vous faudra reculer. Ce qui ne sera pas flatteur pour vous. Et il profite de l'occasion pour établir le grand précepte de l'humilité. Que chacun reste à sa place devant Dieu et devant les autres. Qui est orgueilleux, qui veut paraître plus qu'il est, descendra un jour. Au jugement suprême, le classement se fera, juste et irrévocable. Ce jour-là, qui sera le jour de lumière et de justice, chacun recevra son dû, ni plus, ni moins. Que de premiers seront les derniers ! Que de très honorés sur terre, que de très vénérés pour l'extérieur de leur dignité, seront mis par terre pour l'intérieur de leur âme. Ce qui compte devant Dieu, pour le classement de ses convives au banquet éternel, c'est la charité, rien que la charité, la vraie, celle du dedans. Et lui, il ne connaît que celle-là.

*Offertoire* : « Seigneur, venez à mon secours ! Que ceux qui en veulent à ma vie, qui veulent me l'ôter, soient confondus et réduits à néant. »

*Secrète* : « Purifiez-nous, Seigneur, par l'efficacité de ce présent sacrifice, rendez-nous dignes, par votre miséricorde, d'y participer. »

Que de choses à purifier en nous ! Tout ce fond mauvais du péché qui s'insinue dans nos pensées, dans nos jugements, dans nos affections, dans nos actes, il faut qu'il disparaisse. Comment vivre dans l'union avec Dieu, l'union absolue du ciel, si nous avons toujours en nous

cette source infectée et infectieuse. Bon gré, mal gré, ce fond mauvais doit être, non pas diminué, mais anéanti. L'Eucharistie a cet effet propre et, quand nous y participons, nous devons demander à Jésus de nous purifier jusqu'à la moelle.

*Communion* : « Seigneur, je me souviens de votre justice. Vous me l'avez enseignée dès ma jeunesse. Je la garderai dans ma vieillesse. Ne m'abandonnez pas. »

Il faut vivre de Dieu, non pas un jour, non pas quelques années, mais toujours. Le service de Dieu n'a pas de vieillesse. Vieillir, c'est décroître : Dieu ne vieillit pas. Notre service au lieu de décliner avec les années, doit croître. Rien de plus beau que cette jeunesse de la sainteté, arrivée à toute sa maturité, quand le corps fléchit sous le poids des années. C'est l'amour plus profond, l'amour plus solide qui porte le corps plus débile. Il y a alors cette splendide antithèse de la jeunesse éternelle de l'âme avec la vieillesse temporaire du corps.

*Postcommunion* : « Seigneur, vous qui êtes bon, purifiez nos âmes et rendez-leur une nouvelle jeunesse par ces célestes sacrements, afin que nous y trouvions un secours présent pour nos corps et le secours éternel pour nos âmes. »

---

## XXIII.

### Le quinzième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Seigneur, vous êtes juste ! Votre jugement est droit. Faites miséricorde à votre serviteur. — Heureux ceux qui se gardent purs sur le chemin, ceux qui marchent selon la loi du Seigneur. »

Vous êtes juste, Seigneur ! cette justice de Dieu est notre consolation la plus sérieuse. Au jugement privé, après la mort, qui décidera de notre sort éternel, il n'y a pas de place pour la miséricorde. La miséricorde est avant, tant que l'on est sur la terre. Vivant en ce monde, nous pouvons toujours en appeler à la miséricorde de Dieu. Après la mort, à l'instant où l'âme paraît devant Dieu, il n'y a plus que la justice, mais la justice absolue.

Nous sommes certains d'être jugés avec la plus stricte équité. De telle sorte que la sentence rendue, nous serons forcés de dire : Vous êtes juste, Seigneur ! Votre jugement est droit. Dieu voit tout, il pèse tout dans nos sentiments les plus intimes comme dans nos actes extérieurs. Rien ne lui échappe. Si notre volonté a subi une influence quelconque, diminuant sa liberté et par là même sa responsabilité, Dieu le sait et en tient compte. Que cette influence soit physique



ou morale, peu importe, Dieu la pèse à sa juste valeur. Nous n'avons rien à redouter qui nous accuse sans raison. Au contraire, nous sommes protégés au jugement suprême par la justice même de Dieu. Et c'est pourquoi je dis que cette justice est notre sécurité, notre consolation. Les hommes, qui ne voient que le dehors, sont presque toujours injustes, soit qu'ils approuvent, soit qu'ils condamnent. Dieu, lui, est juste, toujours juste, quand il récompense et quand il punit.

Mais le moyen le plus sûr de ne pas trembler devant cette souveraine justice, c'est d'observer la loi divine. Heureux ceux qui se gardent purs de toute faute ou qui étant tombés, font appel à la miséricorde de Dieu avant de mourir. Après, c'est trop tard. Vous êtes juste, Seigneur !

*Oraison :* « Seigneur, accordez, nous vous en prions, à votre peuple d'éviter la contagion du démon et de vous suivre, vous, le seul Dieu, avec un cœur pur. »

Le démon est infectieux, il a, depuis sa chute un mal contagieux, ce mal de révolte contre Dieu qui est, en lui, source de toutes les déchéances morales. Son désir, sa passion mauvaise de lépreux infect est de nous communiquer son mal. Quand il peut entrer dans une âme, il la corrompt de toute sa corruption personnelle. Il l'éloigne de Dieu. C'est sa première action. A son souffle de pestiféré, on ne voit plus bien le bon Dieu ; on ne le sent plus ; on s'abandonne à ses instincts pervers. Comme il est heureux, l'inférieur lépreux, quand il a contaminé une âme ; quand, la regardant, il la voit semblable à lui, malade comme lui. Seigneur, faites-nous éviter la contagion diabolique ! Elle est mortelle.

*Epître* de saint Paul aux Ephésiens, c. 4 :

« Frères, moi, qui suis enchaîné pour le Seigneur, je vous supplie de vous conduire d'une manière digne de votre vocation, celle qui vous a été donnée. Soyez humbles, et doux, patients. Supportez-vous les uns les autres dans la charité ; recherchez avec empressement ce qui, avec le lien de la paix gardera en vous l'unité de l'Esprit. Vous ne formez qu'un corps, vous n'avez qu'un Esprit selon que vous avez été appelés à une espérance unique. Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. Un seul Dieu, le Père de toutes choses, qui est au-dessus de tous, qui agit par tous, qui est en tous. Béni soit-il dans les siècles des siècles ! »

L'union des chrétiens ! Cette unité de croyance, cette unité de conduite, cette unité d'espérance, fondée sur l'unité de Dieu, de la foi, du baptême, œuvre admirable du Christ Jésus. C'est lui qui, par son enseignement et sa mort a réuni toutes ses brebis dispersées, pour n'en faire qu'un seul troupeau. Unité merveilleuse, réalisée à travers les siècles par l'Eglise catholique, l'unique Eglise de Dieu.

Unité qui porte en elle la ressemblance avec l'unité même de Dieu. Jésus, le Chef unique, et, en Jésus, tous les élus unis à lui et présentés par lui au Dieu unique.

*Graduel* : « Heureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu, le peuple que le Seigneur s'est choisi pour héritage.

— Les cieux ont été affermis par la parole du Seigneur, toute leur force vient de l'Esprit de sa bouche.

Alleluia, alleluia, mon cœur est prêt, mon Dieu, mon cœur est prêt : je veux chanter, je veux vous glorifier avec jubilation. »

Mon cœur est prêt ! Il est prêt, mon Dieu, à

tout ce que vous voudrez de lui. Pouvoir dire à Dieu, en toute vérité, cette vérité qu'il voit lui-même, que l'on est disposé à recevoir toute sa volonté ; que l'on est à sa disposition pour tout ; que soi-même on n'existe plus, que lui seul vit en nous. C'est la perfection de toute créature. Combien peu arrivent à le dire en toute vérité ! Oui, je sais, nous en répétons souvent la formule, mais celui qui voit au dedans, qui lit dans le fond de notre cœur, voit bien que nous ne sommes pas en réalité ce que nos lèvres disent. Non pas que nous voulions le tromper ; mais nous nous illusionnons nous-mêmes et nous disons de très belles choses que nous savons bien ne pas réaliser. C'est plutôt une forme de notre désir. Il faudrait pour les dire à Dieu, en toute vérité de parole et de fait, qu'il affermît notre cœur dans le bien comme sa parole créatrice a établi avec fermeté les cieux et la terre. Il faudrait que le souffle de sa bouche, l'Esprit de vie, fût notre force, notre entraîneur puissant, irrésistible. Alors seulement, nous dirons à Dieu, en toute vérité, sans réticence, sans retour sur nous-mêmes : mon cœur est prêt ! Parlez, commandez, agissez, moi, je suis à vous. Ma volonté est la vôtre. Je me remets entre vos mains, comme l'argile entre les mains du potier. Faites de moi tout ce que vous voulez, Seigneur, mon cœur et prêt.

*Evangelie selon saint Matthieu, c. 27 :*

« En ce temps-là, des Pharisiens s'approchèrent de Jésus et l'un d'eux, pour le tenter, un docteur de la loi, lui posa cette question : Maître, quel est le plus grand commandement de la loi ? Jésus lui répondit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit. C'est le plus grand et le premier commandement. Mais il y en a un second, semblable au pre-

mier : tu aimeras ton prochain comme toi-même. Toute la loi est renfermée dans ces deux commandements, tout l'enseignement des prophètes également.

Puis Jésus réunit les Pharisiens et à son tour, leur posa cette question : que vous semble-t-il du Christ ? De qui doit-il être le fils ? Ils dirent : de David. Il répliqua : s'il en est ainsi comment se fait-il que David, inspiré de Dieu, l'appelle son Seigneur, puisqu'il dit : Le Seigneur dit à mon Seigneur : Siège à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds. Si donc David appelle le Christ son Seigneur, comment peut-il être son fils ? Et personne ne put lui répondre. Si bien que de ce moment, nul n'osa l'interroger. »

Jésus dit aux Pharisiens beaucoup plus qu'ils ne désiraient. Croyant l'embarrasser, lui qui se proclamait le Fils de Dieu, ils lui demandent sournoisement : Quel est le plus grand commandement ? Ils espéraient, dans leur trahison, que le Maître, pensant d'abord à lui, dirait : C'est de m'aimer et de me suivre, mais Jésus, homme et Fils de Dieu, savait que le premier amour de l'homme doit aller à Dieu, et y aller si bien que tout autre amour, pour être pur et vrai, a besoin absolument de se relier à ce premier amour, l'amour unique : Dieu, aimé de tout son être, au-dessus de tout, et en lui et pour lui toute créature. Souverain Créateur de tout notre être, Dieu a droit à ce que tout notre être le loue, le glorifie, l'aime comme son bien unique. Nous sommes de Dieu parce que nous sommes, et rien en nous n'existe qui ne soit de Dieu. Rien en nous, par conséquent, qui ne doive retourner à Dieu, comme un bien propre qui lui appartient. Et c'est pourquoi nous devons aimer Dieu de tout notre être, âme et corps. Il a droit sur tout. C'est la base fondamentale du précepte de la charité.

Jésus, à son tour, un peu ironiquement, demande à ces Pharisiens qui se posent devant lui comme des maîtres de science, ce qu'ils pensent du Messie, de qui il doit être le fils. Sans hésiter, sûrs d'eux-mêmes, ils répondent : de David. Sans doute, réplique le Maître, qui devait sourire, mais, il y a un petit texte du psaume de David lui-même, qui me semble bien difficile à expliquer, David appelle le Christ, son Seigneur. Ce n'est pas tout à fait l'usage, surtout en Orient, qu'un fils soit au-dessus de son père et que le père lui-même se plaise à le proclamer au-dessus de lui. Si David appelle le Christ, qui est son fils, son Seigneur, comment peut-il être son fils ?

Question ardue pour les Pharisiens : que répondre ? Comment expliquer ce texte de David ? Ils se turent et Jésus sourit encore davantage. Lui, il savait et nous savons avec lui comment il est à la fois fils de David selon la chair et son Seigneur, Fils de Dieu, descendu du ciel.

*Offertoire* : « Moi, Daniel, j'ai prié mon Dieu en ces termes : Seigneur, exaucez la prière de votre serviteur. Faites resplendir votre face sur votre sanctuaire et, mon Dieu, venez avec bonté au secours de votre peuple, sur lequel votre Nom a été invoqué. »

A Babylone, Daniel, le prophète de la captivité, se souvient de Jérusalem. Il se tourne vers Dieu et lui dit : Vous aussi, souvenez-vous de Jérusalem, souvenez-vous de votre Temple, souvenez-vous de votre peuple. Tournez vers lui votre visage et que la splendeur de votre visage réjouisse ceux qui sont les vôtres.

Mon Dieu, souvenez-vous ! Non pas que Dieu oublie, mais il aime à ce que nous lui répétions

souvent que nous sommes ses créatures, son peuple, les enfants marqués de son Nom comme les brebis d'un troupeau. Il aime que nous lui redisions notre reconnaissance pour ses bienfaits et que, si nous l'avons offensé, nous étalions à ses pieds notre misère. Il n'y a qu'un lieu qui soit oublié de Dieu, où règne son éternel oubli, l'enfer. Partout ailleurs, sur la terre, Dieu se souvient de nous, pour nous sauver, au Purgatoire, pour nous délivrer, au ciel pour nous béatifier. Nous sommes toujours présents à la pensée de Dieu, et, tant que nous ne l'avons pas repoussé brutalement, la pensée de Dieu pour nous est toujours une pensée de bonté.

*Secrète* : « Seigneur, nous demandons humblement à votre Majesté que ces choses saintes auxquelles nous participons, nous préservent des fautes passées et futures. »

Des fautes passées, pour nous délivrer du châtiment qu'elles méritent ; des fautes futures pour nous empêcher de renouveler nos offenses.

*Communion* : « Faites des promesses au Seigneur, votre Dieu, mais tenez-les en lui offrant vos présents, à lui le terrible, qui ôte la vie aux princes, le terrible, qui domine tous les rois de la terre. »

Il est bon, très bon, très salutaire de se rappeler souvent la grandeur et la souveraineté redoutable de Dieu. Sa bonté, dont nous sommes portés à abuser dans notre insouciance, ne doit pas nous faire oublier ce que Dieu est et ce que nous sommes. Lui, il est le Maître absolu de tous les êtres. Personne n'est grand devant Dieu. Princes et rois sont un fêtu de paille entre ses mains. Il leur donne la vie et il leur ôte la vie

quand il le veut. Aucun ne peut se redresser contre lui et lui demander compte de ses actes. Aussi, est-ce la chose la plus triste et en même temps la plus ridicule que cette prétention des créatures humaines, si chétives, de ne pas adorer leur souverain Maître. Elles sont ce qu'il veut, elles font ce qu'il veut et bon gré, mal gré, chacune lui rendra l'hommage qui lui est dû. Personne ne peut échapper à Dieu, « le terrible ». Qu'il vaut mieux s'attacher à lui, le servir, l'aimer et de tout son cœur, dans la vérité de ce qu'il est et de ce que nous sommes, lui faire librement l'hommage de notre être tout entier.

*Postcommunion* : « Dieu tout-puissant, que par vos sacrements nos vices soient guéris et qu'ils nous procurent les remèdes pour la vie éternelle. »

Nous sommes tous, par le péché originel, des malades. Et chacun de nous aggrave sa propre maladie par ses fautes personnelles. Plus nous offensoons Dieu librement, plus nous augmentons les infirmités de notre âme, quelquefois de notre corps. A la Sainte Eucharistie, au Pain de vie, de guérir ces infirmités, de prévenir la mort de notre âme, cette mort spirituelle qui nous sépare de Dieu. Que de malades en ce monde ! Que d'infirmes ! Que de mourants et de morts ! Parce qu'ils ne prennent pas le divin remède.

---

## XXIV.

### Le Mercredi des Quatre-Temps de Septembre.

---

#### LA MESSE.

La station est à Sainte-Marie-Majeure.

*Introït* : « Louez le Seigneur, notre secours, dans l'allégresse, louez-le dans la jubilation. Chantez sur la cithare un cantique joyeux ; sonnez de la trompette au commencement de ce mois, car c'est un commandement donné à Israël, un ordre du Dieu de Jacob. — Sonnez de la trompette à cette nouvelle lune, en ce jour de fête très solennel. »

Ces accents de jubilation rappellent la solennité mosaïque du septième mois, ou fête des Tentes. Elle fut instituée pour perpétuer la mémoire de l'habitation des fils d'Israël sous des tentes, pendant leur séjour dans le désert. De plus, les récoltes étaient terminées et chacun devait se présenter devant Dieu pour lui rendre grâces. On ornait les tentes de feuillages, de palmes, en signe de réjouissance.

Nous aussi, et plus que les Juifs, car nous avons plus reçu, nous devons rendre grâces à Dieu de ses bienfaits. Si le merci du cœur est en proportion avec le bienfait reçu, que sera notre merci à nous ? N'oublions pas davantage que nous sommes, sur terre, des voyageurs. La terre n'est qu'une tente destinée à nous donner l'abri d'un



jour. Ce n'est pas la patrie, ce n'est pas le terme du voyage.

Et précisément notre grande erreur ou notre triste illusion est de vivre sur cette terre comme si le bonheur qu'elle nous donne, léger et fugitif, était notre bonheur définitif. Nous ne sommes pas de la terre, par notre âme, et c'est notre âme qui nous donne vie et bonheur. Tu es terre, dit le Seigneur, et tu retourneras à la terre. C'est la malédiction pour notre chair coupable. Mais dans cette terre que nous sommes, Dieu a mis l'esprit, l'âme qui, elle, vient de lui directement et doit retourner à lui. Passons, sans nous arrêter ! Passons sans fixer ni nos yeux, ni nos cœurs ! Passons, comme des hôtes d'un jour en route pour leur patrie, la patrie du ciel.

*Oraison*, la première, celle qui se dit sans *Dominus vobiscum* : « Seigneur, nous vous en supplions, que les remèdes de votre miséricorde aident notre fragilité à subsister, afin que, affaiblie par sa propre condition, elle soit restaurée par votre clémence. »

Sans le secours de Dieu, au naturel et au surnaturel, nous ne pouvons subsister. La fragilité de notre être est effrayante. Qu'est-ce, en somme, que la vie humaine, si ce n'est une lutte perpétuelle contre la mort ? Il nous faut à tout instant nous défendre par la nourriture, par l'air, par la chaleur, par des suppléments, qui sont les remèdes à la maladie, contre l'envahissement de la mort. La maladie, c'est la main glaciale de la mort qui se pose sur nous, jusqu'à ce que, malgré tous nos efforts, malgré toutes nos résistances, elle prenne possession de notre corps.

Et que dire de la fragilité de notre intelli-

gence ? De la fragilité, plus misérable encore de notre volonté ? J'admire l'optimisme de ceux qui, en regardant notre nature humaine telle qu'elle est dans la masse, la trouvent bonne, élevée. L'élite, une rare élite, peut mériter plus ou moins ce témoignage de satisfaction ; encore faut-il faire bien des réserves. Et la littérature la plus belle ne peut dissimuler les tares réelles, trop réelles de l'humanité déchue. Ce qui est vrai, absolument vrai, c'est notre fragilité et pour réparer, soutenir, élever cette fragilité, il faut la « clémence » de Dieu, son action bienfaisante, que nous appelons la grâce.

#### *Leçon du prophète Amos, c. 4 :*

« Voici ce que dit le Seigneur : Des jours vont venir où le laboureur et le moissonneur mêleront leurs travaux, où celui qui foule le raisin travaillera avec celui qui sème le grain. Les montagnes distilleront du miel, et toutes les collines seront cultivées. Et je ramènerai dans leur patrie les captifs de mon peuple Israël. Ils rebâtiront les villes abandonnées et ils y habiteront. Ils planteront des vignes et boiront le vin qu'elles donneront. Ils feront des jardins et en mangeront les fruits. Je les établirai dans leur propre pays et jamais je ne les arracherai de la terre que je leur ai donnée. Le Seigneur votre Dieu le dit. »

Promesses de bonheur temporel que Dieu faisait aux Juifs pour les maintenir dans la bonne voie. L'amour désintéressé est si rare ! On donne, mais on veut recevoir. C'est, du reste, en de justes limites, comme un besoin de nature. Et Dieu s'offre à nous, à nos modestes efforts comme une récompense infinie. Là, la proportion n'existe plus entre nous qui recevons et Dieu qui donne, car, a dit le Maître, il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. Et jamais Dieu n'est

vaincu dans ses œuvres. Nous avons, pour exciter notre volonté à faire le bien, l'espérance, non plus de moissons abondantes et de vendanges copieuses, mais l'espérance de posséder la joie même de Dieu. Une pareille perspective ne suffit même pas à nous attacher à Dieu.

Perspective trop lointaine, quoiqu'elle soit à notre main ; trop spirituelle et trop peu connue pour que nous puissions l'estimer, comme elle le mérite. Aussi, combien s'attardent aux joies présentes, oublieux des joies futures, les vraies, celles qui ne passent pas.

*Graduel* : « Heureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu, le peuple que Dieu a choisi pour son héritage. — Les cieux sont solidement affermis par la parole du Seigneur, toute leur puissance vient du souffle de sa bouche. »

*Oraison* : « Seigneur, accordez aux supplications de votre famille que, en se privant des aliments corporels, elle jeûne, en son âme, de ses propres vices. »

Le jeûne matériel n'a pas d'autre but. Il ne plaît à Dieu, comme expiation, que si l'âme elle-même le vivifie par ses efforts à détruire en elle ce qui est vicieux. A quoi bon jeûner si le cœur demeure corrompu ? Le jeûne matériel est un symbole et un aide du jeûne spirituel. Qui s'arrête au premier, accomplit le rite corporel, mais ne réalise pas le but de son institution. Il faut aller plus loin pour être dans la vérité.

### *Lecture du Livre d'Esdras, II, 8 :*

« En ces jours-là, le peuple d'Israël se réunit comme un seul homme sur la place qui se trouve devant la Porte des Eaux. Ils demandèrent à Esdras, le scribe, d'apporter le Livre de la Loi de Moïse. Le prêtre Esdras apporta

donc le Livre de la Loi devant cette foule d'hommes et de femmes, et tous ceux qui pouvaient la comprendre, le premier jour du septième mois. Il le lut, à découvert, sur la place qui s'étendait devant la Porte des Eaux, depuis le matin jusqu'à midi, de manière à être entendu des hommes et des femmes, des gens instruits. Et le peuple prêtait une oreille attentive à cette lecture du Livre.

Esdras s'était placé sur une estrade qu'il avait fait élever, pour y parler. Il ouvrit le Livre devant tout le peuple. De sa place, il dominait la foule. Dès qu'il eut ouvert le Livre, le peuple se mit debout et Esdras rendit grâces au Seigneur, le Dieu grand. Tout le peuple répondit : Amen, amen ! en levant ses mains. Tous se prosternèrent et courbés sur la terre, ils adorèrent Dieu.

Les lévites faisaient observer le silence à la foule, pour qu'elle pût entendre la lecture de la Loi. Chacun se tenait à son rang. Cette lecture se fit distinctement, de manière à être bien comprise. Et tous la comprirent. Nehemias et Esdras, qui était prêtre et scribe, les lévites dirent au peuple pour l'instruire : ce jour est un jour saint, consacré au Seigneur notre Dieu. Ne soyez donc pas tristes et ne pleurez pas. Et Esdras ajouta : Maintenant, retournez chez vous et faites un bon repas et buvez du vin sucré de miel, et faites-en part à ceux qui n'ont rien préparé pour eux. Ne vous affligez pas, car ce jour est consacré au Seigneur : La joie du Seigneur est notre force. »

Cette scène se passe après le retour de la captivité à Jérusalem. Esdras, prêtre et docteur de la loi, avec Néhémie, avait ramené bon nombre de Juifs dans la Ville sainte. Il voulut leur rappeler les obligations de la Loi mosaïque. Depuis si longtemps captifs en terre étrangère, mêlés aux peuples païens, les Juifs ne connaissaient plus leur propre religion.

Et nous assistons, par cette lecture, à la première conférence d'Esdras. Il choisit pour la faire, un jour solennel, le premier du septième mois — soit septembre — que la Loi consacrait

à la fête de l'action de grâces pour les récoltes et à celle des Tentes.

Il parle du haut d'une estrade, le peuple est devant lui. Dans la foule, les Lévites circulent pour imposer le silence.

Le premier mot d'Esdras est une louange au Seigneur, le Dieu d'Israël. A cette acclamation, le peuple répond par des Amen fervents. C'est que le temps de la captivité fut dure et les Juifs sont heureux de leur retour à Jérusalem. Ils pleurent au souvenir du passé, de joie aussi, sans doute. Et les Lévites leur crient : Pas de larmes ! Pas de tristesse ! Aujourd'hui, c'est jour de fête. Soyez joyeux. « La joie du Seigneur est notre force ».

Quelle belle parole, et qu'elle est vraie, profondément vraie !

La joie du Seigneur, c'est la joie de le posséder, la joie d'espérer en lui, la joie d'être sûr de sa bonté. Aucune force humaine n'égale la force que donne cette joie intime de la conscience. C'est la joie des martyrs, de ceux qui donnent leur vie pour Dieu dans la souffrance du sang répandu ; de ceux qui, goutte à goutte, sur la route douloureuse qu'ils parcourent, donnent sang et larmes du cœur et de la chair, sang et larmes de l'effort contre le mal. A tous ces martyrs la joie de Dieu est soutien. Sans elle, ce serait la suprême défaite.

*Graduel* : « Qui est comme le Seigneur, notre Dieu, qui habite dans les hauteurs et abaisse ses regards sur ceux qui sont humbles au ciel et sur la terre ? — C'est lui qui relève l'indigent qui est par terre, le pauvre étendu dans la boue. »

Dieu ne dédaigne personne. Lui, le Très-Haut,

le plus haut de tout et de tous, le seul qui par lui-même soit haut, il aime à regarder au-dessous de lui ce qui est petit, ce qui est faible, ce qui est endolori, et son regard est bon, compatissant. Il met sa joie à faire monter qui a conscience de n'être rien. Si devant lui on se frappe la poitrine, il s'incline aussitôt et il tend la main, sans répugnance. Il prend toutes les mains, les pires, si ces mains se lèvent vers lui pour implorer sa pitié. Toutes, il les serre avec amour, les poussiéreuses comme les plus blanches. Et souvent l'étreinte est plus affectueuse si la main fut moins pure.

*Evangelic selon saint Marc, c. 9 :*

« En ce temps-là, quelqu'un parmi la foule, dit à Jésus: Maître, je vous ai amené mon fils, qui est possédé par un esprit muet. Partout où il peut le saisir, il le jette contre terre, il écume, grince des dents et se dessèche ; j'ai demandé à vos disciples de le guérir, mais ils ne le purent pas. Jésus leur répondit : Race incrédule, jusqu'à quand serai-je au milieu de vous ? Jusqu'à quand vous souffrirai-je ? Amenez-moi cet enfant. Ils le lui amenèrent. Dès qu'il eut aperçu Jésus, l'esprit se mit à agiter l'enfant, si bien qu'il tomba par terre où il se roulait en écumant.

Jésus interrogea son père : Depuis combien de temps cela lui arrive-t-il ?

Il répondit : depuis son enfance. Et souvent il l'a jeté dans le feu ou dans l'eau, pour le faire mourir. Si vous pouvez quelque chose, ayez pitié de nous, aidez-nous. Jésus lui dit : Si tu peux croire, tout est possible à celui qui croit. Le père de l'enfant s'écria aussitôt, les yeux baignés de larmes : Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité. Jésus, voyant que la foule s'attroupait autour de lui, menaça l'esprit impur et lui dit : Esprit sourd et muet, je te l'ordonne, sors de cet enfant et n'entre jamais plus en lui. Et en vociférant, en secouant l'enfant avec violence, il sortit de lui et le laissa comme mort. Si bien que l'on disait : il est mort. Mais Jésus le prit par la main, le releva, et il se tint debout. Quand

il fut entré dans une maison, les disciples de Jésus lui dirent dans l'intimité : Pourquoi n'avons-nous pas pu chasser ce démon ? Il leur répondit : Cette sorte de démon ne peut être chassée que par la prière et le jeûne. »

Scène émouvante et riche d'enseignements. L'évangile attribue nettement à l'influence mauvaise du démon, la maladie de cet enfant. Il est sourd, il est muet, il est épileptique. Ces mêmes caractéristiques ou symptômes peuvent se rencontrer le plus souvent, sans que le démon intervienne directement ou immédiatement. Mais, ici, c'est clair et nous pouvons, à la lumière de ce fait, reconnaître que les maux de l'humanité, même les maux individuels, peuvent avoir pour cause une influence du démon. C'est notre ennemi, l'ennemi, et quand il le peut il nous nuit dans notre corps comme dans notre âme. Notre-Seigneur nous l'enseigne.

Quand le père de ce malheureux enfant le présente, Jésus n'est pas étonné. Il le regarde et devant lui le démon, soupçonneux, fait rage. Il culbute l'enfant, qui se roule par terre et écume. On lui dit que ses disciples n'ont eu aucune action sur ce pauvre innocent. Jésus en est indigné. Pas de foi ! Il proteste contre ce manque de foi.

Après tant de miracles, qu'ils ont vus, tant d'exhortations à la confiance en Dieu, les voilà encore sans foi, timides, impuissants. Il faudra donc, dit le Maître, que je reste toujours avec vous ! Quelle patience il me faut pour vous supporter ! Est-ce à eux ou à nous que Jésus parle ? A nous plus qu'à eux, car nous, nous connaissons la gloire de Jésus, la grande œuvre accomplie, et quand il s'agit de chasser le démon de

nos cœurs, nous n'y arrivons pas. Il nous accable, il nous terrasse, il nous agite. Il nous poursuit de ses perverses tentations, il nous piétine rageusement et nous n'avons pas la force de le repousser, de lui donner le soufflet qu'il mérite.

Il faut que Jésus intervienne, qu'il nous menace, qu'il commande en Maître, il faut qu'il crie en nous : Esprit immonde, sors et ne reviens plus ! Mais ce n'est pas notre œuvre à nous, nous n'avons pas lieu de nous en glorifier. Si le démon sort de notre âme, c'est à la parole de Jésus qui nous aime et nous délivre. Mais il nous crie, en même temps : Ayez donc un peu plus de foi ! Soyez donc plus confiants dans votre prière ! Et s'il le faut, à la prière ajoutez la souffrance. Vous n'arriverez à rien sans cette prière confiante et cet effort douloureux.

Patience, Seigneur ! Patience avec des êtres si infirmes que nous, des êtres si mesquins qui ne comprennent rien, ne sentent rien, ne désirent rien, si ce n'est ce qui est bas et misérable. Patience pour nous. Ne vous lassez pas de nous guérir, de nous attendre, et, au besoin, secourez-nous fortement et commandez en Maître. Nous vous en bénirons éternellement.

*Offertoire* : « Je médite sur vos préceptes, que j'aime ; je les aime et mes mains se tendent pour les observer. »

*Secrète* : « Seigneur, que cette Victime purifie nos fautes et sanctifie les corps et les âmes de vos serviteurs pour célébrer ce sacrifice. »

*Communion* : « Mangez une nourriture choisie, buvez du vin sucré de miel et faites-en une part



pour ceux qui en sont privés. Pas de tristesse, car ce jour est saint, c'est le jour du Seigneur. La joie du Seigneur est notre force. »

Plus que les Juifs nous devons dire : pas de tristesse ! Nous avons pour nous non pas une nourriture matérielle, aussi délicate soit-elle, non pas du « vin sucré de miel ». Nous avons pour nourriture le Pain de vie, le sang précieux du Sauveur, dont cette nourriture matérielle était une lointaine figure. Comment manger ce Pain avec tristesse ? Il est source de joie intime, de joie profonde, cette joie de Dieu qui est notre force. La joie que Dieu est, la joie que Dieu est bon, la joie que Dieu nous aime au point de nous communiquer sa joie infinie, la sienne propre. Sur cette terre, l'Eucharistie est la joie du monde, prélude et cause de la joie éternelle. Soyons joyeux !

*Postcommunion* : « Seigneur, en prenant part aux dons célestes, nous vous supplions que ce que nous faisons, en serviteurs attentifs, par votre propre faveur, soit pour nous, grâce à votre bonté, un bienfait salutaire. »

Tout nous vient de Dieu dans l'Eucharistie : le don céleste lui-même qui est le Pain de vie, la grâce de nous préparer à le recevoir avec foi et le bienfait qui en résulte pour notre sanctification. C'est donc à Dieu que nous devons d'être, par l'Eucharistie, ce que nous sommes, ses serviteurs fidèles et ses amis.

---

## XXV.

### Le Vendredi des Quatre-Temps.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Que le cœur de ceux qui cherchent le Seigneur se réjouisse. Cherchez le Seigneur, cherchez-le sans relâche, cherchez toujours son visage. — Louez le Seigneur et invoquez son Nom, publiez ses œuvres parmi les nations. »

Cette note joyeuse revient souvent dans les Livres Saints. Quand ils parlent de servir Dieu, c'est toujours avec un accent joyeux. Nous sommes les fils de la joie puisque nous sommes les fils de Dieu. Qu'importe la souffrance de surface, même celle qui, humainement, nous brise le cœur ?

Au-dessous, dans le fond de notre être, sous tous ces gémissements et toutes ces larmes demeure, pour celui qui possède Dieu, la joie intime d'être à lui, d'être sûr de lui. Et c'est là, dans ce sanctuaire le plus secret, que le cœur le plus endolori retrouve Dieu, le Dieu joyeux, qui lui parle doucement et doucement le console. Que d'âmes désolées, amèrement désolées ont entendu cette voix qui vient du ciel, et sèche toutes les larmes. Car, cette voix du ciel, le montre dans l'espérance.

Cherchons donc le Seigneur ! Cherchons-le joyusement. Nous le trouverons si nous faisons le silence dans notre âme. Il y est, il est en nous,

il est autour de nous, mais il faut savoir le chercher. C'est une science faite d'humilité, de pureté, d'énergie, de désir. Heureux qui le trouve ! Heureux qui, à travers les créatures, au milieu des événements du monde, en soi-même, en sa propre vie voit « le visage du Seigneur ». Ce visage si noble, si bon, si miséricordieux qui est source de toute joie. Seigneur, montrez-nous votre visage et nous serons sauvés !

*Oraison* : « Faites, Dieu tout-puissant, nous vous en prions, que par cette observance sacrée, objet de notre dévotion annuelle, nous vous soyons agréables par notre corps et notre âme. »

Tout en nous doit plaire à Dieu, car tout vient de lui, notre corps comme notre âme. C'est son œuvre et cette œuvre, nous devons la garder si belle qu'elle lui soit agréable. Il faut donc agir de telle sorte que rien en nous, ni dans notre corps, ni dans notre âme ne déplaie à Dieu. Notre être ne forme qu'un temple, le temple du Saint-Esprit. Dans l'éternité, notre corps comme notre âme sera dans la gloire et la joie de Dieu. Qu'il en soit digne en ce monde par sa pureté.

Cette doctrine de l'Eglise est très belle dans sa vérité, divine et humaine.

### *Lecture* du prophète Osée, c. 14 :

« Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Tourne-toi, Israël, vers le Seigneur ton Dieu, parce que tu es tombé à cause de ton iniquité. Dites-lui tous les paroles que je vous suggère, tournez-vous vers le Seigneur, dites-lui : purifiez-nous de nos fautes, agréez le bien de notre prière, et nous vous offrirons les sacrifices de nos lèvres. Nous n'attendons plus notre salut des Assyriens, ni de la vitesse de nos chevaux ; nous ne dirons plus désormais aux œuvres de nos mains : Vous êtes nos Dieux. Mais

vous, vous aurez pitié de l'enfant qui met sa confiance en vous.

Je guérirai leurs blessures (dit le Seigneur), je les aimerai par pure bienveillance, car ma colère s'est détournée d'eux. Je serai pour eux comme une rosée. Israël germera comme un lis et ses racines auront la vigueur du cèdre du Liban. Ses branches s'étendront au loin. Sa gloire sera comme celle de l'olivier, son parfum comme celui du Liban. On viendra se reposer sous son ombre ; ils auront du froment en abondance ; leur vigne croîtra vigoureuse. Ils auront la réputation du vin du Liban.

Ephraïm, te faudra-t-il encore des idoles ? Je t'exaucerai moi-même, je te dirigerai comme on dirige la croissance d'un sapin en pleine force. Tes fruits viendront de moi. Si quelqu'un est sage, il comprendra ce que je dis. Si quelqu'un est intelligent, il connaîtra mes paroles.

Les voies du Seigneur sont droites, les justes y marchent, mais les mauvais succombent. »

Admiron, en passant, cette richesse poétique des Ecritures : c'est le lis qui s'élève de terre ; c'est le cèdre du Liban qui enfonce dans le sol ses puissantes racines, qui déploie ses branches ; c'est l'olivier, dont la robuste ampleur, dans sa vieillesse, est si vénérable ; c'est le parfum qu'exhalent les cèdres et toutes les plantes du Liban ; c'est le froment dont les tiges gracieuses s'inclinent au souffle du vent ; c'est la vigne dont les pampres recouvrent les coteaux de leur verdure et le parfum du vin du Liban se diffuse dans les airs. On en sent au loin la douceur vivifiante.

Toutes ces comparaisons sont pour glorifier les bienfaits de Dieu sur Israël.

Mais que l'on n'oublie pas le mot final : *Tes fruits viendront de moi.*

Sans moi, disait Notre-Seigneur, vous ne pouvez rien faire. Les deux formules ont le même sens. Ce que nous produisons de bon vient d'abord de Dieu, dont la grâce vivifie notre volonté.

Cette volonté, unie à la grâce de Dieu et doucement mue par elle, pratique la vertu, se dégage des illusions de la terre, résiste au mal. Mais sans la grâce, son activité surnaturelle serait nulle. « Tes fruits viennent de moi », dit le Seigneur. Et c'est pourquoi il est écrit que Dieu couronne en nous ses propres dons. Mais, le vainqueur réel, c'est lui, le premier et nous avec lui et par lui.

*Graduel* : « Seigneur, tournez-vous, enfin, vers nous, et soyez indulgent pour vos serviteurs. — Seigneur, vous êtes notre refuge, de génération en génération. »

*Evangile selon saint Luc, c. 7 :*

« En ce temps-là, un Pharisien invita Jésus à manger avec lui. Entré chez le Pharisien, il se mit à table. Or, une femme, qui avait, dans la ville, une mauvaise conduite, ayant appris que Jésus était à table dans la maison du Pharisien, prit un vase d'albâtre plein de parfum et debout, en arrière, près de ses pieds, elle se mit à les arroser de ses larmes, elle les essuyait avec ses cheveux, les baisait et les parfumait.

Le Pharisien qui avait invité Jésus, se dit en lui-même : Si cet homme était un prophète, il saurait bien qui est cette femme qui le touche, il saurait que c'est une pécheresse. Jésus répondant à sa pensée lui dit : Simon, j'ai quelque chose à te dire : Dites, Maître. Un créancier avait deux débiteurs, l'un lui devait cinq cents deniers, l'autre cinquante. Comme les deux ne pouvaient payer leur dette, il leur en fit cadeau à tous deux. Qui d'entre eux l'aimera le plus ? Simon répliqua : j'estime que c'est celui auquel il a le plus donné. Jésus répondit : tu as bien jugé. Et se tournant vers cette femme il dit à Simon : Tu vois cette femme. Moi, je suis entré dans ta maison et tu ne m'as pas donné d'eau pour laver mes pieds ; celle-ci au contraire arrose mes pieds de ses larmes et les essuie avec ses cheveux. Tu ne m'as pas donné de baiser, mais celle-ci, depuis qu'elle est entrée,

ne cesse de baiser mes pieds ; tu n'as pas répandu l'huile parfumée sur ma tête, mais elle, elle oint mes pieds de parfum. Aussi, je te le dis : Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé ! Celui auquel on pardonne moins, aime moins. Et ceux qui étaient à table avec Jésus disaient entre eux : qui est donc cet homme qui remet les péchés ? Or, Jésus dit à la femme : ta foi t'a sauvée, va en paix. »

La délicatesse de Jésus est exquise. Il entend bien les chuchotements railleurs, il voit les regards mauvais de ceux qui l'entourent. Oh ! si ce prétendu prophète, si détesté par les pharisiens, allait se laisser prendre ! Si on surprenait dans son regard, dans ses gestes, dans ses paroles quelque chose d'humain en bassesse, quelle victoire ! Ce serait la ruine de son autorité. Adieu les belles paroles et les belles protestations. Homme, il est homme, et homme pervers comme les autres. Mais Jésus n'a cure de toute cette boue qui s'agite. Cette femme, il la connaît, il sait ses fautes, mais il voit ses larmes, son repentir intense, et déjà, pour lui, le Pur, cette femme est purifiée. Il ne lui fait aucun reproche, il ne demande aucun aveu. Silence de Madeleine, silence de Jésus, deux silences impressionnants. Mais ce que se disent leurs cœurs ! Jésus accepte ses larmes, il accepte ses baisers, il accepte ses parfums, car tout est pur, tout vient du repentir. Il est si beau le repentir d'une âme ! Il est si beau le pardon de Dieu ! Les deux se joignent, les deux se pénètrent et se donnent le baiser de joie. J'avais perdu mon fils et je l'ai retrouvé, dit le père du prodigue, en le couvrant de ses baisers éperdus. Ainsi, le Père qui est dans les cieux fera éternellement pour les pécheurs repentis, purifiés, béatifiés par l'amour. Laissons à Dieu la joie de pardonner..

*Offertoire* : « Mon âme, bénis le Seigneur ! N'oublie jamais ses bienfaits et ta jeunesse se renouvellera comme celle de l'aigle. »

L'âme ne doit jamais vieillir. Au contraire ! Plus elle s'approche de Dieu, plus elle demeure jeune, de cette jeunesse qui vient d'une foi plus lumineuse, d'un amour plus parfait. La jeunesse de l'âme c'est Dieu lui-même, et Dieu ne vieillit pas.

*Secrète* : « Seigneur, que notre jeûne, nous vous en prions, vous soit agréable, qu'en expiant nos fautes, il nous rende dignes de votre grâce et nous fasse obtenir les promesses éternelles. »

*Communion* : « Délivrez-moi, Seigneur, de l'opprobre et du mépris, car je désire observer vos commandements, ils sont l'objet continuel de ma pensée. »

Penser à Dieu, à ses perfections, à ce qu'il est en lui-même et à ce qu'il est pour nous, devrait être la grande et principale occupation de notre esprit. Rien ne se peut penser de plus beau. Si beau que pendant toute l'éternité, nous n'aurons pas d'autre contemplation. Et jamais nous n'arriverons à être rassasiés de Dieu.

Sur terre, notre intelligence est défaillante, et plus une chose est grande, moins elle peut y fixer sa pensée.

Infirmité manifeste qui, précisément, nous empêche de vivre dans la pensée de Dieu. C'est une nourriture trop forte pour notre esprit débile. Il préfère les petites choses et les légèretés des choses humaines. Mais disons-nous bien que plus nous pensons à Dieu et plus nous le connaissons, plus aussi nous sommes dans la vérité.

*Postcommunion* : « Dieu tout-puissant, nous vous demandons qu'en vous présentant nos actions de grâces pour ces sacrements auxquels nous avons participé, nous y trouvions des bénéfices plus abondants. »

Remercier, c'est prier deux fois. Qui sait bien remercier obtiendra davantage, car il dispose en sa faveur le cœur de celui qui donne.

---



## XXVI.

### Le Samedi des Quatre-Temps.

---

#### LA MESSE.

Station à Saint-Pierre.

*Introït* : « Venez, adorons Dieu, prosternons-nous devant le Seigneur, pleurons devant celui qui nous a créés, car il est le Seigneur notre Dieu. — Venez, chantons joyeusement le Seigneur, chantons avec allégresse Dieu, notre Sauveur. »

Office joyeux qui nous invite à glorifier Dieu, notre Créateur et notre Sauveur. Double motif pour nous de célébrer ses louanges. Mais il faut réfléchir, il faut se pénétrer de ces fortes pensées, si élémentaires cependant, et se dire que Dieu est tout pour nous, que sans lui nous ne serions rien. Nous le savons par notre intelligence, combien peu dans notre volonté. Nous rendons à Dieu certains hommages, à certains moments, et nous croyons avoir rempli tout notre devoir. Nous nous disons quittes avec cet Etre dont la Majesté nous domine et dont la bonté elle-même a quelque chose d'effrayant. Et nous vivons ainsi, même les meilleurs, dans une attitude de correcte courtoisie avec Dieu, le traitant presque d'égal à égal, parce que nous ne prenons pas la peine *d'étudier Dieu*, de nous rendre compte de ce qu'il est. C'est la plus grande vanité de ce

monde, le signe le plus caractéristique de la débilité de notre esprit et de la perversité de notre volonté. On va vers Dieu, de façon inévitable, sans savoir vers qui on va. On marche en aveugle, jusqu'au jour final où arrivé au terme, qui est Dieu lui-même, on sera écrasé par la révélation de ce qu'il est. L'infini remords qui nous attend, ver rongeur du Purgatoire, si ce n'est plus, dont nous subirons la cruelle morsure.

Cinq oraisons et cinq leçons se suivent dans l'intervalle desquelles se placent les cérémonies de l'ordination.

*Oraison* : « Dieu tout-puissant, éternel, qui, par une abstinence salubre, guérissez les corps et les âmes, nous supplions humblement votre Majesté que, apaisé par la prière de ceux qui jeûnent, vous nous accordiez les secours présents et futurs dont nous avons besoin. »

Jeûner, c'est se priver, et se priver, c'est faire un acte de volonté qui s'impose une souffrance. Cet acte devient ainsi une prière féconde qui porte remède aux infirmités du corps et de l'âme. Unie aux douleurs de la Passion du Sauveur, la souffrance ou simplement l'effort a puissance pour obtenir la miséricorde de Dieu.

### *Lecture du Livre du Lévitique, c. 23 :*

« En ces jours-là, le Seigneur parla à Moïse et lui dit : Le dixième jour de ce septième mois sera un jour très solennel des expiations, il sera appelé saint. Vous affligerez vos âmes en ce jour et vous offrirez un holocauste au Seigneur. Vous ne ferez en ce jour aucune œuvre servile, car c'est un jour de pardon, afin que Dieu vous soit clément. Toute personne qui n'affligera pas son âme en ce jour sera retranchée du peuple. Toute personne qui fera œuvre servile en ce jour, je la retrancherai de son peuple. Donc, vous ne ferez, en ce jour

aucun travail. Ce sera pour vous une observance perpétuelle à travers les âges et partout où vous habiterez. Ce sera un jour de sabbat, de repos, et vous commencerez à affliger vos âmes le neuvième jour. Vous célébrerez vos sabbats d'un soir jusqu'à un autre soir. C'est le Dieu tout-puissant qui le dit. »

Pénitence d'abord, en ces Quatre-Temps, pour l'expiation. Qui de nous n'a de fautes à expier ? Quand le péché est pardonné par miséricorde, il reste, cependant, en toute justice, que l'offense faite à Dieu soit réparée. C'est cette « affliction de l'âme », cette pénitence que l'on s'inflige qui remet tout en sa juste place devant Dieu. Qui la refuse avec superbe, n'est plus dans la vérité avec Dieu. L'équilibre est rompu. Il se rétablira par force dans le Purgatoire.

*Graduel* : « Seigneur, pardonnez nos péchés, afin que les nations ne disent pas : où est leur Dieu ? — Aidez-nous, Dieu, notre Sauveur, et, pour l'honneur de votre Nom, sauvez-nous. »

*Oraison* : « Accordez-nous, Dieu tout-puissant, que par le jeûne nous soyons rassasiés de votre grâce et que, par notre abstinence, nous soyons plus forts que tous nos ennemis. »

L'antithèse est visible et profonde de pensée. Le corps jeûne, se prive, et, précisément, cette privation matérielle doit le rassasier de grâce ; l'abstinence débilite le corps, mais par la grâce qu'elle mérite, elle nous rend forts contre nos ennemis. Le corps souffre, l'âme se fortifie. Ce que le corps perd de force matérielle, l'âme le trouve en force spirituelle. Moins on vit en homme, plus on vit en Dieu. C'est le résultat voulu du jeûne ou toute autre pénitence que l'on s'impose.

*Lecture* du Livre du Lévitique, c. 23 :

« En ces jours-là, le Seigneur parla à Moïse et lui dit : A partir du quinzième jour du septième mois, quand vous aurez récolté tous les fruits de la terre, vous célébrerez une fête pendant sept jours en l'honneur du Seigneur. Le premier et le huitième il y aura le sabbat au repos. Le premier jour vous prendrez les branches les plus belles d'un arbre avec ses fruits, des branches de palmiers et des rameaux des arbres les plus touffus, des branches de saules plantés sur les bords du torrent et vous vous réjouirez devant le Seigneur votre Dieu. Vous célébrerez cette solennité, pendant sept jours, tous les ans. Ce sera pour vous une observance perpétuelle à travers les âges. Le septième mois, vous célébrerez ces fêtes et vous habiterez sous des tentes pendant sept jours. Toute personne de la race d'Israël habitera sous la tente, afin que vos descendants sachent que je vous ai fait habiter sous des tentes, après votre sortie de la terre d'Égypte. Moi, le Seigneur votre Dieu. »

Après l'expiation, la reconnaissance. Purifiés de nos fautes, en paix avec Dieu, toute justice accomplie, nous devons le remercier de ses bienfaits. En cette leçon du Lévitique, il s'agit des bienfaits matériels ; plus importants, plus dignes de merci sont les bienfaits spirituels. Notre merci ne doit pas durer seulement sept jours, mais toujours. Toute l'éternité, nous célébrerons avec magnificence la bonté de Dieu pour nous, Sur terre, cette fête de nos cœurs doit être aussi perpétuelle. Puisque nous recevons sans cesse, sans cesse nous devons remercier.

Cette fête extérieure des Tabernacles ou Tentes rappelait aux Juifs le grand bienfait de la délivrance. C'était un mémorial matériel. Établissons à jamais dans nos cœurs, une fête de *Délivrance*, cette délivrance de la puissance du démon, et rappelons-nous que cette délivrance doit nous conduire à la Terre Promise, à Dieu. Nous ne sommes sur terre que des voyageurs,

nous y vivons sous la tente, non dans des demeures permanentes. Passons, voyageurs perpétuels, sans fixer nulle part nos pas, les yeux fixés vers le terme du chemin. Passons joyeusement, en fleurissant nos tentes d'un jour, car notre joie est grande d'avoir été délivrés, notre joie est grande de marcher, avec sécurité, vers la patrie. Malgré les souffrances de la route, fleurissons nos tentes d'un jour, joyeux d'aimer et de servir Dieu, joyeux de monter vers lui : Je me suis réjoui, je suis dans l'allégresse, car je monte vers la maison de mon Dieu.

*Graduel* : « Dieu, notre protecteur, regardez, regardez vos serviteurs. — Seigneur, Dieu des armées célestes, exaucez la prière de vos serviteurs. »

Nous, nous sommes dans la bataille. L'ennemi nous presse, nous harcèle. Souvent, au fort de la mêlée, quand notre cœur est en déroute, nous nous demandons avec angoisse quelle sera l'issue du combat. Qui nous aidera, qui nous sauvera, si ce n'est vous ? Du haut du ciel, regardez-nous ! Que votre bras nous aide !

*Oraison* : « Seigneur, nous vous en prions, protégez votre famille, afin que le secours que nous cherchons, sous votre inspiration, pour acquérir le salut éternel, nous l'obtenions de votre bonté. »

### *Lecture du Prophète Michée, c. 7 :*

« Seigneur, notre Dieu, faites paître votre peuple, comme autrefois, sous votre houlette, le troupeau qui est votre héritage et qui habite aujourd'hui seul dans les bois. Les nations le verront et toute leur puissance sera brisée.

Qui est semblable à vous, mon Dieu, vous qui pardonner les péchés, qui oubliez les fautes de votre peuple ?

Le Seigneur ne fera plus sentir sa colère, car il est plein de miséricorde. Il reviendra vers nous, il aura pitié de

nous. Il nous dépouillera de nos iniquités et jettera tous nos péchés au profond de la mer.

Seigneur, vous accomplirez la promesse faite à Jacob, vous ferez miséricorde à la race d'Abraham, comme vous l'avez juré à nos Pères, Seigneur, notre Dieu, dans les temps anciens. »

Michée répand la consolation sur les débris du peuple juif. Il leur rappelle la bonté de Dieu, cette bonté qui est toujours prête à pardonner, si on lui crie sa détresse. Plus de fautes ! Elles sont jetées par Dieu au profond de la mer. Il oublie toutes les injures, toutes les trahisons. Quelle grande idée de Dieu ! Et, aussi, pour nous, pauvres pécheurs, quelle source d'espérance !

*Graduel* : « Ma prière monte vers vous, Seigneur, comme la fumée de l'encens. — Mes mains s'élèvent vers vous au sacrifice du soir. »

*Oraison* : « Accordez-nous, Seigneur, que, de même que nous nous abstenons d'aliments gras, de même nous nous abstenions des vices qui nous assiègent. »

Le jeûne matériel doit produire en nous le jeûne moral. Ce jeûne moral qui consiste à fuir le mal. Jeûner et offenser Dieu dans son cœur, à quoi bon ? Le jeûne est cause et symbole de vie plus sainte, d'effort moral plus généreux. Cause, parce que, en affaiblissant nos forces physiques, il en diminue la violence passionnelle ; symbole, parce que, en nous privant de nourriture, il nous invite à nous priver de nos fautes.

*Lecture* du prophète Zacharie, c. 8 :

« En ces jours-là, la parole du Seigneur se fit entendre à moi et me dit : Voici ce que dit le Seigneur des armées célestes. Quand vos pères ont provoqué ma colère,

dit le Seigneur, j'ai pensé à les châtier et je n'ai pas eu pitié d'eux ; de même, aujourd'hui, je change mes pensées pour faire du bien à la Maison de Juda et à Jérusalem.

N'ayez aucune crainte. Voici la conduite que vous devez tenir : que chacun soit juste avec son prochain ; exercez la justice pour que la paix règne entre vous, aux portes de la ville. Que personne ne forme de mauvais projets contre son ami ; n'aimez pas le serment faux. Toutes ces choses, je les hais, dit le Seigneur. Et la parole du Seigneur se fit entendre à moi, me disant : Voici ce que dit le Seigneur des armées célestes : Les jeûnes du quatrième, du cinquième, du septième et du dixième mois seront désormais pour la Maison de Juda des jours de joie, d'allégresse, des fêtes solennelles. Aimez seulement la justice et la paix, dit le Seigneur des armées célestes. »

Nous sommes en plein dans les témoignages de la miséricorde divine. Et cette pensée est très belle qui montre Dieu si bon. Les dieux païens n'étaient pas bons. On ne les aimait pas, on les craignait. Les sacrifices qu'on leur offrait étaient des hommages de terreur. Le vrai Dieu, Celui qui est, lui, est avant tout un Dieu bon. S'il châtie, c'est malgré lui. Dès qu'on lui demande pitié, il oublie tout le passé, il *change*, lui, l'*immuable*, c'est-à-dire qu'il montre au plus tôt sa bonté. S'il la cache, c'est que l'injure est orgueilleuse, mais, de lui-même, au premier appel, il reprend ses habitudes de bonté. Il demande, en retour, que l'on soit bon comme lui, que l'on pardonne comme lui, que l'on aime la paix comme lui. Alors, plus de jeûnes, plus de tristesses, mais la joie de le connaître et de l'aimer. Notre Dieu est bon.

*Graduel* : « Seigneur, tournez-vous enfin vers nous, et soyez bon pour vos serviteurs. — Seigneur, vous êtes notre refuge, de génération en génération. »

*Oraison* : « Seigneur, de même que vous nous accordez de vous offrir un jeûne solennel, de même, nous vous en prions, accordez-nous le secours de votre indulgence. »

Donnant, donnant ! nous offrons à Dieu les privations de nos jeûnes, mais nous attendons, en retour, le don précieux de son indulgence. Pour peu que nous fassions, Dieu fait toujours davantage en notre faveur. Nous n'arriverons jamais à donner autant que lui. C'est notre force et notre consolation.

Donnons-lui un peu d'expiation, un peu de repentir, un peu de prière et aussitôt le Cœur de Dieu s'ouvrira à deux battants. Nous recevrons une plénitude de pardon et de vie nouvelle. Si nous connaissions notre puissance sur Dieu !

### *Lecture* du prophète Daniel, c. 3 :

« En ces jours-là, un ange du Seigneur descendit dans la fournaise où se trouvaient Azarias et ses compagnons. Il écarta les flammes de la fournaise et fit souffler au milieu de la fournaise comme un vent frais de rosée. Mais les flammes s'élevaient de quarante-neuf coudées au-dessus de la fournaise, elles s'étendirent et brûlèrent tous ceux qui se tenaient près de la fournaise, les Chaldéens, serviteurs du roi, qui alimentaient le brasier. Mais le feu ne toucha ni n'incommoda par aucune souffrance les trois enfants. Alors, tous les trois, comme d'une seule bouche, louaient, glorifiaient et bénissaient Dieu dans la fournaise. Ils disaient : Vous êtes béni, Seigneur, Dieu de nos Pères, vous êtes digne de louange et glorieux dans tous les siècles.

Béni soit le nom de votre gloire, votre nom saint, digne de louange et glorieux dans tous les siècles.

Vous êtes béni dans le Temple saint de votre gloire, digne de louange...

Vous êtes béni sur le Trône saint de votre royaume...

Vous êtes béni dans le sceptre de votre divinité...

Vous êtes béni, vous qui êtes assis au-dessus des Chérubins, vous qui regardez de haut les abîmes...



Vous êtes béni, vous qui volez avec les ailes du vent, qui marchez sur les flots de la mer...

Que tous les Anges, que tous les Saints vous bénissent, vous louent, vous glorifient pendant les siècles.

Que les cieux, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent vous louent, vous glorifient pendant les siècles.

Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit, digne de louange et glorieux dans tous les siècles.

Comme il était au commencement, et maintenant, et toujours, et pendant les siècles des siècles, digne de louange et glorieux dans tous les siècles !

Vous êtes béni, Seigneur, Dieu de nos Pères, et digne de louange et glorieux dans tous les siècles ! »

Acclamations de tous les êtres, pendant l'éternité entière, à la majesté et à la bonté de Dieu. Seule la majesté de Dieu est ; seule elle existe par elle-même ; seule elle est ce qu'elle est, toujours. A elle seule, par conséquent, gloire infinie. Mais cette Majesté, tous les êtres la sentent, tous les être sentent en eux, en ce qui précisément fait qu'ils sont ce qu'ils sont, la majesté du Créateur, et de tout ce qu'ils sont, don du Créateur, tous les êtres chantent à Dieu, leur souverain Seigneur, la source de ce qu'ils sont, un cantique de louange et de reconnaissance infinie.

Eternellement, cette louange montera vers Dieu, très grand et très bon.

*Oraison* : « Dieu qui avez adouci pour les trois enfants les flammes du feu, accordez-nous avec bonté que les flammes des vices ne dévorent pas vos serviteurs. »

Que de fois nous sentons en nous, au plus fort des batailles que nous soutenons contre le mal, au plus fort des assauts des mauvaises passions, comme « un vent frais de rosée » qui apaise leur ardeur et nous donne de ne pas être vaincus. C'est l'Ange du Seigneur qui descend en nous,

avec nous dans la fournaise. Après la victoire ou la défaite repentante, rendons grâces à Dieu, notre Sauveur.

*Epître de saint Paul aux Hébreux, c. 9 :*

« Frères, il y avait un premier Tabernacle dans lequel se trouvaient les candélabres, la table pour déposer les pains que l'on offrait. Ce tabernacle portait le nom de Saint. Après le voile était un second Tabernacle, que l'on appelait le Saint des Saints : il contenait l'autel d'or des parfums, l'Arche d'Alliance recouverte entièrement d'or et dans cette Arche une corne d'or contenant la manne, la verge d'Aaron, qui avait fleuri, les tables de la loi ; et au-dessus de l'Arche siégeaient les chérubins glorieux qui ombrageaient de leurs ailes le Propitiatoire.

Ce n'est pas le moment de parler de chacun de ces objets en particulier.

Donc, les choses étant ainsi déposées, dans le premier Tabernacle, les prêtres entraient sans cesse pour offrir les sacrifices. Mais dans le second, une fois seulement par an, le Pontife seul pénétrait, toujours avec du sang qu'il offrait pour ses fautes et celles du peuple. Le Saint-Esprit fait connaître par là que l'accès du vrai sanctuaire n'est pas encore libre, aussi longtemps que subsiste le premier tabernacle.

Celui-ci est le symbole du temps présent, où des oblations et des sacrifices sont offerts, qui sont incapables de rendre parfaite la conscience de celui qui les offre. Ce ne sont que des observances charnelles ajoutées à celles qui concernent les aliments, les boissons, les oblations de tout genre, prescrites seulement jusqu'à l'introduction d'un régime supérieur.

Mais le Christ, lorsqu'il parut comme le Grand-Prêtre des biens à venir, c'est en traversant un tabernacle plus excellent et plus parfait, qui n'est pas l'œuvre de mains humaines, c'est par son propre sang et non point celui des boucs et des veaux qu'il pénétra une fois pour toutes dans le sanctuaire, ayant obtenu une rédemption éternelle. »



Tout était figure, prophétie du Christ dans l'Ancien Testament. Ce Grand-Prêtre qui, une

fois l'an, précisément à cette fête de l'Expiation, en septembre, entre dans le Saint des Saints, portant le sang des victimes dont il asperge l'Arche d'Alliance, est une prophétie vivante du Sauveur Jésus. Jésus est l'unique Pontife, lui seul entre dans le véritable Saint des Saints, le ciel, portant non pas le sang des boucs et des veaux, mais son propre sang. Il se présente ainsi à Dieu, éternel crucifié, pour lui offrir par son sang l'expiation définitive, celle qui ouvre le ciel à toute créature pécheresse et repentante. Ce n'est plus une sainteté rituelle, par le dehors, qu'il opère, c'est une sainteté morale, une sainteté d'âme, son œuvre foncière de Rédemption. Et une fois seulement, pour toujours, pour l'éternité, notre grand-prêtre, Jésus, se présente ainsi à Dieu, car son sang à lui répandu sur la croix, par les plaies dont il garde amoureusement les cicatrices, a une valeur infinie, éternelle et toute puissante comme lui.

Cette lecture de l'Épître aux Hébreux est attachée à ce jour de septembre, en souvenir de l'entrée figurative du Grand-Prêtre, dans le Saint des Saints, mais elle lui donne son sens réel, le sens de Jésus Crucifié.

*Trait* : « Toutes les nations, louez le Seigneur, tous les peuples, glorifiez-le. — Car sa miséricorde s'est affermie sur nous, et la parole de Dieu demeure éternellement. »

Nous possédons le sang de Jésus, cette grande miséricorde de Dieu, et nous le possédons pour toujours. Il est le bien, la propriété de tous ; tous les peuples ont droit sur lui. A tous, le Crucifié tend ses bras ensanglantés.

*Evangile selon saint Luc, c. 13 :*

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples cette parabole : Un homme avait un figuier planté dans sa vigne. Il vint un jour pour y cueillir des fruits et n'en trouva point. Il dit au vigneron : Voici déjà trois ans que je viens pour cueillir des fruits sur ce figuier et que je n'en trouve pas, arrachez-le donc. A quoi bon occupez-il la terre ?

Le vigneron répondit : Maître, laissez-le encore un an, je bêcherai autour, j'y mettrai du fumier et s'il rend des fruits, on le gardera ; s'il n'en rend pas vous l'arracherez.

Or, Jésus se trouvait un jour de sabbat enseignant dans une synagogue. Et voici qu'une femme se présenta, infirme depuis dix-huit ans. Elle était tellement courbée qu'elle ne pouvait regarder en haut. Jésus la voyant, l'appela et lui dit : Femme, tu es délivrée de ton infirmité. Et il lui imposa les mains. Aussitôt elle se releva et glorifiait Dieu. Mais le chef de la synagogue, indigné de ce que Jésus avait guéri cette femme un jour de sabbat, dit à la foule : Il y a six jours, où il faut travailler, venez donc l'un de ces six jours pour vous faire guérir, mais pas le jour du sabbat. Le Seigneur s'adressant à lui, lui dit : Hypocrites que vous êtes ! Chacun de vous détache son bœuf ou son âne du râtelier, le jour du sabbat, pour le conduire à l'abreuvoir. Et cette fille d'Abraham que Satan a courbée depuis dix-huit ans, il ne fallait pas la délivrer de cette chaîne le jour du sabbat ? En l'entendant dire ces choses tous ses adversaires avaient honte, et le peuple se réjouissait de toutes les œuvres glorieuses qu'il faisait. »

A quoi bon laisser ce figuier occuper inutilement la terre ? Parole terrifiante pour tant d'âmes qui abusent de la patience de Dieu. Tous les ans le Maître visite le figuier, toujours rien, aucun fruit, il se lasse, il dit : Arrachez cet arbre stérile ! Encore un an, Seigneur, faites-moi grâce encore un an, je vous promets des fruits... Mais il faut tenir sa promesse, il faut faire l'effort nécessaire, sinon, le juste jugement s'accomplira : l'arbre sera arraché, jeté au feu. A quoi bon

perdre pour lui, le stérile, ce coin de terre ? A quoi bon répandre tant de grâces sur une âme qui n'a pas le courage de les mettre à profit.

Tant de pardons accordés et toujours les mêmes faiblesses ! Ne vous lassez pas, Seigneur, nous sommes si pervers, si débiles de volonté. Ne vous lassez pas, ayez pour nous patience, grande patience. Pendant dix-huit ans Satan a lié, courbé cette pauvre femme, comme il nous lie, comme il nous courbe vers ce qui est bas, et nous ne pouvons même plus, comme elle, regarder en haut, vers le ciel. Nos yeux sont tournés en bas.

Un mot de vous, le mot qui brise toutes les chaînes, et cette femme s'est redressée. Dites-nous aussi ce mot de votre bouche et nous nous redresserons. Sans vous, nous ne pouvons pas regarder en haut. Que de fois le Maître dit ce mot de miséricordieuse puissance ! Et rien ne lui résiste.

*Offertoire* : « Seigneur, Dieu, mon Sauveur, jour et nuit je crie vers vous. — Que ma prière pénètre en votre présence. »

*Secrète* : « Accordez-nous, Dieu tout-puissant, que l'offrande présentée aux yeux de votre Majesté, nous obtienne la grâce de la dévotion et la possession de la bienheureuse éternité. »

*Communion* : « Le septième mois, vous célébrerez des fêtes solennelles, parce que j'ai fait habiter sous des tentes les enfants d'Israël, quand je les ai délivrés de la terre d'Egypte, moi, le Seigneur votre Dieu. »

Ces Quatre-Temps de septembre rappellent cette triple solennité : l'Expiation, l'action de grâces pour les fruits de la terre et ce souvenir

de la vie sous la tente pendant le séjour dans le désert. Souvenir du passé, mais réalité également du présent, car, d'autre manière et pour des motifs supérieurs, nous devons nous aussi, dans la joie de la vie chrétienne, unir nos expiations à la Croix du Sauveur, nos actions de grâces aux siennes et nous rappeler sans cesse que, sur cette terre, nous devons vivre, sous la tente, comme des voyageurs.

*Postcommunion* : « Seigneur, que vos sacrements réalisent en nous ce qu'ils contiennent, afin que ce que nous faisons en apparence, nous le possédions en vérité. »

En apparence, à l'extérieur, nous prenons la nourriture Eucharistique. Il faut que cette nourriture réalise en nous la vérité de ce qu'elle est. Il faut que vraiment, réellement elle nous unisse plus intimement, plus fermement au Christ Jésus. Si ce résultat n'est pas acquis, nous ne vivons que « d'apparence », nous n'avons pas en nous la « vérité des choses », la vérité de l'union au Christ. Nous serons un figuier stérile.

---

## XXVII.

### Le seizième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Seigneur, donnez la paix à ceux qui vous attendent, afin que vos prophètes soient réputés fidèles. Exaucez les prières de votre serviteur et de votre peuple. — Je me réjouis de ce qui m'est dit : Allons à la maison du Seigneur. »

Donnez la « paix », ou selon une autre lecture, donnez la « récompense » à ceux qui vous attendent, afin que tout le monde sache que vos prophètes ont annoncé la vérité.

Dieu est lent, selon nos petites impatiences d'un moment, parce qu'il est éternel. Le peuple juif se lassait d'attendre la venue du Messie tant de fois promise à travers les siècles. Quand donc viendra-t-il ? Hâtez-vous, Seigneur, d'accomplir votre promesse. Brisez donc les cieux, criait Isaïe, et descendez ! Sans cela, si vous tardez toujours, vos prophètes seront déshonorés. On dira : ils n'ont pas annoncé la vérité.

Nous sommes toujours pressés, précisément parce que notre temps est court. Nous voudrions triompher de nous-mêmes, de nos passions, tout de suite. L'effort long nous épouvante. Et la plupart du temps, ce n'est pas l'amour de Dieu qui nous presse d'en finir avec nos mauvais instincts, mais bien plutôt le désir de ne plus avoir à lutter.

La paix, mon Dieu, donnez-moi la paix ! Mais la paix, pour que je n'aie plus à lutter, la paix pour que je n'aie plus d'effort à m'imposer, la paix pour ma tranquillité, non pas, si nous scrutons à fond notre conscience, pour que je sois plus uni à vous. Sans doute, ce résultat n'est pas mis de côté, mais souvent au second plan. A ceux qui sont vrais avec eux-mêmes, de s'examiner et de peser ce désir de paix intérieure qu'ils éprouvent.

*Oraison* : « Seigneur, que l'action de votre miséricorde gouverne nos cœurs, parce que sans vous nous ne pouvons pas vous plaire. »

• Pensée profonde dont la pratique commande toute la vie spirituelle des âmes. Sans Dieu, sans l'action de Dieu, nous ne pouvons pas lui plaire. C'est à Dieu de commencer, de continuer, de parfaire en nous sa « complaisance ». Celui-ci, a-t-il dit au baptême de Jésus, a-t-il répété au Thabor, celui-ci est mon Fils bien-aimé, je me complais en lui. Se complaire dans les âmes, pour Dieu, c'est s'y trouver lui-même, y trouver sa propre ressemblance, sa propre présence, car Dieu ne peut se complaire qu'en lui-même. Et s'il dit qu'il se complaît en Jésus, son Fils, c'est qu'en Jésus, son Fils, il est lui-même, tout entier. Tout Dieu est en Jésus. Pour que Dieu se complaise en nous, il faut donc qu'il y soit et comment peut-il y être, s'il ne s'y met soi-même ? Il s'y met soi-même par la grâce sanctifiante, par don de sa miséricorde ; il y demeure par cette grâce, il agit en nous par les grâces actuelles qui meuvent notre volonté vers lui. Car, rien en nous pour nous approcher de Dieu, ne se fait sans lui. C'est lui qui éclaire, qui inspire, qui doucement met en



branle, sans la nécessiter, notre volonté pour le bien. De sorte que, à la lettre, il est juste de dire : Sans vous nous ne pouvons vous plaire. Nos efforts humains à eux seuls, ne peuvent atteindre Dieu. C'est lui qui, en nous et avec nous, s'atteint lui-même et par là se complaît en nous en se complaisant à lui-même en nous.

*Epître de saint Paul aux Corinthiens, I, c. 1 :*

« Frères, je remercie Dieu sans cesse pour vous de la grâce qu'il vous a donnée par le Christ Jésus. Je le remercie de ce que vous ayez été comblés par lui de toutes sortes de richesses, de parole, de science, comme le prouve la solidité du témoignage que vous rendez au Christ. De sorte que vous ne manquez d'aucuns biens spirituels, en attendant la manifestation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Lui-même, d'ailleurs, vous affermira jusqu'à la fin, afin que vous soyez sans reproche, au jour de l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Bien commencer est excellent, meilleur est de bien finir. La route est longue, dure quelquefois, ne nous lassons pas de la suivre, les yeux fixés sur le terme bienheureux. Il viendra, il ne tardera pas.

Les années passent et bientôt nous nous trouverons face à face avec lui. Puissions-nous être « sans reproche » ! Le Livre, le grand Livre sera ouvert où notre pauvre vie est inscrite au jour le jour, instant par instant. Que les mauvaises pages soient couvertes par le sang de Jésus ! Que l'on ne puisse plus les lire ! Mais rappelons-nous toujours avec humilité et avec une joie reconnaissante, que les bonnes pages ont été écrites non pas par nous seules, mais par le doigt de Dieu. C'est lui qui a guidé notre main chancelante.

*Graduel :* « Je suis dans la joie, car on m'a dit :

nous irons dans la maison du Seigneur. — Que la paix soit dans tes forteresses (Jérusalem), que l'abondance remplisse tes tours !

Alleluia, alleluia, que ceux qui craignent le Seigneur, espèrent en lui, il est leur aide et leur protecteur. »

*Evangelie selon saint Matthieu, c. 9 :*

« En ce temps-là, Jésus monta dans une barque, passa le lac et se rendit dans son pays (Capharnaüm). On lui présenta un paralytique étendu sur son lit. Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique :

Confiance, mon fils, tes péchés te sont remis. Quelques scribes présents pensèrent en eux-mêmes : cet homme blasphème. Mais Jésus, connaissant leurs pensées, dit : Pourquoi ces pensées mauvaises dans votre esprit ? Est-il plus facile de dire : tes péchés te sont remis, ou bien : lève-toi et marche ? Afin donc que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur terre le pouvoir de remettre les péchés, voici ce que je dis, et il dit au paralytique : Lève-toi, prends ton lit et va dans ta maison. Il se leva et alla dans sa maison. La foule saisie de crainte, glorifiait Dieu d'avoir donné aux hommes une telle puissance. »

Jésus fait acte de puissance sur le corps de ce malheureux, pour prouver son droit divin de remettre les péchés. Quand on lui demande de guérir le paralytique, il lui dit simplement : Confiance, mon fils ! Avant la guérison de ton corps je te donne mieux : la guérison de ton âme. Et c'est pourquoi ce paralytique guéri est devenu le symbole de l'âme purifiée, pardonnée. On trouve son image dans les catacombes, où elle signifie le pardon donné aux âmes repentantes. Que d'âmes sont paralysées, qui ont besoin de la parole impérative du Maître : Lève-toi et marche ! Nous sommes engourdis, nous sommes enchevêtrés en nous-mêmes, paralysés souvent dans notre foi et notre amour de Dieu par les illusions hu-

maines qui occupent nos pensées et prennent nos cœurs. Il faudrait passer de l'autre côté du lac, laisser ce qui nous charme, briser ce qui nous attache et prendre le large. Mais nous n'avons pas le courage de répondre à l'appel de Dieu, qui nous crie : marche ! et nous restons des années entières dans notre torpeur, jusqu'à ce que Dieu nous secoue si violemment par une épreuve, qu'il nous force, pour ainsi dire, à marcher malgré nous. La torpeur insouciante est la maladie spirituelle la plus dangereuse.

*Offertoire* : « Moïse consacra l'autel au Seigneur en offrant sur cet autel des holocaustes, en immolant des victimes. Il offrit au Seigneur le sacrifice du soir, en suave odeur, devant tout le peuple d'Israël. »

Le sacrifice du soir, le sacrifice tardif des âmes qui hésitent à donner à Dieu ce qu'il demande, des âmes paralysées. Avant que la sombre nuit les enveloppe, sous l'impulsion de la grâce, elles se décident à offrir enfin à Dieu, les holocaustes, les victimes qu'il réclame depuis longtemps. Et Dieu très bon, pitoyable à leurs faiblesses, accepte, même à la dernière heure, l'hommage qu'on lui fait. Attaches trop humaines, passions mauvaises, indifférence stérile, ces holocaustes présentés avec sincérité lui sont « une agréable odeur ». Confiance, mon fils, tes péchés te sont remis. Tu viens tard, mais, quand même, je te reçois au baiser de paix.

*Secrète* : « Dieu qui, par le vénérable commerce de ce sacrifice nous faites participer à votre suprême divinité, accordez-nous que, connaissant votre vérité, nous puissions la réaliser en nous par des mœurs dignes. »

Le « vénérable commerce », c'est l'échange qui se fait, par la communion, entre Dieu et nous : Dieu se donne à nous, nous donne sa divinité, ce qu'il est, et nous, librement, nous lui donnons ce que nous sommes. Mais, pour être vrais, foncièrement vrais avec Dieu, il faut que sa vérité à lui pénètre non seulement notre esprit, mais aussi notre volonté. Nous ne sommes vrais dans notre commerce avec Dieu, dans nos échanges, que si notre volonté est conforme à sa vérité à lui. Nous aurons beau la connaître cette vérité par notre intelligence, si elle n'entre pas dans notre volonté, dans nos mœurs, dans nos cœurs, nous ne serons pas vrais avec Dieu. Notre commerce est faux. Nous ne donnons pas à Dieu le juste poids.

Aussi le texte de la *Communion* nous répète l'invitation de l'offertoire : « Prenez des victimes et entrez dans les parvis du Seigneur, adorez le Seigneur dans son temple. »

Avec des victimes, c'est-à-dire, l'offrande de nos efforts de volonté pour détruire en nous ce qui est mauvais, ce qui déplaît à Dieu, ce qui empêche sa vérité de nous envahir en entier.

*Postcommunion* : « Nourris par votre sacrement, nous vous remercions, Seigneur, et nous supplions votre miséricorde de nous rendre dignes d'y participer. »

Purifiés, sanctifiés par la grâce de Dieu, délivrés comme le paralytique, de notre torpeur, nous devons remercier Dieu, auteur unique de notre salut. Sans lui, nous resterions engourdis, impotents, de ces êtres fainéants qui n'aboutissent à rien, qui demeurent toute leur vie des loqueteux, qui jamais n'ont de quoi se rassasier à leur faim. Seigneur, sans vous nous ne pouvons pas vous plaire !

## XXVIII.

### Le dix-septième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Je suis le salut de mon peuple, dit le Seigneur. Quelles que soient les tribulations qui les fassent crier vers moi, je les exaucerai, je serai pour eux, toujours, le Seigneur. — Mon peuple, pensez à ma loi, penchez votre oreille pour entendre les paroles de ma bouche. »

Dieu s'offre comme notre défenseur. Il proteste que dans toutes nos tribulations, si nous le prions, il nous exaucera. Il nous présente sa miséricorde. On dirait qu'il a besoin de nous être agréable. C'est comme si Dieu nous disait : je vous appartiens, disposez de moi, de ma puissance, de ma bonté. Et, en effet, c'est bien cela. Dans notre misère, nous pouvons toujours recourir à la bonté de Dieu. Aucune misère ne l'égalera jamais. Il y aura toujours du reste. On n'épuise pas la bonté de Dieu. Mais, il met une condition : Mon peuple, pensez à ma loi, pensez à mes préceptes, efforcez-vous de m'obéir. M'obéir, c'est être dans la vérité. Et si l'on s'écarte un instant de la voie droite, on peut rentrer dans la vérité par l'humble repentir. Pas d'orgueil en face de Dieu, le seul grand. Lui seul est le Seigneur et il l'est pour tous et pour toujours. Qu'on s'humilie devant sa souveraine majesté, qu'on lui

demande pardon, et immédiatement, n'eût-on plus qu'un souffle de vie, on redevient enfant de Dieu.

*Oraison* : « Dieu tout-puissant et miséricordieux, éloignez de nous avec bonté tout ce qui nous est contraire, afin que, dégagés d'esprit et de corps, nous observions en toute liberté vos préceptes. »

Nous avons et nous sentons en nous une loi de mort, contraire à la loi de vie qui est Dieu. Ces instincts mauvais que nous développons par nos propres fautes, lient souvent notre liberté. Nous ne voyons plus le bien, nous ne voyons plus l'abîme qui s'ouvre devant nous. C'est comme une fumée épaisse qui nous enveloppe. Notre jugement disparaît comme sous l'influence d'une griserie immorale. Tout disparaît, sauf l'objet de nos convoitises. Notre liberté, faussée par nous, n'a plus le choix ou si peu. A Dieu seul le pouvoir de nous délivrer. Il le fait souvent dans sa bonté, d'une manière ou d'une autre, et, reprenant possession de nous-mêmes, nous voyons l'affreuse réalité dont nous avons été préservés. Demandons à Dieu de nous conserver toujours libres de corps et d'esprit, afin d'être libres de le servir avec fidélité.

#### *Epître* de saint Paul aux Ephésiens, c. 4 :

« Frères, renouvelez en vous votre esprit et revêtez l'homme nouveau qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté véritables. Rejetez donc le mensonge et que chacun dise la vérité à son prochain, puisque nous sommes membres les uns des autres. Que votre colère soit sans péché.

Que le soleil ne se couche pas sur votre colère. Gardez-vous de donner libre champ au diable. Que celui qui volait ne vole plus. Qu'il se donne plutôt de la peine en travaillant de ses mains à quelque ouvrage honnête, afin de pouvoir donner à celui qui se trouve dans le besoin. »

Le « vieil homme » c'est la nature corrompue, ce qui est mauvais en elle. Ce vieil homme doit mourir, disparaître dans tout chrétien. Une fois baptisé, on revêt « l'homme nouveau », c'est-à-dire le Christ, qui est justice, sainteté, vérité. Donc, tout ce qui ne peut pas être du Christ : parole, sentiment, action, doit être supprimé. Nous sommes tellement unis au Christ que c'est lui qui doit penser, parler, sentir, agir en nous. Ce qui ne peut pas lui être attribué est mauvais. Quand nous agissons, demandons-nous : le Christ agirait-il ainsi ? Telle parole, tel sentiment, tel acte, puis-je dire : le Christ les aurait ? Si oui, c'est bien, si non, c'est mal. Le Christ est le critérium de toute notre vie au dedans et au dehors.

*Graduel* : « Seigneur, que ma prière monte comme une fumée d'encens vers votre face. Je lève mes mains vers vous au sacrifice du soir.

Alleluia, alleluia, la droite du Seigneur a manifesté sa puissance, la droite du Seigneur m'a relevé, alleluia. »

Que de fois n'avons-nous pas ressenti en nous ce bienfait de « la droite du Seigneur ». Pour nous arracher au mal, la droite du Seigneur a besoin de sa puissance. Pour nous relever quand nous sommes tombés, pour nous remettre dans la bonne voie, la droite du Seigneur doit montrer sa force.

Notre volonté, la volonté de la chétive créature que nous sommes, résiste à la force de Dieu. C'est effrayant à penser, mais nous pouvons dire non à Dieu, et le dire éternellement. Nous avons en nous cette puissance de lutter contre Dieu, lutte de volonté contre volonté. Aussi quand il veut de volonté absolue nous sauver, malgré les

obstacles que nous lui opposons, il faut que « sa droite » y mette sa force. Heureusement pour nous ! Car lutter contre Dieu, c'est se précipiter dans la mort éternelle.

*Evangelie selon saint Matthieu, c. 22 :*

« En ce temps-là, Jésus, parlant en paraboles aux princes des prêtres et aux pharisiens, leur dit : Le royaume de Dieu est semblable à un roi qui fait les noces de son fils. Il envoya ses serviteurs appeler ceux qui avaient été invités aux noces mais ils refusèrent de venir. De nouveau, il envoya d'autres serviteurs qui, de sa part, dirent aux invités : Le banquet est préparé, les bœufs et tout ce qui a été engraisé sont tués, tout est prêt, venez aux noces. Ils ne tinrent aucun compte de cette invitation. Ils s'en allèrent, l'un dans sa villa, l'autre à ses affaires. D'autres s'emparèrent des serviteurs, les outragèrent et les mirent à mort. Ayant appris ces choses, le roi fut irrité. Il envoya ses armées, fit périr les meurtriers et brûla leur ville.

Alors, il dit à ses serviteurs : Les noces étaient préparées, mais les invités n'en ont pas été dignes. Allez donc à tous les débouchés des rues et invitez aux noces tous ceux que vous rencontrerez. Les serviteurs se répandirent dans les rues et rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, les mauvais et les bons, et la salle des noces fut remplie de convives.

Or, le roi entra pour voir ceux qui étaient à table et il vit un homme qui n'était pas vêtu de la robe nuptiale. Il lui dit : mon ami, comment êtes-vous entré ici sans vous revêtir de la robe nuptiale ? Il ne répondit point. Alors le roi dit à ses serviteurs : Liez-lui les mains et les pieds et jetez-le dans les ténèbres du dehors. Là, il y aura des pleurs et des grincements de dents. Car beaucoup sont appelés, peu sont élus. »

Le royaume de Dieu, c'est l'Eglise, l'Epouse de Jésus. Le Père, qui est dans les cieux, invite tous les hommes aux noces de son Fils. Il les invite à s'asseoir au banquet. Quelle réponse lui fut-elle faite à travers les âges ? Le peuple juif, le premier invité, l'invité de choix, a repoussé à main-



tes reprises la main que Dieu lui tendait. Les païens, ramassés dans le monde entier, sont venus nombreux prendre place au festin. Nous en sommes, nous avons notre place réservée dans l'Eglise, mais combien s'en éloignent, combien qui entrent dans la salle du banquet ne sont pas « revêtus de la robe nuptiale », c'est-à-dire, n'ont pas la foi, ni la charité qui font les enfants de Dieu. Le Maître est dans la salle, il regarde les convives, il compte ses amis. En sommes-nous ? Tous sont appelés, combien seront admis définitivement aux noces éternelles ? Il ne suffit pas d'être de l'Eglise par son baptême, il faut vivre de l'Eglise par sa foi et son amour de Dieu. Sinon, à l'appel suprême pour le festin éternel, nous n'entendrons pas notre nom. Alors, ce sera l'horrible sentence, celle qui jette pour toujours dans les « ténèbres extérieures » en dehors de Dieu.

*Offertoire* : « Au milieu de mes tribulations, Seigneur, vous me fortifierez ; vous étendrez votre main pour abattre la fureur de mes ennemis, votre droite me sauvera. »

*Secrète* : « Seigneur, nous vous en prions, faites que ces présents que nous offrons à votre Majesté nous soient salutaires. »

A Dieu d'abord, pour sa gloire, le Sacrifice de l'autel ; à nous, après, pour la sanctification de nos âmes. Mais, en réalité, tout est à la gloire de Dieu, car la sanctification personnelle de chacun de nous est un don de la bonté de Dieu et, par là même, une louange à sa majesté.

*Communion* : « Vous avez ordonné de suivre vos préceptes. Puissé-je diriger ma route dans leur accomplissement. »

*Postcommunion* : « Seigneur, que votre œuvre médicinale nous purifie, par votre bonté, de nos péchés et nous fasse pratiquer vos commandements. »

Ne pas oublier que d'abord la grâce de Dieu est une grâce *médicinale*, qui guérit les infirmités de nos âmes. Avant de nous fortifier dans le bien, elle nous préserve du mal, dont le foyer est en nous. Elle relève d'en bas avant d'élever en haut.

Et ce n'est que par cette guérison première que nous pouvons nous attacher aux commandements de Dieu, les aimer, les pratiquer. Une âme qui n'est pas *guérie*, qui porte encore en elle les plaies vives du péché, marche péniblement, tombe parfois, avant d'être à Dieu de façon définitive. Il lui faut à tout instant l'action médicinale de la grâce.

Elle est comme une malade dont les pas demeurent chancelants et qui a besoin de remèdes fortifiants. Le divin Médecin y pourvoit par la sainte Eucharistie.

---

## XXIX.

### Le dix-huitième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Seigneur, tout ce que vous nous avez fait, vous l'avez fait en pleine justice, car nous avons péché contre vous et nous n'avons pas obéi à vos commandements. Cependant, rendez gloire à votre nom et agissez avec nous selon la grandeur de votre miséricorde. — Heureux ceux qui se gardent purs sur la route, ceux qui suivent la loi du Seigneur ! »

Deux cris de l'âme : cri de détresse et cri de joie.

Cri de détresse de l'âme qui reconnaît ses fautes et adore la justice de Dieu, toute la justice de Dieu sur elle. Elle dit : Je vous ai offensé, vous m'avez punie, c'est juste... Cependant, justice faite et justice acceptée, j'implore maintenant votre miséricorde. Votre justice vous glorifie, elle glorifie votre sainteté, mais la miséricorde a une gloire qui lui est propre, une gloire, j'ose dire, supérieure, car elle descend au plus bas pour exercer dans sa plénitude votre bonté infinie. Et c'est pourquoi Dieu se montre si compatissant, si débonnaire. Il aime mieux pardonner que punir.

Mais l'âme oppressée par le souvenir de ses fautes, l'âme ouverte enfin vers le ciel et con-

templant la sainteté de Dieu, ne peut retenir ce cri de joie qui est comme un cri d'envie : Heureux les Purs ! Heureux ceux qui n'ont pas offensé Dieu ! Heureux ceux qui suivent la route du devoir, celle qui va droit à Dieu !

*Oraison* : « Seigneur, daignez accorder à vos fidèles serviteurs l'indulgence et la paix, afin que purifiés de leurs fautes, ils vous servent avec sécurité. »

L'indulgence ! Nous en avons tant besoin. Que deviendrions-nous si Dieu nous demandait compte, dans toute la rigueur de sa justice, de la pauvre vie que nous menons ? Il ne se presse pas de nous punir ; il attend avec une patience, quelquefois déconcertante, que nous voulions bien lui demander pardon. Il n'entend pas, il ne voit pas nos fautes. Souvent même il nous préserve de la chute, et si nous tombons, il met sa main pour nous retenir et ne pas nous laisser aller au fond de l'abîme. Nous serons émerveillés dans le ciel de cette longanimité de Dieu pour nous, de cette indulgence incessante. S'il nous prenait au mot, nous serions depuis longtemps en enfer.

*Epître* de saint Paul aux Ephésiens, c. 5 :

« Frères, examinez avec soin votre manière de vivre. Vivez non pas comme des insensés mais comme des sages, qui connaissent le prix du temps, car les jours sont mauvais. Aussi ne soyez pas inintelligents, mais comprenez bien ce que veut le Seigneur.

Ne vous enivrez pas de vin, source de luxure. Remplissez-vous au contraire de l'Esprit-Saint. Chantez ensemble des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels, ou louez le Seigneur dans le secret de vos cœurs. Rendez grâces toujours et pour tout, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ à Dieu, notre Père. Soumettez-vous les uns aux autres dans la crainte du Christ. »

« Comprenez bien ce que Dieu veut ». C'est la grande science en ce monde. Celui qui connaît Dieu, qui sait ce qu'il exige de lui, qui sait également ce qu'il attend de lui, sur terre et pour l'éternité, celui-là est dans la vérité de la vie. Il n'a qu'à marcher. Il juge la vie humaine à sa valeur ; il estime les choses et les hommes selon la lumière de Dieu et passe sans se laisser prendre aux illusions du monde. C'est le savant par excellence, le voyant. Les autres ne savent rien, ne voient rien, car ils n'ont pas la juste appréciation de la vie. Ce manque de mise au point trouble et fausse tout ce qu'ils pensent, tout ce qu'ils aiment et tout ce qu'ils font.

Le voyant, celui qui comprend Dieu, passe et il passe en chantant. Qu'il soit, sur la route, dans la joie ou dans la douleur, il chante la grandeur souveraine de Dieu, il chante sa bonté miséricordieuse. La vie chrétienne est une vie liturgique et dans cette vie liturgique, par des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels, l'âme chante à Dieu son amour, sa reconnaissance ; elle lui chante aussi toutes ses douleurs. Quelquefois, le plus souvent même, cette vie liturgique est dans le secret de l'âme. C'est là qu'elle développe ses cérémonies les plus grandioses et les plus intimes, dans des actes d'amour, de louange, de joie, de désir qui forment la trame quotidienne de sa vie, la vie profonde du dedans, devant l'auguste Trinité.

Disons en passant que ces paroles de saint Paul nous prouvent que dès les premières années du christianisme, il y avait une liturgie solennelle, qui entourait la Sainte Eucharistie, car c'est pour ce banquet sacré que les fidèles se réunissaient et chantaient ensemble des psau-

mes, des hymnes, des cantiques. La messe actuelle est la suite de ces réunions primitives. Elle n'en diffère que par quelques cérémonies ajoutées depuis. Le fond est le même.

*Graduel* : « Seigneur, les yeux de tous espèrent en vous. C'est vous qui donnez à tous les êtres, en temps voulu, leur nourriture. Vous ouvrez votre main et vous comblez tout être vivant de votre bénédiction.

Alleluia, alleluia, ceux qui ont confiance dans le Seigneur sont forts comme le mont Sion. Celui qui habite Jérusalem ne sera jamais effrayé. Alleluia. »

Dans l'univers entier, tous les êtres qui ont la vie, ont les yeux fixés sur la main du Créateur, ces yeux d'instinct qui attendent de lui ce dont ils ont besoin pour vivre. Ces « yeux » sont les lois qui régissent les êtres. Le Créateur est dans ces lois, elles sont son œuvre ; c'est lui qui les maintient et, par elles, donne à chaque être ce qui lui est nécessaire. Si le Créateur se retirait, si « sa main ne s'ouvrait plus », ce serait pour tous les êtres la mort. Grandiose idée que cette vision à travers les mondes de tous « ces yeux » qui regardent le Créateur, confiants et implorants.

Ouvrez votre main, Seigneur, ouvrez-la toute grande, afin que votre bonté se répande sur nous. Mais, pour obtenir les dons de Dieu, il y a une loi également fixée par lui, c'est la loi de l'humble confiance. D'instinct, par leur propre nature, les êtres privés de raison, attendent dans une paix confiante les largesses du Créateur. Nous, librement, par acte de foi, nous devons avoir aussi cette paix confiante en la bonté de notre Père qui est au ciel. Alors, nous serons forts,

comme le mont Sion, à l'abri de tout danger derrière cette forteresse invincible, qui est la confiance en Dieu. Rien ne trouble, rien n'épouvante celui qui habite Jérusalem, la cité sainte, qui est l'image de Dieu.

*Evangelie selon saint Jean, c. 4 :*

« En ce temps-là, il y avait à Capharnaüm un officier dont le fils était malade. Ayant appris que Jésus arrivait de Judée en Galilée, il alla le trouver et le pria de descendre dans sa maison pour guérir son fils, celui-ci étant près de mourir.

Jésus lui dit : Si vous ne voyez pas des miracles, des prodiges, vous ne croyez point. L'officier répondit : Seigneur, descendez avant qu'il ne meure. Jésus lui dit : Va, ton fils est vivant. Cet homme crut à la parole de Jésus et s'en alla. Or, il était à descendre quand ses serviteurs accoururent au devant de lui et lui annoncèrent que son fils vivait. Il leur demanda à quelle heure il avait commencé à se trouver mieux : Hier, à la septième heure, lui dirent-ils, la fièvre l'a quitté. Le père se rendit compte que c'était l'heure à laquelle Jésus lui avait dit : Ton fils est vivant. Et il crut en lui avec toute sa famille. »

Exemple frappant de la confiance en Dieu.

L'officier de Capharnaüm ne se laisse pas rebuter par le reproche de Jésus : « Il vous faut des miracles pour croire ». Lui, il pense à son fils qui va mourir, et au reproche du Maître, il n'oppose que sa prière plus instante. C'est comme s'il lui disait : ce que vous dites est vrai, mais, je vous en supplie, venez. Jésus n'y va pas. Il veut que ce père, qui tremble pour son fils, ait confiance en sa parole. Va-t'en, lui dit-il, ton fils vit. Cet homme eut confiance. Il lut dans le regard de Jésus la bonté souveraine, et Jésus, qui, lui, lisait dans son cœur, le regarda partir avec joie. Cet homme croyait en lui.

Dieu nous exauce à sa manière. Nous lui de-

mandons souvent une façon d'agir avec nous, qui n'est pas conforme à notre bien réel. Il ne descend pas avec nous à tous les Capharnaüms de notre vie. Il nous dit simplement par un événement quelconque, contre lequel notre impuissance est manifeste, ce qu'il veut de nous. Et il nous demande de croire quand même et toujours, à sa bonté pour nous. Faisons comme l'officier, acceptons la volonté divine telle qu'elle se présente. L'officier n'a pas répliqué, il n'a pas dit : Maître, j'aimerais mieux vous voir descendre avec moi. Je serais plus sûr d'être exaucé. Non. Jésus dit : Va-t'en, ton fils vit. Et simplement, confiant, l'officier s'en va. Allons avec lui sans crainte, pleins de foi dans la bonté de Dieu, même et surtout quand nous ne comprenons pas. Quel besoin avons-nous de comprendre ? L'unique nécessaire comme l'unique vérité, c'est d'avoir foi en Dieu.

*Offertoire* : « Sur les rives des fleuves de Babylone, nous sommes assis et nous pleurons, au souvenir de toi, Sion ! »

Tous, en ce monde, loin de notre patrie, loin de notre Dieu, nous sommes assis sur les rives des fleuves de Babylone. Les Juifs exilés, durement asservis par leurs vainqueurs, pleuraient au souvenir de Jérusalem. A combien d'entre nous le désir de Dieu, le désir de l'éternité bienheureuse fait-il verser des larmes ? Les fleuves de Babylone, de cette vie naturelle, humaine, ont pour nous trop de charmes et nous font oublier la vie invisible, la vie éternelle. Ne nous laissons pas prendre aux filets du chasseur, le mauvais, celui qui nous engourdit dans la jouissance matérielle. Secouons nos âmes, et rappelons-nous que nous sommes ici-bas des voyageurs. Gare au



« voleur » dont parle l'évangile, qui guette nos pas pour nous dépouiller.

*Secrète* : « Seigneur, que ces mystères nous donnent le céleste remède et purifient les vices de nos cœurs. »

*Communion* : « Seigneur, souvenez-vous de la parole que vous avez dite à votre serviteur, parole d'espérance : elle est ma consolation dans ma misère. »

Parole d'espérance en la bonté de Dieu ! C'est l'unique consolation dans notre misère. Qui que nous soyons, aussi savants et aussi honnêtes que nous paraissions aux yeux du monde, nous avons tous besoin de « la parole d'espérance ». Car tout notre être, toute notre science et toute notre honnêteté, tout aboutit humainement à la mort. Elle nous attend tous, impitoyable.

C'est ce que montraient avec ironie les fameuses danses macabres du moyen-âge, où l'on voit défiler, dans la somptuosité de leurs ornements, et les joies de leurs divertissements, les rois et les princes, les papes et les cardinaux, les riches et les pauvres, mais chacun a derrière soi le regardant avec un rire féroce, le spectre de la mort. A tous, il faut la parole d'espérance, celle qui va au delà de la mort et assure l'éternité avec Dieu.

*Postcommunion* : « Seigneur, pour que nous soyons dignes de vos bienfaits, faites-nous obéir à vos préceptes. »

## XXX.

### Le dix-neuvième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Seigneur, tout est soumis à votre volonté et rien ne peut lui résister. C'est vous, en effet, qui avez fait le ciel et la terre et tout ce qui est contenu en eux. Vous êtes le Seigneur de tous les êtres. — Heureux ceux qui se gardent purs sur le chemin, ceux qui suivent la loi du Seigneur. »

Ce texte sacré place Dieu à son rang et nous place au nôtre. Qui le comprend bien, à fond, est seul dans la vérité.

Tout est soumis à la volonté de Dieu, et la raison en est que Dieu a tout créé, ciel, terre, et tout ce qu'ils contiennent. La création est le titre de Dieu à la souveraineté sur le monde. Tout est de lui, par lui, sans aucune exception, donc tout lui appartient, tout est au-dessous de lui, tout lui est soumis, non pas seulement en surface, à l'extérieur, mais à fond, tellement, que sans l'acte continuél qui soutient les créatures, toutes disparaîtraient aussitôt. Nous ne sommes pas à nous-mêmes, car nous ne sommes pas de nous. Notre dépendance de Dieu est absolue.

« Le Seigneur est Seigneur de tous les êtres ». Nous, nous sommes ses créatures, nous sommes ce qu'il veut que nous soyons, rien de plus. Par

conséquent, il ne nous appartient pas de diriger notre vie à notre guise, comme si nous étions indépendants. La souveraineté de Dieu nous pénètre, nous enveloppe. La reconnaître, c'est faire acte de vérité, de justice, acte le plus bienfaisant pour nous, car il nous unit à la volonté essentielle de Dieu sur nous. Qui se révolte est comme un enfant sans raison qui se débat sans but. Se révolter contre Dieu n'aboutit à rien. Dieu reste Dieu, malgré nos négations, malgré nos révoltes, malgré nos insouciances. Il est ce qu'il est et nous sommes bon gré mal gré ce que nous sommes, rien devant lui.

Cette pensée fondamentale fait les Saints. Mais la contre-pensée fait les damnés. On mesure une âme à la compréhension de cette vérité. Toute vie spirituelle n'en est que la conclusion pratique : « Sache, ma fille, disait Dieu à sainte Catherine de Sienne, que je suis celui qui suis et que toi tu es celle qui n'est pas ». C'est tout.

*Oraison* : « Seigneur, nous vous en prions, gardez votre famille avec votre bonté continuelle, afin que, protégée par vous, elle soit libérée de toute adversité et rende gloire à votre Nom par ses bonnes œuvres. »

Aussi grand que Dieu soit, aussi souverain absolu de nous comme de toute créature, nous l'appelons notre Père, nous formons sur terre sa « famille ». Famille réelle, en toute vérité, car il y a quelqu'un de chez lui, Dieu de Dieu, qui s'est fait homme comme nous, qui a pris notre chair à nous, qui par là même est devenu notre frère de sang, de la même race que nous. Jésus, Fils de Dieu, Fils de l'homme est le chef suprême de l'humanité, il est l'Homme et avec lui nous, nous devenons participants de la Divinité. Nous en-

trons avec lui dans la Famille de Dieu, comme il entre dans la nôtre, lui par souveraineté, nous par adoption. Mais tous ceux qui sont unis au Christ deviennent ses membres, ne sont plus qu'un avec lui, et c'est, sur terre, l'union de ces membres au Christ qui forme, par l'Eglise, la famille de Dieu. Chétifs par nature, nous sommes de haute lignée, de la lignée divine par la grâce.

Que Dieu garde sa famille ! Que sa bonté veille perpétuellement sur elle !

*Epître de saint Paul aux Ephésiens, c. 6 :*

« Frères, fortifiez-vous dans le Seigneur, dans la vigueur de sa force. Revêtez l'armure de Dieu, pour être capables de résister aux embûches du démon. Car la lutte, pour nous, n'est pas contre des hommes de chair et de sang, mais bien contre les princes, les puissances, contre les chefs de ce monde ténébreux, contre les esprits mauvais qui sont dans les airs.

Prenez donc l'armure de Dieu, pour pouvoir résister en ce jour mauvais, et demeurez fermes en toutes choses. Ayez donc les reins ceints de la vérité, la poitrine couverte de la cuirasse de la justice et les pieds chaussés pour la prédication de l'évangile de la paix. Pour tout, saisissez le bouclier de la foi, qui seule vous donnera la force d'éteindre les traits enflammés du mauvais. Prenez le casque du salut et le glaive de l'Esprit, qui est la parole de Dieu. »

C'est toute une armature que saint Paul donne aux chrétiens. Il en fait des soldats et les arme pour le combat. C'est que, comme il le dit, nous n'avons pas seulement à combattre des hommes comme nous, nous avons à lutter contre les esprits mauvais. On l'oublie trop souvent, faute de foi. Autour de nous, le démon rôde et guette sa proie. Il est mauvais, il a la haine de Dieu, sa joie est de rendre chacun de nous aussi mauvais que lui, de lui donner cette haine de Dieu, son esprit de révolte. Et, à chaque instant, il

s'efforce par tous les moyens dont il dispose, de nous entraîner au mal. Quelle fête dans l'enfer, quand une âme y arrive vaincue par le démon !

Aussi l'apôtre nous donne les armes qui, seules, peuvent nous assurer la victoire : la foi, la justice, la vigilance. Il faut se pénétrer des vérités de la foi, se rendre Dieu présent ; il faut être juste vis-à-vis de Dieu et vis-à-vis des hommes ; il faut surveiller ses pensées, ses sentiments, ses paroles, ses actes et ne jamais se croire à l'abri du danger. Au moment où nous y pensons le moins, l'ennemi entre dans la place. Prenons garde.

*Graduel* : « Seigneur, vous êtes notre refuge, de génération en génération. — Avant que les montagnes se fussent élevées, avant la terre, avant l'univers entier, de toute éternité, Dieu, vous êtes.

Alleluia, alleluia, du fond de abîme, Seigneur, je crie vers vous ; Seigneur, exaucez ma voix. »

C'est la même pensée qu'à l'*Introït* : Dieu, en haut et nous en bas. Dieu, souverain Seigneur du monde, qui seul est avant tous les êtres et donne à tous les êtres d'être ce qu'ils sont, et nous, dans la profondeur, dans l'abîme de notre néant, de nos fautes aussi, mais de cette profondeur et de cet abîme, nous crions à Dieu, le Très-Haut, notre détresse. Et Dieu, si grand, si haut au-dessus de nous, entend la voix de sa chétive créature. Il n'y a pas de distance entre lui et nous. Sa bonté, la croix de son Fils Jésus, fait le pont, comme dit sainte Catherine de Sienne. De sorte que, très loin de Dieu par notre nature, surtout notre nature coupable, nous sommes très près de lui par la charité. Entre nous et Dieu,

il y a l'amour réciproque et l'amour ne connaît pas de distance.

*Evangile selon saint Matthieu, c. 18 :*

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples cette parabole : Le royaume des cieus est semblable à un roi, qui voulut se faire rendre compte de ce que lui devait son personnel. Dès qu'il eut commencé, on lui présenta un employé qui lui devait dix mille talents. Comme il n'avait pas de quoi le rembourser, le maître ordonna de le vendre avec sa femme, ses enfants et tout ce qu'il possédait. Mais cet employé se jeta à ses genoux et le suppliant il dit : Ayez un peu de patience envers moi et je vous rembourserai tout. Le maître eut pitié de ce serviteur, le mit en liberté, et lui fit don de tout ce qu'il devait. Mais, en sortant, ce serviteur rencontra un de ses camarades de service, qui lui devait cent deniers. Il le saisit à l'étouffer et lui dit : Rends-moi ce que tu me dois. Ce camarade le suppliant, lui dit : Ayez un peu de patience envers moi et je vous rendrai tout. Mais l'autre ne le voulut point. Il s'en alla et le fit mettre en prison, jusqu'à ce qu'il payât sa dette.

Leurs compagnons, témoins de ce fait, en furent extrêmement affligés. Ils allèrent trouver leur maître et lui racontèrent ce qui venait de se passer. Alors, le maître fit venir cet employé et il lui dit : Mauvais serviteur, parce que tu m'as supplié, je t'ai fait cadeau de ce que tu me devais. Ne devais-tu pas, toi aussi, avoir pitié de ton camarade, comme j'avais eu pitié de toi ? Indigné, le maître livra cet employé aux bourreaux, jusqu'à ce qu'il eût payé toute sa dette. Ainsi vous fera mon Père céleste, si chacun d'entre vous ne pardonne à son frère du fond de son cœur. »

Jésus veut que notre cœur soit aussi grand que le Cœur de son Père.

Si nous voulons être pardonnés, pardonnons nous-mêmes. Jésus le veut tellement qu'il a inséré ce précepte fondamental dans la prière qu'il enseigna à ses disciples. Et tous les jours, depuis lors, sur toutes les plages du monde, les chrétiens disent et doivent dire du fond de leur

cœur : Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons. Même mesure, et on ne peut tromper Dieu. Il lit dans les cœurs. C'est lui qui juge si la mesure de notre pardon est juste. Lui, le Père céleste, il pardonne sans mesure, il remet tout, il donne toute la dette, sans réserve.

A nous de faire comme lui, si nous voulons qu'il nous pardonne aussi sans réserve. Et c'est très beau que le cœur de l'homme puisse ainsi s'élargir en bonté comme le Cœur de Dieu. C'est par là, qu'il s'ennoblit en vérité.

*Offertoire* : « Il y avait un homme dans la terre de Hus, appelé Job. Homme simple, droit et craignant Dieu. Satan demanda au Seigneur la permission de l'éprouver, et puissance lui fut donnée sur ses biens et sa chair. Satan le dépouilla de toutes ses richesses, prit ses fils et frappa sa chair d'un mal hideux. »

Souverain Seigneur des hommes comme de tous les êtres, Dieu les dirige selon sa volonté, pour le bien le plus salulaire de leurs âmes. Il permet quelquefois au démon d'éprouver ceux qui l'aiment, ceux qui le servent, parce que l'épreuve donne la plénitude de l'amour.

Cette épreuve de Job correspond à ce que dit saint Paul dans l'épître de ce dimanche : nous avons à lutter contre les esprits mauvais. Mais, le démon est limité dans sa puissance ; il dépend de Dieu et ne peut agir que selon la permission de Dieu.

Ne soyons donc jamais étonnés de voir les bons, les amis de Dieu, ceux qui observent sa loi, subir des épreuves douloureuses. On dit : Voyez ! Ils ont beau servir Dieu, rien ne leur réussit. C'est l'infortune, c'est la maladie. A quoi bon, disait la femme de Job, à quoi bon ta fidé-

lité à Dieu ? Tu vois bien qu'il ne s'occupe pas de toi !

C'est le contraire, la souffrance est une visite de la bonté de Dieu. Lui, il sait ce qu'il nous réserve pour l'éternité. C'est près de lui qu'il nous voit. Et si, sur terre, il veut que nous souffrions avec Jésus crucifié, c'est pour nous faire une part plus belle dans son bonheur éternellement joyeux. Toutes les misères de ce monde s'éclairent à cette lumière.

*Secrète* : « Seigneur, recevez avec bonté ce sacrifice que vous avez établi pour apaiser votre colère et nous rendre, par une bonté puissante, la grâce du salut. »

Le Sacrifice de la messe demeure, à travers le monde et à travers les siècles, la grande expiation. Jésus, toujours immolé, toujours crucifié, s'offre, par ses prêtres, à la Majesté divine pour expier les péchés du monde. C'est le sacrifice de la croix continué, perpétué, étendu. Il couvre l'univers entier de sa protection. Et si la miséricorde de Dieu ne se retire pas du monde ; si sa justice ne frappe pas les impies, c'est au sacrifice permanent de la messe que nous le devons. Tous les jours, dans tout l'univers, à toute heure du jour, selon les latitudes, monte vers Dieu l'offrande de la Victime rédemptrice. Spectacle merveilleux pour qui réfléchit et dont malheureusement nous nous occupons trop peu.

C'est ce même sacrifice permanent qui obtient pour nous des grâces infinies. C'est par lui que « la bonté puissante » de Dieu se répand sur la terre. Nous en bénéficions sans y penser, à tout instant. On assiste à la messe, sans porter ses regards plus loin et l'on ne réfléchit pas que cette messe se répète partout à la louange de Dieu et



pour le salut des âmes. La vie invisible de la grâce nous enserre, nous pénètre, sans que nous y pensions.

*Communion* : « Mon âme est confiante en votre salut, j'espère en votre parole. Quand donc me rendrez-vous justice contre ceux qui me poursuivent ? »

Les méchants me persécutent, aidez-moi, Seigneur, mon Dieu. »

Les « méchants », les « mauvais » de ce monde, mais plus encore les « mauvais » invisibles, ces « esprits d'iniquité », qui ne cessent de nous provoquer au mal. La lutte nous fatigue souvent, nous sommes las de combattre. Après tant d'années d'effort, tant d'années de victoires et de défaites, nous voudrions un peu de repos, nous voudrions la paix : Faites-nous justice, mon Dieu ! C'est assez. A Dieu seul de le dire. Quand il jugera bon de nous donner la récompense, il parlera lui-même. La paix, nous avons l'éternité pour en jouir.

*Postcommunion* : « Nourris de l'aliment de l'immortalité, nous vous prions, Seigneur, de posséder avec un cœur pur ce que nous avons reçu par notre bouche. »

Ce que nous avons reçu par notre bouche extérieurement, c'est le sacrement de la Présence réelle de Jésus ; il faut aller au fond, à la réalité même que couvre cet extérieur. Cette réalité, c'est Jésus triomphant dans l'éternité source de vie immortelle. Pénétrons-nous de cette réalité. Mais il faut pour cela un cœur purifié, dégagé des passions humaines, un cœur qui aspire à posséder Dieu, dans la vérité.

---

## XXXI.

### Le vingtième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Seigneur, si vous regardez nos iniquités, qui pourra soutenir ce regard ? Dieu d'Israël, vous avez en vous toute miséricorde. — Des profondeurs de l'abîme, je crie vers vous, Seigneur ; Seigneur, exaucez ma voix. »

Qui peut soutenir, sans baisser les yeux, le regard du Dieu juste ? Il voit le fond de nos cœurs, il lit nos pensées, les plus intimes, celles que nous ne disons à personne, comme en un livre ouvert. Aucune page ne lui échappe. Au dehors, la porte de notre âme est fermée, nous paraissions quelqu'un. On s'incline devant nous ; on nous traite avec respect ; on nous donne la place d'honneur ; on nous estime pour ce que nous paraissions, non pour ce que nous sommes. Si la porte de notre âme tout à coup s'ouvrait, si l'on pouvait lire, comme Dieu, le livre secret que nous écrivons au dedans, quelle serait notre confusion. Que Notre-Seigneur a bien dit : les premiers seront les derniers.

Juste Dieu ! Qu'il en soit ainsi à la louange de votre vérité, à la louange aussi de votre bonté ! Car, même ceux qui passeront les derniers, après avoir occupé, en ce monde, les premières places, seront encore une louange infinie à votre misé-

ricorde. Qu'ils soient au plus bas degré, et que là, purifiés et sanctifiés par vous, ils vous rendent, de toute la petite chose qu'ils seront, une louange d'amour et de reconnaissance.

Votre regard, Seigneur, descendra jusqu'à eux.

*Oraison* : « Dieu, notre refuge et notre force, écoutez les pieuses supplications de votre Eglise, vous qui êtes l'auteur de toute piété, et accordez de recevoir efficacement ce que nous demandons avec foi. »

L'efficacité de notre prière dépend de notre foi. « Demandez, a dit le Maître, et vous recevrez. » Mais demandez avec foi en la bonté et en la puissance de Dieu. De la foi comme un grain de sénévé et vous serez les maîtres sur la terre, parce que vous aurez dans vos mains la puissance de Dieu. Force étonnante de la prière ! Elle nous communique ce qu'est Dieu, elle nous transpose en lui. Ce qu'il peut nous le pouvons. Et quand les créatures entendent le commandement d'une prière faite avec foi, la vraie, elles sentent, la mort elle-même, elles sentent passer par cette prière la Majesté du Créateur, et elles lui obéissent aussitôt, quoi que la prière commande, quoique ce qu'elle commande soit contraire à leurs principes les plus essentiels. C'est le miracle.

*Epître* de saint Paul aux Philippiens, c. 1 :

« Frères, j'ai confiance dans le Seigneur Jésus que celui qui a entrepris en vous cette œuvre bonne en poursuivra l'achèvement jusqu'au jour du Christ Jésus. C'est d'ailleurs justice de ma part d'avoir pour vous de pareils sentiments, car je vous porte dans mon cœur vous tous qui êtes, dans mes liens et dans la défense et l'affermissement de l'évangile, les compagnons de ma joie. Dieu m'est témoin, en effet, combien je vous aime tous dans le Cœur du Christ Jésus. Ce que je demande, c'est que

votre charité abonde de plus en plus en science et en toute espèce de discernement, pour reconnaître ce qui est meilleur, afin que vous soyez vrais et sans reproche pour le jour du Christ, remplis du fruit de la justice qui nous vient par Jésus-Christ, à la gloire et à la louange de Dieu. »

Saint Paul s'attendrit sur les disciples qui vivent dans la ville de Philippe. Il leur dit son amour, sa joie, ses espérances. Ce qu'il demande pour eux, pour nous également, c'est que la charité soit de plus en plus vraie. Il faut aimer Dieu en pleine lumière, en pleine sincérité. Rien de médiocre, rien de mesquin, rien de faux. Aimons Dieu de telle sorte que, au jour du Christ, c'est-à-dire, au jour du jugement suprême, nous puissions, sans rougir, étaler aux yeux de tous la sincérité de notre vie. Elle n'exclut pas les faiblesses, pourvu que notre repentir soit foncièrement vrai : La faiblesse n'est pas un manque de sincérité. On reconnaît sa faute, tout en la commettant. Mais il faut que l'aveu que l'on s'en fait à soi-même et à Dieu soit entièrement sincère. Pas de compromis, de subterfuges : j'ai péché et j'en demande pardon. C'est tout. Alors, même avec ses fautes, avouées, regrettées, pleurées, on peut se présenter devant le Juge suprême en toute sincérité.

*Graduel* : « Qu'il est bon, qu'il est agréable pour des frères de vivre ensemble dans l'union. — C'est comme l'huile parfumée répandue sur la tête et qui coule sur la barbe, la barbe d'Aaron.

Alleluia, alleluia ! Seigneur, vous êtes celui qui guérit les cœurs contrits, qui panse leurs blessures, alleluia. »

L'union des cœurs vient de la sincérité de chacun d'eux. Quand la dissimulation entre dans

une société, toute union est impossible. Il faut des cœurs francs, ouverts, sans replis. Alors la charité s'épanouit dans sa plénitude. Il n'y a pas de coins sombres, de lacets tendus, de traquenards couverts. On marche d'un pas assuré, les yeux clairs, face à la lumière. Que la vie commune, alors, est douce, joyeuse, agréable. C'est pour le cœur, comme une huile parfumée qui doucement, suavement s'étend à tous les membres de la communauté. On est heureux. Et si la misère humaine personnelle a prise sur vous, on sait que Dieu est là, bon, miséricordieux, charitable et tendre médecin, prêt à panser vos blessures. Dieu est le grand guérisseur des âmes sincères. Il est toujours là, bon Samaritain, avec l'huile et le vin. Aucune plaie ne le rebute, pourvu que, du fond du cœur, le blessé avoue sa misère et implore le divin secours.

*Evangile selon saint Matthieu, c. 22 :*

« En ce temps-là, les Pharisiens s'éloignèrent de Jésus et s'entendirent entre eux pour le surprendre dans ses discours. Ils lui envoyèrent de leurs disciples avec des partisans d'Hérode, qui lui dirent : Maître, nous savons que vos paroles sont toujours franches et que vous enseignez la voie de Dieu, en vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, car vous ne faites pas attention aux personnes. Dites-nous donc ce que vous pensez : est-il permis de payer le tribut oui ou non, à César ? Mais Jésus vit la méchanceté de leur cœur : Hypocrites, répondit-il, pourquoi me tentez-vous ? Montrez-moi la monnaie du tribut. Ils lui présentèrent un denier. Et Jésus leur dit : De qui sont cette image et cette inscription ? Ils dirent : de César. Alors il leur dit : Rendez donc à César ce qui est de César et à Dieu ce qui est de Dieu. »

Perfide question des ennemis de Jésus. Si Jésus disait : Pas de tribut, il se révoltait contre Cesar ; il disait : payez le tribut, il ameutait contre lui

le nationalisme juif. Mais le Maître lit dans le cœur de ses adversaires et il leur répond non sans ironie et non sans leur donner une suprême leçon. Ce denier qu'on lui présente porte gravée la tête de César, autour se lit son nom. C'est donc une monnaie qui prouve l'asservissement des Juifs par le César de Rome. Les Juifs l'ont acceptée, elle a cours officiel chez eux, César est bien leur maître. Alors, dit Jésus, à César son bien, puisque cette monnaie lui appartient.

Mais il va plus loin. Au-dessus de César, au-dessus de tous les potentats du monde, il y a celui qui seul est grand, Dieu, qui tient dans sa main tous les rois et les rejette à volonté. Or, Dieu nous a marqués tous de son image, il a écrit, gravé en nous son Nom très saint de Créateur et de Sauveur. Par droit de création, par droit de rédemption, nous sommes sa chose, son bien, sa propriété.

Au baptême, le Nom de l'auguste Trinité, le Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit a été gravé en nos âmes d'une façon indélébile. A lui donc, au grand Dieu du ciel, nous devons tout ce que nous sommes et nous devons lui rendre, comme à notre propriétaire, tout ce que nous sommes. A César ce qui est de César, à la terre ce qui est de la terre ; mais à Dieu, ce qui est de Dieu, tout, car rien n'est sans lui. Voilà la vérité de notre vie.

*Offertoire* : « Seigneur, vous qui êtes au-dessus de toute puissance, souvenez-vous de moi. Donnez à mes lèvres une parole droite, afin qu'elle vous soit agréable. »

La vérité seule est agréable à Dieu. Si notre cœur, ce fond intime de nous-mêmes, doit être

vrai, droit devant Dieu, notre parole, qui est le signe extérieur de notre cœur, qui le manifeste au dehors, doit avoir la même rectitude. Mentir c'est renier la vérité de Dieu ; tromper, c'est la trahir. Impossible de se présenter devant Dieu avec « un cœur double » ou des paroles de mensonge. C'est « tuer son âme », car c'est aller contre Dieu. Soyez sincères, dit saint Paul ; rendez à Dieu ce qui est de Dieu, dit Notre-Seigneur. Partout, la vérité, celle du cœur comme celle des paroles.

*Secrète* : « Dieu, plein de miséricorde, faites que cette offrande salutaire nous délivre à jamais de nos fautes, et nous protège contre toute adversité. »

*Communion* : « Je vous le dis : il y a de la joie chez les anges de Dieu, quand un pécheur fait pénitence. »

Quand on n'a pas été sincère avec Dieu, quand on ne lui a pas rendu ce qui est à lui et que, égaré par les illusions mauvaises du monde, on s'est laissé prendre aux pièges de la route, une seule ressource demeure, l'unique, s'humilier devant lui et implorer son pardon. Quiconque reconnaît sa faute est pardonné et, dans le ciel, grande est la joie des anges. Ces Esprits bienheureux ont souci des pauvres créatures que nous sommes. Leur bonheur n'est pas égoïste. Ils devront le partager avec nous, avec toutes les créatures de Dieu, car plus on est proche de Dieu, plus on aime comme lui. Disons-nous que nous avons au ciel des cœurs qui pensent à nous, qui nous aiment, qui nous aident, qui désirent notre victoire. Aussi, quelle joie, quand le pécheur tombé se relève !

*Postcommunion* : « Nous avons participé, Seigneur, aux dons de votre saint Mystère et nous vous demandons humblement que ce que vous nous avez ordonné de faire en souvenir de vous, soit un secours profitable à notre faiblesse. »

En souvenir de Jésus, nous offrons le saint sacrifice; en souvenir de Jésus, nous y participons par la communion, il remplit de sa présence réelle, actuelle et le sacrifice et la communion. Nous avons la joie de le posséder, de lui dire notre tendresse, de lui rappeler combien il nous a aimés, de l'en remercier et de lui répéter : Seigneur, nous ne vous oublions pas ! Vous êtes notre joie, notre force, notre vie. Mais lui aussi, présent, se souvient de nous. Il est notre secours, l'appui de notre faiblesse, le remède à nos infirmités. Il faut vivre de lui comme il le désire, afin qu'il réalise en nous l'effet total de sa présence. Il s'est perpétué sur l'autel comme Pain de vie, qu'il soit réellement pour nous un pain vivifiant, qui donne lumière, force et courage. Avec lui, il faut toujours être vrai, comme il est vrai lui-même. Il est vrai comme Pain de vie, soyons vrais en profitant réellement de ce Pain de vie.

---



## XXXII.

### Le vingt-et-unième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Le Seigneur dit : J'ai des pensées de paix et non d'affliction. Vous m'invoquerez et je vous exaucerai. Je ramènerai vos captifs de tous les lieux où ils sont dispersés. — Seigneur, vous avez béni votre terre, vous avez délivré Jacob de la captivité. »

Dieu ne châtie que s'il ne peut faire autrement. Mais de lui-même, il ne veut que le bien. C'est la bonté qui se répand naturellement de son cœur. Bénir, pardonner, aider, délivrer, donner la joie est propre à Dieu. Car en lui, il n'y a que bonté, miséricorde et allégresse. Pour que la justice entre en jeu, il faut qu'elle soit provoquée par un être en dehors de Dieu, qui résiste à Dieu. Le châtiment vient d'abord de celui qui offense Dieu ; c'est lui qui l'attire, c'est lui qui force Dieu à punir. S'il n'y avait pas de faute, Dieu ne montrerait que sa bonté, puisqu'il n'y aurait pas lieu de manifester sa justice. Juste, Dieu l'est essentiellement, comme il est bon, mais la bonté n'est que de lui seul, elle sort de lui toujours, « elle se répand, dit l'Écriture, sur toutes ses créatures. » Il n'a besoin pour manifester sa bonté que de lui-même. Pour être juste, ou plutôt pour manifester sa justice, la justice qui punit, il est

nécessaire qu'un être créé par lui se révolte contre lui. Sans cette révolte, Dieu donne et donne sans cesse toute la bonté qui est lui-même.

*Oraison* : « Seigneur, nous vous en prions, pardonnez les fautes de vos peuples, afin que, par votre clémence, nous soyons délivrés des chaînes du péché dont nous nous sommes entourés par notre faiblesse. »

Nous nous lions par le péché. Nous lions notre esprit qui n'est plus libre de penser à Dieu avec vérité ; nous lions notre volonté qui n'a plus la force de résister au mal ; nous lions notre cœur que nous attachons éperdûment aux créatures. Le beau spectacle pour Dieu que cette créature humaine, douée par lui de liberté, et qui, par sa faute, devient incapable de bien. Lui seul peut briser nos liens. S'il le fait quelquefois avec violence, bénissons-le, quoi qu'il nous en coûte, car c'est le don le plus précieux de sa miséricorde. Laissons Dieu nous détacher de nous-mêmes, nous détacher des créatures. Lui seul a la bonne manière. Nous autres, nous hésiterions, nous frapperions à côté. Il sait où est le nœud, et c'est le nœud qu'il faut trancher. Nous l'en remercierons après.

*Epître* de saint Paul aux Philippiens, c. 3 et 4 :

« Frères, soyez mes imitateurs. Ayez les yeux fixés sur ceux qui vivent selon le modèle que vous avez en nous. Car beaucoup, je vous l'ai dit souvent, et une fois de plus, je vous le dis en pleurant, beaucoup vivent comme des ennemis de la croix du Christ. Ce sont des gens dont la fin aboutit à la perdition, qui ont leur ventre pour Dieu, qui mettent leur gloire dans ce qui fait leur honte et n'ont de goût que pour les choses de la terre. Mais notre cité à nous est dans les cieux d'où nous attendons que vienne Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre

corps misérable en le rendant semblable à son corps glorieux. Il manifestera ainsi le pouvoir qu'il possède de s'assujettir toutes choses. En conséquence, mes Frères très chers et très désirés, ma joie et ma couronne, demeurez fermes dans le Seigneur, mes bien-aimés.

Je prie Evodia et je supplie Syntiché de vivre en bonne intelligence dans le Seigneur. Et toi aussi, je t'en prie, mon fidèle compagnon, aide-les, car elles ont travaillé pour l'évangile avec Clément et mes autres collaborateurs, dont les noms sont écrits au livre de vie. »

Combien vivent de la terre, ne pensent qu'à la terre, ne désirent que les jouissances de la terre ! Comme le ciel est loin ! Que ces promesses de bonheur éternel nous disent peu de chose ! Nous sommes bien de la terre, enlisés en elle et, selon la malédiction du serpent tentateur, avec lui nous mangeons la terre. Nous n'entendons pas la voix qui criait à saint Augustin : Je suis la nourriture des grands, grandis et tu me mangeras ! Et c'est pourquoi aussi notre cœur demeure inquiet, même au milieu de nos plaisirs, il demeure inquiet, inassouvi, parce que la pauvre nourriture d'amour que nous lui donnons ne peut le satisfaire. « Vous nous avez fait pour vous, mon Dieu, et c'est pourquoi notre cœur reste inquiet, tant qu'il ne se repose pas en vous ! » Cette plainte douloureuse d'Augustin se fait entendre en nous. Il nous faut, pour être pleinement heureux, celui qui transformera notre faible et misérable humanité, qui la rendra belle, splendide, heureuse comme la sienne, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais pour cela, il faut grandir, nous élever au-dessus des choses humaines, désirer la vie invisible, la vie de Dieu, la seule vraie, car seule elle demeure.

*Graduel* : « Seigneur, vous nous avez délivrés

de ceux qui nous affligeaient ; vous avez confondu ceux qui nous haïssent. — Nous vous louons, mon Dieu, nous vous glorifions, aujourd'hui, toujours.

Alleluia, alleluia, vous êtes celui qui faites la paix autour de nous, qui nous rassasiez de l'abondance du froment. Alleluia. »

La paix de Dieu, vient de « l'abondance du froment » qui est le Pain de vie, Notre-Seigneur. Qui le mange avec foi, qui le désire avec amour, possède la paix, la paix intérieure, la paix profonde, qui vient de l'union vraie avec Dieu. La surface peut être agitée par les souffrances de l'âme et du corps, au fond, par cette union intime règne la paix de Dieu, faite de foi, d'amour, d'union à sa volonté. Cette paix, personne ne peut nous l'enlever. Au plus fort des tempêtes extérieures, un regard au dedans calme notre cœur. Il se repose en Dieu.

### *Evangelie selon saint Matthieu, c. 9 :*

« En ce temps-là, pendant que Jésus parlait à la foule, un chef de la synagogue s'approcha de lui, le salua et lui dit : Seigneur, ma fille vient de mourir, mais venez, imposez-lui les mains et elle vivra. Jésus se leva et le suivit avec ses disciples. Or, une femme qui souffrait d'une perte de sang depuis douze ans, s'approcha de lui par derrière, et toucha le bord de son vêtement. Elle se disait en elle-même : Si je touche seulement le bord de son vêtement, je serai guérie. Jésus se retourna, la vit et lui dit : Confiance, ma fille, ta foi t'a guérie. Et cette femme, dès ce moment, fut guérie.

En arrivant à la maison du chef, Jésus vit une foule de peuple et des joueurs de flûte qui faisaient du bruit. Il leur dit : Retirez-vous, cette jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. Et ils se moquaient de lui. Ayant fait éloigner la foule, il entra dans la maison, prit la main de la morte, et la jeune fille se dressa sur son séant. Le bruit de ce prodige se répandit dans tout le pays. »

« Si je touchais seulement le bord de son vêtement, je serais guérie ! » Et cette femme, humble, confiante, s'approche, le touche et se trouve guérie. Les autres disent : Venez, descendez, imposez les mains et le miracle se fera.

Cette femme est plus simple. Elle a vu, dans le regard de Jésus une bonté infinie ; elle se dit : à quoi bon lui demander une faveur, il est toute bonté. Cette bonté, comme l'huile parfumée, se répand certainement jusqu'au bord de son vêtement. Inutile de l'importuner. Je vais le toucher et sa bonté me guérira. Jésus fut ému de cette foi ardente et discrète. Elle ne voulait pas l'importuner, mais lui, exquis de délicatesse, se retourne, la regarde, et quel regard ! « Confiance, ma fille ! » Si nous savions donner à Notre-Seigneur cette joie de nous regarder, de nous dire : confiance ! Mais oui, tu sais bien que je suis bon. Je le suis pour toi, toujours. Pourquoi doutons-nous ? Pourquoi hésitons-nous ? Jamais nous n'aurons pour Jésus ce sentiment filial, profond, qu'il nous demande.

Il y a contraste entre cette foi discrète de la pauvre femme et le vacarme qui entoure la morte de ce chef de Synagogue. Jésus, là encore, écarte tout ce monde, fait taire ces joueurs de flûte. Simplement, il prend la main de la jeune fille et à ce contact tout-puissant, elle reprend vie. Qui résiste à la bonté de Jésus ? Toute âme, même les mortes de longue date, n'a qu'à s'approcher avec foi de Jésus et ce contact lui rendra la vie : « Confiance, ma fille ! ta foi t'a sauvée. »

*Offertoire* : « Du profond de l'abîme je crie vers vous, Seigneur. Seigneur, exaucez ma prière. »

L'abîme n'a pas de profondeur pour Dieu. Sa présence est partout. Et quand nous l'offensons même de façon la plus misérable, la plus injurieuse, Dieu est encore présent à nous. Nous pouvons toucher le bord de son vêtement. Nous l'offensons et nous l'injurons avec ses propres dons. Nous ne le voyons plus, mais lui, il nous voit ; nous ne pensons plus à lui, mais lui, il nous suit du regard avec sollicitude. Jusqu'au bout, il nous attend. Rien de nous ne monte vers lui, que notre faiblesse, mais vers nous sa bonté s'incline. Il ne nous oublie jamais. Et il semble que s'il entend notre voix qui implore le pardon, c'est encore lui le plus heureux. Il est vrai que Jésus a dit : Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. De ce bonheur de donner, Dieu ne se prive pas. Profitons-en à sa gloire.

*Secrète* : « Nous vous offrons, Seigneur, ce sacrifice de louange pour augmenter en nous la grandeur de notre service, afin que vous accomplissiez avec bonté ce que vous nous donnez sans aucun mérite de notre part. »

Tout ce que nous avons, de nature et de grâce, vient de la bonté de Dieu. Nous n'avons rien par nous-mêmes. Personne ne peut donner à Dieu, mais Dieu donne à tous. D'où il résulte que, bénéficiaires de Dieu, nous devons lui rendre un hommage absolu de tout ce que nous sommes. Et plus nous comprenons ce qu'est Dieu et ce que nous sommes, plus cet hommage doit grandir. C'est « cette augmentation de service » dont parle la secrète. Il ne sera jamais ce qu'il doit être, car jamais nous ne serons vis-à-vis de Dieu tout ce que nous devons être, sauf dans la béatitude éternelle, où règne la plénitude de vérité.

*Communion* : « Je vous le dis en vérité, quand vous priez et demandez, croyez que vous recevrez, et vous recevrez. »

Témoin cette femme qui désire toucher seulement le bord du vêtement de Jésus.

*Postcommunion* : « Nous vous demandons, Dieu tout-puissant, de ne pas laisser aux prises avec les dangers du monde ceux qui, par votre bonté, ont la joie de participer aux divins mystères. »

---

### XXXIII.

## Le vingt-deuxième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

Les dimanches après l'octave de la Trinité varient comme nombre, selon la date de la fête de Pâques. Ils peuvent aller jusqu'à vingt-six.

Dans ce cas, selon le nombre, on prend une partie du texte des dimanches non usagés après l'Epiphanie : les oraisons, les épîtres et les évangiles.

Pour l'introït, le graduel, la communion, on se sert du texte du 21<sup>e</sup> dimanche après l'octave de la Trinité. Mais toujours le texte du 22<sup>e</sup> dimanche est utilisé le dernier des dimanches, celui qui précède l'Avent.

Pour l'utilité de ceux qui se servent de la Liturgie dominicaine, j'ai ajouté à la suite les messes supplémentaires au complet.

Il suffira de les prendre au temps voulu, selon le nombre des dimanches.

Texte du 22<sup>e</sup> dimanche qui clôt le cycle de la Trinité, avant le Temps de l'Avent.

### MESSE DU 22<sup>e</sup> DIMANCHE.

*Introït* : « Le Seigneur dit : J'ai des pensées de paix et non d'affliction. Vous m'invoquerez et je vous exaucerai. Je ramènerai vos captifs de tous les lieux où ils sont dispersés. — Seigneur,



vous avez béni votre terre, vous avez délivré Jacob de la captivité. »

Texte du 21<sup>e</sup> dimanche déjà commenté<sup>1</sup>.

*Oraison* : « Seigneur, excitez les volontés de vos fidèles, afin que produisant avec plus de facilité les œuvres de votre grâce, ils reçoivent avec plus d'abondance les dons de votre miséricorde. »

Notre volonté défaillante, engourdie, a besoin d'être secouée pour se mettre à l'œuvre divine. Quand il s'agit de choses qui lui plaisent, qui flattent ses instincts, même les plus mauvais, notre volonté est toujours prête, elle y va d'elle-même, joyeusement. Ce que nous aimons, nous le faisons toujours facilement, car nous y trouvons notre satisfaction. Et, il faut bien l'avouer, dussions-nous en rougir, nous aimons naturellement et quelquefois avec passion ce qui est bas. Ce n'est pas par le haut de notre nature que nous vivons le plus, que nous jouissons le plus, c'est par le bas, cette chair que nous suivons où elle nous conduit, les yeux fermés, car elle nous est agréable. Pour nous redresser, pour résister à ses attrait, il faut une volonté avertie, puissante; il faut une volonté qui soit éclairée, appuyée par une grâce de Dieu. Sans cet appui divin, nous fléchissons. Et c'est pourquoi, nous répétons à Dieu : Seigneur, excitez notre volonté ! Elevez-la, soutenez-la, d'elle-même vous savez où elle va.

*Épître* de saint Paul aux Colossiens, c. 1 :

« Frères, nous ne cessons pas de prier pour vous. Nous demandons que vous parveniez à la pleine connaissance de

---

1. P. 305.

la volonté de Dieu, que vous soyez remplis de sagesse, d'intelligence spirituelle, afin que vous puissiez mener une vie digne de Dieu et lui plaire en tout. Produisez les fruits de toutes les bonnes œuvres et croissez dans la science de Dieu. Montrez-vous forts en toute manière, selon la puissance de sa gloire, pour pratiquer la patience, la longanimité, le tout avec joie. Rendez grâces à Dieu le Père, qui vous a rendus capables d'avoir part à l'héritage des Saints dans la lumière. Il vous a délivrés de la puissance des ténèbres et vous a transférés dans le royaume de son Fils bien-aimé, en qui nous avons, par son sang, la rédemption et la rémission des péchés. »

Croissez en bonnes œuvres, dit saint Paul, mais croissez aussi en science de Dieu.

Cette science de Dieu, c'est la connaissance de ce qu'est Dieu en lui-même, de son être infini, et de ce qu'est Dieu pour nous. Cette double connaissance est le principe de toute vie intérieure, celle qui donne la force de résister au mal, de pratiquer la vertu, de supporter avec patience les souffrances de la vie ; celle qui révèle à notre âme l'infinie bonté de Dieu pour nous, et nous fait comprendre la douloureuse Passion du Sauveur. Science unique, la plus haute par son objet, la plus nécessaire par ses résultats. Qui ne connaît pas Dieu, ne peut l'aimer et qui ne l'aime pas, ne peut ni le suivre ni l'atteindre. Croissez en science intérieure de Dieu et vous croîtrez en amour de Dieu.

C'est toute la vie contemplative, avec ses fruits d'apostolat.

*Graduel* : « Seigneur, vous nous avez délivrés de ceux qui nous affligeaient. Vous avez confondu ceux qui nous haïssent. — Nous vous louons, mon Dieu, nous vous glorifions, aujourd'hui, toujours.

Alleluia, alleluia, vous êtes celui qui faites la

paix autour de nous, qui nous rassasiez de l'abondance du froment, alleluia<sup>1</sup>. »

*Evangile selon saint Matthieu, c. 24 :*

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Quand vous verrez l'abomination de la désolation, annoncée par le prophète Daniel, dans le lieu saint, que celui qui lit, comprenne.

Que ceux qui habitent la Judée fuient dans les montagnes. Si l'un se trouve sur le toit de sa maison, qu'il ne descende pas pour y prendre quelque chose ; si quelqu'un est dans les champs, qu'il ne revienne pas chercher sa tunique. Malheur aux femmes qui seront enceintes ou nourriront leurs enfants à pareil jour. Priez pour que votre fuite n'ait pas lieu pendant l'hiver ou le jour du sabbat. Car la calamité sera si terrible que jamais pareille n'a eu lieu et que jamais pareille n'arrivera. Et si ces jours n'étaient pas abrégés, personne ne serait sauvé. Mais ils seront abrégés à cause des élus.

Alors, si l'on vous dit : Le Christ est ici ou là, n'en croyez rien. Il y aura alors de faux christs et de faux prophètes, et ils feront de tels prodiges qu'ils seraient capables — si c'était possible — de séduire les élus eux-mêmes. Je vous le dis d'avance. Donc, si l'on vous dit : le Christ est au désert, n'y allez pas ; il est à l'intérieur d'une maison, ne le croyez pas. Car, de même que l'éclair part de l'Orient et resplendit à l'Occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme. En quelque lieu que soit le corps, les aigles se rassembleront. Mais aussitôt après ces jours de douleur, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel et les forces qui gouvernent les cieux seront troublées. Alors paraîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme. Tous les peuples de la terre feront entendre des gémissements. Ils verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel, en grande puissance et majesté. Il enverra ses Anges qui, au son de la trompette et avec de grands cris, rassembleront les élus des quatre coins du monde, d'une extrémité du ciel à l'autre.

Comprenez cette parabole par l'exemple du figuier.

Quand ses rameaux sont tendres et ses feuilles naissantes, vous savez que l'été est proche. De même, quand vous serez témoins de ces événements, sachez que le Christ est à la porte, tout près. Je vous le dis en vérité, la race humaine ne passera point, avant que tout cela n'arrive. Les cieux et la terre périront, mes paroles ne périront pas. »

Grandiose prophétie de la fin du monde, bien à sa place, à ce dimanche, qui termine le cycle de la Trinité. Avec ce dernier dimanche se clôt l'histoire de l'Eglise sur terre. Elle va de la douloureuse Passion de Jésus, jusqu'à son avènement glorieux. Pendant cette longue période, à travers les siècles et à travers le monde, l'Eglise fait son œuvre de rédemption. Elle présente à tous la croix de Jésus, le salut par son sang. Persécutée dans un pays, elle passe dans un autre, car tous les peuples sont appelés au salut éternel. Et l'Eglise va ainsi, chargée de la croix, sans arrêt, voyageuse infatigable. Elle ira jusqu'à ce que l'œuvre de Jésus soit accomplie, jusqu'à ce que le dernier élu soit sauvé, alors, son rôle sera terminé. Au Juge suprême de prendre sa place et de rendre à chacun ce qui lui est dû. C'est la fin du monde, la descente glorieuse du Christ. Il reviendra, dirent les anges aux apôtres qui, d'un regard anxieux, regardaient leur Maître s'élever dans les cieux. Il reviendra... Le voici, c'est fait, les Temps sont finis. La trompette sonne, la voix des Anges éclate : Venez, vous les morts ! Debout ! Et nous y serons tous, aucun n'y échappera. Tous nous verrons le Fils de Dieu dans sa puissance et sa majesté. Tous nous verrons son signe, son étendard, la Croix. Elle nous jugera. Et la sentence sera si juste que tous, élus et damnés diront : Seigneur,

vous jugez justement. Aux élus, la joie, aux damnés l'éternelle désolation.

Seigneur, ayez pitié de nous.

*Offertoire* : « Du fond de l'abîme je crie vers vous, Seigneur ! Seigneur, exaucez ma prière. »

*Secrète* : « Seigneur, soyez propice à nos supplications. Recevez les offrandes de votre peuple, ses prières aussi et tournez les cœurs de tous vers vous, afin que, délivrés des convoitises de la terre, nous soyons pleins des désirs du ciel. »

C'est la grande prière : nous arracher aux convoitises de la terre, à toutes ses jouissances, pour remplir nos cœurs du désir du ciel. Nous arracher aux illusions du monde visible, pour nous élever aux réalités du monde invisible. Effort continu des âmes qui ont le tourment de Dieu. Mais pour que cet effort soit efficace, puissant, pour qu'il arrive au résultat tant désiré, il faut que Dieu nous tourne le cœur vers lui. Notre cœur est détourné de Dieu par le péché, il est tourné vers la terre. Un effort violent est nécessaire pour le retourner vers Dieu. C'est l'œuvre de la grâce et sans elle nous continuerons à tourner notre cœur vers les créatures. Que l'on sent, à cette seule expression, tout l'attrait qui nous attache à la terre. Une plante qui ne se présente pas bien, qui se tourne vers le mur, doit, pour être redressée, pour offrir sa beauté aux regards, doit être liée, attachée par force. A la grâce de lier ainsi notre cœur et de l'attacher par sa force aux choses de Dieu. Aux violents, aux forts, le royaume de Dieu.

*Communion* : « Je vous le dis en vérité, quand vous priez, croyez que vous recevrez et vous recevrez. »

*Postcommunion* : « Accordez-nous, nous vous en prions, Seigneur, que par ces sacrements auxquels nous participons, tout ce qu'il y a de vicieux dans notre âme soit guéri par la vertu de leur remède. »

Effet propre de la Sainte Eucharistie, de guérir en nous ce qu'il y a de mauvais, de « vicieux », ce fond de corruption qui vient du péché. La pénitence nous absout des fautes présentes, elle a également une influence bienfaisante pour guérir les plaies que ces fautes nous causent ; mais le remède le plus efficace pour cautériser à fond ces blessures, c'est la sainte Communion, faite avec foi, avec amour. Jésus n'a pas dit en vain qu'il est le Pain de vie, qu'il donne la vie à qui le mange. C'est la stricte réalité. La première vie est de détruire les germes de mort. Ce côté négatif acquis, l'Eucharistie augmente la vie. Mais d'abord désinfecter, guérir, détruire tout ce qui est dans l'âme contraire à Dieu, tout ce qui vient du péché, originel ou actuel. De sorte que, en communiant souvent, on arrive à avoir une âme saine, en pleine santé, capable de monter vers Dieu.

---

*Supplément aux dimanches après l'octave de  
la Trinité.*

---

XXXIV.

**Le vingt-troisième Dimanche après l'Octave  
de la Trinité.**

---

LA MESSE.

*Introït* : « Le Seigneur dit : j'ai des pensées de paix et non d'affliction. Vous m'invoquerez et je vous exaucerai. Je ramènerai vos captifs de tous les lieux où ils sont dispersés. — Seigneur, vous avez béni votre terre, vous avez délivré Jacob de la captivité. »

Texte du 21<sup>e</sup> dimanche déjà commenté<sup>1</sup>.

*Oraison* : « Dieu tout-puissant, éternel, regardez avec bonté notre faiblesse et étendez, pour nous protéger, la droite de votre Majesté. »

*Epître* de saint Paul aux Romains, c. 12 :

« Frères, ne soyez pas sages à vos propres yeux. Ne rendez à personne mal pour le mal. Faites le bien non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes. S'il se peut, autant qu'il est en vous, soyez en paix avec tout le monde. Ne cherchez pas à vous venger vous-mêmes, très chers, mais laissez passer la colère. Car il est écrit : « A moi la vengeance, c'est moi qui la ferai », dit le

Seigneur. Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger ; s'il a soif, donnez-lui à boire. Ce faisant, vous amasserez des charbons de feu sur sa tête. Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien. »

C'est le programme divin de la charité chrétienne : Rendre le bien pour le mal. Heureux celui qui incarne dans sa vie morale cette formule de l'apôtre. Le ciel est à Lui.

*Graduel* : « Seigneur, vous nous avez délivrés de ceux qui nous affligeaient. Vous avez confondu ceux qui nous haïssent. — Nous vous louons, mon Dieu, nous vous glorifions, aujourd'hui, toujours.

Alleluia, alleluia, vous êtes celui qui faites la paix autour de nous, qui nous rassasiez de l'abondance du froment, alleluia,<sup>1</sup> »

### *Evangile selon saint Matthieu, c. 8 :*

« En ce temps-là, comme Jésus descendait de la montagne, la foule le suivit. Et voici qu'un lépreux s'approchant de lui, l'adora et dit : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me purifier. » Et Jésus, étendant la main, le toucha et dit : « Je le veux, sois purifié. » Aussitôt sa lèpre disparut. Et Jésus lui dit : « Voici, ne dis rien à personne, mais va-t'en, montre-toi au prêtre, et offre le présent prescrit par Moïse comme preuve de guérison pour les prêtres. »

Comme il entrait à Capharnaüm, un centurion vint à lui suppliant et dit : « Seigneur, mon serviteur est étendu dans ma maison, paralysé, et il souffre beaucoup. » Jésus lui dit : « J'irai et je le guérirai. » Le centurion répondit : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, dites un mot seulement et mon serviteur sera guéri. Car, quoique je ne sois qu'un homme soumis à une autorité, j'ai cependant sous mes ordres des soldats. Je dis à l'un : Va, et il va, à l'autre : Viens, et il vient ; à mon serviteur : Fais ceci, et il le fait. » Jésus, en



l'écoutant, était dans l'admiration et il dit à ceux qui le suivaient : « Je n'ai pas trouvé, en vérité, une si grande foi dans le peuple d'Israël. Aussi je vous le dis : beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et ils prendront place dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob, mais les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dent. » Et Jésus dit au centurion : « Va, qu'il te soit fait comme tu as cru. » Et le serviteur fut guéri à cette même heure. »

Ce païen eut le don d'émouvoir le Fils de Dieu. Il vient à lui, attiré par la rumeur publique. On disait que Jésus de Nazareth était bon, qu'il était saint, que Dieu opérait par lui des choses prodigieuses. Le soldat romain croyait en Dieu. Il se dit : j'irai le trouver. S'il est saint, s'il est bon, il guérira mon serviteur. Et il va confiant, il expose son cas. Jésus ne refuse pas, il ne repousse pas le centurion, il lui dit : « J'irai chez toi, je verrai ton serviteur et je le guérirai. »

Le centurion s'étonne et s'humilie devant le Maître : « Chez moi ! Non. Je ne suis pas digne de vous, je ne suis qu'un païen. Et puis, qu'avez-vous besoin de venir chez moi ? Je ne suis qu'un humble centurion, j'ai sous mes ordres cent soldats ; quand je commande, ils obéissent. Vous, le Seigneur, qui avez en main la puissance divine, commandez ! Que ce soit tout près ou très loin, vous serez obéi. »

Humble et hardie, telle est la vraie foi !

Humble devant la souveraine majesté de Dieu, hardie devant sa bonté. Ayez de la foi comme un grain de sénevé, dira le Maître, et vous transporterez les montagnes. Le serviteur fut guéri.

*Offertoire* : « Du fond de l'abîme je crie vers vous, Seigneur ! Seigneur, exaucez ma prière. »

*Secrète* : « Que cette victime, Seigneur, purifie nos fautes, qu'elle sanctifie les corps et les âmes de vos serviteurs pour célébrer le sacrifice. »

*Communion* : « Je vous le dis en vérité, quand vous priez, croyez que vous recevrez et vous recevrez. »

*Postcommunion* : « Seigneur, vous qui nous accordez de nous servir de si grands mystères, faites, nous vous en supplions, que nous puissions nous adapter véritablement à leurs effets. »

Il ne suffit pas de s'unir au sacrifice, de participer aux saints mystères, il faut qu'ils produisent en nous leurs effets, en réalité ! Le dehors n'est rien, il faut l'œuvre intérieure de sainteté, la divine adaptation.

---

## XXXV.

### Le vingt-quatrième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Le Seigneur dit : j'ai des pensées de paix et non d'affliction. Vous m'invoquerez et je vous exaucerai. Je ramènerai vos captifs de tous les lieux où ils sont dispersés. — Seigneur, vous avez béni votre terre, vous avez délivré Jacob de la captivité. »

Texte du 21<sup>e</sup> Dimanche déjà commenté <sup>1</sup>.

*Oraison* : « Dieu qui nous voyez exposés à de grands dangers et qui savez que la faiblesse humaine ne nous permet pas de les dominer, accordez-nous la santé de l'âme et du corps, afin que, avec votre assistance, nous puissions triompher des maux que nous subissons à cause de nos péchés. »

#### *Epître* de saint Paul aux Romains <sup>2</sup> :

« Frères, ne devez rien à personne, si ce n'est de vous aimer mutuellement. Car celui qui aime son prochain, accomplit toute la loi. En effet : tu ne seras pas adultère, tu ne tueras point, tu ne voleras point, tu ne diras pas de faux témoignage, tu n'auras point de convoitise et tout

---

1. P. 216.

2. Rom. C. 13.

autre précepte de ce genre est renfermé dans cette parole : tu aimeras ton prochain comme toi-même. L'amour du prochain ne fait aucun mal. Donc l'amour est la plénitude de la loi. »

L'enseignement de l'Apôtre est tellement clair qu'il n'a besoin d'aucun commentaire.

*Graduel* : « Seigneur, vous nous avez délivrés de ceux qui nous affligeaient. Vous avez confondu ceux qui nous haïssent. — Nous vous louons, mon Dieu, nous vous glorifions, aujourd'hui, toujours.

Alleluia, alleluia, vous êtes celui qui faites la paix autour de nous, qui nous rassasiez de l'abondance du froment, alleluia. »

*Evangelie* selon saint Matthieu :

« En ce temps-là, Jésus monta dans une barque, ses disciples le suivirent. Or, une tempête violente éclata sur la mer, et la barque était couverte par les flots. Mais lui dormait. Ses disciples s'approchèrent de lui, l'éveillèrent, disant : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » Jésus leur dit : « Pourquoi êtes-vous si peureux, hommes de peu de foi ? » Se levant, il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. Or, les hommes pleins de stupeur disaient : « Qui est donc celui-ci, auquel les vents et la mer obéissent ? »

Nous, nous savons qui il est ! Nous savons que Jésus est Fils de Dieu, Dieu de Dieu, puissant et bon. Nous savons que rien ne peut lui dire : Non ! et c'est pourquoi, nous avons toute confiance en lui. C'est pourquoi, sûrs de lui, nous ne craignons rien. Mon Dieu, que je sois avec vous, que je vous aie avec moi, et cela suffit.

*Offertoire* : « Du fond de l'abîme je crie vers vous, Seigneur ! Seigneur, exaucez ma prière. »

*Secrète* : « Accordez-nous, Seigneur, nous vous en supplions, que l'offrande de ce sacrifice purifie toujours et protège de tout mal notre faiblesse. »

*Communion* : « Je vous le dis en vérité, quand vous priez, croyez que vous recevrez et vous recevrez. »

*Postcommunion* : « Que vos bienfaits, Seigneur, nous détachent des plaisirs de la terre et nous donnent toujours une nouvelle vigueur par cette nourriture céleste. »

---

## XXXVI.

### Le vingt-cinquième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Le Seigneur dit : j'ai des pensées de paix et non d'affliction. Vous m'invoquerez et je vous exaucerai. Je ramènerai vos captifs de tous les lieux où ils sont dispersés. — Seigneur, vous avez béni votre terre, vous avez délivré Jacob de la captivité. »

Texte du 21<sup>e</sup> Dimache déjà commenté<sup>1</sup>.

*Oraison* : « Gardez, Seigneur, votre famille avec une continuelle miséricorde, n'ayant comme soutien que l'unique espoir de votre grâce, qu'elle soit toujours défendue par votre protection. »

#### *Épître* de saint Paul aux Colossiens<sup>2</sup> :

« Frères, revêtez-vous, comme élus de Dieu, saints et bien-aimés, de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience. Supportez-vous les uns les autres, chacun remettant à son frère les sujets de plainte qu'il pourrait avoir contre lui. Pardonnez-vous mutuellement, comme le Seigneur vous a pardonnés. Au-dessus de tout gardez la charité, qui est le lieu de la perfection. Que la paix du Christ, à laquelle vous avez été appelés pour ne faire tous qu'un seul corps, exulte dans vos cœurs ! Soyez reconnaissants ! Que la parole du Christ habite en vous dans sa plénitude et vous comble de sagesse. Instruisez-

---

1. P. 216.

2. Coloss., c. 3.

vous et exhortez-vous les uns les autres ; chantez de tout votre cœur les louanges de Dieu par les psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels. Faites tout, soit par vos paroles, soit par vos actes, au Nom du Seigneur Jésus-Christ et rendez grâces à Dieu le Père par Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Que les chrétiens soient bons comme leur Père !  
 Qu'ils aient dans leur cœur le même amour !  
 C'est toute la doctrine morale de saint Paul.  
 Aimez et faites ce que vous voulez, dira saint Augustin. Car celui qui aime ne fera jamais de mal à l'être aimé. Que l'on se pardonne les petites misères de la vie ! Que l'on ne garde jamais dans son cœur ces froideurs qui le rétrécissent !  
 Un mot aimable, une parole d'encouragement, une excuse gracieuse, un geste reconnaissant, une manière de faire pour faire exulter la Paix du Christ dans les âmes.

Et déjà, l'Apôtre trace les grandes lignes de la liturgie chrétienne : « Chantez les louanges de Dieu ! » Des psaumes, des hymnes, des cantiques à Dieu le Père, comme un culte de reconnaissance, mais par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nos chants ne peuvent lui plaire que par lui. Il est seul le Verbe qui puisse parler à Dieu et de Dieu. Seul, il a un cœur assez pur et assez vaste pour dire à Dieu l'adoration, l'amour, la reconnaissance de la créature. Tout par Jésus-Christ.

*Graduel* : « Seigneur, vous nous avez délivrés de ceux qui nous affligeaient. Vous avez conduit ceux qui nous haïssent. — Nous vous louons, mon Dieu, nous vous glorifions, aujourd'hui, toujours.

Alleluia, alleluia, vous êtes celui qui faites la Paix autour de nous, qui nous rassasiez de l'abondance du froment, alleluia. »

*Evangelie selon saint Matthieu*<sup>1</sup> :

« En ce temps-là, Jésus dit à la foule cette parabole : Le royaume de Dieu est semblable à un homme qui a semé du bon grain dans son champ. Mais pendant que l'on dormait, son ennemi vint, sema de la zizanie à travers le froment et s'en alla. Le froment germa, produisit son fruit, mais en même temps on vit paraître la zizanie. Les serviteurs du Père de famille allèrent le trouver et lui dirent : Maître, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ ? D'où vient donc qu'il y ait de la zizanie ? Il leur dit : C'est l'homme ennemi qui a fait cela. — Les serviteurs lui dirent : Si vous le voulez, nous irons l'arracher. — Il dit : Non ! Car vous pourriez, en arrachant la zizanie, arracher aussi le froment. Laissez les deux croître jusqu'à la moisson, alors je dirai aux moissonneurs : arrachez d'abord la zizanie et liez-la en bottes pour la mettre au feu. Puis apportez le froment dans mon grenier. »

C'est tout le problème du bien et du mal sur la terre. Dieu a semé le bien, le démon a semé le mal, les deux vont de pair à travers les siècles, mais à la fin, le Père de famille séparera par son juste jugement, ceux qui auront fait le bien de ceux qui auront fait le mal. Les bons iront avec lui dans la joie du ciel, les mauvais loin de lui, dans le tourment de l'enfer. Parmi les mauvais, saint Augustin s'occupe surtout des hérétiques et des catholiques, oublieux de leurs devoirs. Les uns et les autres, par leurs erreurs ou leurs mœurs, font partie de la semence de l'ennemi. Tous recevront le châtiment qu'ils méritent.

*Offertoire* : « Du fond de l'abîme je crie vers vous, Seigneur ! Seigneur, exaucez ma prière. »

*Secrète* : « Nous vous offrons, Seigneur, une victime d'expiation, afin que, ayant pitié de nous,

---

1. Matth. C. 3.



vous pardonniez nos fautes et que vous dirigiez nos cœurs hésitants. »

*Communion* : « Je vous le dis en vérité, quand vous priez, croyez que vous recevrez et vous recevrez. »

*Postcommunion* : « Nous vous demandons, Dieu tout-puissant, de nous communiquer un jour l'effet total du salut dont ces mystères sacrés nous donnent le gage. »

Mais pour que nous arrivions à ce salut complet, décisif, éternel, il faut que Dieu dirige nos « cœurs hésitants » ; il faut que, par sa miséricorde, il nous fasse vouloir ! Nous savons si peu vouloir, quand il s'agit de dominer le mal en nous. La passion nous sollicite, elle a en nous de profondes racines ; par en bas nous l'aimons, par en haut nous la réprouvons. C'est la lutte, avec ses lâchetés, ses compromis, ses défaites quelquefois. Nous voulons le bien et nous hésitons, et nous faisons le mal que nous détestons. Que Dieu bon nous donne de vouloir le bien et de le faire !

---

## XXXVII.

### Le vingt-sixième Dimanche après l'Octave de la Trinité.

---

#### LA MESSE.

*Introït* : « Le Seigneur dit : j'ai des pensées de paix et non d'affliction. Vous m'invoquerez et je vous exaucerai. Je ramènerai vos captifs de tous les lieux où ils sont dispersés. — Seigneur, vous avez béni votre terre, vous avez délivré Jacob de la captivité. »

Texte du 21<sup>e</sup> Dimanche déjà commenté <sup>1</sup>.

*Oraison* : « Accordez-nous, Dieu tout-puissant, de méditer sans cesse ce qui est raisonnable, afin que nous fassions ce qui vous plaît par nos paroles et par nos actes. »

#### *Epître* de saint Paul aux Thessaloniens <sup>2</sup> :

« Frères, nous rendons grâces sans cesse à Dieu, pour vous tous. Nous nous souvenons toujours de vous dans nos prières, car nous n'oublions pas l'œuvre de votre foi, de votre labeur, de votre charité, de votre espérance soutenue en Notre-Seigneur Jésus-Christ, devant Dieu, notre Père.

Nous savons, Frères aimés de Dieu, comment s'est faite votre élection. Car notre évangélisation parmi vous n'a pas été seulement par la parole, mais par la puissance miraculeuse, par la vertu de l'Esprit-Saint, qui s'est manifestée en surabondance. Vous savez du reste ce que nous avons fait au milieu de vous. Et vous, vous êtes de-

---

1. Page 216.

2. Thessal. I, c. 1.

venus nos imitateurs et les imitateurs du Seigneur, car vous avez accepté la parole de Dieu, malgré toutes les tribulations, avec la joie du Saint-Esprit, tellement, que vous êtes devenus comme un modèle pour tous les croyants de la Macédoine et de l'Achaïe. C'est par vous, que la parole du Seigneur s'est propagée, non seulement en Macédoine et en Achaïe, mais bien plus loin, car votre foi en Dieu s'est répandue en tout lieu, de sorte que nous n'avons pas besoin d'en parler. On la connaît, et nous nous racontent ce qui s'est passé à notre arrivée chez vous, comment vous avez laissé les idoles pour vous attacher à Dieu, pour servir le Dieu vivant et véritable, pour attendre la descente de son Fils des hauteurs des cieux, ressuscité par Lui d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère future. »

C'est une page d'histoire de l'Eglise naissante, qui nous redit le succès joyeux de saint Paul à Salonique, malgré toutes les persécutions. De cette ville, l'Evangile se répandit en Macédoine et en Grèce. On remarquera le passage final qui fait trait à l'attente du souverain Juge, Jésus, Fils de Dieu, qui seul, sauvera ceux qui seront unis à lui par la foi, l'espérance et la charité. Cette pensée revient souvent sous la plume de saint Paul.

*Graduel* : « Seigneur, vous nous avez délivrés de ceux qui nous affligeaient. Vous avez confondu ceux qui nous haïssent. — Nous vous louons, mon Dieu, nous vous glorifions, aujourd'hui, toujours.

Alleluia, alleluia, Vous êtes celui qui faites la paix autour de nous, qui nous rassasiez de l'abondance du froment, alleluia. »

*Evangile de Saint Mathieu*<sup>1</sup> :

« En ce temps-là, Jésus dit à la foule cette parabole : Le royaume des cieux est semblable au grain de sénevé

qu'un homme sème dans son champ. C'est la plus petite des semences, mais quand elle pousse, elle devient le plus grand des légumes, au point qu'elle ressemble à un arbre où les oiseaux du ciel viennent et se posent sur ses branches.

Il leur dit une autre parabole : Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme met dans trois mesures de farine, et qui fait fermenter le tout. Jésus disait toutes ces choses à la foule en paraboles et il ne leur parlait qu'en paraboles, afin d'accomplir ce qui avait été prédit par le Prophète, qui a dit : Je parlerai en paraboles, je révélerai les choses cachées depuis le commencement du monde. »

Ce prophète est David<sup>1</sup>. Saint Matthieu applique à Notre-Seigneur, comme une prophétie réalisée par lui, le moyen que le saint roi employait pour chanter les louanges de Dieu et instruire son peuple. La parabole, si fréquente sur les lèvres de Jésus, est d'usage oriental. Elle a le grand avantage de renfermer, sous une comparaison très simple, à la portée de toutes les intelligences, un sens doctrinal ou moral très profond. Elle le fait comprendre rapidement, saisir sur le vif, et le trait ne s'efface plus. On peut ne pas comprendre et surtout ne pas retenir un axiome ou un précepte, ou encore un conseil moral, mais l'exemple proposé par la parabole entre immédiatement dans l'esprit, se grave dans la mémoire. C'est une chose que l'on sait par la pratique journalière. On connaît le grain de sénévé, on sait l'action du levain. L'enseignement est compris, il est éternel et universel. Toujours et partout, le chrétien comprendra ce que le Maître a voulu dire. Il parle pour les humbles comme pour les savants. Tous peuvent entendre et savourer sa parole.

---

1. Psalm 77, 22.

*Offertoire* : « Du fond de l'abîme je crie vers vous, Seigneur ! Seigneur, exaucez ma prière. »

*Secrète* : « O Dieu, que cette offrande nous purifie ! qu'elle nous renouvelle, nous gouverne et nous protège. »

*Communion* : « Je vous le dis en vérité, quand vous priez croyez que vous recevrez et vous recevrez. »

*Postcommunion* : « Nourris des délices célestes, nous vous demandons, Seigneur, de désirer toujours les choses par lesquelles nous vivons vraiment. »

La belle et profonde prière !

Il y a deux vies en ce monde : La vie de surface et la vie de fond. La vie de surface est de la terre et pour la terre, elle passe, ce n'est pas celle qui fait vivre vraiment. Pour vivre vraiment, il faut vivre de ce qui est, de ce qui dure, de ce qui demeure éternellement. Cette vie de fond, nous la trouvons en Dieu seul et en tout ce qui va à Dieu. Ce qui n'est pas de Dieu et ce qui ne va pas à Dieu ne peut donner la vie *vraie*, mais bien l'illusion temporaire de la vie. Demandons à Dieu de désirer, d'aimer, de faire toujours ce qui donne la vie vraie, celle qui participe à son être à lui et qui, par lui, est éternelle. Tout ce qui est bon donne la vie vraie, tout ce qui est mauvais, en dehors de Dieu, donne la vie fausse, qui n'est pas une vie, mais le contraire de la vie.

---

## XXXVIII.

### Répons des Dimanches d'Août, Septembre, Octobre et Novembre.

---

#### Répons des Dimanches d'Août.

A partir du premier dimanche d'août, on laisse de côté les répons qui se disent, à matines, le premier dimanche après l'octave de la Trinité et ceux qui le suivent.

La Liturgie prend successivement les textes les plus beaux des Livres sapientiaux, de Job, des Machabées. Textes profonds en doctrine qui nous enseignent la voie à suivre pour aller à Dieu. C'est la vie pratique de l'Eglise à travers les âges, jusqu'au jour suprême du Jugement.

Chacun devra donc placer ces répons des matines à leur jour propre qui est le 1<sup>er</sup> dimanche et ceux qui suivent du même mois, depuis le mois d'août jusqu'au mois de novembre inclusivement.

#### PREMIER NOCTURNE.

1<sup>er</sup> *Répons* : « Au commencement, avant que Dieu eût fait la terre, avant qu'il eût creusé les abîmes, avant qu'il eût fait jaillir les sources des eaux, avant qu'il eût élevé les montagnes, avant toutes les collines, le Seigneur m'a engendrée. — Quand il créait les cieux, j'étais à ses côtés, je créais tout avec lui. »

C'est la Sagesse qui parle. Elle dit elle-même

ce qu'elle est. Elle est non pas en Dieu, mais Dieu lui-même en tant qu'il se connaît et se dit à lui-même tout ce qu'il est. Et, en ce sens, la Sagesse est le Verbe de Dieu, son Fils, la seconde Personne de l'adorable Trinité.

Elle est avant toutes choses, car elle est éternellement engendrée par le Père. De commencement, elle n'a point, pas non plus de limite, ni de fin. Elle est Dieu de Dieu, tout ce qu'est Dieu. C'est elle qui a présidé à la création de tous les êtres ; c'est elle qui les a constitués dans leur essence ; c'est elle qui leur a donné, par cette essence, leurs principes d'action. De sorte que tous les êtres remontent à la Sagesse divine comme à leur Principe premier et dépendent de la Sagesse divine pour leurs opérations. Rien dans les êtres, ni dans leur essence, ni dans leur action ne se fait sans la Sagesse de Dieu. Créatrice, organisatrice des mondes, elle les gouverne tous. C'est elle qui a posé les lois qui régissent tous les êtres, les forces qui les conduisent. Nul ne peut dire : je ne dépends que de moi. Bon gré, mal gré, la Sagesse domine toute créature.

*n° Répons :* « Seule, je fais le tour des cieux, seule, je marche sur les flots de la mer, et en toute nation, au-dessus de tout peuple, je tiens le principat. — Je mets mes pieds, par ma propre force, sur le cou des superbes et des potentats. — Moi, j'habite aux plus grandes hauteurs, mon trône est au-dessus des nuages. »

Souveraine, la Sagesse décrit son empire. L'immensité des mondes, elle la connaît et en fait le tour. Cette immensité est son œuvre, un jeu pour elle. Les flots de la mer ne l'effraient point. Elle marche dessus. Leur force vient de sa propre

force. D'un pied vainqueur, elle les pousse. Elle habite au plus haut, très haut au-dessus de tous les êtres, qui ne sont rien devant elle que par elle et ne sont que ce qu'elle veut qu'ils soient. Aussi quand une créature se révolte avec orgueil ; quand oublieux de ce qu'il est, un homme, aussi grand soit-il, se dresse contre Dieu, la Sagesse, qui a fait l'homme ce qu'il est, met son pied dessus.

En face de la Sagesse divine, de qui dépend tout notre être, que nous sommes petits ! Non seulement petits, mais notre petitesse elle-même, le peu que nous sommes, vient encore d'elle. Nous ne pouvons rien trouver en nous dont elle ne soit l'auteur et par conséquent la souveraine.

III<sup>e</sup> *Répons* : « Seigneur, envoyez la Sagesse du trône de votre grandeur afin qu'elle soit avec moi, qu'elle agisse avec moi. Je saurai par elle ce qui vous est agréable toujours. — Seigneur, donnez-moi la Sagesse qui est assise sur votre trône. »

Dieu nous fait part de tout ce qu'il est : de sa justice, de sa vérité, de sa bonté. Sa Sagesse est également mise à notre disposition. Comment nous diriger en ce monde sans la Sagesse divine ? C'est elle qui est le principe de toute lumière de l'esprit, elle qui a la science de tout gouvernement. A elle, par conséquent, nous devons demander la direction suprême de notre vie. Qu'elle soit avec nous pour éclairer notre intelligence, nous faire pénétrer les mystères de Dieu ! Qu'elle soit avec nous pour gouverner pratiquement notre vie, nous diriger dans la voie droite, écarter les écueils et nous donner à nous aussi la force de marcher sur les flots. Nos enne-



mis sont nombreux en nous et autour de nous, qu'elle nous donne le courage de mettre le pied dessus. Envoyez-nous, Seigneur, votre Sagesse !

## SECOND NOCTURNE.

IV<sup>e</sup> *Répons* : « Donnez-moi, Seigneur, la Sagesse qui est assise sur votre trône et ne me reniez pas parmi vos enfants, car je suis votre serviteur et le fils de votre servante. — Envoyez la Sagesse du trône de votre grandeur, afin qu'elle demeure avec moi et agisse avec moi. »

Dieu a tout fait par sa Sagesse. Que pouvons-nous faire, nous, pauvres créatures, sans la lumière et l'assistance de la Sagesse ? Nos petits efforts intellectuels, dont nous sommes si fiers, ne sont vrais dans leurs conclusions que s'ils sont conformes à la Sagesse divine. Il n'y a pas deux vérités, il n'y a pas deux sagesse, il y a la Sagesse absolue, Dieu, qui est la vérité absolue, et toutes les vérités de détail ne sont vérités que si elles sont conformes à la vérité absolue. Le foyer total de lumière est en Dieu, les rayons épars de ce foyer, répandus dans le monde, reconnus par l'intelligence, toutes les intelligences angéliques et humaines, font partie de ce foyer unique.

En dehors, c'est l'erreur, le contraire de la sagesse. Quand notre esprit s'enrichit de science, il s'enrichit de la sagesse de Dieu. Même ceux qui nient Dieu, participent par leur esprit à sa Sagesse, quand leur esprit acquiert une vérité quelconque. L'unité de la Sagesse, de la vérité, de la lumière est absolue.

V<sup>e</sup> *Répons* : « Seigneur, mon Père, Dieu de ma vie, ne m'abandonnez pas à des pensées per-

verses ; ne me laissez pas dominer par l'orgueil de mes yeux et éloignez de moi, Seigneur, tout désir mauvais. Purifiez-moi de toute concupiscence, et ne me livrez pas, Seigneur, à un esprit sans respect et sans frein. — Seigneur, ne m'abandonnez pas, de peur que mes ignorances augmentent et avec elles mes péchés. »

Les « pensées perverses », « l'orgueil des yeux », c'est le contraire de la sagesse.

Oh ! l'orgueil des yeux, l'orgueil de savoir, c'est le péché du démon, le péché d'Adam : Vos yeux seront ouverts, dit le serpent à Eve. Vous aurez par vous-mêmes, sans le secours de Dieu, par vos propres yeux, la science, la science de tout, la science du bien et du mal. Le péché originel est un péché de science mauvaise, orgueilleuse, qui se pose en face de Dieu et lui crie : J'en sais autant que toi ! Je n'ai pas besoin de ta lumière. C'est le péché contre la sagesse. Il remplit aujourd'hui le monde. La science gonfle, dit saint Paul. Oui, la mauvaise, celle qui se dresse contre Dieu comme si elle était à elle-même sa propre source. On ouvre les yeux avec orgueil et à chaque force de la nature que l'on découvre, on jette à Dieu un défi. Aveugles, qui ne voient pas que toute force de la nature est une force de Dieu. Il a posé son précepte, il a créé sa loi, dit le psaume, et cette loi, ce précepte demeure, il ne passe pas. Se trouver en face d'une loi de la nature, c'est se trouver en face de Dieu.

Qu'il nous garde, en face de lui de « l'esprit mauvais, de l'orgueil des yeux, de l'âme sans respect et sans frein. » Ce serait le moyen

« d'augmenter nos ignorances et avec elles « nos fautes ». Car rien n'éloigne de Dieu

comme l'orgueil de la science. Il prive de toute sagesse d'intelligence et de toute sagesse de volonté.

VI<sup>e</sup> *Répons* : « J'aime la sagesse plus que la santé, plus que la beauté, je la préfère à la lumière, car tous les biens me viennent avec elle. — Je dis à la sagesse : tu es ma sœur et j'appelle la prudence mon amie. »

Au-dessus de tout, la sagesse, qui donne la science de Dieu. Santé et beauté sont des biens périssables, mais la science de Dieu apporte avec elle tout le bonheur et même, si la santé ou la beauté fait défaut, la science de Dieu suffit pour donner à l'âme d'infinies consolations, supérieures de toute la hauteur de Dieu aux jouissances humaines. Qui connaît Dieu, ce qu'il est en lui-même et ce qu'il est pour nous, possède la source de tous les bonheurs, source qui ne fera que grandir jusqu'à la plénitude de la vision face à face, qui est le bienfait suprême de la sagesse.

Qu'elle soit avec nous, sur notre route, une compagne assidue, une « sœur » aimée, une « amie » dévouée. Sa lumière sera notre joie.

### TROISIÈME NOCTURNE.

VII<sup>e</sup> *Répons* : « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. Ceux qui le comprennent ont l'intelligence éclairée. Sa louange est pour tous les siècles. — Qui aime la sagesse garde la loi, car toute sagesse donne la crainte du Seigneur. »

La première lumière de la sagesse nous fait voir la grandeur de Dieu, sa souveraine Majesté. C'est une projection lumineuse qui jaillit dans notre âme et la place en face de Dieu.

Il en résulte une crainte révérentielle, qui fait comprendre à la créature ce qu'elle est en face de son Créateur. Lumière bienfaisante, principe de toutes les lumières. Qui peut voir Dieu sans mourir ? disaient les Hébreux.

En effet, toute créature s'anéantit d'elle-même devant son Maître. Mais en s'anéantissant, en se mettant à sa place, elle mérite que Dieu lui tende la main. Esther défaille de terreur devant la majesté d'Assuérus, mais il lui tend son sceptre et lui rend courage. Ainsi, nous-mêmes, devant Dieu, et plus encore. Seulement, il faut que notre crainte révérentielle aille jusqu'au bout et s'humilie jusqu'à observer avec soin tous les préceptes de Dieu. La sagesse est la gardienne de la loi. Elle fait comprendre la nécessité et le bienfait de l'observer. Qui vit de la sagesse, garde toute loi.

VIII<sup>e</sup> *Répons* : « Seigneur, vos jugements sont grands, vos paroles impossibles à redire. Vous avez glorifié votre peuple et vous l'avez honoré. — Vous avez conduit votre peuple comme un troupeau de brebis par la main de Moïse et d'Aaron. »

La Sagesse de Dieu est descendue sur terre. Elle s'est communiquée à Moïse et à Aaron pour diriger les Hébreux dans le désert. Nous la connaissons mieux que ces deux patriarches. La Sagesse ne s'est pas seulement communiquée, elle s'est faite chair et en toute vérité, telle qu'elle est, elle a habité parmi nous. Elle porte un nom, le plus grand de tous les noms, elle s'appelle Jésus. Nous avons entendu sa voix, nous avons vu sa gloire. La Sagesse incarnée nous montre la route, non plus de la Terre Promise, mais bien

la route de la vie éternelle. Et non seulement, elle nous la montre, mais elle nous tient par la main, comme Moïse et Aaron, pour assurer nos pas. Qu'elle nous conduise au terme !

IX<sup>e</sup> *Répons* : « Seigneur, éloignez de moi toute parole mauvaise et trompeuse. — Ne me donnez ni la richesse, ni la pauvreté, mais seulement ce qui est nécessaire à ma subsistance. — Je vous demande ces deux choses, ne me les refusez pas, avant ma mort. »

Ni richesse, ni pauvreté, mais le suffisant, rien de plus. Parole sage, qui n'est ni mauvaise ni trompeuse. La richesse par elle-même peut être bonne ou malfaisante, selon l'usage que l'on en fait. Mais le sage a raison de la craindre, car elle est souvent un écueil pour le salut de l'âme. Il faut un effort de volonté pour, étant riche, vivre en conformité avec Jésus crucifié. Cette conformité s'étend à tous les détails de la vie et regarde tout le monde. Nul ne peut s'en dispenser. Le sage craint le danger et demande à Dieu de l'en préserver.

La pauvreté qu'il refuse, c'est l'indigence, celle qui n'a pas le nécessaire pour vivre, qui inspire de l'inquiétude et par là même trouble l'âme. C'est un Juif qui prie, non pas saint François d'Assise ou notre Père, saint Dominique. Jésus n'avait pas encore paru et sa crèche de misère ne jetait pas sa lumière sur le monde. Nous voyons plus clair et ce que le commun des chrétiens ne demande pas, les Saint l'aiment avec tendresse. Dame pauvreté, même avec ses gue-nilles, et sa besace vide, a un charme divin. Rien de la terre, le dépouillement de tout, même du nécessaire. La Sagesse incarnée nous a montré

un idéal plus haut que celui de l'Ancien Testament. Mais pour nous élever à cette hauteur, il fallait venir en ce monde et révéler aux âmes l'unique beauté, l'unique richesse, l'unique grandeur : Dieu.

---

### Répons des Dimanches de Septembre.

Les répons de septembre sont pris du Livre de Job. Ils nous montrent, dans leur ensemble, l'œuvre, la grande œuvre de la Sagesse divine en ce monde. Œuvre de salut par la souffrance, celle qui, sans la lumière de la sagesse, paraît la plus incompréhensible ; mais, quand la sagesse la fait comprendre et pratiquer, œuvre la plus magnifique, qui a son plein épanouissement de grandeur sur la croix où la Sagesse elle-même incarnée voulut être clouée. De sorte que, pour comprendre le rôle prépondérant de la souffrance nous n'avons qu'à regarder la Sagesse sur la croix. Elle nous y donne la suprême leçon.

De Job, sur son fumier, lépreux pitoyable, jusqu'à Jésus, sur sa croix, lépreux divin, la Sagesse consomme le grand mystère de la souffrance. Avec Jésus, elle dit : tout est consommé ! La grande œuvre est terminée, qui ouvre les joies éternelles.

1<sup>er</sup> Répons : « Puisque nous recevons de Dieu les bienfaits, pourquoi n'en recevrons-nous pas ce qui nous afflige ? Le Seigneur a donné, le Seigneur a retiré, tout s'est fait comme il a plu au Seigneur : Que le Nom du Seigneur soit béni ! Nu, je suis sorti du sein de ma mère, nu, j'y retournerai, »

Par la bouche de Job, c'est la Sagesse qui parle, et elle parle à tous les hommes. Elle leur dit : Ayez confiance en votre Créateur et Seigneur. Tout votre être dépend de lui. A lui de juger, de déterminer pour chacun ce qui lui est bon, ce qui le conduira au but suprême, la vie éternelle. Les biens de ce monde sont des biens de peu de valeur dont la jouissance passe et ne peut rassasier l'âme. Si Dieu vous les donne, remerciez-le ; s'il vous les retire, remerciez-le encore et, de tout votre cœur, dites : que le Nom du Seigneur soit béni ! Mais pour en arriver à cette hauteur, il faut la lumière de la sagesse, il faut, à cette lumière, comprendre ce qu'est Dieu et ce que nous sommes, et, le comprenant, avoir en Dieu la confiance la plus absolue.

Les parfaits, ceux qui entrent plus avant dans la Science de Dieu, savoureront ces mots : Nu, je suis venu en ce monde, nu, je m'en irai. C'est-à-dire, je veux être dégagé de tout, de corps et d'âme, ne rien rechercher pour moi, ni plaisir, ni satisfaction, je veux être nu comme mon Sauveur sur la croix. C'est la pauvreté d'âme parfaite, dont la pauvreté matérielle est le piédestal.

II<sup>e</sup> Répons : « Avant de prendre mon repas, je soupire, et mon rugissement est comme le bruit des eaux inondantes. Car ce que je craignais m'est arrivé, ce dont j'avais peur m'est survenu. N'ai-je pas été patient ? N'ai-je pas gardé le silence ? Ne suis-je pas resté en paix ? Et cependant, Seigneur, votre colère s'est abattue sur moi. — Il n'y a pas de secours pour moi, tous mes amis se sont éloignés. »

Je suis bon chrétien, je pratique mes devoirs religieux, je vais même au delà du précepte et

voilà l'épreuve qui m'accable. Seigneur, votre colère s'est abattue sur moi. Pourquoi ?

Ce pourquoi est sur toutes les lèvres. Nous l'entendons tous les jours et nous-mêmes peut-être le répétons. Pourquoi ? Précisément parce que faisant acte de bon chrétien, vous vous approchez plus près de la Croix du Sauveur. Que celui qui veut me suivre, prenne sa croix. Voilà le précepte divin. Qu'il prenne sa croix comme moi, son chef, pour arriver au même terme de la route : la joie de Dieu.

Ne pas comprendre la nécessité de la souffrance pour chacun de nous, c'est ne pas être chrétien à fond, ne pas savoir que tout chrétien doit être incorporé à Jésus crucifié. En disant ceci, saint Paul n'a pas fait de phrase, il a dit une nécessité du christianisme. Toute la religion chrétienne a pour base la Rédemption, par la souffrance. Elle suppose le péché originel, qui a offensé Dieu et a infecté l'humanité entière. Elle suppose que pour expier ce péché en nous, pour détruire en nous ses suites, il faut que chacun ait sa souffrance personnelle unie à celle du Christ. Et c'est pour accomplir cette œuvre d'expiation, de rédemption, de salut éternel que chacun de nous doit porter sa croix, la croix que la Providence lui envoie. A cette lumière de la sagesse, la souffrance humaine se comprend, elle prend toute sa grandeur et nous avons la réponse divine à la question de Job, notre question à tous : Pourquoi souffrir ?

III\* *Répons* : « Puisse-t-on mettre sur les plateaux d'une balance mes péchés, qui ont mérité votre colère, et la calamité que je subis ? — Cette calamité paraîtrait plus grande que les sables de la mer. »



Pas de proportion, dit Job, entre mes péchés et ma souffrance.

Qui en est le juge ? Celui qui est offensé et non celui qui offense ? Dans ce cas, celui qui est offensé, c'est Dieu, et celui qui offense, une chétive créature, qui a de lui tout ce qu'elle est. La proportion entre les deux est infinie. Nulle peine finie, par conséquent, ne peut réparer une offense qui, par son objet, est infinie. C'est ce qui nous explique la croix de Jésus. Lui seul avait qualité, étant égal à Dieu, pour réparer toute offense faite à Dieu et nos souffrances à nous jointes à ses souffrances à lui n'ont de valeur proportionnelle que par lui.

Plaignons-nous de nous-mêmes, de notre misère, de notre détresse, mais ne nous plaignons jamais de Dieu, qui jamais ne nous demande en ce monde, une souffrance au-dessus de ce que nous méritons vis-à-vis de lui ; soit que cette souffrance nous soit toute personnelle, soit qu'elle ait pour objet le rachat des fautes d'autrui. Car, en dehors et au-dessus de la souffrance qui expie pour soi en justice, il y en a une autre que connaissent bien ceux qui aiment Dieu, ceux qui comprennent la douloureuse Passion de Jésus, c'est la souffrance d'amour. Ils regardent Jésus crucifié, et le voyant en pareille agonie, ils s'offrent à lui de tout leur être pour souffrir avec lui, selon son amour à lui, selon ses vues à lui. Ils entrent ainsi, par leurs propres souffrances, désirées, voulues, cherchées, dans les plaies mêmes de Jésus ; ils sont crucifiés avec lui, ils ne font plus qu'un avec lui, ils pâttissent et meurent avec lui, jamais satisfaits de souffrir comme lui. Ceux-là ont la plénitude du sens de la souffrance qui, avec sainte Thérèse, s'écrient au pied

de la croix : ou souffrir, ou mourir ! Ceux-là savent que la souffrance est le salut du monde. « L'immensité des sables de la mer » n'est plus rien en comparaison de cette souffrance divine en Jésus et dans ses Saints.

Que celui qui peut comprendre, comprenne, comme disait le Maître. Mais trois fois heureux celui qui comprend !

## SECOND NOCTURNE.

IV° *Répons* : « Pourquoi diminuez-vous la vérité par vos paroles et cherchez-vous à m'attaquer ? Pourquoi vous efforcez-vous de jeter à bas votre ami ? Cependant, allez jusqu'au bout de vos pensées. — Jugez avec justice et vous ne trouverez dans mes paroles aucune iniquité. »

Job se plaint amèrement des répliques des trois amis qui sont venus le voir. Loin de le consoler, ils l'exaspèrent par leurs paroles. Ils veulent lui prouver que s'il souffre tant, c'est qu'il l'a mérité. Ils lui reprochent sans aménité ses cris de douleur, cette détresse dont les accents déchirants émeuvent toujours les cœurs. Dieu ne nous défend pas de sentir notre douleur, ni de la lui dire. Jésus lui-même a senti indiciblement sa souffrance et il a crié à son Père toute l'agonie de son cœur. Ce que Dieu nous demande, comme il le demandait à Job, c'est la soumission filiale à sa volonté et la patience qui fait donner à l'âme son effort le plus sanctifiant.

C'est pourquoi Job se récrie contre l'implacable dureté de ses amis et en appelle à Dieu, le Juge suprême, le juste juge. Devant Dieu, il étale sa misère et lui montre ses plaies, il lui dit : voyez, vous, et ayez pitié de moi.

v<sup>e</sup> *Répons* : « Ma chair n'est que pourriture, ma peau est desséchée, souillée par la poussière. Seigneur, souvenez-vous de moi, dont la vie n'est qu'un souffle. — Mes jours déclinent comme l'ombre et je me dessèche comme l'herbe. »

C'est la bonne attitude de celui qui souffre devant Dieu. Ayez pitié de moi, souvenez-vous de moi, je suis devant vous comme un souffle qui passe. Regardez toutes mes douleurs, comptez mes plaies, entendez mes cris de détresse. Sans révolte, sans aigreur, sûr de la pitié de Dieu, on porte sa croix jusqu'au terme. Le terme n'est pas très éloigné.

vi<sup>e</sup> *Répons* : « La brièveté de mes jours va vite se terminer. Seigneur, laissez-moi pleurer un peu ma souffrance, avant que je m'en aille dans la terre ténébreuse, cette terre couverte de la noire obscurité de la mort. — Donnez-moi un peu de repos, afin que je me remette, avant de m'en aller. »

Nous pouvons demander à la bonté de Dieu d'adoucir notre souffrance, et plus encore, de nous l'enlever. A lui de juger ce qui est meilleur pour nous. Mais ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est que Dieu sait que nous souffrons, qu'il connaît et, si j'ose dire, sent notre souffrance, qu'il la mesure en toute son intensité et que, par conséquent, s'il nous la laisse, c'est qu'elle est un bien pour nous dont nous ne connaissons nous-mêmes la valeur que dans l'éternité. Laissons Dieu agir avec nous en Dieu bon, qui sait plus que nous et qui voit plus loin que nous. Nous, nous sentons la douleur présente, lui il voit la joie à venir. Nous, nous nous voyons sur terre, lui il nous voit dans le ciel. Le dernier mot pour notre bonheur, lui appartient.

## TROISIÈME NOCTURNE.

VII<sup>e</sup> *Répons* : « Souvenez-vous de moi, mon Dieu, car ma vie n'est qu'un souffle. Bientôt le regard des hommes ne me verra plus. — Et mon regard à moi ne reviendra pas pour jouir de ce qui est bon. »

Notre vie n'est qu'un souffle : à quoi bon nous laisser prendre à des charmes d'un instant ? Aujourd'hui, on nous voit, demain nous disparaissions et le monde continue comme si nous n'avions jamais été. Que sommes-nous dans l'immensité des êtres ? Le jour où nous naissons l'immensité n'est pas troublée, pas plus que le jour où nous mourons. Nous ne faisons dans cette immensité qu'un atome insignifiant. C'est à peine le plus léger remous de l'eau, si léger qu'il est imperceptible. On dit, ceux qui sont plus proches de nous : Il est mort. Un peu d'affairement, une larme peut-être, un regret, puis avec le cercueil fermé, tout se ferme sur nous. Nous n'avons pas existé.

Souvenez-vous de moi, Seigneur, car ma vie n'est qu'un souffle.

VIII<sup>e</sup> *Répons* : « Seigneur, ne me cachez pas votre visage ! Eloignez de moi votre main, que votre terreur ne m'épouvante pas. — Châtiez-moi, Seigneur, avec miséricorde et non pas avec colère, de peur que vous ne me réduisiez à néant. »

Quand Dieu détourne son visage, dans le langage scripturaire, c'est qu'il est irrité. Job désire voir le visage de Dieu tourné vers lui. Voir ce visage, c'est voir la bonté ; ne plus le voir, c'est subir la terreur de la justice de Dieu. Dans l'enfer on ne voit pas le visage de Dieu.

Tant que nous sommes sur la terre, nous pouvons faire à Dieu cette prière si souvent répétée dans l'Écriture : Mon Dieu, montrez-moi votre visage. C'est-à-dire, traitez-moi avec pitié, avec miséricorde. Si votre colère tombe sur moi, je serai anéanti.

Au milieu de nos tristesses, au milieu même de nos fautes, cherchons le visage de Dieu. Pour toute créature qui l'implore, le visage est bon. Nous le connaissons ce visage de Dieu, cette bonté de ses yeux, il a un nom, nom trois fois béni, il s'appelle Notre-Seigneur Jésus-Christ. Jésus est le visage le plus beau, le plus miséricordieux de l'auguste Trinité. Il nous dit toute sa bonté pour nous. Mon Dieu, montrez-moi toujours votre visage et je serai sauvé.

IX<sup>e</sup> Répons : « La nuit, ma bouche n'est que gémissement de douleur, car ceux qui me mangent ne dorment pas. Ma chair est dévorée par leur multitude. Je ressemble à de la boue, à de la poussière et de la cendre. — O vous, qui êtes le gardien des hommes, pourquoi donc avez-vous fait de moi votre cible et m'avez-vous rendu intolérable à moi-même ? Ayez pitié de moi ! Seigneur, car mes jours ne sont rien. »

Job décrit sa douloureuse situation. Il montre à Dieu « ceux qui jour et nuit le dévorent ». Ces vers ne dorment pas ! Et son cri monte, angoissé, vers celui qui peut le délivrer.

Ne croyons pas que Dieu fût insensible à la détresse de son serviteur. Il le fut si peu que lui-même prit sa cause en mains, cita à son tribunal les amis indéliçats qui le harcelaient de leurs faux jugements, et rétablit entre Job et lui toute justice.

Souvent Dieu ne semble pas nous entendre, il

nous laisse souffrir, crier, prier, nous débattre dans le vide de notre faiblesse, pour que nous soyons convaincus à fond que seul, il est le Seigneur, pour que nous nous détachions radicalement des attaches avec la terre, pour que notre volonté fasse l'effort d'amour filial, d'amour patient, généreux qu'il attend de nous. Celui qui n'a pas souffert, que sait-il ? Sait-il seulement s'il aime Dieu en vérité ? La souffrance est le signe parfait de l'amour et la plus grande souffrance, la mort, n'a pas de signe d'amour qui lui soit supérieur. Nous avons ainsi, en cette tragique histoire de Job, la lumière de vérité sur le plus grand problème de ce monde, la souffrance. Nous savons qu'elle est un châtement ou une épreuve qui expie, qui rachète, qui relève. Nous savons qu'elle dépend de la Providence de Dieu et que nous pouvons en implorer l'adoucissement et la suppression. Nous savons qu'elle devient, par son union à la douloureuse Passion du Sauveur, une cause de rachat et de salut pour nous et pour les autres. Nous savons enfin que la souffrance, par l'effort de volonté qu'elle exige, par l'acte de foi en la bonté de Dieu qu'elle suppose, est l'acte d'amour parfait, qui va, par la mort, jusqu'à l'amour au-dessus de tout amour.

Nous pouvons donc la regarder en face et lui faire, comme à une visiteuse de Dieu, le plus gracieux accueil. Elle nous prend par la main pour nous conduire à lui.

---

### Répons des Dimanches d'Octobre.

Ces répons sont pris de l'histoire si poignante des Machabées. Grand exemple de courage in-

domptable au service de Dieu et au service de la patrie.

La Sagesse nous montre en ces héros l'exemple que nous devons suivre dans les situations les plus difficiles de la vie. Elle nous crie par leur bouche : Au-dessus de tout, Dieu ! au-dessus de nos intérêts personnels, au-dessus des richesses, au-dessus de la gloire, au-dessus de la vie et de la mort. Tout passe après lui. Que Dieu soit servi et honoré, le reste pour nous, s'il y en a. Magnifique leçon de choses qu'il est toujours utile de relire en se demandant à soi-même : serais-je capable de faire comme eux ?

#### PREMIER NOCTURNE.

1<sup>er</sup> Répons : « Que le Seigneur fasse pénétrer votre cœur dans sa loi, dans ses préceptes et vous accorde de passer vos jours en paix. Qu'il vous sauve de vos ennemis et vous préserve du mal. — Que le Seigneur exauce vos prières, qu'il se rapproche de vous et ne vous abandonne pas dans le malheur. »

Impossible d'être fidèle à Dieu dans la tribulation, si le cœur ne lui est pas fidèle dans la paix. Comment accepter la souffrance, renoncer aux jouissances humaines, pâtir et mourir pour garder à ce prix la loi de Dieu, si cette loi ne fait pas d'ordinaire notre principale préoccupation ?

Pour la mettre au-dessus de tout par la souffrance et la mort, il faut l'avoir mise au-dessus de tout dans son cœur. On ne souffre pas volontairement, on ne meurt pas librement pour ce que l'on n'aime pas. Si donc on se trouve acculé par les événements à choisir entre Dieu et l'apostasie, entre sa conscience et la mort, le

choix ne sera juste, ne sera bon, sans une grâce extraordinaire sur laquelle il serait téméraire de compter, que si notre cœur est foncièrement attaché à Dieu. Et c'est pourquoi, en vue de toutes les tentations, les petites et les grandes, nous devons former notre conscience, l'habituer à dompter nos convoitises et avoir sans cesse en nous la pensée souveraine de Dieu.

II<sup>e</sup> Répons : « Que le Seigneur exauce vos prières, qu'il ne vous abandonne pas dans le malheur. — Qu'il vous donne à tous un cœur qui l'aime et soit prêt à faire sa volonté. »

C'est le secret de nos victoires, le secret de tous les martyres, martyres de l'âme et martyres de la chair.

Que Dieu nous donne un cœur qui l'aime, qui soit disposé par lui-même à accomplir toutes ses volontés. Notre cœur à nous, le nôtre, tel qu'il est, n'est pas de taille à aimer Dieu comme il veut être aimé, jusqu'au bout, jusqu'à la mort. C'est l'exception, l'élite toujours rare, qui, de soi, se sacrifie et meurt. La masse ne se sacrifie et ne meurt pour une cause, même pour sa patrie, que si elle est forcée. Encore moins pour Dieu. A Dieu de nous donner un cœur digne de lui, assez fort, assez généreux pour ne penser qu'à lui. Ce cœur nouveau, qui est en nos poitrines, comme le cœur de Dieu lui-même, est en nous l'œuvre de la grâce et nous le recevons quand, convaincus de notre propre faiblesse, nous le demandons à Dieu très humblement. De lui toute victoire, de nous toute défaite. Qui sent cela profondément a le cœur nouveau pour aimer Dieu et faire sa volonté, toute sa volonté.

III<sup>e</sup> Répons : « Seigneur, à vous la puissance, à vous l'empire, vous êtes au-dessus de toutes.



les nations. Seigneur, donnez-nous la paix, en ce temps. — Créateur de tous les êtres, Dieu, le terrible, le fort, le juste et le miséricordieux, donnez-nous la paix, en ce temps. »

La puissance est à Dieu, à lui la souveraineté sur tous les peuples, lui le créateur de qui tous les êtres dépendent. Devant lui tout s'incline, car seul il atteint tout l'être jusque dans son essence. Il en est le Maître absolu et tout être le reconnaît et l'adore comme celui qui est le Maître terrible, fort, mais aussi le Maître juste et bon. Dieu seul est le Seigneur de la paix. Quand il veut la paix, il la fait, car seul il dirige les volontés. Même quand elles s'agitent contre lui, il les tient encore dans sa main. Son but est toujours atteint, ce qu'il veut se fait.

Et c'est chose digne de risée que la prétention de l'homme à se passer de Dieu. Dieu, dit l'Écriture, se moque des méchants. Il rit de leurs projets, d'un souffle il les anéantit.

En nos âmes, la paix ne se fait profonde, durable, que par l'action bienfaisante de Dieu. Elle est son œuvre de puissance et de bonté.

Seigneur, Dieu puissant, Dieu fort, Dieu bon, donnez-nous la paix !

## SECOND NOCTURNE.

IV<sup>e</sup> *Répons* : « Nos ennemis se sont réunis, ils se glorifient de leur force. Seigneur, brisez leur force et dispersez-les, afin qu'ils connaissent que personne ne combat pour nous, si ce n'est vous, notre Dieu. — Dispersez-les par votre puissance, vous, notre Protecteur, jetez-les par terre. »

Prière instante des Machabées, à la vue de leurs ennemis. Ceux-ci étaient nombreux, bien armés, puissants, soutenus par le roi. Que pou-

vaient faire contre eux les quelques milliers de Juifs demeurés fidèles à Dieu ? Le courage ne leur manquait pas. Ils avaient tout abandonné pour servir Dieu et leur patrie, mais le courage, qui suffit pour mourir, ne suffit pas toujours pour vaincre. Alors, ils se tournent vers Dieu, leur force, leur protection. Grand exemple dans nos luttes intérieures. Nos ennemis à nous aussi sont nombreux. Ils s'entendent pour nous attaquer : ennemis du dedans, ceux que nous portons en nous-mêmes, ce foyer mauvais de corruption ; les ennemis du dehors, le démon, en première ligne d'assaut, tous les appâts et tous les intérêts du monde. Lutte continuelle, qui ne nous laisse pas de repos, qui nous presse sans cesse ; au moment où nous y pensons le moins, l'ennemi se dresse devant nous. Nous avons bonne volonté, du courage même, mais cette lutte perpétuelle nous lasse, nous donnons des gages à l'ennemi, nous ne résistons pas avec assez d'énergie, c'est l'heure, toujours l'heure de crier à Dieu : je n'en puis plus ! Vous seul pouvez combattre et vaincre. Si nous demandons ce secours franchement, de tout notre cœur éperdu, nous aurons la victoire. Mais n'oublions jamais que c'est la victoire de Dieu, non pas la nôtre. Si nous sommes loyaux avec nous-mêmes, nous en aurons la plus lumineuse et la plus profonde conviction. Dieu triomphe en nous, avec nous, à sa propre gloire.

v<sup>e</sup> Répons : « Ne craignez pas les attaques impétueuses de vos ennemis. Rappelez-vous comment vos Pères furent délivrés. Et maintenant, crions vers le ciel, et notre Dieu aura pitié de nous. — Souvenez-vous des choses prodigieuses qu'il fit contre Pharaon, contre son armée dans la Mer Rouge.

Si nous regardons bien notre âme, si nous lisons attentivement toutes les pages de notre vie, nous y verrons presque à chaque ligne des témoignages merveilleux de l'intervention divine en notre faveur. Notre baptême en commence la miséricordieuse litanie, cette litanie de l'amour de Dieu. Pourquoi avons-nous été baptisés plutôt que tant d'autres ? Pourquoi avons-nous été élevés dans une famille chrétienne ? Pourquoi notre première communion, si douce à notre souvenir ? Pourquoi notre confirmation ? A telle heure, tel jour, pourquoi cette grâce de Dieu qui nous a sauvés du mal, peut-être pour toujours ? Pourquoi, après nos chutes, tant de pardons, tant de bonne résolutions, et, finalement, pourquoi malgré tout, sommes-nous aujourd'hui encore ce que nous sommes, ayant la foi, l'espérance, ayant l'amour de Dieu ?

Joyeuses et douces Litanies de l'amour de Dieu, des prodiges de cet amour en nous. Souvenons-nous-en toujours ! Le souvenir en est glorieux pour Dieu, bon pour nous. Il donna courage aux Machabées, il nous en donnera aussi.

VI<sup>e</sup> Répons : « Le Soleil se refléta sur les boucliers d'or, et les montagnes furent illuminées de leur splendeur. La puissance des nations (ennemies) fut brisée. — Leur armée était immense et forte, quand Judas livra la bataille avec ses troupes. »

Judas n'a point peur. L'armée ennemie s'avance, terrifiante, avec ses soldats, ses éléphants, et le soleil fait resplendir sur les montagnes les boucliers d'or de cette multitude. Judas n'a point peur. Il a mis sa confiance en Dieu et bravement, il attaque. Le succès est pour lui. Attaquons notre ennemi sans crainte. Sa force à lui, c'est

notre faiblesse à nous. Pas de compromis, pas d'hésitation, aussi beaux que soient ses attrait, quand même « les boucliers d'or » auraient sur nous un reflet d'attrance, n'ayons pas peur. Soldats et éléphants sont les sujets du Souverain qui commande à tous les êtres. Ayons en lui toute confiance et vivement prenons l'offensive.

Mais pour cela, il faut que nous ayons en nous cette conviction profonde de ce qu'est Dieu et de ce que nous sommes.

Les Saints, comme nous, ont connu « le reflet dangereux des boucliers d'or », ils l'ont connu, ils ont senti l'attrait de la tentation, mais immédiatement, comme saint Thomas d'Aquin, ils ont pris en main le tison vengeur et l'ennemi s'est enfui. Si nous savions nous battre comme eux, le Christ aurait lieu de triompher en nous plus souvent. Mais nous sommes des trembleurs, nous sommes de perpétuels fuyards, et l'ennemi a beau jeu contre nous. Il fait miroiter à nos yeux ses boucliers d'or et nous prend au piège. Pauvres alouettes, nos sœurs, disait François d'Assise. Oui, quand elles chantent en montant dans le ciel mais, quelquefois, elles se laissent prendre, oublieuses de l'azur céleste, au miroir trompeur. Pauvres alouettes !

### TROISIÈME NOCTURNE.

VII<sup>e</sup> *Répons* : « Judas dit à Simon, son frère : Choisis quelques hommes et va délivrer tes frères en Galilée. Moi et Jonathas, mon frère, nous irons en Galaaditim. Qu'il arrive selon la volonté de celui qui est dans le ciel. — Armez-vous et soyez des enfants courageux, car il est meilleur pour nous de mourir en combattant que de voir le malheur de notre nation et des Saints. »

Que de fois nous avons besoin, dans notre vie, de ces encouragements à la lutte ! On sent en soi cette lassitude de l'effort continu, dont les résultats ne paraissent pas. Toujours lutter ! Toujours tomber ! Toujours se relever ! on se prend à dire : Assez ! Eh bien, non ! Jusqu'à la mort, s'il le faut, plutôt que d'assister, avec terreur, à la ruine de son âme. Jusqu'à la mort sans rendre les armes, comme le soldat qui meurt, victime obscure, mais victime de gloire, sans songer au lendemain. Dieu est là qui nous regarde, qui nous assiste, qui se réjouit de nos efforts et s'apprête à les couronner.

Plutôt mourir, comme dit Judas Machabée, que de vivre dans la honte d'une défaite acceptée.

VIII<sup>e</sup> Répons : « En chantant des hymnes et des cantiques, ils bénissaient le Seigneur, qui venait de faire de grandes choses, pour Israël, le Dieu tout-puissant qui leur avait donné la victoire. — Ils ornèrent de couronnes d'or la façade du temple et dédièrent un autel au Seigneur. »

Un peu de patience et l'effort a son succès. Sur terre, où nous avons tant à supporter, ce qu'il y a de plus lourd à porter, c'est nous-mêmes. Si nous retranchions de notre vie toutes les souffrances morales, physiques même, dont nous sommes à nous-mêmes la propre cause, nous serions étonnés du peu qui resterait. Patience avec notre tempérament ; patience avec nos défauts qui en découlent ; patience avec les petits ennuis quotidiens de notre amour-propre, de notre vanité ; patience avec les chagrins de notre cœur, chagrins qui, souvent, viennent de notre sensibilité exagérée ; patience même avec les douleurs morales réelles, celles qui légitimement brisent notre cœur. Encore un peu de temps, et le

vaient faire contre eux les quelques milliers de Juifs demeurés fidèles à Dieu ? Le courage ne leur manquait pas. Ils avaient tout abandonné pour servir Dieu et leur patrie, mais le courage, qui suffit pour mourir, ne suffit pas toujours pour vaincre. Alors, ils se tournent vers Dieu, leur force, leur protection. Grand exemple dans nos luttes intérieures. Nos ennemis à nous aussi sont nombreux. Ils s'entendent pour nous attaquer : ennemis du dedans, ceux que nous portons en nous-mêmes, ce foyer mauvais de corruption ; les ennemis du dehors, le démon, en première ligne d'assaut, tous les appâts et tous les intérêts du monde. Lutte continuelle, qui ne nous laisse pas de repos, qui nous presse sans cesse ; au moment où nous y pensons le moins, l'ennemi se dresse devant nous. Nous avons bonne volonté, du courage même, mais cette lutte perpétuelle nous lasse, nous donnons des gages à l'ennemi, nous ne résistons pas avec assez d'énergie, c'est l'heure, toujours l'heure de crier à Dieu : je n'en puis plus ! Vous seul pouvez combattre et vaincre. Si nous demandons ce secours franchement, de tout notre cœur éperdu, nous aurons la victoire. Mais n'oublions jamais que c'est la victoire de Dieu, non pas la nôtre. Si nous sommes loyaux avec nous-mêmes, nous en aurons la plus lumineuse et la plus profonde conviction. Dieu triomphe en nous, avec nous, à sa propre gloire.

v<sup>e</sup> Répons : « Ne craignez pas les attaques impétueuses de vos ennemis. Rappelez-vous comment vos Pères furent délivrés. Et maintenant, crions vers le ciel, et notre Dieu aura pitié de nous. — Souvenez-vous des choses prodigieuses qu'il fit contre Pharaon, contre son armée dans la Mer Rouge.

Si nous regardons bien notre âme, si nous lisons attentivement toutes les pages de notre vie, nous y verrons presque à chaque ligne des témoignages merveilleux de l'intervention divine en notre faveur. Notre baptême en commence la miséricordieuse litanie, cette litanie de l'amour de Dieu. Pourquoi avons-nous été baptisés plutôt que tant d'autres ? Pourquoi avons-nous été élevés dans une famille chrétienne ? Pourquoi notre première communion, si douce à notre souvenir ? Pourquoi notre confirmation ? A telle heure, tel jour, pourquoi cette grâce de Dieu qui nous a sauvés du mal, peut-être pour toujours ? Pourquoi, après nos chutes, tant de pardons, tant de bonnes résolutions, et, finalement, pourquoi malgré tout, sommes-nous aujourd'hui encore ce que nous sommes, ayant la foi, l'espérance, ayant l'amour de Dieu ?

Joyeuses et douces Litanies de l'amour de Dieu, des prodiges de cet amour en nous. Souvenons-nous-en toujours ! Le souvenir en est glorieux pour Dieu, bon pour nous. Il donna courage aux Machabées, il nous en donnera aussi.

vi<sup>e</sup> *Répons* : « Le Soleil se refléta sur les boucliers d'or, et les montagnes furent illuminées de leur splendeur. La puissance des nations (ennemies) fut brisée. — Leur armée était immense et forte, quand Judas livra la bataille avec ses troupes. »

Judas n'a point peur. L'armée ennemie s'avance, terrifiante, avec ses soldats, ses éléphants, et le soleil fait resplendir sur les montagnes les boucliers d'or de cette multitude. Judas n'a point peur. Il a mis sa confiance en Dieu et bravement, il attaque. Le succès est pour lui. Attaquons notre ennemi sans crainte. Sa force à lui, c'est

notre faiblesse à nous. Pas de compromis, pas d'hésitation, aussi beaux que soient ses attrait, quand même « les boucliers d'or » auraient sur nous un reflet d'attrance, n'ayons pas peur. Soldats et éléphants sont les sujets du Souverain qui commande à tous les êtres. Ayons en lui toute confiance et vivement prenons l'offensive.

Mais pour cela, il faut que nous ayons en nous cette conviction profonde de ce qu'est Dieu et de ce que nous sommes.

Les Saints, comme nous, ont connu « le reflet dangereux des boucliers d'or », ils l'ont connu, ils ont senti l'attrait de la tentation, mais immédiatement, comme saint Thomas d'Aquin, ils ont pris en main le tison vengeur et l'ennemi s'est enfui. Si nous savions nous battre comme eux, le Christ aurait lieu de triompher en nous plus souvent. Mais nous sommes des trembleurs, nous sommes de perpétuels fuyards, et l'ennemi a beau jeu contre nous. Il fait miroiter à nos yeux ses boucliers d'or et nous prend au piège. Pauvres alouettes, nos sœurs, disait François d'Assise. Oui, quand elles chantent en montant dans le ciel mais, quelquefois, elles se laissent prendre, oublieuses de l'azur céleste, au miroir trompeur. Pauvres alouettes !

### TROISIÈME NOCTURNE.

VII<sup>e</sup> Répons : « Judas dit à Simon, son frère : Choisis quelques hommes et va délivrer tes frères en Galilée. Moi et Jonathas, mon frère, nous irons en Galaaditim. Qu'il arrive selon la volonté de celui qui est dans le ciel. — Armez-vous et soyez des enfants courageux, car il est meilleur pour nous de mourir en combattant que de voir le malheur de notre nation et des Saints. »



Que de fois nous avons besoin, dans notre vie, de ces encouragements à la lutte ! On sent en soi cette lassitude de l'effort continu, dont les résultats ne paraissent pas. Toujours lutter ! Toujours tomber ! Toujours se relever ! on se prend à dire : Assez ! Eh bien, non ! Jusqu'à la mort, s'il le faut, plutôt que d'assister, avec terreur, à la ruine de son âme. Jusqu'à la mort sans rendre les armes, comme le soldat qui meurt, victime obscure, mais victime de gloire, sans songer au lendemain. Dieu est là qui nous regarde, qui nous assiste, qui se réjouit de nos efforts et s'apprête à les couronner.

Plutôt mourir, comme dit Judas Machabée, que de vivre dans la honte d'une défaite acceptée.

VIII<sup>e</sup> Répons : « En chantant des hymnes et des cantiques, ils bénissaient le Seigneur, qui venait de faire de grandes choses, pour Israël, le Dieu tout-puissant qui leur avait donné la victoire. — Ils ornèrent de couronnes d'or la façade du temple et dédièrent un autel au Seigneur. »

Un peu de patience et l'effort a son succès. Sur terre, où nous avons tant à supporter, ce qu'il y a de plus lourd à porter, c'est nous-mêmes. Si nous retranchions de notre vie toutes les souffrances morales, physiques même, dont nous sommes à nous-mêmes la propre cause, nous serions étonnés du peu qui resterait. Patience avec notre tempérament ; patience avec nos défauts qui en découlent ; patience avec les petits ennuis quotidiens de notre amour-propre, de notre vanité ; patience avec les chagrins de notre cœur, chagrins qui, souvent, viennent de notre sensibilité exagérée ; patience même avec les douleurs morales réelles, celles qui légitimement brisent notre cœur. Encore un peu de temps, et le

Seigneur viendra, il ne tardera pas, lui, qui sèche toutes les larmes et panse toutes les plaies. N'avons-nous pas pour être heureux l'éternité entière ? Que cette pensée nous console et nous donne courage jusqu'au bout.

IX<sup>e</sup> *Répons* : « Ils ornèrent la façade du Temple de couronnes d'or et consacrèrent un autel au Seigneur, il y eut une immense joie dans le peuple. — Ils bénissaient le Seigneur en chantant des hymnes et des cantiques de louange. »

La victoire est assurée : c'est fait !

Ce texte qui nous montre la joie du peuple juif, nous indique, au bout de notre route, de notre voie douloureuse, une autre joie, la vraie, l'éternelle. Devant le trône de l'Agneau, qui s'est immolé pour nous, les élus jettent leurs couronnes d'or. A lui la victoire, à lui le triomphe. La joie du ciel est de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, de lui dire éternellement : Merci ! Sans votre grâce, sans votre assistance perpétuelle jamais je n'aurais triomphé. Et conscient de soi-même, dans la pleine lumière de Dieu, on regarde sa vie, sa pauvre vie de la terre, et ce regard en embrasse tous les instants, on se rappelle tout. On voit tout et l'on se dit : sans Dieu, où serais-je ? Et la joie immense, la joie de la reconnaissance déborde, éclate en accents de louange, de reconnaissance à la bonté de Dieu. Cette ivresse des Saints, puissions-nous la connaître un jour ! Mais, en l'attendant, sûrs d'elle, patience !

---

### Répons des Dimanches de Novembre.

En novembre, les Répons nous transportent avec le prophète Ezéchiel sur la terre étrangère,

la terre de la captivité d'Israël. Symbole énergique de la fin des temps. Le peuple juif, vaincu, détruit, exilé, n'existe plus comme peuple. Il y a « le petit reste », ce que Dieu a réservé et dont doit sortir le Sauveur du monde. Mais ce premier avènement du Fils de Dieu en présage un autre, le dernier, celui du Juge suprême.

Cette pensée pénètre ces Répons. Novembre, pour la Liturgie, c'est le terme de la marche de l'Eglise sur terre, à travers les siècles, le Juge est à la porte, elle s'ouvre, on le voit. Idée grave qui doit diriger notre vie entière, car c'est à ce Juge qu'elle nous conduit pas à pas. Les jours qui se succèdent nous font avancer vers lui. Nous n'en voyons que la succession joyeuse ou triste, sans nous rappeler que ces jours sont comptés, qu'ils sont courts, même les plus longs, et que nécessairement ils nous conduisent par la main au tribunal de Dieu. La vie n'est qu'un acheminement continué vers l'éternité. Sur le seuil, quand la mort a ouvert le voile, c'est Dieu qui se présente.

#### PREMIER NOCTURNE.

1<sup>er</sup> *Répons* : « Je vis le Seigneur, il était assis sur un trône très haut, très élevé, et toute la terre était pleine de sa majesté, et son vêtement remplissait le temple. — Les Séraphins se tenaient au-dessus de lui, chacun d'eux avait six ailes.

« Je vis le Seigneur ! » Le ciel est ouvert aux yeux du prophète. Pour nous, un jour, il s'ouvrira et nous verrons le Seigneur, nous le verrons très haut, dans la majesté souveraine que nous ne soupçonnons même pas. Nous disons : Dieu, en ce moment, comme nous disons autre chose, les yeux fermés, sans comprendre ce

qu'il y a sous ce mot. Dieu ! Celui qui est, qui est seul, unique, par lui-même, de qui tout être vient comme de son auteur absolu, devant lequel il n'y a rien, ni être, ni vie, ni grandeur, ni puissance. Dieu, l'unique, dont la joie est d'être ce qu'il est, qui ne reçoit rien, qui, dans l'unité de sa nature et la Trinité de ses Personnes, possède tout bonheur, toute puissance, qui, seul, fait tout ce qu'il veut et sans qui rien ne se fait.

Très haut, en effet ! Nous serons anéantis devant sa Majesté, car, quand nous le verrons, nous comprendrons enfin ce qu'il est et ce que nous sommes. De nous-mêmes, sans effort, d'un cœur tremblant et joyeux, à sa vue, face à face avec lui, nous nous offrirons en un instant, qui sera éternel, en hommage de louange et d'adoration. Nous offrirons tout notre être, reçu de lui, pour que, éternellement, nous lui soyons de tout ce que nous sommes par sa bonté une louange infinie. Je vis le Seigneur ! Nous comprendrons ce qu'est le *Seigneur*.

II<sup>e</sup> Répons : « Seigneur, regardez-nous du haut de votre trône saint, pensez à nous. Mon Dieu, penchez votre oreille et écoutez-nous, ouvrez vos yeux et voyez notre tribulation. — Vous qui gouvernez Israël, vous qui conduisez Joseph comme une brebis, préoccupez-vous de nous. »

III<sup>e</sup> Répons : « Seigneur, regardez ! Voyez que notre cité, autrefois si opulente, est désolée. La Reine des nations s'est assise pleine de tristesse. Personne n'est là pour la consoler, si ce n'est vous, notre Dieu. — Toute la nuit elle pleure, ses larmes coulent sur ses joues. »

Tristesse sur tristesse, désolation sur désolation, c'est la ruine de Jérusalem, la ruine du monde. Pas de consolation des créatures. Rien !

Tout est enveloppé de la même calamité. Rappelons-nous l'effrayante prophétie du jugement dernier faite par le Sauveur. Il unit ensemble la ruine de Jérusalem et la ruine du monde, parce que la première est une image et une prophétie de la seconde. Ne cherchons aucune consolation dans les créatures. Que peuvent-elles nous donner ? Ce qu'elles ont, c'est-à-dire le néant. Dieu seul console dans la tristesse, parce que lui atteint le fond de l'âme, il lit dans notre cœur et sait ce qui peut agir sur lui. Un mot de Dieu au dedans, ce mot, qui nous vient comme une lumière intérieure, vaut plus que toutes les paroles que l'on peut nous dire. Dieu parle aux âmes le langage qu'elles entendent. Il éclaire, il touche, il émeut doucement et le réconfort nous pénètre avec la suavité d'une huile parfumée, sans effort, sans soubresaut. C'est une caresse de mère, la caresse de l'Esprit-Saint. La paix s'étend à tout notre être. Mais pour avoir cette paix, il faut la demander, il faut dire à Dieu : Vous êtes mon unique refuge. Regardez-moi, écoutez-moi, voyez ma douleur. Nous parlons à Dieu, notre Père, comme s'il était l'un de nous, comme s'il avait des oreilles, des yeux. Et nous ne nous trompons pas, Dieu, en lui-même, l'Esprit pur, n'a ni des oreilles, ni des yeux, mais c'est lui qui les a créés ! Et mieux que s'il en avait matériellement, il entend et il voit nos prières, il les écoute, tout près de nous, en nous. Prions-le, étalons devant lui toutes nos détresses.

## SECOND NOCTURNE.

IV<sup>e</sup> Répons : « Jérusalem, j'ai établi des gardes sur tes murs. Ils ne se tairont ni le jour ni

la nuit, en louant le Nom du Seigneur. — Ils prêcheront aux peuples ma puissance, ils annonceront aux nations ma gloire. »

Cette prophétie dépasse la Jérusalem des Juifs. Il y en a une autre, la vraie, prophétisée par la première, c'est l'Eglise. Elle aussi est entourée d'ennemis, elle aussi subit continuellement leurs assauts et jusqu'à la fin des temps, persécutée, meurtrie, désolée, portant en elle toute la douloureuse Passion de Jésus, elle va la croix sur ses épaules ensanglantées. Elle va, car elle a en elle des gardes vigilants, ceux qui, jour et nuit, sans se lasser, louent le Nom de Dieu et appellent par leur louange sa miséricorde infinie. Les prêtres qui prient, les religieux qui, jour et nuit, offrent à Dieu leurs supplications permanentes par la sainte Liturgie, sont les gardes de l'Eglise. Ils en sont les protecteurs et les soutiens. Si la prière des âmes saintes, la grande prière liturgique des cloîtres se taisait, la louange de Dieu se tairait avec elle et avec elle se tairait la miséricorde de Dieu. La prière liturgique, officielle, faite du fond du cœur, est le paratonnerre de l'Eglise. C'est elle qui détourne la colère de Dieu, elle qui attire ses miséricordes, elle qui éclaire les apôtres, qui féconde leur parole, qui transforme les âmes. Sans elle, prêcher la puissance de Dieu, annoncer sa gloire serait chose stérile. Que les gardes de l'Eglise veillent et prient !

v<sup>e</sup> *Répons* : « Seigneur, entourez-nous de votre mur inexpugnable ; protégez-nous des armes de votre puissance, Seigneur, Dieu d'Israël, sauvez ceux qui crient vers vous. — Délivrez-nous par vos prodiges et rendez gloire à votre Nom. »

« Notre mur inexpugnable, » celui qui nous

protège seul contre nos ennemis, c'est Dieu. Il faut se l'avouer à soi-même et pour se l'avouer à soi-même, franchement, il suffit d'écouter toutes les voix mauvaises qui montent en nous « du profond de l'abîme », de ce foyer pestilentiel que le péché a laissé dans notre âme. Le baptême nous a enlevé la faute, il ne nous a pas enlevé sa source empoisonnée. Il nous fait enfant de Dieu, mais nous portons en nous avec ce caractère divin, un autre caractère, celui de la blessure faite à notre nature. Avec la grâce du baptême nous avons la possibilité, la faculté de combattre et de vaincre le mal de cette blessure, mais nous la sentirons toujours et jusqu'à notre dernier souffle elle aura puissance sur nous. Dieu seul, comme une muraille de forteresse, nous garde, nous sauve, si nous implorons sa miséricorde. Il délivre « ceux qui crient vers lui », qui lui crient leur détresse.

VI<sup>e</sup> *Répons* : « Nous attendions la paix et elle n'est pas venue ; nous espérions le bonheur, et nous voici dans le trouble. Seigneur, nous reconnaissons nos péchés, ne nous oubliez pas pour toujours. — Nous avons péché comme nos pères, nous avons commis l'iniquité, nous avons agi injustement. »

C'est l'aveu, l'aveu qui obtient miséricorde. Impossible pour une âme pécheresse d'avoir la paix, de retrouver le bonheur, sans cet aveu de sa misère. Quand Madeleine se présente à Jésus, tout son être est un aveu, aveu silencieux, mais aveu réel, complet. Ses larmes, ses baisers disent tout. Le parfum qu'elle répand sur les pieds de Jésus, c'est son cœur ouvert, où le Maître lit ses fautes et son repentir.

Quelle force dans cet aveu ! Il emporte d'un

mot, d'un geste, la miséricorde divine. Elle ne peut tenir contre l'aveu repentant. Il n'y a plus de colère, plus de menace, plus de jugement, plus de terreur ni d'enfer, toute la bonté de Dieu descend vers le cœur humilié. Mais il faut dire ce mot, qui brise les portes du ciel : J'ai péché, pardon !

### TROISIÈME NOCTURNE.

VII<sup>e</sup> *Répons* : « Les angoisses me pressent de tous côtés, que dois-je faire, je ne sais. Mais il est meilleur pour moi de tomber entre les mains des hommes, que d'abandonner la loi de mon Dieu. — Si je fais ceci, c'est la mort pour moi, si je ne le fais pas, je n'échapperai pas à vos mains. »

Redoutable alternative ! Les martyrs l'ont connue. Ou mourir, en obéissant à Dieu, ou vivre avec la malédiction de Dieu. Vaut mieux mourir ! La vie ne vaut que si elle est unie à la vie de Dieu, car sans cette union elle aboutit fatalement à la vraie mort, la mort éternelle.

Sans être martyr, on se trouve parfois dans cette cruelle alternative.

C'est la tentation qui la pose : mourir, oui, mourir, c'est-à-dire, briser son cœur, briser ses sens, briser ses espérances humaines, en disant : Non ! je ne veux pas. Ou bien, s'abandonnant à l'emprise du mal, se livrant par là même à la malédiction de Dieu, dire : je le veux, je consens. C'est Augustin, étendu à l'ombre du figuier, qui se débat contre les charmes des mauvais souvenirs. Il lutte, il gémit, il implore. Sa volonté défaille, hésite. Il dit : je ne puis pas ! Et soudain, vaincu par la grâce de Dieu, il se relève, meurtri mais triomphant.



Martyres obscurs, martyres cachés que l'œil de l'homme ne voit point, mais que Dieu connaît, que Dieu secourt. Martyres glorieux de la conscience qui ennoblissent les âmes et leur ouvrent à deux battants les portes du ciel.

VIII<sup>e</sup> Répons : « Le Seigneur envoya son ange, qui ferma la gueule des lions, et ils ne me touchèrent point. Devant lui mon âme demeura intacte. — Dieu me fit miséricorde et arracha mon âme du milieu des lionceaux. »

Au Seigneur de « fermer la gueule des lions » ; à lui de nous donner la vie sauve au milieu des lionceaux.

C'est la gloire propre de Dieu, tout le mystère de la vie chrétienne.

Il met en nous, au milieu des lions et lionceaux, qui sont les mauvaises passions de notre nature, sa sainte grâce comme un ferment de vie. Et malgré toutes les tentatives de nos ennemis, malgré toutes les convoitises de l'esprit et de la chair, la grâce de Dieu fait son œuvre de pureté, de sainteté. Si l'on pouvait voir, en ce monde, si l'on pouvait suivre pas à pas l'œuvre de la grâce dans une âme, on serait émerveillé. Sans doute, il y a des jours d'ombre, il y a des nuits d'hiver, il y a des faiblesses et des chutes, mais, malgré tout, la grâce avance, s'infiltré, envahit ; elle se fait plus hardie, elle triomphe plus facilement et un jour vient où elle règne en souveraine. Œuvre douce, œuvre forte de la bonté de Dieu, combien admirable ! Nous ne la verrons dans toute sa magnificence que pendant l'éternité et nous serons à nous-mêmes, non par nous, mais par la grâce, un sujet d'admiration. Dieu est admirable dans ses Saints !

IX<sup>e</sup> Répons : « Louange au peuple que le Sei-

gneur des armées bénit, celui à qui il dit : tu es l'œuvre de mes mains, tu es mon héritage, Israël ! — Heureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu, le peuple choisi pour son héritage ! »

C'est la louange éternelle de joie à la bonté de Dieu. Tout est fini, toute douleur est apaisée, toute crainte est dissipée, le ciel est ouvert et dans le ciel, en regardant ses élus, son héritage, son peuple choisi, Dieu dit : Tu es l'œuvre de mes mains ! Et c'est bien l'œuvre d'amour accomplie par Dieu. L'œuvre que sa bonté a réalisée par son Fils Jésus, Sauveur du monde. Quand Dieu eut terminé la création successive des êtres, quand l'œuvre fut achevée par la création de l'homme, il la regarda, dit l'Écriture, et la voyant si vaste dans son immensité, si belle dans ses proportions, si riche dans ses éléments, il en eut comme une joie profonde, il dit : Tout est bien !

En regardant ses élus, son peuple choisi, en contemplant la magnificence proportionnelle de leur intelligence béatifiée et de la perfection de leur amour ; en voyant cette joie infinie de tant d'êtres créés, sauvés, divinisés par lui ; en entendant le cantique de louange, de louange de joie, sortant de tous ces cœurs et de toutes ces lèvres, l'auguste Trinité a aussi, et bien plus intense qu'après la création première, une joie profonde, elle dit : Tu es l'œuvre de mes mains ! et tous les élus, dans un même élan d'amour et de reconnaissance, redisent la louange suprême de la joie : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

---

# TABLE DES MATIÈRES

---

I. — Sens général de cette Période liturgique. . . . .	5
II. — La Fête de la Très Sainte Trinité. . . . .	9
III. — La Fête du Très Saint Corps du Christ. . . . .	35
IV. — L'office du Saint Sacrement. . . . .	40
V. — La messe du Saint Sacrement. . . . .	66
VI. — Messe du dimanche dans l'octave du Saint Sacrement. . . . .	80
VII. — La Fête du Sacré-Cœur de Jésus. . . . .	86
VIII. — Messe de la Fête du Sacré-Cœur. . . . .	107
IX. — Le premier Dimanche après l'octave de la Trinité. . . . .	116
X. — Le deuxième Dimanche. . . . .	141
XI. — Le troisième dimanche. . . . .	149
XII. — Le quatrième Dimanche. . . . .	155
XIII. — Le cinquième Dimanche. . . . .	161
XIV. — Le sixième Dimanche. . . . .	167
XV. — Le septième Dimanche. . . . .	173
XVI. — Le huitième Dimanche. . . . .	180
XVII. — Le neuvième Dimanche. . . . .	186
XVIII. — Le dixième Dimanche. . . . .	194
XIX. — Le onzième Dimanche. . . . .	202
XX. — Le douzième Dimanche. . . . .	209

XXI. — Le treizième Dimanche. . . . .	216
XXII. — Le quatorzième Dimanche. . . . .	224
XXIII. — Le quinzième Dimanche. . . . .	232
XXIV. — Le mercredi des Quatre-Temps. . . . .	240
XXV. — Le vendredi des Quatre-Temps. . . . .	250
XXVI. — Le samedi des Quatre-Temps. . . . .	257
XXVII. — Le seizième Dimanche. . . . .	271
XXVIII. — Le dix-septième Dimanche. . . . .	277
XXIX. — Le dix-huitième Dimanche. . . . .	283
XXX. — Le dix-neuvième Dimanche. . . . .	290
XXXI. — Le vingtième Dimanche. . . . .	298
XXXII. — Le vingt-et-unième Dimanche. . . . .	305
XXXIII. — Le vingt-deuxième Dimanche. . . . .	312
XXXIV. — Le vingt-troisième Dimanche. . . . .	319
XXXV. — Le vingt-quatrième Dimanche. . . . .	323
XXXVI. — Le vingt-cinquième Dimanche. . . . .	326
XXXVII. — Le vingt-sixième Dimanche. . . . .	330
XXXVIII. — Répons des Dimanches d'août, septembre, octobre et no- vembre. . . . .	334

---

*Dom. Coll. x*  
*B*



# DATE DUE

---

SEP 21 1946

SEP 22 1946

JUN 11 1947

JUL 27 1947

JUL 17 '51

JUL 8 '54

~~OVERNIGHT ONLY~~  
~~DUE 8:15 A.M.~~

510  
DOMINICAN UNIVERSITY LIBRARY



3 3645 00092317 0

BX2049.D6 M67 1921

v.6

Mortier, Daniel Antonin,  
1858--

La liturgie dominicaine

DOMINICAN COLLEGE LIBRARY  
SAN RAFAEL, CALIF.

